A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

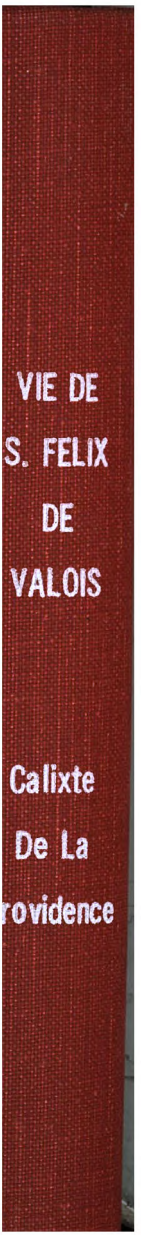
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

Digitized by Google

BR
1725
.F4
C3
1878
M. S. L

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRARY
Michigan State
University

Digitized by Google

MSU
LIBRARIES

RETURNING MATERIALS:
Place in book drop to remove this checkout from your record. FINES will be charged if book is returned after the date stamped below.

Digitized by Google

Digitized by Google

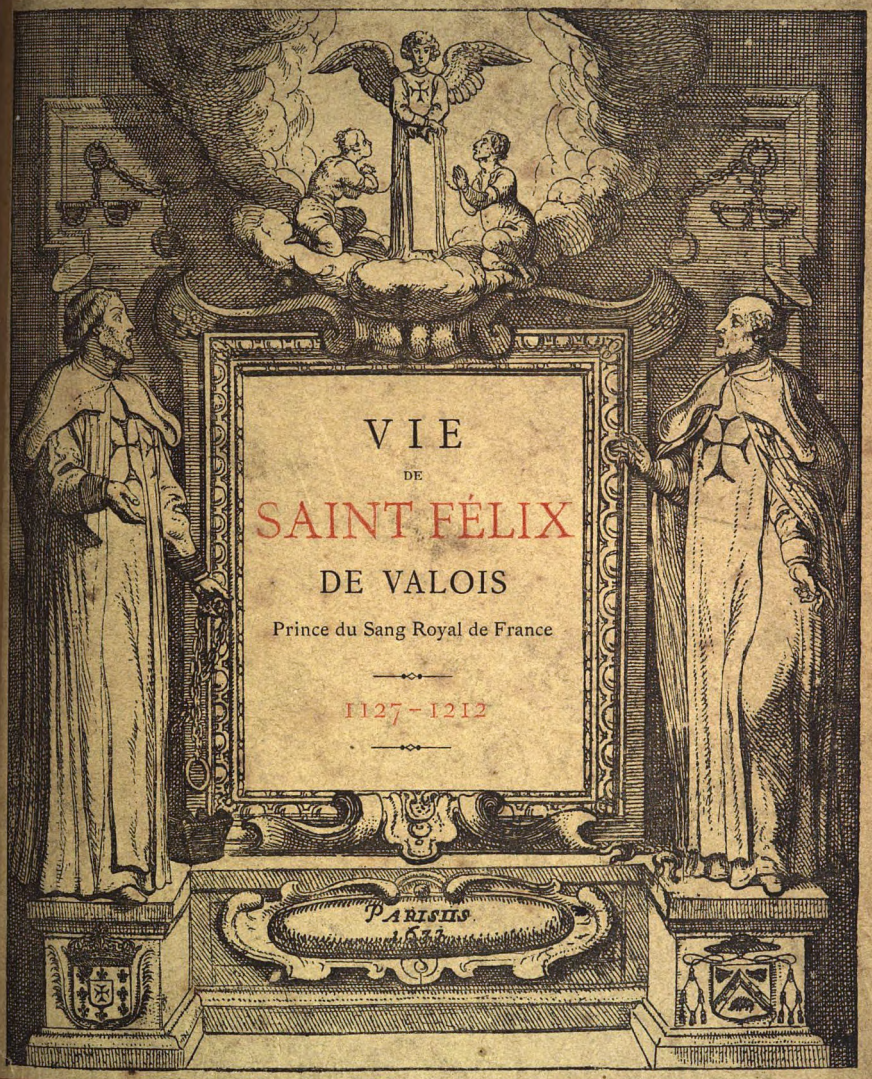
Digitized by Google

Digitized by Google

R. P. CALIXTE DE LA PROVIDENCE

Trinitaire

PRÉSIDENT DU COUVENT DE CERFROID PAR GANDELU (AISNE)



VIE
DE
SAINT FÉLIX
DE VALOIS

Prince du Sang Royal de France

1127-1212

TOURNAI — PARIS — LEIPZIG

V^VE HENRI CASTERMAN

Éditeur Pontifical, Imprimeur de l'Evêché

Digitized by Google

Digitized by Google

EX L88

VIE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

PRINCE DU SANG ROYAL DE FRANCE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

Vie de saint Jean de Matha. Fondateur de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité.

Vie de saint Michel des Saints, Trinitaire, canonisé en 1862.

Vie de la Vénérable Élisabeth Canori-Mora, Romaine, du Tiers-Ordre de la Très-Sainte-Trinité, 3me édition.

Fleurs du désert, Vies de trois négresses, Anna, Zahara et Fadulcarim.

Notice sur le Tiers-Ordre de la Très-Sainte-Trinité, et Indulgences dont il est enrichi, 3me édition.

Le Guide du pèlerin à Cerfroid.

Drames historiques. tirés de la Bible et de l'Histoire de l'Eglise.

Vie de la Vénérable Anna-Maria Taïgi, Romaine, du Tiers-Ordre de la Très-Sainte-Trinité, 5me édition, in-8°, de 500 p. ornée de 3 gravures.

Vie abrégée de saint Jean de Matha.

Vie abrégée de la vénérable Anna-Maria Taïgi.

Digitized by Google

Le Seigneur a exaucé les pauvres, il n'a point délaissé ceux qui sont enchaînés pour son saint nom.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE

DE

S. FÉLIX DE VALOIS

PRINCE DU SANG ROYAL DE FRANCE

FONDATEUR (AVEC SAINT JEAN DE MATHA)

DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

PAR

LE R. P. CALIXTE DE LA PROVIDENCE

Trinitaire, Président du Couvent de Cerfroid (Aisne).

TROISIÈME ÉDITION, ORNÉE DE QUATORZE GRAVURES ET QUATRE PLANS.

PARIS

Librairie Internationale-Catholique,
RUE BONAPARTE, 66.

LEIPZIG

L.-A. Kittler, Commissionnaire,
QUERSTRASSE, 34.

VVE H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHÉ.

TOURNAI

1878

Digitized by Google

BR
1725
.F4
C3
1878

Tous droits réservés.

Digitized by Google

APPROBATIONS

APPROBATION DE L'ORDINAIRE, MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SOISSONS ET LAON.

Nous avons fait examiner un ouvrage intitulé : *Vie de saint Félix de Valois, par le R. P. Calixte de la Providence, de l'Ordre des Trinitaires,* et il nous a été certifié que cette Vie ne contient rien qui ne soit conforme à la doctrine de la Foi et des bonnes mœurs, et qu'elle peut être utile à la piété des fidèles. Nous en permettons donc l'impression.

Soissons, le 7 avril 1868.

† JEAN-JULES,
Evêque de Soissons et Laon.

APPROBATION DE S. E. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX.

Nous FERDINAND DONNET, cardinal-archevêque de Bordeaux, avons examiné un ouvrage intitulé : *Vie de saint Félix de Valois, par le P. Calixte de la Providence, de l'Ordre des Trinitaires,* et l'avons trouvé aussi instructif qu'édifiant. Nous le recommandons volontiers aux fidèles et aux communautés de notre diocèse.

Bordeaux, le 24 avril 1868.

✝ FERDINAND, *cardinal* DONNET,
archevêque de Bordeaux.

Digitized by Google

APPROBATION DE MGR ALLOU, ÉVÊQUE DE MEAUX.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt la Vie de saint Félix de Valois, une des gloires de l'ancien diocèse de Meaux, publiée par le R P. Calixte, de l'Ordre des Trinitaires. Cet ouvrage nous a paru aussi édifiant qu'instructif, et nous le recommandons volontiers aux familles chrétiennes et aux communautés religieuses de notre diocèse.

Meaux, 18 août 1868.

† Auguste, Ev. de Meaux.

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS.

Très-Révérend Père,

Monseigneur l'Archevêque me charge de vous remercier du gracieux hommage que vous avez bien voulu lui faire de votre belle Vie de saint Félix de Valois. L'incontestable mérite de cet ouvrage en fait une source d'édification et d'enseignement, où l'âme chrétienne se réjouit de venir puiser la saine doctrine et la forte piété.

Recevez donc, très-révérend Père, avec ses meilleurs vœux, la bénédiction de Son Excellence, et croyez aux sentiments de profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et tout dévoué serviteur.

Compaut, ch. hon. sec. part de Mgr.

Reims, 3 mai 1878.

Digitized by Google

LETTRE DE MGR MERMILLOD.

Très-Révérend Père,

Vous écrivez la vie de vos saints; vous relevez les ruines du berceau de votre Ordre. Que Dieu bénisse votre double travail! Que le clergé et les fidèles vous aident! Plus que jamais nous avons besoin des exemples des saints; des prières, des leçons et des vertus des cloîtres. Croyez, bien cher Père, aux sentiments de sympathie de l'évêque qui se réjouit de vos œuvres.

Ferney, 10 août 1877.

✝ Gaspard, Ev. d'Hébron, vic. ap. de Genève.

LETTRE DU R. P. BACH, PROFESSEUR A L'INSTITUTION SAINT-CLÉMENT, A METZ.

Il y a déjà quelques semaines que j'ai reçu la vie de saint Félix de Valois. Si j'ai mis du retard à vous en accuser réception, c'est que je voulais, d'abord, contenter ma juste curiosité. Maintenant, c'est avec connaissance de cause, et un extrême plaisir, que je vous prie de recevoir mes félicitations pour un si bel ouvrage. Voilà un livre qui aura sa place dans toutes les bibliothèques chrétiennes, et il est propre non-seulement à édifier les fidèles, mais encore à fermer la bouche à nos adversaires. A une époque comme la nôtre, où bien des écrivains consciencieux s'occupent des réhabilitations de l'Eglise, celle-ci sera une des plus justes, des plus intéressantes et des mieux accomplies. J'ai remarqué, en particulier, la manière ingénieuse dont vous avez raconté, avec force preuves en main, l'histoire vraie du *cervus frigidus*. Après votre récit, la critique la plus malveillante n'a plus qu'à se taire.

Je vous remercie, très-révérend Père, de l'honneur que vous m'avez fait de citer quelques-unes de mes phrases. Quoiqu'elles n'aient pas beaucoup d'autorité, je me réjouis d'avoir été pour quelque petite chose dans vos pièces justificatives. Comptez sur mon faible concours pour faire connaître et apprécier votre livre. Je m'y prêterai comme à une excellente œuvre. En attendant de nouveaux rapports avec le vénéré sanctuaire de Cerfroid et avec ses pieux habitants, je vous prie, très-révérend Père, d'agréer l'assurance de mon respectueux dévoûment.

Metz, 14 septembre 1868.

Bach. S. J.

Digitized by Google

APPROBATION DU T.-R. PÈRE ANTOINE DE LA MÈRE DE DIEU MINISTRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ.

Bien cher Père,

Nous ne saurions vous exprimer la satisfaction que nous éprouvons de vous voir consacrer vos moments de loisir à faire connaître au public religieux français la vie de nos illustres fondateurs.

Il n'est que trop vrai que la renommée de ces deux grands saints ne trouve plus d'écho dans le temps où nous vivons; les contrées qu'ils ont soulagées par leurs travaux, ou édifiées par leurs vertus, ignorent totalement les merveilles dont elles furent le théâtre; et le courage sublime, qui étonna, dans ces apôtres de la charité, un siècle accoutumé au spectacle du dévouement chrétien, offre à peine au nôtre l'intérêt d'un songe. Rarement même le lecteur pieux trouve, dans les récits édifiants que l'on met aujourd'hui entre ses mains, quelques souvenirs des actions mémorables de nos deux patriarches; et cependant, à combien de titres ne méri-rent-ils pas de figurer parmi tant d'autres héros de la Religion, dont ils ont partagé les glorieux combats et qu'ils ont devancés même, dans la carrière des saints et dans les voies de la charité chrétienne? Certes, il est bien temps qu'un oubli, déjà beaucoup trop long, reçoive enfin quelque réparation.

La France a donné au monde entier, dans la personne de nos saints fondateurs, des modèles achevés des plus sublimes vertus; il importe de les mettre sous les yeux de ses nobles enfants, pour leur apprendre à marcher toujours sur les traces de leurs ancêtres dans la foi, et à mettre constamment au service de la vérité cette ardeur de dévouement qui est leur caractère distinctif. Déjà la vie de saint Jean de Matha, que vous avez publiée récemment, a pu contribuer à cet heureux résultat. Nous osons espérer un accueil non moins favorable pour le présent opuscule de la vie de saint Félix de Valois, que vous soumettez à notre approbation. Toutes les classes de la société pourront, en effet, profiter également de cette lecture.

Les personnes qui se trouvent au sein de la fortune et des honneurs du monde, verront dans ces pages avec quel soin on veillait à la bonne éducation des enfants, les précautions que l'on prenait pour les diriger de bonne heure vers Dieu et son Église, dans les temps, que l'on qualifie trop souvent du nom de siècles barbares, parce qu'on ne les connaît que d'une manière insuffisante.

Ceux de vos lecteurs, au contraire, qui ont à supporter dans la vie le poids du jour et de la chaleur, y trouveront des preuves convaincantes de cette vive sollicitude que l'Eglise a toujours mise à améliorer leur sort et à alléger le fardeau de leurs infortunes. Ils se convaincront de l'honorabilité de leur condition

Digitized by Google

sociale, en voyant un prince de sang royal échanger les délices de la cour contre les privations du désert ; préférer à une brillante société, à une table splendide, le silence, l'isolement, la frugalité de la vie érémitique. Ils ne seront plus tentés de se plaindre à la Providence divine de l'asservissement où les met leur peu de ressources, quand ils verront le jeune comte de Valois, devenu humble et pauvre comme l'un d'eux, ne plus se reposer sur autrui des soins domestiques, des préoccupations journalières de la vie, mais se réduire à être son propre serviteur et à faire toutes choses par lui-même, au prix des plus grandes fatigues. Enfin, ils le verront avec admiration, soumettre son temps, ses actions, sa volonté à la direction constante de l'obéissance, lui qui aurait pu jouir d'une entière liberté et dicter des lois aux autres.

Cette leçon vivante d'humilité et de détachement, dans la personne d'un prince français, sera donc, nous le croyons, grandement profitable à tous ceux qui voudront s'en pénétrer, car, il est toujours vrai de dire : *Longum iter per præcepta, via brevior per exempla.* Les préceptes de vertu n'arrivent que lentement à nous persuader, mais les exemples que nous en avons sous les yeux, atteignent bien plus tôt ce but.

Dans ce doux espoir, nous approuvons volontiers l'impression du dit opuscule et vous envoyons, bien cher Père, comme témoignage de notre satisfaction, notre bénédiction en Jésus-Christ.

Donné à Rome, en notre Maison-Mère du couvent de San-Grisogono in Trastevere, le 15 avril 1866.

P. Fr. Antoine de la Mère de Dieu,
Ministre Général.

† Place du sceau de l'Ordre.

P. Fr. Benoit de la Très-Sainte-Trinité,
Secrétaire

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉDICACE ET PRIÈRE A S. FÉLIX DE VALOIS

ILLUSTRE FONDATEUR ET PÈRE BIEN-AIMÉ.

O vous, dont la sainte mémoire restera toujours si douce à vos enfants, daignez, du haut du ciel, guider la plume de celui d'entre eux qui ose entreprendre de raconter aux chrétiens de nos jours, les exemples de vertus que vous avez légués à leur imitation.

Hélas! la charité s'est tellement refroidie sur la terre, les prodiges de sainteté sont devenus aujourd'hui si rares, qu'à peine veut-on ajouter foi aux merveilles des temps passés. Puissions-nous, sous vos auspices, contribuer à ranimer les courages, et à réchauffer la piété dans les cœurs! Notre narration sera vraie et fidèle, et notre parole simple et dépourvue de toute vaine recherche. C'est par là seulement que nous pouvons espérer, à défaut de tout autre mérite, de vous faire agréer notre travail, à vous qui, embrasé d'amour pour l'éternelle vérité, avez généreusement foulé aux pieds toutes les grandeurs du monde, pour vous réduire aux pratiques les plus pénibles de l'humilité.

Daignez, ô grand Saint! combler de vos bénédictions les pieux pèlerins qui viennent, avec un si touchant empressement, puiser les consolations de la foi dans ces lieux que vous avez illustrés par votre présence, et où reposent sans doute encore vos précieuses reliques.

Daignez surtout, ô vous qui jadis avez initié, ici même, tant de fervents novices à la pratique des plus sublimes vertus religieuses, accorder vos plus douces faveurs à ceux qui, désabusés du monde, viendront y demander à Dieu la paix de leur conscience, et se consacrer irrévocablement à son service. Nous verrons ainsi, sous votre égide et par votre secours, renaître, dans le sanctuaire toujours vénéré de Cerfroid, l'allégresse et la ferveur des anciens jours.

FR. CALIXTE, de la Providence.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOURCES PRINCIPALES

P. Macedo, franciscain, *Vita sancti Felicis de Valois*, Rome, 1660.

Francesco Tarizzo, *Vita di san Felice di Valois*, Turin, 1686.

P. Ignace Dilloud, Provincial des Trinitaires réformés de France. *Vie de saint Félix de Valois*, Paris, 1695.

P. Juan Diégo Ortega, Ministre du couvent des pères Trinitaires à Tolède. *Vida de saint Felix de Valois*, Madrid, 1776.

Dom Toussaint Duplessis, Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, *Histoire du diocèse de Meaux*, 2 vol. in-4°, Paris, 1731. Le 2e vol. contient en partie le cartulaire de Cerfroid.

Carlier (l'abbé), Prieur d'Andresy. *Histoire du duché de Valois*, 4 vol. in-4°, Paris, 1764.

P. Sylvestre Calvo, *Privilége de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité*, et *Résumé des Chroniques du même Ordre*, Pampelune, 1791.

Gallia Christiana, pour les faits relatifs aux débuts de l'Ordre et pour l'étymologie du mot Cerfroid, tome VIII, page 1732 et suivantes.

Bullarium Ordinis SS. Trinitatis.

Mémoires relatifs à l'ancien couvent de Cerfroid, jusqu'en 1790, déposés aux archives de la préfecture de l'Aisne.

Manuscrits du P. Ignace de Saint-Antoine, conservés à la bibliothèque de Marseille (Bouches du Rhône).

Nécrologe de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité, par le même P. Ignace qui est aussi l'auteur des *Annales de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité*, attribuées à Bonaventure Baron, 1697.

P. Prat, Jésuite, *Histoire de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois*. Paris, 1846.

J.-J. Carlier, *les Trinitaires de la Rédemption*, Lille, 1866.

M. le doct Bourgeois, *Histoire de Crépy et de ses dépendances*. Senlis, 1867.

Digitized by Google

Digitized by Google

PROTESTATION DE L'AUTEUR

Conformément aux décrets d'Urbain VIII et de la sainte Inquisition, en date des années 1625, 1631 et 1634, nous déclarons que, s'il nous est arrivé de donner dans cet opuscule le nom de *saint* ou de *bienheureux* à ceux que l'Eglise n'a point investis de ce caractère, c'est dans l'esprit de la plus complète soumission à son autorité souveraine.

Nous déclarons également n'ajouter qu'une foi purement humaine aux grâces, révélations et faits miraculeux rapportés dans le dit ouvrage, excepté en ce qui a été confirmé par la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, dont nous sommes et voulons demeurer toujours le fils très-obéissant.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 155.

Le bienheureux Jean de Matha, docteur, fuyant le monde, s'enfonce dans le désert, aux environs de Meaux, où il trouve le bienheureux Félix de Valois déjà illustre par sa sainteté.

Digitized by Google

INTRODUCTION

ORIGINE ROYALE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS. PREUVES HISTORIQUES.

§ I

La vertu se dérobe, pour l'ordinaire, aux regards des hommes. Elle cherche des lieux écartés, et ne veut avoir pour confidents de ses œuvres que les esprits célestes; mais, malgré cet amour de l'obscurité, la vertu ne saurait demeurer longtemps cachée; les ombres qui la couvrent s'évanouissent avec le temps, et Dieu la tire enfin des ténèbres pour la montrer au grand jour.

Remarquons-le, toutefois : l'homme juste n'est ainsi couronné de gloire que parce qu'il l'a évitée constamment et avec le plus grand soin. Il reçoit des honneurs parce qu'il s'en était cru tout à fait indigne, et qu'il avait pris volontairement, pour son partage ici-bas, les humiliations et les opprobres. Par là se trouve réalisée la parole du divin Maître : *Celui qui s'abaisse sera élevé;* celui qui s'humilie, dans sa propre estime, sera glorifié

Digitized by Google

et exalté, non-seulement dans le ciel, mais même en ce monde.

C'est là précisément ce qui s'est vérifié pour le Saint, dont nous venons raconter la vie. Le Ciel ne mit pas moins de soin à publier les rares mérites de Félix de Valois que Félix n'en avait mis lui-même à les cacher. « Fils de prince, né au sein des priviléges de la fortune, de la puissance et des grandeurs, n'ayant, en un mot, devant lui que les plus riantes promesses de l'avenir, il a tout quitté, jusqu'à son nom, pour devenir, dans la solitude, le serviteur ignoré de Dieu et des pauvres. Il s'est sauvé d'un palais pour se réfugier dans un désert, et, dans l'excès de son abaissement, il a mis autant d'ardeur à fuir les biens de ce monde que les autres à les poursuivre, autant de soin à cacher ses vertus que d'autres leurs fautes. Puis, chose admirable! son humilité a fait, même sur la terre, son éclat et son immortalité : il a grandi de tout ce qu'il avait tenté pour se diminuer, et son obscurité fait aujourd'hui sa gloire. Le temps et les révolutions ont emporté les priviléges, les dignités, la fortune de ses glorieux ancêtres[1] » et de leurs descendants sur le trône. De toutes ces grandeurs il ne reste plus rien, si ce n'est le froid récit qu'en fait l'histoire, et souvent pour blâmer ceux qui en furent revêtus; mais, au contraire, l'œuvre fondée par saint Félix de Valois est debout, et son souvenir y est pour jamais attaché.

L'humble anachorète d'autrefois vit encore, de nos jours, dans la personne de ses enfants spirituels qui, soit en Italie, soit en France, se pénètrent chaque jour

(1) M. le vicomte de Melun.

Digitized by Google

de ses inspirations, de ses exemples et perpétuent le bien qu'il a fait. Il vit encore dans la reconnaissance et le respect de ces populations qui, naguère, saluaient avec tant d'amour le retour des religieux Trinitaires dans les lieux sanctifiés jadis par la présence et les vertus de leur bien-aimé Père et Fondateur[1].

Il est donc bien vrai que la Providence a compensé abondamment tout ce que saint Félix de Valois avait semblé perdre par son éloignement de la maison paternelle. Elle lui a rendu avec usure ce que l'histoire du temps, égarée par les innocentes ruses du jeune prince, lui avait enlevé d'honneurs et de gloire aux yeux du monde.

Jamais homme, en effet, ne fut plus caché, plus inconnu dans son propre pays que notre pieux héros. Il sut si bien se dérober aux regards de ses contemporains, qu'ils finirent par perdre tout à fait la trace de ses pas. Aussi, la plupart des auteurs qui, dans ce temps-là, voulurent établir la généalogie de l'illustre famille des Valois, ont-ils passé sous silence l'origine, et le nom même de notre Saint. Ils ne nous ont laissé dans leurs écrits aucun indice de son extraction royale.

Des écrivains[2] des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ont voulu

(1) Voir au dernier § de l'Appendice, la restauration actuelle du couvent de Cerfroid.

(2) Ces auteurs appartiennent, la plupart, à l'école de Baillet et de Launoy. Nous y trouvons Moréri et Papebroke, mais ils ne donnent aucune preuve de leur assertion. Le Cardinal Dom Pitra la rapporte dans ses *Etudes sur les Bollandistes*, mais sans la discuter ni l'appuyer. — Nous devons ajouter ici que, nous trouvant à Rome en 1869, nous nous sommes empressé d'aller offrir à Son Eminence un exemplaire de la présente vie de saint Félix de Valois, La suppliant de vouloir bien examiner de près les preuves que nous y donnons de l'origine

Digitized by Google

conclure de là que ce Félix dont, au reste, aucun d'eux ne nie l'existence et la haute sainteté, reçut le nom de Valois du pays qu'il avait choisi pour le lieu de sa retraite, et que, sans doute, son extraction était tout à fait vulgaire. Quelques historiens postérieurs ont adopté cette facile explication, mais, fort heureusement, nous pouvons donner aux uns et aux autres les causes réelles de ce manque partiel de documents historiques sur l'enfance de notre saint Fondateur, et prouver qu'il est, en effet, d'origine princière.

§ II

Saint Félix de Valois eut pour père Raoul (IV ou Ier)[1], comte de Vermandois et de Valois. Or ce Raoul était fils d'Hugues le Grand, qui lui-même devait le jour à Henri Ier, roi de France, ce qui fait de saint

royale de notre illustre Fondateur et de nous dire ce qu'Elle en pensait. Quelques semaines après, le pieux et savant cardinal nous déclara qu'après une lecture attentive de notre Introduction, il regrettait d'avoir adopté trop facilement l'opinion du P. Papebroke; qu'il la rejetait complétement et qu'il nous priait de ne plus le compter dans les éditions subséquentes de notre livre, parmi les adversaires de l'extraction royale de saint Félix de Valois.

(1) Ce prince est nommé tantôt Raoul IV, tantôt Raoul Ier. Il est, en effet, le IVe du nom, si on tient compte des seigneurs de la première maison de Valois, mais il est le Ier de ce nom dans la nouvelle maison qui commence à son père, Hugues le Grand. On a aussi nommé ce prince *Senior, le Vieux,* par opposition à Raoul *le Lépreux* son fils ; *le Vaillant* ou *le Borgne*, à cause de sa valeur guerrière au siége de Livry, où il perdit un œil ; *le Riche*, à cause de ses grands biens; enfin, on a dit encore Raoul *de Péronne*, parce que cette ville était sa principale place forte. Son titre officiel était Raoul, comte de Vermandois et de Valois.

Digitized by Google

Félix un arrière-petit-fils du troisième roi capétien. Raoul avait épousé, en premières noces, Eléonore de Champagne[1], sœur de Thibaut le Grand; mais ensuite, il avait, pour des raisons que nous dirons bientôt, répudié cette princesse, et déshérité le fils qu'il en avait eu, lequel n'était autre que notre Saint. Il aurait voulu anéantir le souvenir de cet acte injustifiable, et il le pouvait jusqu'à un certain point, parce qu'étant devenu, par sa seconde alliance, le beau-frère du roi Louis le Jeune, il jouissait dans tout le royaume d'une grande influence.

On conçoit, dès lors, que les historiens du temps, d'ailleurs peu nombreux, se soient tus par calcul, par oubli ou par ignorance, sur les fruits de cette première union[2] et que la plupart de ceux qui sont venus

(1) La plupart des auteurs qui parlent de cette princesse, le Père Anselme, l'*Art de vérifier les dates,* Piganiol de la Force, le P. Prat, MM. Ratisbonne, Desobry et Bachelet, Lequeux, etc., disent qu'elle était sœur de Thibaut IV; mais Dutillet prétend qu'elle était sa fille, et M. Darbois de Jubainville qu'elle était sa nièce. Mabillon l'appelle *neptis* (nièce ou petite-fille) de ce Thibaut; le président Hénault, sa parente. Carlier dit qu'il ne peut indiquer ni l'origine ni même le nom de la première épouse de Raoul. Voici comment est établie, dans l'*Art de vérifier les dates*, la parenté de Thibaut le Grand et d'Eléonore :

« Etienne II, troisième fils de Thibaut III et d'Alix de Crépy fille de Raoul II, fut comte de Blois en 1089, mourut en 1102 et fut marié à Alix ou Adèle fille de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, dont il eut dix enfants; le deuxième fut Thibaut le Grand (IV^e^ du nom à Blois, II^e^ en Champagne), le troisième, Etienne comte de Boulogne et ensuite roi d'Angleterre, et le dixième, Eléonore, mariée à Raoul IV, comte de Vermandois et de Valois. » Nous avons cru devoir suivre ce sentiment, embrassé d'ailleurs par plusieurs historiens des comtes de Champagne.

(2) Ce fait d'un père qui déshérite son héritier légitime, et lui substitue un autre de ses enfants, n'était point inouï alors dans les familles seigneuriales. Nous en trouvons un exemple, dans la famille même des comtes de Valois. Herbert IV, comte de Vermandois et de Valois, avait eu de son épouse Hildebrande deux enfants : Eudes, ou Hugues, et Adèle. Eudes devait succéder à son père, mais,

Digitized by Google

après eux, aient gardé sur ce point la même réserve. Au reste, comme ils n'avaient égard, dans leurs récits, qu'à l'ordre des successions, et à la conservation des droits à la couronne, ils ont dû se mettre peu en peine de ce jeune prince qui, favorisant lui-même les desseins de son père, avait abandonné la cour et ses parents, pour suivre Jésus-Christ dans la solitude. Il avait fui le monde, et le monde lui rendit oubli pour oubli, laissant à Dieu seul le soin de faire éclater sa gloire et de publier ses grandeurs, au temps marqué par la Providence.

Mais ce silence, que nous ne pouvons nier, n'a pas été général ni de longue durée. Les religieux de l'abbaye de Longpont, restaurée par le comte Raoul IV, en expiation de sa scandaleuse conduite, ont été des premiers à témoigner de l'extraction royale de saint Félix, malgré le puissant intérêt qu'ils avaient à observer, eux aussi, cette conspiration du silence, pour ne point blesser les susceptibilités de leur insigne bienfaiteur. On lit dans leurs chroniques : *Beatus Hugo, aliàs Felix, quem Rodolphi senioris, ex Eleonora, filium dixêre*[1]. Ordé-

comme il était question de faire épouser à Adèle Hugues le Grand, frère du roi de France, Herbert IV crut devoir, pour fournir à sa fille une dot convenable, déshériter son fils Eudes, après l'avoir fait passer pour insensé. Mais des seigneurs voisins ne furent point de cet avis, et ils forcèrent, les armes à la main, ce père ambitieux à revenir sur son injuste décision, et à fournir à Eudes un apanage digne de son rang. La Providence déjoua aussi, sous un autre point de vue, ces calculs de la politique. Adèle, épouse d'Hugues le Grand, n'eut qu'une bien courte postérité. Eudes, au contraire, s'est perpétué jusqu'à nos jours, dans la personne des comtes de Saint-Simon, ses héritiers légitimes.

(1) *Le Bienheureux Hugues, appelé aussi Félix, que l'on a dit être fils de Raoul l'ancien et d'Eléonore.* Voici le texte tel que le fournit le père Ortéga, dans son histoire espagnole de saint Félix : *Beatus Hugo, aliàs Felix nuncupatus, quem Ranulphi Senioris, Viromandiæ Valoisique comitis, ex Eleonorâ, Theobaldi Sorore aut affine, filium dixêre.*

Digitized by Google

ric Vital, moine de Saint-Evroult, donne la même attestation, au Livre VIII de son *Histoire Ecclésiastique*. Il vivait au commencement du XII^e^ siècle, et a pu, par conséquent, être bien informé sur ce fait. Le Père Anselme, un de nos plus savants généalogistes anciens, assure que Raoul eut un fils d'Eléonore; puis il raconte les circonstances merveilleuses de sa retraite au désert, d'après une tradition qui commençait à s'établir de son temps, et que nous suivrons nous-même.

D'autres auteurs fort estimés partagent ce sentiment. C'est, d'abord, l'historien espagnol Gilles Gonzalez d'Avila, qui écrivait vers l'an 1620; ensuite, le Père François Macedo, cordelier portugais et historien distingué, qui composa en 1660 et dédia au pape Alexandre VII une vie de nos deux saints fondateurs, en considération de l'étroite alliance qu'ils avaient eue avec saint François d'Assise. Le Père Bonaventure Baron professe la même opinion, dans ses *Annales de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité*[1]. Nous avons aussi pour nous François Tarizzo, avocat à Turin, qui écrivait la vie de notre saint en 1699; l'auteur de l'histoire de Séville,

(1) *Annales ord. S. S. Trinitatis, Redemptionis captivorum, Fundatoribus sancto Joanne de Matha et sancto Felice de Valois, ab anno 1198 ad annum 1297.* (Rome 1697 in-folio.) Le Père Bonaventure Baron n'est que l'éditeur de cet ouvrage qui lui est généralement attribué. Le véritable auteur en est le Père Ignace de Saint-Antoine. Ce religieux, né à Seyne-les-Alpes, et procureur de son Ordre à Rome, avait entre les mains des documents très-précieux que l'on ne retrouve plus que dans l'ouvrage cité. Au reste, les annales connues sous le nom de Baron ne forment que le I^er^ volume d'un grand ouvrage que le Père Ignace avait fait en cinq volumes in-folio. Le I^er^ seul a été imprimé. Nous devons encore à la plume de ce savant et modeste Trinitaire, le *Necrologium religiosorum Ordinis SS. Trinitatis. — Aix, 1707.* — (Voir Père Prat, *Histoire de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois*, page 4.)

Digitized by Google

Du Boulay, et le Père Ange Manriquez[1], docteur de Salamanque et évêque de Badajoz, qui parle de l'origine de saint Félix de Valois, dans les *Annales de l'Ordre de Cîteaux*. Le Père Binet, jésuite, fait descendre saint Félix de la maison royale de France, dans son savant ouvrage intitulé : *Lilia Gallica*. Le Père Odoric Reinaut ou Raynaldi, oratorien, est du même avis, dans son VIIIe volume de la continuation des *Annales de Baronius*, ainsi que Feller, dans son dictionnaire. Godescard, au 20 novembre, fête de saint Félix de Valois, expose les deux sentiments sur son origine, mais il paraît embrasser celui que nous soutenons[2].

Les hagiographes modernes admettent généralement l'extraction de saint Félix de Valois. Nous nous contenterons de citer les récents éditeurs des *Vies de saints* de Ribadeneyra et de Giry ; Rhorbacher, Henrion, dans leurs *Histoires de l'Eglise;* Maxime de Montrond dans ses *Fleurs Monastiques;* le P. Croiset, dans ses *Exercices de piété,* et surtout le R. P. Prat dans son *Histoire de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois.*

(1) Carlier cite presque toutes ces autorités, dans son *Histoire du Valois*, mais il embrasse lui-même le sentiment opposé. Aussi, termine-t-il son raisonnement par une réflexion qui est, au moins, singulière : « Quand même on pourrait, dit-il, conserver au Bienheureux Félix l'extraction qu'on lui attribue, l'éclat de sa vertu doit l'emporter sur celui de sa naissance. Les partisans de son culte gagneront beaucoup plus à imiter ses perfections, qu'à soutenir pour lui le préjugé de sa haute extraction. » Nous sommes bien de son avis sur le prix, de la vertu et de la nécessité d'imiter les exemples des saints, mais, quand les grandeurs humaines se joignent à la sainteté, celle-ci n'en est pas pour cela amoindrie.

(2) Les anciens Bollandistes n'ont point donné, dans leur collection, les *Vies de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois*, car, ils n'étaient arrivés que jusqu'au mois d'octobre. Or, la fête de saint Félix a été fixée, d'abord, au 4 puis au 20 novembre, et celle de saint Jean de Matha, fixée d'abord, au 17 décembre, jour de sa mort, ne se célèbre le 8 février que depuis un siècle environ.

Digitized by Google

Voici quel est, sur la question qui nous occupe, le sentiment de M. Bouillet, dont le dictionnaire, puisé aux meilleures sources, jouit déjà d'une certaine autorité[1] : « Raoul 1er dit le Vaillant, petit-fils du Roi Henri Ier, était fils de Hugues de France et d'Adèle fille du comte Herbert IV. Il aida Louis le Gros, dans les guerres contre les vassaux rebelles, fut nommé grand sénéchal, épousa la sœur d'Eléonore de Guienne, et resta en France, pendant la deuxième croisade. Son fils aîné, Hugues, né en 1127 fut élevé par saint Bernard, se fit religieux, et fonda, avec saint Jean de Matha, l'Ordre des Mathurins ou de la Rédemption; il mourut en 1212, et fut canonisé sous le nom de saint Félix de Valois. »

Cette citation ne dit point, il est vrai, quelle fut la mère du Saint, mais nous trouvons des indications, à ce sujet, dans *l'Annuaire de la Société de l'Histoire de France, pour* 1855. On y voit une liste des grands feudataires de la couronne, extraite de *l'Art de vérifier les dates*, et il y est dit que Raoul mourut le 14 octobre 1151 après avoir eu trois femmes, dont la première, Eléonore, sœur de Thibaut, comte de Champagne, fut répudiée par Raoul, en 1140. Or, puisque la naissance du jeune Hugues ou Félix est fixée à l'an 1127, il en résulte évidemment qu'il était fils de cette princesse. Déjà le président Hénault avait dit, dans son *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, que le troisième fils du

(1) Quatrième édition revue et approuvée à Rome. Le prince appelé ici Hugues de France est nommé généralement Hugues le Grand. Nous dirons plus loin pourquoi les religieux Trinitaires, appelés Mathurins par M. Bouillet et par Hénault, ont reçu, en France, cette dernière dénomination.

Digitized by Google

Roi Henri Ier s'appelait Hugues et qu'il fut grand-père, selon quelques-uns, d'un prince nommé aussi Hugues, mort en 1212, lequel s'associa à saint Jean de Matha pour la fondation de l'ordre des Mathurins, et, par humilité, changea son nom de Hugues en celui de Félix, sous lequel il est invoqué.

Nous nous sommes abstenu jusqu'ici de citer des auteurs Trinitaires. On conçoit qu'ils aient été favorables au sentiment que nous soutenons. Nous pourrions en invoquer un grand nombre; nous nous contenterons de quelques-uns, qui ont résumé, en divers temps, les écrits des autres. C'est, d'abord, le P. Pierre Lopez de Altuna, chroniqueur général de notre Ordre en Espagne, qui écrivait en 1636; puis le P. Jean de Figueras Carpi, célèbre historien, dont les œuvres furent imprimées en 1642, à Venise; le P. Jacques Bourgeois, ministre de notre couvent de Douai, qui composa, vers le même temps, les Vies de nos deux saints fondateurs; en 1695, le P. Ignace Dilloud, qui publia une vie française de saint Félix de Valois, traduite bientôt en espagnol par le P. Ortéga. On y trouve cette attestation d'un ancien auteur : « Je dirai que, dans les archives du couvent de Cerfroy, on a trouvé que le bienheureux Félix est né à Amiens d'une des plus illustres familles de France, qui portait le nom de Valois; c'est-à-dire, de notre Raoult, comte de Vermandois et de Valois, qui fit bâtir le château de Crespy en Valois, comme on le voit dans les antiquités d'Amiens. » Tous ces auteurs soutiennent, par des preuves qui nous ont paru concluantes, l'extraction royale de saint Félix de Valois. Le Père Sylvestre Calvo, qualificateur du saint office, et ministre

Digitized by Google

de notre couvent de Mouzon, en Espagne, a développé tous les arguments de ses devanciers dans l'ouvrage qu'il a publié en 1791, à Pampelune, sur les *Priviléges de notre Ordre*. Il y donne aussi un Résumé de nos chroniques, et c'est surtout dans ce savant ouvrage que nous avons puisé nous-même les preuves que nous donnons de l'origine princière de saint Félix de Valois[1].

(1) On nous objecte, il est vrai, que le célèbre historien Robert Gaguin, XXII[e] général de notre Ordre, qu'il gouverna de l'an 1472 à l'an 1501, ne parle de cette origine de saint Félix ni dans son livre *De Gestis Francorum*, ni dans le *Tratté* qui l'écrivit sur la fondation et les débuts de notre Institut; mais on peut donner de ce silence plusieurs raisons, qui nous paraissent satisfaisantes. Gaguin a cru pouvoir se dispenser de discuter cette question parce que, de son temps, nul ne mettait en doute l'extraction royale de notre saint. En effet, en l'an 1514, le P. Meunier, successeur de Gaguin, professait ouvertement cette opinion dans la préface du Bréviaire qu'il faisait imprimer à l'usage de l'Ordre. En second lieu, nous pouvons dire que si Gaguin, avait parlé de l'origine royale de saint Félix de Valois, il aurait dû aussi raconter la conduite si peu honorable que tint le roi de France, Louis VII, dans l'affaire du divorce de Raoul, père de notre fondateur. Or, comme notre auteur, en sa qualité de conseiller intime des rois Charles VIII et Louis XII, se trouvait en de très-fréquentes relations avec ces princes, il a pu se croire obligé à ne point rappeler, sans une réelle nécessité, ce triste incident de la vie d'un de leurs ancêtres; il évite également de parler de l'incendie de Vitry en Perthois, qui est pourtant un fait avéré, et cité par beaucoup d'autres historiens. Enfin, on convient généralement que Robert Gaguin, appelé fort souvent à s'occuper des affaires de l'Etat et employé par ses souverains à diverses ambassades, en Angleterre, en Espagne, à Rome et ailleurs, n'a point eu le loisir d'étudier suffisamment les chroniques de notre Ordre. Aussi, dans le Résumé qu'il a publié de la vie de saint Jean de Matha compagnon de saint Félix de Valois, dans la fondation de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité, omet-il plusieurs circonstances fort importantes de l'histoire du premier de ces saints; ainsi, il ne parle ni du séjour d'un an que fit saint Jean de Matha dans une solitude des Alpes, avant de partir pour Paris, ni, ce qui est plus étonnant encore, de l'apparition de l'ange à saint Jean de Matha, pendant qu'il célébrait sa première messe, ni de la rencontre du cerf, qui portait dans son bois la croix bleue et rouge, ni des divers voyages que fit saint Jean de Matha en Espagne. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'il n'ait point parlé de la naissance royale de saint Félix de Valois, et son silence, quelle qu'en ait été, d'ailleurs, la raison, n'infirme nullement les preuves que nous avons données

Digitized by Google

Au reste, le sentiment que nous soutenons a été partagé par un roi très-éclairé, Louis XIV qui, écrivant au pape Innocent XI, pour appuyer la canonisation des deux illustres fondateurs de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité, assurait, en particulier, que saint Félix était de la race royale des Valois[1]. Le roi Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et chef des Bourbons d'Espagne, reconnaissait aussi saint Félix de Valois pour son parent, dans la cédule royale qu'il donna, le 5 décembre 1715, pour l'établissement des Trinitaires, dans la ville de Saint-Philippe au royaume de Valence[2].

Nous avons aussi pour nous le témoignage des anciens bréviaires de notre Ordre. La dernière édition de nos bréviaires anglais, datée de l'an 1482, et soigneusement examinée à Rome par des juges compétents, porte, à la v^e^ leçon de l'office de Saint Jean de Matha, le passage suivant : « Saint Jean, né à Faucon, apôtre des royaumes de Dalmatie et de Dioclie, homme très-savant en l'un et l'autre droit, versé en toutes sortes de connaissances; et saint Félix de Valois, descendant des princes de Valois, en France. » De même, le Bréviaire de notre Ordre imprimé à Paris, en l'an 1514, par le P. Nicolas Meunier, XXIV^e^ Général, portait au commencement du livre, et après l'estampe du roi David, cette attestation : que saint Félix de Valois était du sang royal de France. Ce bréviaire, qui formait un très-fort volume in-8°, s'est

à l'appui de notre sentiment. Il n'avait pour but, dans son Résumé, que de donner les noms et les actions les plus mémorables des supérieurs généraux de l'Ordre, ses prédécesseurs.

(1) Nous donnons plus loin la lettre du Roi au Pape.

(2) Père Ortéga, *Vida de S. Félix*, page 9. Philippe V y appelle saint Félix : *mi glorioso Tio.*

Digitized by Google

conservé jusqu'en 1789, dans la bibliothèque de notre couvent de Saint-Mathurin, à Paris. Un autre volume in-4° intitulé : *Officia propria P. P. Redemptorum, tituli SSmæ Trinitatis, ex Anglicano diurnali,* et imprimé à Salamanque en 1585, portait à la page 28e, ve leçon, les paroles que voici : *Sanctus Felix ex Valoisibus Francorum Regibus.* Ce sont assurément ces diverses autorités qui ont décidé l'Eglise romaine à adopter aussi l'opinion de l'extraction royale de saint Félix de Valois, dans les leçons composées, à la fin du XVIIe siècle, pour la fête de ce saint, au 20 novembre, et pour celle de saint Jean de Matha au 8 février.

Dans le dictionnaire d'*Iconographie sacrée,* publié par Migne, M. Guénébauld, qui en est l'auteur, indique à la colonne 217, un tableau de saint Félix de Valois, où il est représenté tenant en main un étendard aux armes royales de sa famille.

Voici un autre document que nous fournit le *Journal de Seine-et-Marne* (27 juin 1868), à l'occasion d'une séance littéraire qui venait d'avoir lieu à Meaux. « Lecture a été donnée d'une notice de M. Leroy, père, sur une plaque en corne, appartenant à M. Gosset de Meaux, et qui, sous l'influence de rayons lumineux, produit par transparence un effet approchant celui de verres opalins, que l'on voit à certaines fenêtres. Cette plaque assez large et dont M. Leroy a tiré deux belles épreuves sur plâtre et sur cuivre, a été produite par la pression, sur corne ramollie, d'une matrice dont la ciselure, d'un très-beau travail, date de la meilleure époque du XVIIe siècle. Elle représente, au milieu d'un fort beau paysage et sous une forme allégorique, l'Institut des Trinitaires

Digitized by Google

qui avait pour but le rachat des captifs, aux côtes barbaresques. On voit dans un coin du tableau, en même temps que saint Félix de Valois, fondateur de l'Ordre en l'an 1198, le cerf porteur d'une croix, et buvant à une fontaine, ce qui indique que le premier couvent, dont dépendait celui de Meaux, fut fondé à Cerfroid, aujourd'hui canton de Neuilly-Saint-Front, dans l'Aisne. » M. Leroy a bien voulu nous faire présent de l'une de ces épreuves en cuivre, qu'il a tirées de la matrice en question. Or, on y voit, non-seulement la bannière que saint Félix tient à la main et le cerf qui porte une croix entre ses cornes, mais encore, reposant à terre, une couronne royale aux fleurs de lis et un sceptre, toutes choses qui démontrent dans ceux qui ont fait exécuter cet objet d'art, relatif à saint Félix de Valois, la persuasion où ils étaient qu'il appartenait à la famille royale de France[1].

Enfin nous pouvons donner encore, pour base à notre opinion à cet égard, la forme des armoiries de notre saint Ordre depuis l'époque de sa fondation. Cette forme a varié un peu avec le temps, et dans les différentes provinces où nos religieux se sont suc-

(1) Voici, pour les amateurs de gravures, des indications sur celles qui sont relatives à saint Félix de Valois. — Suite de 40 planches composées par Van Thulden et ses élèves. Autre, représentant saint Félix tenant une bourse et des chaînes, double symbole de la charité qui nourrit et qui délivre. (Collection des saints, du cab. des Estampes de Paris. Tom. VII. fol. 16). Le même, voyant un cerf crucigère et tenant un livre (fol. 9. du vol des figures des saints, w. 317-1070 rouge. Bibl. sainte Genev. gravures). Le même, debout tenant un étendard aux armes de la famille royale, ayant près de lui un captif à genoux et des chaînes à terre, dans le fond un cerf crucigère. (Scotin sculp. d'ap. Giacinto Calendruccio, Bib. maz. 4778. G.) Le même, debout ayant un livre, grand cerf crucigère. (sans nom même collect.)

Digitized by Google

cessivement établis, mais le fond en a toujours été le même : un écu semé de fleurs de lis et rempli de la croix de l'Ordre; au-dessus de l'écu, une grande couronne royale soutenue par deux anges; des deux côtés de la couronne pendent des chaînes brisées venant se réunir au-dessous de l'écu[1]; quelquefois, les anges sont remplacés par deux cerfs, mais la couronne subsiste toujours. Elle est même antérieure, dans nos armoiries, aux fleurs de lis[2]. Or ces insignes, qui remontent aux

(1) On trouve, à la Bibliothèque nationale, de Paris, deux collections de gravures de Sébastien Leclerc, sur l'Ordre des Mathurins. Elles donnent pour armes à cet Ordre, en 1646 : un écu semé de fleurs de lis; sur le tout, un petit écu rempli de la croix Trinitaire; au-dessus de l'écu une grande couronne royale; deux anges à genoux soutiennent les armes. En haut, est écrit : *Sig. ordinis SS. Trinitatis* et au bas *Redemptionis captivorum*. Les armoiries, conservées sur la porte d'entrée de notre couvent de Faucon portent, dans le champ de l'écu, la croix Trinitaire, et quatre fleurs de lis aux angles rentrants de la croix. Ces fleurs ont été presque effacées, en 93; au-dessus de l'écu se trouve la date de 1714. Les armoiries retrouvées en 1867 dans les ruines de l'ancien couvent de Cerfroid, portent la couronne royale sur l'écu.

(2) « C'est un sentiment reçu du plus grand nombre de savants, dit Carlier, que les fleurs de lis remontent jusqu'au temps de Charles le Chauve, mais qu'on n'a commencé qu'aux règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste à semer de fleurs de lis la bannière de France. » Le Père Anselme et d'autres généalogistes donnent pour armes à Raoul le Vaillant un écu échiqueté d'or et d'azur, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or; d'où il résulte que la maison de Valois avait les fleurs de lis, dans ses armes, avant que la maison régnante de France ne les eût adoptées pour elle-même. C'est une nouvelle preuve de la descendance royale et impériale de Raoul, et de son fils, notre saint fondateur.

Voici ce que l'on trouve dans le livre du P. Cahier *Caractéristique des saints*, au mot *armoiries* (1er vol. p. 84). « Les Mathurins ou Trinitaires, comme nés en France, avaient adopté l'ancien écu de France aux fleurs de lis sans nombre, avec la croix rouge et bleue, en abîme, comme l'on dit. Cette croix est celle que l'Ordre porte sur son scapulaire, et les fleurs de lis sans nombre pourraient bien signifier que saint Félix de Valois, l'un des deux fondateurs, passe pour être issu de la maison de France. Ajoutons qu'à raison du monastère chef-d'Ordre, Cerfroid, et de la légende primitive, les supports de l'écusson étaient deux cerfs, avec la croix rouge et bleue entre les bois. »

Digitized by Google

premiers temps de l'Ordre, indiquent nécessairement, chez l'un des deux fondateurs, une origine telle que nous l'avons assignée.

§ III

Mais, saint Félix de Valois a-t-il bien pu appartenir à la famille royale des Valois, puisque cette branche ne régnait point encore sur la France, lorsque ce saint naquit en 1127? Cette objection est plus spécieuse que solide.

Assurément, nous ne prétendons point faire dériver l'extraction royale de saint Félix de cette branche des Valois, dont on nous parle, et qui ne commença à régner en France qu'en 1328; mais, nous ferons remarquer que notre illustre fondateur a pu être, à d'autres titres, descendant de famille royale et même impériale.

Il y a eu successivement plusieurs maisons de Valois. L'empereur Charlemagne avait donné le Vermandois et le Valois en apanage à son fils Pépin, roi d'Italie, dont la descendance masculine les conserva jusqu'à la fin du XIe siècle, mais, dès l'an 893, Pépin II, petit-fils de Pépin Ier, partageant son héritage entre ses deux fils, donna à l'aîné, Herbert le Vermandois et à Pépin III le Valois ou comté de Crépy, ce qui fit, dans la même famille, deux branches dont celle de Valois fut la cadette.

Simon le Bienheureux, dernier représentant de cette première maison de Valois, s'étant dégoûté du monde, alla mourir à Rome en habit de religieux, l'an 1082. Avant de partir, il avait cédé tous ses droits et ses

Digitized by Google

domaines à sa sœur Hildebrante, qui, en épousant Herbert IV, huitième descendant de Pépin II dans le Vermandois, réunit ainsi de nouveau les deux comtés de Valois et de Vermandois dans une seule famille. Adèle, fille d'Herbert et d'Hildebrante et leur unique héritière, porta ces comtés en dot à Hugues le Grand, qui devint par là, nous dit Carlier, la tige de la deuxième maison royale de Vermandois et Valois.

Hugues le Grand, troisième fils d'Henri Ier, roi de France, fut un des principaux chefs de la première croisade. Il se couvrit de gloire à la bataille de Dorylée en 1097, et aux siéges de Nicée et d'Antioche. Après la prise de cette dernière ville, il fut député, avec quelques autres, vers Alexis, empereur de Constantinople, pour le presser d'envoyer les secours qu'il avait promis. Cette démarche n'ayant pas réussi, Hugues, au lieu de retourner à l'armée, revint en France, ce qui le fit comparer au corbeau que Noé avait envoyé hors de l'arche et qui n'y revint pas. Sensible à ce reproche, il rassembla de nouveaux compagnons d'armes, et alla dans l'Asie mineure combattre le sultan de Nicée. Il mourut à Tarse, l'an 1102, à l'âge de quarante-cinq ans, des blessures qu'il avait reçues au siége d'Héraclée. Au reste, sa religion et sa bienfaisance égalaient sa bravoure. Tous les croisés, témoins de sa simplicité et de sa modération toute chrétiennes, dans un camp où trop souvent régnaient le faste et des plaisirs condamnables, lui avaient voué une estime et même une affection sincères. Sa mort fut un deuil pour toute l'armée[1].

(1) M. Lequeux, *Antiquités religieuses du diocèse de Soissons*, tome Ier, page 223.

Digitized by Google

Raoul, fils d'Hugues le Grand et d'Adèle, hérita de leur titre deux fois seigneurial, et le transmit, par suite de l'éloignement, forcé et volontaire en même temps, de notre Saint[1], au fils aîné de sa seconde épouse, appelé Raoul *le Lépreux*. Celui-ci n'ayant point laissé de postérité, Elisabeth, sa sœur aînée, porta les deux comtés de Vermandois et de Valois dans la maison de Flandre, par son mariage avec Philippe d'Alsace, comte de Flandre, mais cette princesse Elisabeth, étant morte aussi sans enfants, Philippe-Auguste fit restituer les deux comtés à Eléonore, fille posthume de Raoul *le Vaillant*, et, à la mort de celle-ci, il les réunit au domaine de la couronne, l'an 1215.

Le comté de Valois demeura réuni à la couronne de France, jusqu'en 1240. A cette époque, saint Louis le donna à sa mère, puis à son fils Tristan, mort en

(1) Le Père Prat fait ici une réflexion qui vient encore à l'appui de notre sentiment sur l'origine royale de saint Félix de Valois. « Il paraît, en effet, dit-il, que la présence de saint Félix inspirait à tous ceux qui le supplantaient dans ses droits une inquiétude que son absence ne dissipa point. Raoul V, que Raoul le Vaillant avait eu de Pétronille ou Adèle d'Aquitaine, révélait combien il était peu sûr de ses droits, par les soins même qu'il prenait pour en affermir la légitimité. Dans les actes qui nous restent de lui il emploie cette formule, que n'avaient point connue ses prédécesseurs : *Ego Rodulphus, legitimâ primogenitorum successione, Vtromandorum comes,* ce qui suppose qu'on doutait de la légitimité de son pouvoir. » Duplessis (Hist. du Dioc. de Meaux, II, 72), rapportant la charte de donation, faite à l'hôpital de Crépy par Mathieu comte de Beaumont et Eléonore sa femme, fille de Raoul le Vaillant, cite cette phrase : *Pro salute animarum nostrarum, Rodulphi Comitis Peronnæ, et Petronillæ comitissæ, et Rodulphi junioris, et Hugonis, et Elisabeth.* Pourquoi cet Hugues, si ce n'est le fils aîné de Raoul de Vaillant, par Eléonore de Champagne, lequel s'appelait Hugues, avant de prendre le nom de Félix? Ne serait-ce point une tardive réparation? Il est vrai que Carlier l'explique en disant que Raoul le Lépreux était appelé Hugues avant la mort de son père, mais, puisque l'on trouve ici en même temps *Rodulphi junioris* et *Hugonis*, il est évident que ces mots ne signifient point la même personne.

Digitized by Google

1270. L'an 1284, le roi Philippe le Hardi en fit un apanage, avec le titre de comté, pour son fils puîné, Charles, père de Philippe de Valois (Philippe VI), tige de cette maison de Valois qui donna à la France treize souverains, de 1328 à 1589.

§ IV

Il résulte des données historiques que nous venons de fournir, que Raoul, père de notre Saint, était descendant :

1° De Charlemagne, par les comtes de Vermandois, du chef de son grand-père, Herbert IV, et de sa mère Adèle.

2° De Charlemagne encore, par les comtes de Crépy, première maison de Valois, du chef de sa grand'mère Hildebrante, et de sa mère Adèle.

3° De Hugues Capet, chef de la troisième race de nos rois, par Hugues le Grand, son père, qui était arrière petit-fils du dit Hugues Capet.

Nous nous expliquons donc pourquoi le moine Ordéric Vital, contemporain de Raoul *le Vaillant*, a dit de ce prince qu'il était, par sa mère et par son aïeule, de la race de Charlemagne, *de prosapiâ Caroli Magni*[1]. Or, ses titres et ses droits devaient passer intacts à son fils aîné, à ce prince qui devint plus tard saint Félix de Valois.

(1) Voulant mettre cette vérité dans tout son jour, nous donnons ci-dessous, d'après l'*Art de vérifier les dates*, l'ordre chronologique des seigneurs qui ont

Digitized by Google

Ces preuves seraient déjà bien suffisantes pour en conclure l'origine princière de notre illustre Fondateur, mais, nous en avons d'autres encore.

possédé successivement le Vermandois et le Valois, depuis Pépin fils de Charlemagne jusqu'à Raoul IV, père de saint Félix de Valois.

CHARLEMAGNE.

Pépin, son fils, roi d'Italie en 781
Bernard, son fils, dépossédé meurt.....en 818
Pépin II, son fils..... m. 893

VERMANDOIS.		VALOIS.	
Herbert Ier, fils aîné de Pépin II..... m.	903	*Pépin III*, fils cadet de Pépin II.. . ..... m.	910
Herbert II, son fils..... ..	943	*Bernard II*, son fils.....	956
Albert Ier, son fils..... ...	987	*Hildegarde*, sa fille, épouse Valéran ..... m.	966
Herbert III, son fils..... ..	1000	*Gautier Ier*, leur fils.....	988
Albert II, son fils.....	1021	*Raoul Ier*, 3e fils de Gautier Ier..	1002
Othon, son frère.	1045	*Gautier II* le Blanc, fils de Raoul Ier..	1037
Herbert IV, son fils, épouse Hildebrante de Valois en.....	1050	*Raoul II*, 3e fils de Gautier II..	1040
		Raoul III, fils aîné de Raoul II..	1074
		Simon, 2e fils de Raoul III, fait cession à Hildebrante sa sœur, en 1077 m. en 1082.	

VERMANDOIS-VALOIS.

Herbert et *Hildebrante* m. 1078
Adèle, leur fille, à l'exclusion d'Eudes, épouse Hugues de France, meurt.. 1120
Raoul IV ou *Ier*, fils de Hugues et d'Adèle, père de saint Félix, meurt en..... 1151
Raoul V ou *II* fils de Raoul IV..... 1166
Elisabeth, fille de Raoul IV 1182
Eléonore, id. 1214

La chronologie donnée par Carlier, pour les seigneurs de la première maison de Valois, diffère un peu de celle-ci, que nous avons cru devoir préférer, après mûr examen.

Digitized by Google

En nous reportant à l'énumération que nous avons donnée en note (page 73) de divers membres de la famille d'Etienne II, comte de Champagne et de Blois, père de Thibaut IV et d'Eléonore, nous y voyons que celle-ci était, par son père, petite-fille d'Alix de Crépy de la première branche royale des Valois; en outre, qu'Eléonore était, par sa mère, Alix d'Angleterre, petite-fille de Guillaume le Conquérant; double titre royal que saint Félix a reçu de sa mère, pour les réunir à ceux qu'il tenait déjà du chef de son père Raoul.

On voit donc par là que notre bien-aimé fondateur, illustre dans l'Eglise par sa sainteté et ses travaux, ne l'eût pas moins été dans le monde, si son humilité lui eût permis de revendiquer le haut rang que sa naissance et la fortune de ses parents semblaient lui destiner.

Nous allons maintenant retracer, avec quelques détails, la noble existence de ce grand Saint si peu connu. Nous le suivrons successivement dans l'intimité de son enfance, dans les mystères de sa retraite au désert, puis, dans les actions mémorables de sa vie publique.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE DE SAINT FÉLIX DE VALOIS

PRINCE DU SANG ROYAL DE FRANCE

LIVRE PREMIER

I

SONGE MYSTÉRIEUX D'ÉLÉONORE, COMTESSE DE VALOIS. NAISSANCE DE NOTRE SAINT ; IL EST APPELÉ HUGUES AU BAPTÊME

(1127).

La sainteté est, sans doute, assez belle par elle-méme pour se passer des grandeurs du monde. Elle n'a qu'à se montrer, pour s'imposer à notre admiration. Elle honore également le roi sur son trône et le pauvre dans sa chaumière. Le vrai mérite l'accompagne partout, mais, lorsqu'on la rencontre chez les grands de la terre, elle emprunte à la majesté qui les environne, un rayonnement de splendeur et de dignité, qui subjugue plus facilement les esprits et attire les cœurs.

Nous connaissons, au reste, par les enseignements de l'histoire, quels sont les dangers de la puissance et de la fortune, et nous savons qu'il est bien petit le nombre de ceux qui résistent à leur enivrement. Aussi, dès que nous trouvons devant nous un de ces généreux mortels qui ont

Digitized by Google

su résister à cette double séduction, volontiers, devant lui, nous courbons le front, en signe de profonde vénération.

Nous avons prouvé que saint Félix de Valois était réellement de la famille royale de France et de la lignée de Hugues Capet, chef de la troisième race de nos rois. Raoul IV, son père, joignait à son nom le titre deux fois seigneurial de comte de Vermandois et de Valois. Sa mère Eléonore, était sœur de Thibaut IV, dit le Grand, comte de Blois et de Champagne. Dieu leur donna[1] cet enfant de bénédiction, dès la première année de leur mariage.

Au premier soupçon du bonheur que Dieu lui accordait, la comtesse Eléonore s'était empressée de rendre au ciel le fruit qu'elle venait d'en recevoir, et, pour que son offrande fût mieux reçue, elle voulut s'assurer la médiation de saint Hugues, autrefois archevêque de Rouen, pour lequel elle avait la plus grande dévotion. Dans ce dessein, elle alla visiter ses reliques, que l'on conservait alors, avec beaucoup d'honneur, dans un prieuré de Bénédictins, appelé Aspres, au diocèse de Cambrai[2].

La pieuse comtesse reçut en ce lieu une nouvelle faveur. Elle avait observé, pendant tout le temps de sa neuvaine de prières, le plus parfait recueillement. Son émotion et

(1) Plusieurs auteurs, parmi lesquels Dilloud, Tarizzo, Macedo, etc., pensent que la comtesse résidait alors à Saint-Quentin, capitale du Vermandois; mais d'autres prétendent qu'elle faisait sa résidence à Crépy, capitale du Valois, où elle se trouvait plus rapprochée de son mari qui était retenu souvent à la cour de France par les devoirs de sa charge. Nous avons cru devoir adopter la première opinion. M. Gomart de Saint-Quentin donne, dans le 2e volume de ses *Etudes Saintquentinoises*, à la page 91, le plan et la description du château que les comtes de Vermandois possédaient à Saint-Quentin. Voici ce que nous lisons dans un livre fort ancien, sans nom d'auteur : *Pater Felicis filius fuit Hugonis magni, nepos Henrici primi ; mater autem Eleonora, Theobaldi III justi filia et Theobabdi IV quem bonum appelant soror. Morabatur uterque ad Sanctum Quintinum.*

(2) Aspres, gros village à 7 kilomètres de Bouchain, Prévôté de l'Ordre de Saint Benoît, fondée vers l'an 692 par Pépin, maire du palais d'Austrasie qui y plaça des religieux de Jumiéges. Elle fut cédée ensuite à l'abbaye de Saint-Wast d'Arras. On conservait à Aspres, avec les reliques de saint Hugues, archevêque de Rouen, celles de Ohaire, qui passaient pour guérir de la folie. (*Statis. arch. du Dép. du Nord.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 163.

Les deux saints anachorètes, s'entretenant des choses de Dieu sur les bords d'une fontaine, voient y venir un cerf qui porte dans son bois une croix bleue et rouge.

Digitized by Google

ses larmes avaient exprimé à Dieu les désirs de son cœur, bien mieux que n'aurait pu le faire le son des paroles. Mais, ayant voulu passer la dernière nuit tout entière en oraison, devant le saint corps, elle succomba enfin à la fatigue et s'endormit. Dieu, sans doute, le permettait ainsi, pour la disposer à une vision prophétique que nous allons raconter[1].

Il lui sembla voir l'auguste Marie, dont les regards, fixés sur elle, étaient empreints de la plus vive tendresse, descendre du ciel, entourée d'une troupe innombrable d'esprits angéliques. Dans ses bras[2], elle tenait deux enfants d'une ravissante beauté; celui qui était à droite avait en main une croix nue et dépouillée de tout ornement; l'autre portait une couronne formée des plus belles fleurs de lis. Tout à coup, ils firent entre eux un échange. Le premier enfant tendit la main à l'autre, comme pour lui demander sa couronne, et, l'ayant reçue, il lui donna sa propre croix. Celui-ci, à son tour, fit de la croix deux parts, dont il garda l'une et remit l'autre à Éléonore elle-même.

Ce spectacle merveilleux, dont la comtesse ne pouvait pénétrer le sens, ne laissait pas de la troubler quelque peu, quand une seconde apparition vint tout à coup éclairer son esprit, et fixer ses incertitudes. Les portes du temple s'ouvrent d'elles-mêmes, et voici saint Hugues qui s'avance avec majesté, revêtu des ornements pontificaux, et suivi d'un nombreux cortége de bienheureux[3]. Il s'approche d'Éléonore que l'étonnement tenait immobile au pied de l'autel, et, prenant un air plein de douceur et de bonté :

(1) Dilloud, Tarizzo, Macedo, Ortéga, P. Prat., etc.

(2) Quelques relations de cette apparition nous disent que l'enfant qui était à gauche ne reposait point sur le bras de la sainte Vierge, mais sur le sol, du côté gauche, comme l'on représente quelquefois saint Jean-Baptiste, jouant avec l'enfant Jésus, ou lui présentant une croix.

(3) Un de nos auteurs, le P. Macedo, nous fait remarquer que saint Hugues avait pris avec lui ce grand nombre de saints, en se rendant auprès d'Eléonore, parce qu'il n'aurait point voulu, dans sa profonde modestie, se trouver seul avec une femme, même après sa mort.

Digitized by Google

« Réjouissez-vous, lui dit-il, ô mère fortunée et chère au cœur de Dieu. Cet enfant si aimable, que vous venez de voir au bras droit de la Vierge-mère, ayant à la main une croix, c'est son fils unique, le très-doux Jésus. Cet autre enfant, que vous avez aperçu au côté gauche de la Reine des anges, tenant en main une couronne de lis, c'est votre propre fils que vous portez dans votre sein, lequel préfèrera, aux délices de la cour et aux plus belles espérances des grandeurs humaines, les privations d'une vie pauvre et méprisée du monde. C'est ainsi qu'il échangera les lis de ses aïeux contre la croix du Sauveur. Et vous aurez vous-même votre part de cette croix, en ce que vous participerez au sort de votre enfant. Comme lui, vous arriverez au céleste repos par la voie des humiliations et des souffrances. »

Cette scène touchante s'étant passée au milieu du sommeil, la vertueuse princesse ne crut point devoir y ajouter une foi pleine et entière. Elle ne put s'empêcher, cependant, d'y faire quelque attention, car elle savait que Dieu découvre quelquefois, par ce moyen, sa volonté et ses desseins[1]. Dès qu'elle eut achevé sa neuvaine au tombeau du saint archevêque, et satisfait aux obligations que sa dévotion lui avait imposées, elle se mit en route pour regagner sa demeure; mais, au lieu de se rendre directement à Saint-Quentin, elle se dirigea vers Amiens. Or, l'heure de sa délivrance était plus proche qu'elle ne pensait. Elle dut s'arrêter à Amiens, et ce fut dans cette ville[2] que notre Saint reçut le jour, le 9, ou selon quelques auteurs, le 11 avril de l'an 1127.

(1) Il est à remarquer que les mères de quelques autres saints ont eu des songes prophétiques concernant l'avenir de leurs enfants. La mère de saint Dominique, celles de saint André Corsini, et de saint Camille de Lellis furent de ce nombre et ces songes ont paru assez authentiques pour être insérés dans le bréviaire romain, au 4 août, au 4 février et au 18 juillet. Nous voyons aussi dans la vie de saint Jean de Matha, que sa mère avait été avertie par Marie des destinées futures de l'enfant qu'elle portait encore dans son sein.

(2) Cette ville d'Amiens est indiquée pour le lieu de la naissance de saint Félix de Valois, par la plupart des historiens qui ont écrit sa vie. M le chanoine Corblet, hagiographe du diocèse d'Amiens, n'a pas manqué de revendiquer pour cette ville et pour son diocèse, l'honneur d'avoir donné à l'Eglise notre illustre Fon-

Digitized by Google

Le bonheur d'être mère n'eût rien été pour la pieuse comtesse, si elle n'eût vu, dans sa fécondité, le moyen de

dateur. On pourrait s'étonner assurément, au premier abord, de voir la comtesse Eléonore venir passer à Amiens pour se rendre à Saint-Quentin et faire ainsi un grand détour; mais il faut savoir que cette ville d'Amiens avec son territoire appartenaient alors aux princes de Valois-Vermandois, qui étaient comtes de Crépy, d'Amiens, du Vesin, de Pontoise, Chaumont, Mantes, Molaret, etc., seigneurs de Péronne, Montdidier, etc. L'historien Colliette, voulant nous donner une idée de la puissance et des richesses des princes de Valois-Vermandois, nous dit que leur cour était aussi brillante, aussi nombreuse que celle des rois. Ils avaient un vicomte, un bailli, un prévôt, un sénéchal, un chamelier, etc., des camériers, des chambellans; et la plupart de ces offices étaient exercés par les plus hauts seigneurs du pays, dont les comtes étaient les suzerains.

Raoul III, comte de Valois, s'était extraordinairement enrichi, mais par la fraude et la violence. La fougue de ses passions l'avait porté à répudier, malgré les anathèmes du Saint-Siége, sa seconde femme, pour épouser, contre le gré de Philippe Ier, Anne de Russie, mère de ce roi. Il mourut excommunié. Simon, son fils, se trouva, en lui succédant, un des plus riches seigneurs du royaume. Il put même résister aux prétentions armées du souverain. Mais bientôt il lui vint des scrupules sur l'origine de ses vastes domaines. Il alla consulter le pontife de Rome, qui était alors saint Grégoire VII. A son retour, il fit de grandes largesses aux pauvres, aux établissements de charité et fonda douze couvents, qu'il pourvut d'abondants revenus. Il voulait, dès lors, entrer lui-même en religion; mais, sur les instances de ses amis, il consentit à demeurer dans le monde, et même à se marier. Il choisit, parmi de nombreuses prétendantes, la fille du comte d'Auvergne, mais, à l'issue du repas de noces, et, tandis que sa fiancée, gagnée par lui, s'enfuyait dans le couvent de Lavau-Dieu, il alla se cacher lui-même dans celui de Saint-Oyand, qui prit plus tard le nom de Saint-Claude, dans le Jura, où quelques chevaliers de ses amis vinrent le rejoindre. On prétend que cette ferme résolution de prendre l'habit religieux lui avait été inspirée par la vue du cadavre de son père, qu'il avait fait exhumer, deux ans après sa mort, pour le placer dans le lieu de la sépulture de ses ancêtres, à Crépy. Il revint, néanmoins, dans le Valois, avant de faire profession, pour mettre ordre à ses affaires temporelles, et distribuer à ses héritiers les restes de ses biens, qui étaient encore immenses.

Devenu religieux, Simon fit le voyage des Saints Lieux, d'où il rapporta une infinité de reliques précieuses, pour les couvents qu'il avait fondés. Puis, il se fixa à Rome où le pape Grégoire VII, qui l'honorait de sa confiance, le chargea, plusieurs fois, de négociations importantes, même auprès du roi de France. En reparaissant au milieu de ses parents et de ses connaissances, il les édifia singulièrement par le spectacle de sa vie pénitente et mortifiée. Il adressait au peuple et aux grands de véhémentes exhortations à la vertu. Il alla mourir à Rome en odeur de sainteté, l'an 1082. On plaça son corps dans le caveau des papes, distinction qui n'avait encore été accordée à nul autre, et Mathilde, reine d'Angleterre, qui avait eu pour lui une haute estime, fit les frais du superbe monument qu'on éleva sur son tombeau. Sa sainteté éclata par beaucoup de

Digitized by Google

procurer la gloire de Dieu, en augmentant le nombre de ses serviteurs. Aussi voulut-elle que son enfant reçût au plus tôt le caractère sacré qui fait les chrétiens. On lui donna, au baptême, le nom de Hugues, soit pour satisfaire aux désirs d'Eléonore qui tenait à témoigner hautement sa profonde vénération et sa reconnaissance envers le saint archevêque de Rouen, soit pour conserver le nom et le souvenir de Hugues le Grand, père du comte Raoul, dont la gloire devait passer comme un héritage à ses descendants[1]. Au reste, nous verrons plus tard le jeune prince changer son premier nom en celui de Félix, lorsqu'il ira demander à la solitude la félicité et le repos de sa vie.

Cette naissance causa beaucoup de joie au comte Raoul, et, comme les pères renaissent, pour ainsi dire, dans leurs enfants, et se perpétuent dans leur postérité, il se voyait revivre lui-même dans le fils qu'il venait de recevoir, et, il le considérait déjà comme l'espoir de sa famille et le soutien de sa maison. Ce fut donc pour lui l'occasion de fêtes splendides, où il reçut avec une vive satisfaction les compliments et les présages de bonheur qui lui arrivaient de toutes parts. Nul doute, en effet, que le père d'un tel fils n'eût pu être complétement heureux, si les funestes événements qui survinrent bientôt, par la faute du comte, n'eussent arrêté le cours de ces premières joies.

Eléonore, fidèle à la pratique des mères chrétiennes, dans ces âges de foi, voulut nourrir elle-même son enfant. Elle aurait craint qu'un lait étranger ne vînt influer, d'une manière défavorable, sur ses premières inclinations. Elle garda donc son cher Hugues sur son cœur, et lui fit sucer, avec le lait maternel, le nom et l'amour de Jésus-Christ.

La pieuse comtesse s'était formé de hautes idées de son enfant, depuis le songe qu'elle avait eu, et, dans la

miracles. Nous avons cru devoir fournir tous ces détails sur cet éminent personnage qui était grand-oncle de Raoul, père de saint Félix de Valois.

(1) Dilloud et Ortéga prétendent que notre Saint fut aussi appelé Simon, au baptême, à cause de la vénération d'Eléonore pour le bienheureux Simon, grand-oncle de Raoul.

Digitized by Google

persuasion que Dieu avait sur lui de grands desseins, elle voulut les seconder, en redoublant, dans sa propre conduite, de vigilance, de piété, de pureté de cœur, afin que cette jeune âme, qui allait se mouler sur la sienne, ne reçût d'elle que des impressions saintes. Elle s'inquiétait, et avec raison, de la haute responsabilité qu'elle venait de contracter et, levant fréquemment les yeux au ciel, elle implorait avec ardeur le Père des lumières, de qui découle toute grâce excellente et tout don parfait; mais, craignant encore de ne pouvoir obtenir, par ses seules prières, toutes les qualités d'une mère vraiment chrétienne, elle crut devoir prendre, à cet égard, les conseils de saint Bernard, l'illustre abbé de Clairvaux, et lui demander son intercession auprès de Dieu.

II

ÉLÉONORE PORTE SON ENFANT A CLAIRVAUX OU SAINT BERNARD LE BÉNIT, PUIS L'OFFRE A DIEU ET A LA SAINTE VIERGE.

(1130).

Né d'une famille noble de la Bourgogne[1], saint Bernard était entré fort jeune dans la vie religieuse, avec un grand nombre de parents et d'amis, gagnés par son exemple et ses discours. Il n'avait que 22 ans lorsqu'il parut à Cîteaux[2]

(1) Saint Bernard, né à Fontaine-les-Dijon en 1091, mourut en 1153. Dans ce bourg de Fontaine, on montre encore la maison où est né le saint Abbé, et les ruines d'un ancien Prieuré de Feuillants, Ordre de la règle de Cîteaux, institué en 1577 à l'abbaye de Feuillants, près Toulouse.

(2) L'ordre de Cîteaux, ou des Cisterciens, émanait de celui de saint Benoît. Il fut fondé par Robert de Molesmes à Cîteaux près Dijon. Ce fut là que saint Bernard arriva, l'an 1113, sous saint Etienne le troisième abbé. Le nombre des Cisterciens s'accrut tellement en quelques années, que saint Etienne dut fonder les quatre abbayes de la Ferté, Pontigny, Clairvaux et Morimont, appelées les quatre premières filles de Cîteaux. De là sortirent, dans la suite, une infinité de couvents et de religieux soumis à la règle de saint Benoît. Le couvent de Cîteaux,

Digitized by Google

àla tête de la pieuse troupe qu'il avait enlevée au monde. A peine sorti du noviciat, il fut fait abbé du monastère de Clairvaux.

Il suffit de prononcer le nom de Clairvaux[1] pour rappeler toute la gloire de saint Bernard. Ce fut là le théâtre des nombreuses victoires qu'il remporta sur lui-même, le centre du prodigieux empire qu'il exerça tout autour de lui. Il portait, dans un corps frêle et délicat, une infatigable activité, une opiniâtreté ardente pour le bien, une volonté qui marchait toujours, sans fléchir, vers le but marqué.

La sainteté de sa vie, la piété de sa doctrine, l'éclat de ses miracles acquirent à l'illustre abbé tant d'estime et de créance auprès des peuples et des princes, des plus puissants souverains et des Papes, qu'on le consultait à toute heure, et de toutes parts. Ses décisions et ses conseils étaient reçus comme s'ils fussent venus du ciel. En un mot, il était l'âme et la lumière de l'Europe et même de toute

dévasté en 89, est devenu aujourd'hui une colonie pénitentiaire, où sont détenus un millier de repris de justice, qui ont de 10 à 20 ans. Dirigés par les Frères de Saint-Joseph, qui ont été fondés à Lyon par M. l'abbé Rey, ils se livrent aux travaux des champs et à quelques industries. Citeaux se trouve dans la Côte-d'Or, non loin de Beaune.

(1) Clairvaux fut fondé en 1115. Il est situé dans une vallée du département de l'Aube et près d'une très-belle forêt. Les bâtiments de cette abbaye sont aujourd'hui convertis en une maison de détention. On voit là une critique significative des temps actuels. A mesure que l'esprit religieux s'en va, il est remplacé par l'esprit de vertige; les asiles de la prière renferment des fous ou des voleurs, ou bien encore les couvents sont convertis en casernes; c'est que, en effet, il faut des soldats et des gendarmes pour contenir dans le devoir ceux que ne guident plus les enseignements de la religion. On peut voir, à ce sujet, dans les *Couleuvres* de Louis Veuillot, le sonnet intitulé *Les moines*, où se trouvent les vers que voici :

Je le veux, il n'est pas tout à fait nécessaire,
Que l'on voie au Corso *traîner* les moines blancs.
Je dis *traîner*, le fait est qu'ils vont à pas lents ..
Mais que l'humanité soit pour cela plus saine,
Que la sottise meure, et la guerre et la haine,
Galvaudin me l'atteste, et pourtant je dis : Non!
Coupé, le capuchon au dos tombe en giberne;
Dépeuplé le couvent s'agrandit en caserne,
Et si l'on fond la cloche, il en sort un canon.

Digitized by Google

l'Eglise. Il ne s'appartenait plus; les événements et les besoins contemporains l'arrachaient sans cesse, ainsi qu'il s'en plaint lui-même, aux chênes et aux hêtres de sa douce solitude.

Cette haute réputation de saint Bernard, qui inspirait à tout le monde tant de respect et de confiance, fit naître, chez la comtesse Eléonore, un ardent désir de se rendre elle-même à Clairvaux et de présenter son enfant au saint abbé, non pas tant pour apprendre de lui quelle serait sa destinée future, que pour le prier de l'offrir à Dieu et d'attirer ainsi, sur elle-même et sur son fils, les plus abondantes bénédictions du ciel. Il existait, d'ailleurs, nous dit un historien [1], des liens de parenté entre la famille de saint Bernard et celle des comtes de Champagne, dont Eléonore était issue. La princesse en éprouva naturellement un surcroît de confiance. Elle osa donc se flatter que dans cette affaire où elle cherchait, avant tout, la gloire de Dieu, le saint ferait à sa demande un accueil favorable et bienveillant.

Le comte, son époux, qui avait alors pour elle toutes sortes de complaisances, entra aisément dans ses vues, et il l'aurait lui-même accompagnée dans cette excursion, si les exigences de ses fonctions à la cour le lui eussent permis.

Eléonore, avant de se mettre en route, crut devoir informer saint Bernard de sa prochaine arrivée. Elle ne voulait pas, disait-elle, le surprendre par une visite imprévue ni s'exposer à troubler indiscrètement le calme et le recueillement du célèbre monastère. L'abbé de Clairvaux admirant une telle délicatesse, jointe à une piété si tendre et si profonde, se sentit porté à rendre à la comtesse de Valois des honneurs inaccoutumés. Peut-être pressentait-il ce que l'avenir réservait de chagrin à la mère et au fils, et voulait-il par avance en adoucir l'amertume. D'ailleurs, c'était pour lui une occasion naturelle de témoigner sa reconnaissance envers Thibaut, son parent, son bienfaiteur et le protecteur spécial de son Ordre. Il connaissait assez les sentiments du

(1) Dilloud.

Digitized by Google

pieux comte de Champagne pour être sûr de lui complaire, en recevant sa sœur et son neveu, avec une distinction toute particulière.

Lors donc que la comtesse arriva à Clairvaux, le saint abbé, s'avançant à la tête de ses religieux, alla recevoir sa noble visiteuse à l'entrée du monastère, et, tandis qu'elle portait elle-même son jeune enfant entre ses bras, il la conduisit processionnellement, et au chant des psaumes, jusqu'au maître-autel, où il célébra la sainte messe. A la fin du divin sacrifice, il reçut le petit prince des mains de sa mère, et en fit à Dieu une offrande solennelle[1].

« Daignez, dit-il, ô très-aimable Seigneur, daignez

(1) L'usage de vouer les enfants à la très-sainte Vierge est très-ancien dans l'Eglise, et l'exemple de plusieurs illustres personnages, dont Dieu a béni et sanctifié, par ce moyen, l'existence tout entière, nous prouve combien lui est agréable cet acte si touchant de piété maternelle. Laissé longtemps en oubli et presque méprisé, cet usage semble vouloir renaître dans notre siècle, où la dévotion envers l'auguste Marie prend véritablement un essor admirable. Des épouses sincèrement chrétiennes, imitant ce qui est raconté des mères de quelques saints, devancent même, pour cette consécration, l'époque de la naissance de leurs enfants, et cherchent aussi par là à se procurer une heureuse délivrance. Il n'est pas nécessaire, au reste, que cet acte de dévotion revête des formes solennelles. Il suffit que la consécration à Marie ait lieu au fond du cœur.

Assez souvent, de nos jours, la jeune mère confirme aux yeux du public l'oblation qu'elle a déjà faite de son enfant à la très-sainte Vierge, en le revêtant aussitôt après sa naissance, et jusqu'à l'âge de raison, de vêtements blancs et bleus, qui sont les couleurs traditionnelles de la Reine des vierges. Rien n'est touchant comme d'entendre une mère de famille, tout embrasée de zèle pour le bonheur de son cher enfant, vous dire, avec l'accent de la plus entière confiance, et les yeux levés au ciel, ou tournés vers une image de Marie : Non, je ne crains rien pour lui, *je l'ai voué au blanc*.

Cette pratique n'est pas une superstition. Elle entre pleinement dans l'esprit de l'Eglise. Un pieux auteur disait naguère à ce sujet : « Ne craignez point, parents chrétiens, malgré tout ce que le monde incrédule ou impie vous dira, ne craignez point de vouer au blanc les petits anges que Dieu vous envoie. C'est la livrée de Marie, dont vous les revêtez. Tous ces petits serviteurs composent ici-bas la maison de l'Impératrice du ciel. Si elle descendait sur la terre, elle aimerait à s'entourer de cette cour si charmante. Vouez-les au blanc, et cette couleur de la virginité passera dans leurs âmes. La sainte Vierge est intéressée à ne point laisser périr ceux qui ont pris pour bannière les couleurs qu'elle préfère. De certains droits au ciel restent toujours acquis à ceux qui auront revêtu, dès leur enfance, des vêtements blancs comme la chasteté, bleus comme la voûte du ciel. » (Voir *Vie de saint Simon de Stock*, par M. Alfred Montbrun).

Digitized by Google

agréer, en ce moment, et regarder d'un œil favorable, cette victime royale, que je viens vous consacrer, au nom de ses parents, comme un perpétuel holocauste. Daignez, par la rosée de votre sainte grâce, faire germer dans ce jeune cœur les précieuses semences des vertus les plus pures. Nous voyons tous en lui un présent de votre main libérale. Veuillez en prendre soin comme d'un bien qui n'appartient qu'à vous seul. Puisse-t-il avancer toujours, d'un pas égal, en âge, en piété, en sagesse, afin qu'il ait un jour le bonheur de passer des grandeurs de la terre à la jouissance incomparablement plus grande de votre gloire éternelle ! »

Telle fut la prière du saint abbé, prière pleine d'humilité, de confiance et d'amour. Elle ne put suffire, néanmoins, à sa piété et à sa tendresse. Sachant, mieux que tout autre, que la très-sainte Vierge est la dispensatrice des trésors célestes, le canal par lequel les eaux de la grâce divine se répandent ordinairement dans les âmes, le grand serviteur de Marie s'empressa de lui offrir aussi ce tendre enfant. Il la conjura de vouloir bien lui continuer, toute sa vie, cet intérêt, cette sollicitude qu'elle avait daigné lui témoigner dès avant sa naissance. « C'était là, disait-il, le vœu le plus ardent de sa pieuse mère qui, ne pouvant oublier la vision mystérieuse de Aspres, s'était promis, dès lors, pour son fils, les plus douces faveurs de la Reine du ciel. »

Cette action de saint Bernard, où paraissaient si bien l'ardeur de son zèle et la bonté de son cœur, tira des larmes des yeux de la comtesse, qui répétait dans le fond de son âme les saintes paroles que faisait entendre l'homme de Dieu, et tous les témoins de cette scène touchante ne purent s'empêcher de dire qu'un enfant, consacré à Dieu et à la Vierge Marie avec tant de ferveur et de solennité, n'appartenait plus à la terre, mais que le ciel avait acquis sur lui des droits sacrés et inviolables. Les religieux surtout en rendirent à Dieu de vives et sincères actions de grâces.

Après le chant du *Te Deum*, le saint abbé récita, sur la tête de la mère et de l'enfant, le saint Evangile. Enfin il leur donna sa bénédiction, conjurant de nouveau le Sei-

Digitized by Google

gneur de confirmer dans le ciel ce qu'il venait de faire, en son nom, sur la terre.

Cette édifiante cérémonie, dont Clairvaux fut alors le théâtre, se trouve mentionnée dans les écrits les plus anciens, et, en particulier, dans les annales du Père Ange Manriquez, évêque de Badajoz, qui nous apprend, en outre, que le fils de Raoul et d'Eléonore n'était alors âgé que d'un an.

Avant de quitter Clairvaux, la comtesse de Valois consulta encore son illustre parent sur ses devoirs d'épouse et de mère. Le saint abbé, éclairé d'en haut, ne chercha pas à lui dissimuler combien serait pénible sa tâche vis-à-vis du comte, son époux. « C'est là, lui dit-il, que vous trouverez cette croix, qui vous a été montrée en songe. Mais soyez ferme et courageuse. Le Seigneur étendra sur vous sa puissante main, pour vous protéger. Souvenez-vous qu'il est le Dieu de toute consolation, et qu'il ne laisse sans récompense ni un soupir, ni une larme. »

Eléonore entendit ces paroles sans trouble et sans faiblesse ; elle entra pleinement dans ces dispositions de docilité et de résignation qu'avait autrefois montrées Marie, son auguste modèle, lorsque le vieillard Siméon, en lui dévoilant la destinée de son divin Fils, lui avait fait entrevoir pour elle-même le glaive de douleur qui devait transpercer son âme.

Nous verrons dans la suite que la vertu d'Eléonore ne se démentit pas, et que, gardant un fidèle souvenir des avis reçus à Clairvaux, elle mérita, par sa patience et sa magnanimité, l'estime et l'admiration de ses contemporains.

Digitized by Google

III

ENFANCE DU SAINT. SA PRÉCOCE CHARITÉ POUR LES PAUVRES ET LES MALHEUREUX.

(1130)

La comtesse de Valois était revenue à sa résidence ordinaire de Saint-Quentin. Là, elle ne songea plus qu'à se livrer tout entière à l'éducation de son jeune fils. Elle n'oublia rien de ce qui pouvait l'aider à accomplir dignement cette tâche, si importante pour des parents chrétiens.

Eléonore savait parfaitement que « gravées sur une âme naissante par une main ferme et pieuse, les saintes croyances, les salutaires doctrines deviennent le guide et la lumière de toute la vie. Plus tard, en effet, les passions, les intérêts, les affaires pourront ensevelir, sous leurs erreurs et leurs préjugés, ces traditions maternelles, mais ils ne les effaceront jamais. Que le vent de l'adversité souffle sur ces mensonges, qu'un grand événement ou qu'une voix pieuse dissipe ces illusions, le passé reparaît avec ses croyances et ses devoirs; l'âme n'a rien perdu de ce qu'elle avait appris de bon et de vrai, dans les premières années[1]. »

Pénétrée de ces importantes vérités, Eléonore en faisait la règle de sa conduite à l'égard de son jeune enfant, et, comme le comte, son époux, lui en laissait toute la direction, pendant ces premières années, où rien ne saurait remplacer les soins d'une mère, elle en profita pour graver librement, dans ce tendre cœur, des impressions de foi et de piété ineffaçables. Ne devait-elle pas prévoir le moment critique où le jeune prince passerait des leçons de sa mère aux exemples d'un monde corrompu et corrupteur... le

(1) Vie de Mademoiselle de Melun, par M. le vicomte de Melun.

Digitized by Google

moment où il se verrait exposé tout à coup aux piéges des cours, aux séductions du plaisir et de la grandeur? Et, comment pourrait-il traverser, sain et sauf, tant de périls, à moins d'avoir une conscience vigoureusement trempée? Pour lui former cette conscience, Eléonore mettait sans cesse, devant les yeux de son enfant, les grands principes de la foi, les vives et pures lumières de l'Evangile.

Tout en causant avec lui et le tenant sur ses genoux, elle lui faisait sentir, par des exemples bien choisis, la vanité des choses de la terre, le néant de tout ce qui est fini, limité, périssable; la futilité des grandeurs, et les fautes sans nombre dont elles sont la source où l'occasion. Elle lui montrait le ciel, lui parlait de l'amour infini de Dieu, de cet amour qui l'a fait descendre pour nous dans une crèche, vivre pauvre et méprisé et mourir ensuite, comme un criminel, sur une croix infâme. Et, de ces humiliations, de ces tortures de l'Homme-Dieu, elle concluait facilement à la malice, à l'énormité du péché; heureuse de pouvoir, par ces enseignements souvent répétés, inspirer à son fils une sainte horreur pour le mal, la crainte des moindres périls, et la fuite des plus légères fautes!

Mais, entre toutes les vertus chrétiennes, il en est une que la pieuse mère aimait surtout à transmettre à son cher enfant, comme un trésor qu'elle avait reçu elle-même de ses ancêtres. C'était la charité. Elle s'ingéniait à éveiller dans son cœur une tendre compassion pour les malheureux, lui faisant voir en eux des frères, d'autant plus chéris de Dieu qu'ils sont ici-bas plus pauvres, plus délaissés; et, joignant l'exemple au précepte, elle exerçait elle-même, sous ses yeux, la charité la plus tendre et la plus généreuse.

La misère était grande alors, par suite d'une longue disette, et le château seigneurial de Saint-Quentin était devenu un lieu de rendez-vous pour tous les malheureux; ils y venaient en foule, non-seulement de la ville, mais aussi des campagnes environnantes.

Eléonore fit paraître, en cette occasion, le grand intérêt qu'elle portait aux victimes du fléau, mais, non contente

Digitized by Google

de leur distribuer une froide aumône, elle avait soin d'y ajouter cet air affectueux, ces paroles de bienveillance, ces légers sourires d'encouragement qui, bien mieux que tous les secours matériels, vont au cœur du pauvre, et lui font supporter, sans trop d'amertume, l'inégalité des conditions sociales et le fardeau de ses misères. Puis, en voyant la joie sincère de ceux qu'elle avait soulagés, le naïf élan de leur reconnaissance, qui s'exprimait sur-le-champ, par des vœux et des bénédictions de toute sorte, par des promesses de prières, auxquelles la comtesse attachait la plus grande importance[1], à cette vue, disons-nous, le cœur d'Eléonore tressaillait d'allégresse et elle bénissait avec effusion la divine Providence, qui daignait mettre entre ses mains des ressources si précieuses pour le soulagement de tant d'infortunés.

Mais, ce qui lui donnait encore plus de consolation, c'était de voir son jeune enfant s'intéresser lui-même au sort des pauvres et chercher aussi à les secourir, comme s'il eût déjà senti tout le mérite de l'aumône.

Jamais on ne put mieux adoucir, chez le petit prince, ces premières amertumes, ces précoces chagrins, dont l'âge d'innocence même n'est pas exempt, qu'en lui fournissant les moyens d'exercer la bienfaisance. Ses cris, ses pleurs cessaient comme par enchantement, dès que, apercevant un pauvre mendiant, il pouvait aller à lui et glisser dans sa main une généreuse aumône. Souvent, quand il voyait les serviteurs de la maison porter des provisions aux indigents, il prenait lui-même sa part du fardeau et se montrait jaloux de commencer le premier la pieuse distribution. Et si, pour l'éprouver, on feignait de s'opposer à ses désirs, il en témoignait aussitôt un extrême chagrin.

C'est ainsi que la comtesse de Valois avait réussi à faire passer, en quelque sorte, son propre cœur dans celui de

(1) Eléonore partageait en cela le sentiment de la très-sainte Vierge elle-même, laquelle, nous dit saint Ambroise, ne mettait pas son espérance dans des richesses périssables, mais dans les prières des pauvres. (*De Virginibus.* Lib. 2.)

Digitized by Google

son fils. Le Ciel avait béni ses efforts, et la bonne semence, en tombant dans une terre si bien préparée, n'avait pas tardé à produire des fruits abondants. Il ne faut donc pas s'étonner si les anciens biographes de notre Saint, admirant en lui une charité si précoce, ont cru pouvoir lui appliquer ces paroles de Job : *Crevit mecum miseratio et de utero egressa est mecum*. La compassion pour les maux d'autrui n'a fait que croître et augmenter dans mon cœur, avec le cours des années, car elle était sortie avec moi du sein de ma mère.

Les mêmes auteurs ajoutent que Dieu daigna souvent récompenser, par des effets miraculeux, les premiers essais de cette charité enfantine, et ils nous en citent quelques exemples[1].

La pieuse Eléonore, ayant eu, un jour, la pensée de former, avec la main de l'enfant, le signe de la croix sur le pain qu'on allait distribuer aux pauvres, cette nourriture qui avait paru, d'abord, insuffisante, se multiplia aussitôt

(1) Dilloud, Tarrizzo, Ribadeneyra. « Nous n'ignorons pas qu'on a fait à ce dernier auteur le reproche d'être trop crédule et d'avoir admis légèrement une foule de légendes miraculeuses. Mais nous savons aussi que le Père Ribadeneyra était un homme d'un esprit profond, d'une vieille expérience, d'une érudition immense et d'une rare piété. Entre lui et ses adversaires nous ne balancerions pas un seul moment à donner la palme de la vertu, du savoir et du talent. Nul ne sait mieux que lui résumer en quelques pages les traits les plus saillants de la vie d'un saint. Saint Ignace, saint François de Bogia, le Père Laynez avaient pour lui la plus haute estime. Après avoir vieilli dans l'administration de la Société de Jésus, il employa les deux dernières années de sa vie à composer des ouvrages de piété, des vies de saints, mais, il écrivit aussi une savante histoire du schisme d'Angleterre, et osa même s'attaquer à Machiavel, en opposant à son fameux livre du Prince un ouvrage intitulé : *Le Prince chrétien* qui exerça la plus heureuse influence sur son siècle. Ce n'était donc pas là un religieux crédule et ignorant. Plût à Dieu que nous eussions beaucoup de pareils hommes en ce temps-ci ! » (DARAS.)

Il nous semble, au reste, que la vie des saints doit nous montrer, dans les serviteurs de Dieu, le chrétien sanctifié plutôt que l'homme célèbre, des vertus plutôt que de grandes actions, les merveilles de la grâce plutôt que les œuvres de l'esprit. Elle doit former un livre d'édification plutôt qu'un ouvrage de littérature plus ou moins raffinée. Elle doit, en un mot, être écrite comme savaient l'écrire les religieux, les pontifes, les docteurs, les Pères dans les siècles de foi qui sont les siècles de la vraie science, celle de l'Evangile et du salut !

Digitized by Google

à tel point qu'on put en donner abondamment à tous ceux qui se présentèrent. Une autre fois, elle lui fit bénir les champs de la même façon, et les nuées, obéissant à ce signe sacré, répandirent une pluie abondante qui féconda la terre et fit cesser la disette.

Nous sera-t-il permis de voir dans ces heureuses inclinations du jeune Hugues, ou, du moins, dans leur développement si rapide un effet de la bénédiction de saint Bernard? Sans doute, la grâce du baptême, la piété maternelle et la sainteté de l'éducation avaient dû, dès le principe, exercer sur l'enfant une salutaire influence; mais, bien que ces causes premières eussent déposé, dans son âme, les semences de la vertu, nous osons croire que la bénédiction de l'illustre abbé les fit germer avec une rare promptitude et qu'elle leur donna une vigueur et une précocité merveilleuses. Ne semble-t-il pas, en effet, que les prières des saints doivent être toutes-puissantes auprès de Dieu, et souverainement efficaces? N'est-il pas juste que, puisqu'ils ont tout donné à Dieu, Dieu, de son côté, ne leur refuse rien, et qu'il honore leurs mérites, dès cette vie, par des prodiges qui sont les signes avant-coureurs de leur gloire future?

Si donc les fidèles n'obtiennent pas toujours du Ciel les faveurs qu'ils en attendent par l'intercession des saints, c'est que trop souvent leurs prières n'ont pour objet que l'acquisition des biens temporels, au préjudice des intérêts de leur âme. Le Seigneur, en différant de les exaucer, se montre miséricordieux à leur égard; il leur fait sentir par là qu'ils doivent purifier les désirs de leur cœur, pour pouvoir trouver ensuite, auprès de lui, un accueil favorable.

La comtesse Eléonore, au contraire, quand elle avait offert à Dieu son fils bien-aimé, par les mains de saint Bernard, n'avait demandé pour lui ni les biens ni les honneurs du monde, mais, à l'exemple de Marie, dont elle se plaisait à imiter le généreux dévouement, elle avait consacré à Dieu son enfant, comme une victime destinée

Digitized by Google

à être immolée à sa gloire et à l'exécution de sa volonté souveraine. Aussi, qui pourrait nous dire combien ce sacrifice avait été agréable au Seigneur!

Au reste, les grâces célestes, que le jeune prince avait reçues à Clairvaux par les mérites de saint Bernard, furent bientôt suivies d'une faveur non moins précieuse, dont nous allons parler dans notre chapitre suivant.

IV

NOTRE SAINT REÇOIT LA BÉNÉDICTION DU PAPE INNOCENT II. ÉLÉONORE MODÈLE DES MÈRES CHRÉTIENNES.

(1130-1133)

Dieu, dont les desseins sont impénétrables, avait permis que sa sainte Eglise fût en proie, dans ces temps-là, à de funestes divisions. Après la mort d'Honorius II, un grand nombre de cardinaux avaient élu, pour lui succéder, le pape Innocent II; mais ce choix, tout légitime qu'il était, déplut aux autres membres du Sacré-Collége, qui se réunissant en conciliabule, osèrent opposer au Pontife déjà nommé, un concurrent ou antipape qui prit le nom d'Anaclet.

Ce dernier eut dans son parti l'Italie presque tout entière. Innocent, obligé de quitter Rome, se retira d'abord à Pise, où il fut accueilli avec tous les honneurs dus à sa suprême dignité. De là il envoya des lettres à tous les princes chrétiens pour implorer leur secours, dans les pénibles conjonctures où il se voyait réduit.

A la réception de la lettre pontificale, le roi de France Louis le Gros, sixième du nom, voulut, avant de prendre aucune décision, convoquer à Etampes une assemblée des notables du royaume. Saint Bernard y assista, et dès

Digitized by Google

qu'on y eut reconnu la légitimité de l'élection d'Innocent II, le roi mit tout en œuvre pour le faire proclamer, en France, Pasteur de l'Eglise universelle. En même temps, il envoya à Pise, commme ambassadeur auprès de Sa Sainteté, le comte Raoul, père de notre Saint. Ce prince avait pour mission expresse de témoigner au Pape les sentiments d'humble condoléance du roi, son maître, et de le prier, en son nom, de vouloir bien accepter un asile dans ses Etats.

Innocent ne rejeta point ces offres et se dirigea sans retard vers ce royaume de France qui a été de tout temps le refuge et le soutien des papes persécutés[1]. Il y trouva partout, sur sa route, un accueil plein de respect, qui le consola un peu de l'ingratitude de ses propres sujets. Tous les cœurs volaient à sa rencontre, et on ne lui demandait, en retour d'une si touchante affection, que d'être béni au nom de ce Dieu, dont on vénérait, dans sa personne sacrée, le vicaire et le premier représentant sur la terre.

Le roi était allé lui-même au-devant du Pontife romain, jusqu'à Saint-Benoît-sur-Loire, et là, agissant en prince vraiment fidèle, il abaissa sa tête couronnée devant le successeur de saint Pierre et lui baisa les pieds. Puis, il le conduisit dans sa capitale, et le reçut à la cour avec tous les égards et les sentiments d'affectueuse soumission que le Père commun des fidèles pouvait attendre du fils aîné de l'Eglise. Louis VI était sans doute bien disposé dès lors à soutenir par les armes les droits d'Innocent contre les prétentions d'Anaclet, mais, avant d'en venir à cette lutte, il voulut profiter de la présence du Souverain-Pontife dans ses Etats, pour faire sacrer l'héritier présomptif de sa couronne.

La cérémonie du sacre eut lieu à Reims en présence

(1) Nous n'ignorons pas que des souverains, en France, ont voulu s'écarter de cette ligne de conduite à l'égard du Saint-Père, mais nous savons aussi qu'ils ont toujours été désapprouvés hautement, en cela, par le sentiment national.

Digitized by Google

d'un immense concours de peuple. Le comte de Valois y exerça l'office de grand-sénéchal [1], avant même d'en avoir reçu le titre. Chargé par Louis le Gros, de l'ordonnance de cette pompe, Raoul, qui n'avait pas moins de délicatesse dans les rapports de la vie civile que de bravoure dans la profession des armes, s'en acquitta avec un succès dont les deux souverains furent également satisfaits; et le roi, que des affaires pressantes rappelaient dans la capitale, crut ne pouvoir laisser, auprès du chef suprême de l'Eglise, personne qui le représentât plus dignement que le prince Raoul. Celui-ci remplit une commission si honorable avec une grandeur et une magnificence royales. Il fit agréer au Souverain-Pontife, pour sa résidence, le château de Crépy.

Eléonore y était accourue pour recevoir un hôte que la dignité pontificale et la persécution rendaient doublement respectable à ses yeux. Innocent fut moins étonné encore de la générosité de Raoul que de la piété d'Eléonore. La comtesse, en effet, témoigna au Souverain-Pontife les mêmes égards qu'elle aurait rendus à Jésus-Christ en personne. Son premier soin avait été de présenter au Saint-Père son jeune enfant, qui n'avait alors que trois ans.

(1) Le sénéchal n'était, dans l'origine, qu'un des domestiques de la maison du prince; son emploi consistait à déposer les plats sur la table du roi, et c'est de là que dérive son nom *scalco* ou *siniscalco*, vieux terme franc, qui veut dire *Præpositus mensæ, daptifer*. Plus tard, le sénéchal fut un grand officier de la couronne réunissant des attributions fort diverses. Il avait la surintendance de la maison du roi et des finances, la conduite des troupes; portait, à l'armée, la bannière royale, et rendait la justice au nom du roi. Cette dignité était la première du royaume, et paraît avoir remplacé, sous les rois de la deuxième race, celle de Maire du palais. Elle fut supprimée en 1191 par Philippe-Auguste.

La plus ancienne charte qui donne à Raoul le titre de sénéchal est datée de 1141. On a une autre charte de 1150, qu'il signa comme sénéchal. Or, la cérémonie du sacre ayant eu lieu en 1131, il faut supposer que Raoul exerça alors cet emploi comme suppléant du titulaire, Guillaume de Garlande, qui avait encouru la disgrâce du roi Louis VII, au siége de Livry, et n'était point encore réintégré dans ses fonctions. Telle est l'opinion de Carlier, du Père Anselme et d'autres auteurs. Dilloud donne à Raoul le titre de connétable, mais, il serait difficile aujourd'hui de prouver qu'il en a été investi. Les tables de Ducange n'en font point mention.

Digitized by Google

Hugues se prosterna aux pieds du vicaire de Jésus-Christ et les baisa, et le Pape, le relevant aussitôt, l'embrassa avec tendresse. Puis, comme le petit prince demandait ingénûment au Souverain-Pontife sa bénédiction, Innocent lui répondit :

« Oui sans doute, je te bénis volontiers, ô très-aimable enfant, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Je demande à Dieu que ce très-précieux sang qui a coulé des plaies sacrées du Rédempteur soit pour toi un baume de vie, qui conserve constamment dans ton âme l'innocence de tes jeunes années. Daigne la main du Très-Haut, non moins libérale à ton égard que la mienne, confirmer tous les biens spirituels que je puise pour toi dans les trésors de la sainte Eglise. »

Innocent semblait ne pouvoir détacher ses regards de ce jeune prince en qui la grâce avait produit déjà de si grandes merveilles. Hugues, de son côté, bien qu'il fût dans un âge encore si tendre, se montra fort sensible à tant de marques de bienveillance et d'intérêt de la part du chef de l'Eglise.

Bientôt le Pape dut aller présider des conciles en plusieurs villes de France; mais il ne quitta point le château de Crépy[1], sans laisser à ses hôtes, et surtout à Eléonore, les suaves consolations de la foi, une piété plus fervente et un zèle plus ardent pour la sanctification de leurs âmes.

La conduite admirable de la comtesse de Valois auprès d'Innocent II, comme naguère à Clairvaux, est une leçon

(1) La ville de Crépy en Valois, qui forme aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de l'Oise, avec une population de 2,800 habitants, paraît n'avoir guère eu, au temps de sa plus grande splendeur, que de cinq à six mille âmes; mais, elle occupait une vaste étendue de terrain. Le château seigneurial ne brillait point par la magnificence de ses bâtiments; mais, il était vaste et bien fortifié. Il était situé sur la lisière d'immenses et superbes forêts, et, ce devait être un séjour fort agréable pour ces seigneurs du Valois, qui, rivalisant de puissances et de richesses avec leur souverain, consacraient à la chasse presque tout le temps qu'ils ne passaient point à la cour, ou sous les armes. La ville de Crépy fut prise d'assaut et ravagée par les Anglais en 1328; le Château fut démantelé. (Voir Carlier et l'*Histoire de Crépy*, par M. Bourgeois, page 14.)

Digitized by Google

bien importante pour toutes les mères de famille. Certes, si, comme la princesse Eléonore, elles cherchaient à mettre l'avenir de leurs enfants sous la protection du Ciel; si elles leur apprenaient, de bonne heure, à courber le front sous la bénédiction du prêtre, et à lui ouvrir leurs cœurs comme au représentant de Dieu, plus tard, livrés à eux-mêmes, dans les divers sentiers de la vie, ils s'empresseraient encore d'aller puiser à la même source, des consolations dans leurs peines et des lumières dans leurs projets d'avenir. Il y aurait là, pour ces adolescents, des garanties sérieuses de persévérance dans le bien, au milieu du monde. Car, qui pourra alors remplacer pour eux les leçons du foyer paternel, si ce n'est la voix de celui que tous, quel que soit notre âge, nous qualifions du nom toujours si doux de père? Assurément, nul ne saura mieux que le prêtre comprendre leurs besoins et y pourvoir, avec une charité toujours pure et désintéressée.

V

NOUVEAUX TRAITS DE L'ADMIRABLE CHARITÉ DE NOTRE SAINT. PRODIGES QUI SONT LA RÉCOMPENSE DE SA GÉNÉROSITÉ.

(1133-1135)

La bénédiction donnée par le Pape au jeune Hugues ne pouvait manquer de porter ses fruits; elle tombait dans une âme si bien faite pour la vertu! Aussi vit-on le saint enfant, à l'exemple du sauveur Jésus, croître rapidement en sagesse et en grâce, à mesure qu'il avançait en âge. Sa tendresse pour les pauvres, qui peut-être n'avait été jusque-là qu'un sentiment purement naturel, se perfectionna bien vite en s'inspirant des plus nobles motifs de la foi, et revêtit les caractères d'une vertu héroïque. On eût dit que le jeune

Digitized by Google

prince n'avait de soins et d'attentions que pour les malheureux. Il s'informait sans cesse de leurs besoins, s'ingéniait à trouver de nouveaux moyens pour les soulager, et ne pouvait souffrir qu'ils fussent dans la pénurie tandis qu'il vivait lui-même dans l'abondance de toutes choses.

Comme la Providence avait sur ce prince de grands desseins, et qu'elle voulait en faire le fondateur et le patriarche d'un Ordre dont la charité est le caractère distinctif, on conçoit qu'elle ait eu soin de le préparer à cette importante mission en lui donnant, dès ses plus tendres années, des lumières spéciales sur l'excellence de la charité fraternelle. Hugues comprenait donc déjà parfaitement que, s'il est méritoire d'assister les pauvres de son superflu, il l'est bien plus encore de se priver pour eux du nécessaire, et, sur ce principe, il retranchait souvent une part de la nourriture qu'on lui donnait, pour l'envoyer aux pauvres et aux mendiants.

Quelquefois, il leur portait lui-même certaines portions de mets plus délicats; il ne craignait point, alors, de manquer aux règles de la bienséance en quittant la table et la société des convives; et si, à son retour, on lui en faisait de légers reproches, il répondait aussitôt, d'un air convaincu mais toujours modeste, qu'il faut préférer à tous les autres devoirs ceux qu'on est obligé de rendre à Jésus-Christ dans ses membres souffrants, et il ajoutait que le divin Sauveur, attendant l'aumône dans la personne des pauvres, il ne faut pas lasser sa patience, ni répondre par une sorte d'indifférence à l'honneur qu'il nous fait de nous visiter, et de nous demander ce qui, d'ailleurs, lui appartient à tant de titres.

Des réponses si judicieuses jetaient tout le monde dans l'étonnement. Quand le pieux enfant se trouvait à la cour de Champagne, le comte Thibaut, son oncle, qui aimait singulièrement à l'avoir près de lui, ne pouvait s'empêcher d'approuver en secret et même d'admirer ces innocentes libertés qu'il se donnait en faveur des pauvres. Hugues ne tarda pas, au reste, à les porter encore plus loin, car ayant remarqué l'inclination que son oncle avait lui-même à secou-

Digitized by Google

rir les malheureux[1], il sut si bien en profiter, que souvent il obtenait de lui des sommes considérables pour les employer en bonnes œuvres. C'est ce qui fit dire, un jour, à Thibaut, dans une compagnie où son neveu n'avait pas craint de le solliciter de nouveau, en faveur de ses protégés : « Je vois bien que le jeune comte de Valois veut m'appauvrir moi-même pour enrichir ses chers amis les pauvres. Leurs intérêts lui sont plus chers que les miens, puisque, sans épargner mes finances, il met tant d'empressement à les leur distribuer. »

(1) Voici quelques traits signalés de la charité de Thibaut :

Un jour, qu'il se promenait dans la campagne avec son neveu, ils virent sortir du bois un pauvre presque nu et transi de froid, qui leur demanda l'aumône. — « Que veux-tu que je te donne? lui dit le comte de Champagne. » — « Votre manteau, répondit le pauvre. » — « Le voici, reprit avec joie le prince. Veux-tu encore autre chose? » Le pauvre, voyant la libéralité de Thibaut, lui demanda ses bagues, son collier et jusqu'à ses gants; le comte s'en dépouilla volontiers. Le pauvre lui demanda son chapeau. — « Oh! pour cela, dit Thibaut, en souriant, je ne le puis, car on verrait que je suis chauve et on se moquerait de moi. » Alors, le pauvre disparut, laissant à terre les vêtements qu'il avait reçus, et les deux princes se dirent l'un à l'autre que, sans doute, c'était l'ange du Seigneur ou le Seigneur lui-même qui avait voulu éprouver leur charité. C'est pourquoi, ils firent vœu de ne jamais refuser l'aumône à quiconque la leur demanderait pour l'amour de Dieu.

Une autre fois, qu'ils sortaient de la ville pour aller à Clairvaux, ils rencontrèrent un lépreux, sur leur chemin. Hugues descendit aussitôt de cheval, pour le consoler par de bonnes paroles. Thibaut, ne voulant point se laisser vaincre par son neveu, descendit aussi, et, le prenant tous deux sur leurs bras, ils le portèrent dans une maison voisine où ils lui envoyaient chaque jour sa nourriture. Toutes les fois qu'ils entraient dans la ville ou qu'ils en sortaient, ils ne manquaient point de le visiter et de le consoler. Hugues allait le voir souvent et aimait à s'entretenir avec lui. Le lépreux étant mort, pendant une absence de Thibaut, celui-ci, à son retour, entra, comme de coutume, dans la maison, croyant y trouver encore son malade, mais il le rencontra à la porte guéri de la lèpre et resplendissant de lumière. Le prince étonné lui demanda s'il était bien le lépreux qu'il avait laissé dans cette maison, parce que, si son visage était le même, son état de santé était bien différent. — « Je suis celui que vous cherchez, répondit le lépreux, mais je suis délivré des misères de cette vie, et je jouis maintenant du bonheur éternel. Je viens vous remercier des bienfaits dont vous m'avez comblé. Vous êtes, pour moi, descendu de cheval, et, pour vous, je descends des cieux. Vous m'avez secouru de vos aumônes; je vous aiderai de mes prières. » A ces mots, le pauvre disparut. Thibaut raconta le fait à son neveu et tous deux s'enflammèrent d'une nouvelle ardeur pour la pratique constante des œuvres de charité. (Tarizzo. Ribadeneyra au 20 novembre.)

Digitized by Google

Tels était les progrès de notre Saint dans la pratique du bien, et en particulier dans l'exercice de la charité ; réalisant en lui ce que le Prophète royal a dit du juste, il s'élevait rapidement de vertu en vertu[1], tant il lui tardait d'arriver au sommet de la perfection. C'est pourquoi non content de partager avec les pauvres son pain et sa bourse, il en vint même à se dépouiller de ses vêtements, pour en revêtir ceux qu'il rencontrait à moitié nus ou couverts de haillons.

Une générosité si peu ordinaire ne pouvait réunir tous les suffrages. Il se trouva des esprits chagrins et ombrageux qui traitèrent d'exagération, voire même de fanatisme, la charité si touchante du jeune prince. On lui conseillait de modérer les ardeurs d'un zèle trop aveugle, et de se renfermer dans les limites d'une sage discrétion. Toujours plein de douceur et d'humilité, Hugues ne témoigna aucun déplaisir aux personnes qui lui donnaient ces avis ; il remercia même de l'intérêt qu'on voulait bien lui porter ; mais, il ajouta avec autant d'à-propos que d'ingénuité : « Je crois avoir vu, dans les saints livres, que la prudence de la chair est ennemie de Dieu, et que la sagesse de ce monde est folie aux yeux du Seigneur. » A ces mots, les censeurs interdits gardèrent le silence, et personne désormais n'osa plus critiquer la conduite exemplaire du jeune prince.

Hugues continua donc à combler les malheureux de ses bienfaits ; les plus affligés étaient aussi les plus chers à son cœur. Il versait des larmes sur les plaies dont il les voyait couverts, et, plus elles étaient fétides et repoussantes, plus elles lui paraissaient précieuses, parce qu'il était sûr, en les soignant, de se rendre plus agréable à Dieu.

Un jour, il se présenta à lui un pauvre tout couvert d'ulcères qui n'avait plus que la peau et les os, une sorte de squelette vivant dont les lèvres desséchées pouvaient à peine articuler quelques paroles. Le jeune comte fut effrayé, au premier abord, de ce spectacle d'horreur ; mais bientôt, sa foi lui représentant Jésus-Christ lui-même dans un être si

(1) *Ascensiones in corde suo disposuit.* Ps. 83.

Digitized by Google

repoussant, il s'approche de lui et, laissant passer outre les personnes qui l'accompagnaient, il prend le malade par la main et le conduit dans un endroit écarté; là, nouveau Samaritain, il lave les plaies de cet infortuné, les essuie d'une main légère et délicate, puis, les enveloppe d'une partie de ses vêtements, dont il se dépouille volontiers. Mais, les épaules du patient sont encore nues ! l'héroïque enfant ne balance point, il les recouvre avec son propre manteau; après quoi il se retire, priant Dieu de bénir ce qu'il vient de faire en son nom et pour son amour.

Le Seigneur, invoqué par son fidèle serviteur, répondit à sa confiance par un miracle. La nuit suivante, le manteau et les autres vêtements, dont Hugues avait fait un si noble usage, lui furent rendus et placés au chevet de son lit. Quelle ne fut point sa surprise lorsque, à son réveil, il put constater lui-même cette miraculeuse restitution ! De même que Tobie, reconnaissant l'archange Raphaël, avait été pendant trois heures plongé dans la stupeur, et abîmé dans le sentiment de sa profonde gratitude, ainsi notre jeune Saint fut tellement confus d'une faveur si inattendue, qu'il se prosterna la face contre terre et demeura longtemps ainsi, sans pouvoir revenir de son étonnement et de son admiration pour les bontés d'un Dieu qui récompense si magnifiquement le peu que l'on fait pour l'honorer et lui plaire.

Nous voyons par là, en effet, tout le mérite de l'aumône, et le prix singulier que le Seigneur y attache. Il se plaît à éprouver, sur ce point, la foi et la charité des fidèles, afin d'avoir ensuite occasion de les récompenser, et si cette rétribution ne paraît pas toujours à l'extérieur et sous forme de prodige, du moins elle se fait sentir, au fond de l'âme, par les douceurs et les consolations, qui suivent d'ordinaire une action charitable.

Digitized by Google

VI

LE JEUNE COMTE DE VALOIS DÉLIVRE UN CRIMINEL, ET PRÉDIT SA CONVERSION.

(1137)

Nous avons donné déjà des preuves convaincantes de la charité inépuisable de notre jeune prince. Nous devons, néanmoins, faire remarquer encore que cette tendre commisération, dont son cœur était rempli, s'étendait à toutes les personnes affligées, quel que fût, d'ailleurs, le sujet de leur douleur, aux malades, aux infirmes, aux veuves et aux orphelins. Il se montrait profondément touché de leurs disgrâces et essayait d'adoucir leurs peines, en leur procurant tous les secours et les consolations que réclamait leur position.

Les criminels eux-mêmes n'étaient point exclus de la compassion de notre Saint; il allait souvent les visiter, dans le lieu de leur expiation, il s'attristait avec eux de leur infortune, et soulevait, en gémissant, leurs lourdes chaînes, dont le fardeau semblait peser tout entier sur son cœur. Aussi, faisait-il tout son possible pour obtenir à ces malheureux leur grâce et leur liberté; il se rendait lui-même leur caution, et c'est ainsi que, plus d'une fois, les juges, vaincus par ses sollicitations, remirent entre ses mains le sort des coupables. En voici un exemple admirable, et qui prouve si bien la sainteté du prince, que l'Eglise a voulu en faire une mention particulière, dans les leçons du Bréviaire, au 20 novembre.

Hugues avait alors dix ans. Il sut qu'on allait condamner à mort un brigand convaincu des crimes les plus atroces, de meurtres, d'assassinats. Le dernier supplice pour un

Digitized by Google

tel homme n'était point un châtiment trop sévère ; néanmoins, notre Saint fut vivement touché du sort qui l'attendait. En même temps, Dieu lui fit connaître que ce grand coupable, s'il était gracié, ferait une pénitence proportionnée à ses fautes, et deviendrait un fervent chrétien. Hugues prend aussitôt son parti ; il va tout faire pour sauver la tête de l'accusé. D'abord, il se met en prières, et demande à Dieu avec larmes qu'il veuille bien commencer lui-même à faire éclater sa miséricorde sur cet insigne malfaiteur, en lui accordant le don du repentir et de la conversion. Il s'engage, de son côté, à satisfaire pour le coupable et à s'imposer, pour lui, de rudes pénitences.

Cette offrande de l'innocent se dévouant pour être lui-même victime à la place du criminel, ne pouvait manquer d'aller droit au cœur du Dieu Rédempteur, qui, le premier, a donné, à l'égard de tous les pécheurs, cet exemple d'ineffable charité. Le Saint comprend que sa prière est exaucée, et, plein de confiance, il se rend au cachot de son étrange protégé. Assis à ses côtés, il s'efforce de lui faire envisager le nombre infini et l'énormité de ses crimes, et, la grâce de Dieu aidant, il parvient à lui en inspirer tant d'horreur, que cet homme se reconnaît lui-même digne de mort ; il se soumet d'avance et avec une parfaite résignation, à tous les supplices qu'on voudra lui faire subir, « trop heureux, dit-il, d'acheter, à ce prix, son pardon dans le ciel. »

Une disposition si merveilleuse, qui ne pouvait venir que d'en haut, redouble le zèle du pieux enfant. Il engage le prisonnier à persévérer dans ses bons sentiments, et, sans perdre de temps, il va trouver les juges, leur demande la grâce du coupable, en ajoutant avec serment que cet homme, arraché par eux à la mort, deviendra le modèle et l'édification du peuple chrétien, et qu'ainsi sa conduite exemplaire sera une réparation suffisante de ses forfaits passés.

Malgré toutes ces raisons et ces assurances, les juges hésitent ; il faut recourir à une autorité supérieure, au

Digitized by Google

comte Thibaut lui-même, dont le criminel est sujet. Hugues ne balance pas; il vole auprès de son oncle et fait un touchant appel à ses sentiments bien connus de miséricordieuse tendresse envers les malheureux.

« O très-doux seigneur et oncle bien-aimé, lui dit-il, au nom de cet amour sans mesure que vous portez aux plaies sacrées de Jésus, notre commun Rédempteur, daignez révoquer aujourd'hui, en faveur de cet infortuné, la sentence de mort que vous avez déjà prononcée contre lui. Daignez suspendre, pour cette fois, les arrêts de la justice inviolable qui siége dans vos tribunaux, pour laisser agir cette commisération qui est si naturelle à votre cœur. Si les crimes passés de cet homme crient vengeance contre lui, que le bon exemple d'une vie meilleure, dans laquelle je vous promets qu'il persévèrera, jusqu'à la mort, vous incline à lui accorder généreusement son pardon. »

Tant de démarches, de sollicitations, de promesses, ne pouvaient rester sans succès. La grâce du coupable est enfin accordée. Aussitôt, le jeune comte s'empresse de porter à son client cette heureuse nouvelle. Il verse avec lui des larmes de joie. Ils en rendent l'un et l'autre à Dieu de tendres actions de grâces.

Restait à savoir si la prédiction du prince, au sujet de cet homme, se trouverait vérifiée. Elle le fut, pour ainsi dire, à l'instant même, car, à peine le prisonnier fut-il rendu à la liberté, que, bien loin de reprendre ses anciennes habitudes de brigandage, il se retira dans une affreuse solitude[1], pour y payer à la justice divine l'énorme dette d'expiation qu'il sentait bien avoir contractée. Sa pénitence

(1) Quelques auteurs ajoutent qu'il se retira à Clairvaux, où il se sanctifia sous la direction de saint Bernard. M. Ratisbonne, dans son histoire de saint Bernard, et d'autres historiens attribuent à l'illustre abbé une prédiction à peu près semblable à celle dont nous avons fait honneur à notre saint Fondateur, sur la foi de Dilloud, Macédo, Tarizzo, Ribadeneyra, Ortéga et surtout des leçons du Bréviaire Romain, au 20 novembre. Voici ce qu'on y lit : *Ab acunculo Theobaldo vitam reo mortis impetravit, prædicens hunc infamem, hactenus sicarium, mox sanctissimis præditum moribus evasurum; veredicum testimonium monstravit eventus.*

Digitized by Google

dura autant que sa vie; il mourut avec la ferme confiance de trouver au tribunal de Dieu la même miséricorde que son jeune et vertueux protecteur lui avait fait trouver au tribunal de la justice humaine.

Exemple bien propre à déterminer la conversion des pécheurs, en leur montrant l'efficacité de la pénitence, et c'est, en même temps, une preuve, aussi forte que touchante, de la charité sans bornes et de l'intuition prophétique de celui dont nous retraçons en ce moment les dons célestes et les vertus.

Digitized by Google

LIVRE SECOND

I

DIVORCE DE RAOUL, COMTE DE VALOIS. IL EST EXCOMMUNIÉ PAR LE PAPE INNOCENT II. AMENDEMENT ET RECHUTE DE RAOUL

(1137-1242).

L'estime et l'admiration que notre Saint s'était acquises par sa précoce vertu, ne laissaient pas de contrarier et d'alarmer son humilité, car il comprenait déjà tout le danger des applaudissements et des louanges. Il se mit donc en devoir d'obéir à un penchant secret qui le poussait dès lors, sans qu'il pût encore s'en rendre compte, à chercher le bonheur de ses jours dans la solitude; et, du reste, la conduite que tenait depuis quelque temps le comte, son père, envers sa digne mère Eléonore et envers lui-même, ne lui permettait guère de tourner ses désirs vers le monde et de s'y promettre les honneurs et les plaisirs, auxquels sa naissance avait paru l'appeler. Notre tâche d'historien nous fait un devoir d'entrer, à cet égard, dans de tristes et douloureux détails.

Raoul IV, comte de Vermandois et de Valois, jouissait d'un grand crédit auprès de Louis le Gros, roi de France, dont il était le cousin. Il avait secouru puissamment son souverain, en plusieurs occasions, contre des vassaux rebelles, et les plus hautes dignités du royaume étaient devenues la récompense de sa fidélité et de ses services.

Digitized by Google

Eléonore, épouse de Raoul, était devenue aussi l'objet d'une respectueuse considération, par sa conduite irréprochable. Piété sincère, attachement inviolable à tous ses devoirs, vigilance attentive pour résister aux séductions d'une cour trop amie des plaisirs, modestie sans égale, tout cela joint, à une inaltérable douceur, en avait fait un modèle accompli pour les personnes de son sexe et de son rang.

Longtemps le comte avait subi la douce influence de tant de vertus, et chéri tendrement son épouse. Plus de dix années s'étaient écoulées dans une parfaite union, que la présence et les rares qualités de leur jeune enfant avaient rendue encore plus heureuse. Mais une circonstance fatale et imprévue vint tout à coup troubler cette harmonie et détruire ce bonheur.

Le roi Louis VI, voulant marier son fils Louis le Jeune, héritier de sa couronne, avait jeté les yeux sur la princesse Eléonore, fille aînée de Guillaume X duc d'Aquitaine[1] et

(1) Ce prince, l'un des plus riches et des plus puissants seigneurs de son temps, puisque ses Etats s'étendaient depuis la Normandie jusqu'aux Pyrénées, réunissait à un haut degré, dans sa personne, la beauté du corps et la force brutale. C'était un Nemrod par sa passion de guerroyer, de piller, et un Hérode par ses attentats aux bonnes mœurs. Il s'était déclaré, en Aquitaine, le fauteur du schisme d'Anaclet, soutenait Gérard, indigne évêque d'Angoulême, et persécutait l'évêque de Poitiers, fidèle à la cause d'Innocent II. Saint Bernard, envoyé pour le convertir, en vint à bout, après quelques conférences, mais les perfides insinuations de Gérard ayant fait retomber le duc, saint Bernard se rendit de nouveau auprès de lui, et ce fut alors que, célébrant le divin sacrifice, il vainquit l'obstination de Guillaume par une apostrophe devenue célèbre. Prenant entre ses doigts la sainte hostie, il quitte l'autel et s'arrête en face du prince, qui demeure tout interdit : « Nous avons longtemps usé de prières, lui dit-il, et vous nous avez méprisé. Voici le Fils de la Vierge qui vient lui-même à vous ; le mépriserez-vous aussi? Traiterez-vous le maître, comme vous avez traité les serviteurs.

Les assistants fondent en larmes. Guillaume, atterré, ne peut proférer un seul mot ; ses genoux fléchissent ; on le soutient, il retombe et pousse des cris effroyables. Il se remit, cependant, et aidé des conseils de saint Bernard, il fut docile à la grâce. Abreuvé de larmes et affamé de pénitence, il s'enfonça dans une solitude, où sa vie disparut aux yeux des hommes. On croit qu'il alla mourir à Saint-Jacques de Compostelle et il est honoré comme saint. Dans l'*Ephéméride Vaticana* de l'abbé Carlo Piazza, imprimée à Rome en 1687, on lit, au 10 du

Digitized by Google

comte de Poitiers. Il chargea le comte Thibaut de Champagne et Raoul, beau-frère de Thibaut, d'aller, en son nom, la demander en mariage pour son fils; et les deux ambassadeurs accomplirent si bien leur mission, qu'ils amenèrent avec eux la princesse destinée à devenir reine de France. Mais Raoul, nous dit malignement un ancien historien[1], tout en traitant pour son roi cette importante affaire, ne négligea point les siennes, ou plutôt il les négligea, dirons-nous, entièrement, puisque, se laissant prendre aux lacets du démon, il en vint à risquer le salut de son âme et à sacrifier le repos de sa conscience, pour donner satisfaction à d'injustes désirs.

Le duc d'Aquitaine avait une seconde fille, nommée Adèle[2], également nubile. Outre une éclatante beauté, cette princesse devait apporter en dot, à celui qui l'épouserait, de grandes richesses. De plus, le mariage de sa sœur allait la rendre membre de la famille royale de France. C'était assez de ces titres pour faire prétendre à sa main plus d'un noble seigneur.

Soit donc que Raoul se laissât séduire par les charmes de cette jeune princesse, et enflammer pour elle d'un amour criminel, soit qu'il ouvrît son cœur à la cupudité et à l'ambition, toujours est-il qu'au mépris des liens sacrés qui

mois de Janvier : « Saint Guillaume duc d'Aquitaine, de grand persécuteur de l'Eglise devenu illustre pénitent, vint à Rome en habit de deuil, et comparut précisément dans cette basilique Vaticane avec un visage horriblement altéré, par suite de ses rudes mortifications, le corps chargé d'une triple chaîne et couvert de vêtements qui, exprimant sa profonde humiliation, remplissaient d'épouvante tous les assistants. Ceci se passait au temps d'Eugène III, en 1157. On vénère ici un bras de ce saint, encore lié à la chaîne, et enfermé dans un reliquaire en argent, glorieux reste d'une si célèbre pénitence et témoignage d'une si illustre sainteté. »

Guillaume n'avait pas 38 ans quand il quitta la cour. Par son testament, il mettait ses filles sous la protection du roi et donnait Eléonore en mariage à Louis le Jeune, avec l'Aquitaine et le Poitou pour dot.

(1) Dilloud.

(2) Les auteurs l'appellent encore Pétronille, Péronelle, Alix ou Adélaïs. Carlier nous observe que ces noms Alix, Adèle, Adélaïs, Adelaïde, Adelina, Haquenez, Hildebrante étaient des synonymes par lesquels on variait le nom d'Eve ou Adée donné alors à presque toutes les femmes.

Digitized by Google

l'enchaînaient à la comtesse Eléonore de Champagne, au mépris du jeune fils qu'il en avait eu, au mépris de son honneur et de sa réputation, il résolut de devenir, lui aussi, le gendre du duc Guillaume; et voilà la cause réelle et sans doute unique, de cette froideur, puis de cette antipathie qu'il ne tarda pas à laisser paraître contre sa légitime et vertueuse compagne.

Eléonore, disgraciée et dédaignée, se montra aussi patiente dans le malheur qu'elle avait été humble dans la prospérité; les rebuts et les mépris dont elle devint l'objet n'altérèrent en rien son angélique douceur; aucune récrimination ne s'échappa de ses lèvres[1]. Dieu seul était le confident de son indicible douleur. Cependant, sa présence à la cour gênait encore le comte, son époux. Celui-ci parla de ses projets à Louis le Jeune, et ce prince, vain et irréfléchi, eut la faiblesse de les appuyer de son autorité.

Dès lors, le comte de Valois se crut en mesure de tout oser; il commença par répandre le bruit qu'il avait découvert des liens de parenté entre lui et la princesse de Champagne à un degré prohibé par l'Eglise, et qu'il ne pouvait, par conséquent, être en sûreté de conscience en la gardant plus longtemps auprès de lui; puis, faisant déclarer nul son premier mariage par quelques évêques indignes de ce nom[2],

(1) Tel est le sentiment général des historiens, à part Carlier, qui, toujours dans la vue d'innocenter Raoul, nous représente Eléonore comme fière, hautaine, ne respirant que vengeance contre son époux.

(2) Carlier nous donne les noms de ces prélats et la cause de leur facilité à adhérer aux désirs du comte Raoul. « Il s'adressa, dit-il, à Simon son frère, évêque de Noyon, à Barthélémy, évêque de Laon, créature d'Adèle, mère de Raoul, et à Pierre, évêque de Senlis, dans le diocèse duquel était situé le château de Crépy. Prévenus en faveur de Raoul, les trois évêques reçurent ses raisons et concoururent à l'exécution de ses vues. Ils reconnurent qu'il était parent de son épouse, à un degré prohibé par l'Eglise, qui rendait nulle à tous égards l'alliance qu'il avait contractée avec Eléonore. Muni de cette décision, le comte se sépara de sa première femme, et épousa sans délai la belle-sœur du roi.

Le même historien dit ailleurs : « L'avis et le consentement des évêques diminuaient beaucoup la gravité de la faute du comte, et, bien qu'une passion violente eût été le mobile de sa conduite, il est certain qu'il y avait, entre sa première femme et lui, quelque affinité. » En effet, si l'on prend pour règle de ses appréciations à cet égard, la liste généalogique de la famille d'Etienne II, comte

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 164.

Avertis par un Ange et excités par d'autres prodiges, surtout par la vue du cerf qui se désaltérait à la fontaine, les bienheureux anachorètes Jean, docteur, et Félix de Valois, se rendent à Rome.

Digitized by Google

il répudia l'infortunée comtesse de Champagne et déshérita le fils qu'il en avait eu. Peu de temps après, il épousa solennellement la princesse d'Aquitaine.

Une conduite si peu régulière ou, pour mieux dire, si violente et si injuste, ne put être approuvée des gens de bien, et saint Bernard, animé par son zèle ordinaire, autant que par la connaissance qu'il avait de la vertu de la comtesse Eléonore et de son fils, sollicita puissamment le Pape Innocent II, comme on voit par son Epitre 216[1], à ne point

de Champagne, donnée plus haut, d'après l'*Art de vérifier les dates*, on aura, entre Raoul et Eléonore, les degrés de consanguinité que voici :

RAOUL II COMTE DE CRÉPY
père de

RAOUL III comte de Valois, frère de		ALIX DE CRÉPY
père de		mère de
HILDEBRANTE	cousine germaine de	ETIENNE II, comte de Champagne père de
mère de		
ADÈLE	cousine issue de germains de	THIBAUT IV et d ELÉONORE
mère de		
RAOUL IV ou Ier.		

D'après ce tableau, Raoul et Eléonore étaient parents du troisième au quatrième degré. Il faut donc supposer, pour expliquer la conduite de saint Bernard et du Saint-Siége en cette occasion, que Raoul, après avoir obtenu dispense de l'empêchement, avait voulu le faire revivre au profit de sa passion et malgré le dommage considérable qui en résultait pour Eléonore, et pour leur enfant. Au reste, ce mariage avait été cassé par les trois prélats, sans attendre le jugement de Rome, et le Pape ne pouvait tolérer cet abus de pouvoir.

M. Darbois de Jubainville nous dit aussi qu'on peut trouver une circonstance atténuante à la faute de Raoul, en ce que, de son temps, les lois civiles relatives au mariage n'avaient point encore cette précision, cette fixité qu'elles ont acquises depuis. En certains cas, elles toléraient la bigamie ; et, l'exemple de hauts et puissants souverains qui, irréprochables sous d'autres rapports, pratiquaient alors si facilement le divorce, affaiblissait aussi le respect de leurs sujets pour l'indissolubilité du mariage ; mais l'Eglise, chargée de l'éducation des peuples, ne pouvait transiger avec ces prétentions et adopter de pareilles erreurs.

(1) On pourrait s'étonner, avec le Père Anselme ou, du moins, avec son continuateur, de ce que saint Bernard ne nomme le jeune prince de Valois ni dans cette lettre ni dans d'autres qu'il adressa au pape et au roi de France, sur cette affaire, car son autorité eût été décisive pour attester l'origine royale de saint Félix ; mais, comme l'illustre abbé ne donne point non plus le nom ni l'origine de l'épouse répudiée pour laquelle il plaidait, nous devons en conclure qu'il avait de très-bonnes raisons pour garder le silence à cet égard et pour ne parler des auteurs du mal et des victimes qu'à mots couverts. Il voulait, sans doute, ména-

Digitized by Google

laisser impuni ce scandaleux désordre. En même temps, il reprochait énergiquement leur connivence et leur faiblesse aux trois prélats coupables et au roi de France lui-même.

D'un autre côté, Thibaut, comte de Champagne, ne pouvant souffrir l'insulte faite à sa sœur et à son neveu, en appela aussi à la souveraine autorité du Saint-Siége. Déjà le comte de Bourgogne, nommé également Thibaut, avait élevé la voix en faveur de l'innocence opprimée. De si justes et si unanimes réclamations ne demeurèrent point sans résultats.

Le vigilant Pontife, qui présidait alors au maintien des bonnes mœurs dans l'Eglise de Jésus-Christ, s'empressa de porter remède à un si grand mal. Innocent II avait reçu une hospitalité princière au château de Crépy, pendant son séjour en France. Il lui en coûtait d'avoir à condamner la conduite d'un bienfaiteur qui s'était montré si généreux à son égard, aux jours de son malheur. Le devoir de sa charge pastorale luttait donc en lui contre les sentiments de sa reconnaissance. Il usa d'abord des voies de douceur et de persuasion, pour amener le comte Raoul à rentrer en lui-même et à reprendre sa légitime épouse : « Rompez, lui disait le Pontife, rompez, mon cher fils, cette funeste alliance que vous avez contractée, au mépris de tous les droits, et dans laquelle vous ne pouvez persister, sans aggraver chaque jour votre crime et le scandale qui en résulte. »

Malheureusement, toutes les remontrances du Père commun des fidèles furent inutiles. Raoul s'obstinait dans le mal. Rien, pour lors, ne put le déterminer à briser les chaînes qui le tenaient asservi. Innocent dut donc recourir à d'autres moyens. L'an 1142, il envoya en France, en qualité de Légat, Yves[1], cardinal du titre de Saint-Lau-

ger la susceptibilité de Raoul et du roi de France, et rendre plus facile leur réconciliation avec Thibaut et Eléonore.

(1) Cet éminent personnage avait été religieux de Saint-Victor à Paris. Il y avait conservé des relations fort honorables, et tout devait faire espérer à Rome que sa mission aurait un heureux succès.

Digitized by Google

rent *in Damaso*. Ce prélat fit de nouveau entendre au coupable les conseils de la sagesse et de la vertu; il joignit tous les ménagements d'une prudence consommée à la sainte ardeur du zèle le plus pur pour les intérêts de l'Eglise. Mais ces nouveaux efforts, demeurant encore sans succès, il en vint à frapper le plus grand coup de la puissance pontificale. Il fulmina une sentence d'excommunication[1] contre Raoul, comte de Vermandois et de Valois, soumit à l'interdit toutes ses terres et ses domaines, et suspendit de leurs fonctions sacrées les Evêques qui avaient jugé la cause et autorisé le divorce.

II

LUTTE ACHARNEE QUI RÉSULTE DE CE DIVORCE. INCENDIE DE VITRY EN PERTHOIS. ÉLÉONORE EST SOUTENUE PAR THIBAUT SON FRÈRE, COMTE DE CHAMPAGNE, ET PAR D'AUTRES SEIGNEURS.

(1142-1143)

Le comte de Valois, Raoul IV, n'était pas un de ces esprits endurcis qui se portent au crime par calcul ou par habitude. Il n'avait rien de ce caractère intraitable qu'avait fait paraître un de ses prédécesseurs[2], lorsque le Pape l'eut

(1) Cette conduite des Papes a été assez souvent mal appréciée de nos jours. Voici cependant, à cet égard, un jugement plus équitable échappé, pour ainsi dire, à la plume d'un écrivain moderne, peu favorable ordinairement à la puissance ecclésiastique : « Ces excommunications, portées contre des seigneurs puissants et même contre des rois de France, furent en partie fondées sur la violation des droits du mariage; on peut dire que la puissance des Papes eut alors pour résultat de maintenir la sainteté d'une institution qui est la première base de la société. Dans les siècles barbares, quelle autre barrière eût pu être opposée à la licence dans un contrat où les passions ont tant de part? Les Papes ont donc ainsi rendu un grand service à l'humanité. » MICHAUD. (*Histoire des Croisades*. livre Ier).

(2) Raoul III, bisaïeul de l'époux d'Eléonore.

Digitized by Google

frappé d'anathème. Il se rapprochait, au contraire, sensiblement de la conduite ferme et chrétienne de son père Hugues le Grand. Il alliait des passions vives à un profond sentiment de religion ; il s'abandonnait souvent aux premières, mais la voix de la conscience retentissait toujours dans son cœur et ne le laissait point jouir en paix du fruit de ses iniquités. Cet assemblage de grands défauts et d'éminentes qualités explique toutes les actions de la remarquable carrière[1] qu'il a fournie.

Raoul eût donc voulu allier son divorce avec les règles prescrites par les saints canons. La passion l'avait emporté, dans son cœur, sur le devoir, mais il se sentit atterré sous le poids de la décision que venait de prendre contre lui l'autorité souveraine. Les ténèbres volontaires dont il s'était aveuglé se dissipèrent, et sa foi l'éclairant d'une lumière plus vive, il aperçut tout à coup la profondeur de l'abîme où il était tombé. Il résolut d'en sortir, en faisant le sacrifice qui lui était demandé ; l'épouse illégitime fut renvoyée, et la pieuse Eléonore rentra dans tous ses droits. Le légat du Pape, informé de cet heureux changement, se hâta de relever le comte de l'anathème qu'il avait encouru.

Mais, ô faiblesse et inconstance du cœur humain ! cette conversion ne fut pas de longue durée. Raoul, séduit de nouveau par les charmes de l'étrangère, reprit pour la princesse de Champagne sa précédente aversion, et, la répudiant une seconde fois, il osa faire revenir auprès de lui sa complice, Adèle d'Aquitaine.

Cette nouvelle infidélité devint tout aussitôt la source

(1) Père Prat. Cet auteur met ici *longue carrière* en parlant de Raoul IV, mais il nous semble qu'il fait erreur. Raoul IV vint au monde en 1094 ; à peine pourrait-on le faire naître 4 ou 5 ans plus tôt. Quant à sa mort, les historiens la fixent généralement en 1152. Il ne vécut donc en tout que 58 ans, ou au plus, 62. D'ailleurs, son divorce, ayant eu lieu en 1142, dix ans seulement avant sa mort, si on lui accorde une longue carrière, il faut admettre qu'au moment où il commit cette faute, il était au moins septuagénaire, ce qui, à force d'être scandaleux, devient invraisemblable. Enfin, Raoul laissa, en mourant, deux enfants en bas-âge, et Adèle, son épouse, enceinte d'un troisième. On ne peut donc guère supposer qu'il fût alors dans un âge avancé.

Digitized by Google

de maux affreux, en ouvrant une lutte acharnée entre Raoul, soutenu par le roi de France, d'une part, et les défenseurs d'Eléonore, de l'autre, car Thibaut fut secouru, dans cette guerre, par le comte de Bourgogne, et par quelques autres seigneurs qui crurent devoir défendre, contre des oppresseurs puissants, la cause sacrée de la justice et de la vérité.

Il faut dire, au reste, que Louis VII avait déjà eu des démêlés avec Thibaut de Champagne. Le jeune roi, jaloux d'exercer son autorité sur les provinces nouvellement réunies à la France, par son mariage avec Eléonore de Guyenne, leur contestait le droit d'élire leurs évêques et d'autres libertés ecclésiastiques. Lorsque le siége de Bourges, métropole de l'Aquitaine, était venu à vaquer, Louis VII avait voulu forcer le choix du chapître, et lui imposer une de ses créatures. Le chapître résista et le Pape, tranchant la difficulté, nomma, de sa propre autorité, Pierre La Châtre à l'archevêché de Bourges.

Cette énergique intervention fut regardée par Louis le Jeune comme un abus de pouvoir et un empiétement injuste sur les droits de sa couronne; il jura, dans sa colère, que jamais il ne permettrait à La Châtre de prendre possession de son siége, et, joignant les actes à sa parole, il poursuivit l'archevêque qui se réfugia sur les terres du comte de Champagne[1]. Thibaut, sommé de livrer le prétendu coupable, résista en homme de cœur et en bon chrétien à cette tyrannique exigence. Le roi envahit alors une première fois la Champagne, tandis qu'il permettait à Robert, comte de Dreux, son frère, de ravager le Châlonnais et le Rémois, avec un ramassis de brigands, armés de glaives. Profane, sacré, tout était mis au pillage, au nom des officiers royaux.

Innocent II n'avait pu voir de sang-froid ces précoces excès de Louis le Jeune, et lui avait adressé des remontrances sévères. Saint Bernard, l'ami de Thibaut et le

(1) Thibaut était comte de Blois et de Champagne en même temps; il fut donc facile à Pierre La Châtre de s'enfuir sur ses terres. Le comté de Blois confinait alors avec le diocèse de Bourges.

Digitized by Google

directeur de sa conscience, s'était entremis lui-même dans cette querelle, pour en arrêter les funestes conséquences.

Ce fut donc après avoir attenté à la liberté des élections canoniques, que Louis VII autorisa les atteintes portées à la sainteté du mariage. Pour soutenir le divorce de Raoul, il envahit de nouveau la Champagne, où il assiége et prend Vitry en Perthois (1142), après une défense héroïque. Il fait passer au fil de l'épée tout ce qui se trouve sous ses armes, et réduit en cendres cette malheureuse ville.

Treize cents personnes[1], femmes, enfants, vieillards, redoutant la vengeance du vainqueur, s'étaient réfugiés dans l'église, lieu sacré chez tous les peuples, espérant, du moins, y sauver leur vie. Mais, le roi ordonna, dans l'emportement de la victoire, de mettre le feu à l'édifice sacré, et de laisser consumer dans les flammes ces victimes innocentes. La nouvelle d'une action si barbare s'étant répandue dans les provinces, y fut reçue avec une sorte de stupeur. Paris en fut saisi d'indignation, et, au lieu de recevoir le vainqueur avec des acclamations, la ville garda un morne silence ; les principaux personnages fuyaient la présence du monarque.

Le roi put contempler alors les funestes effets de sa vengeance. Ce furent ses propres excès qui épuisèrent sa colère ; il s'arrêta, saisi d'épouvante, et le remords abattit son orgueil. Devenu plus docile aux conseils du pape, il voulut sans retard rentrer dans la communion de l'Eglise, dont il avait été exclu, soit pour ses violences contre les prélats qui lui avaient résisté, soit à cause du soutien qu'il avait donné à son cousin Raoul, dans l'affaire du divorce. Il conjura saint Bernard de solliciter son absolution en cour de Rome.

Quelques historiens prétendent que ce repentir du roi était feint et simulé ; ils n'y voient qu'un palliatif, inventé par la flatterie, pour écarter de sa tête coupable l'exécration

(1) Anquetil prétend qu'il y eut 3,500 victimes. Vitry pris dès lors le nom de Vitry le Brûlé, qu'il porte encore.

Digitized by Google

de la postérité. En effet, ses prétendues larmes sur l'incendie de Vitry ne l'empêchèrent point de continuer la guerre, au profit de Raoul[1].

Le comte Thibaut, déplorant ces désastres, mais ne se voyant pas en état de résister à son puissant suzerain, demanda plusieurs fois la paix. Elle lui fut enfin accordée, mais à la condition qu'il se tiendrait neutre désormais, dans la cause de son beau-frère, et qu'il n'empêcherait pas l'autorité ecclésiastique d'absoudre Raoul une seconde fois et de lever l'interdit jeté sur ses terres. Thibaut y consentit, autant qu'il était en lui, mais l'intrépide champion de l'Eglise, saint Bernard, lui en fit de sévères remontrances[2].

(1) Louis VII, en soutenant Raoul, avec tant d'acharnement, peut bien avoir agi par calcul d'ambition ou par intérêt dynastique, pour acquérir de nouveaux droits sur les domaines de Raoul du chef d'Eléonore, sa femme, sœur aînée d'Adèle d'Aquitaine, mais, si tels ont été ses desseins, il a été bien puni de sa politique déloyale, car on peut croire que cette facilité avec laquelle il approuva et soutint la conduite de sa belle-sœur, aura été en partie la cause de la légèreté de sa propre épouse Eléonore. Au retour de la seconde croisade, il crut devoir la répudier, mais il dut aussi lui rendre le riche apanage qu'elle lui avait apporté en dot, et qui alla grossir les Etats du roi d'Angleterre, Henri Plantagenet. Celui-ci se trouva par là aussi puissant en France que le roi de France lui-même.

Dans la suite, saint Bernard parvint à réconcilier si bien Thibaut et Louis VII, que celui-ci, veuf de sa seconde femme, épousa Alix fille de Thibaut, dont il eut Philippe-Auguste qui lui succéda. Ce fut là un nouveau lien de parenté entre notre Saint, cousin-germain d'Alix, et nos rois de la troisième race. Cette princesse prit les rênes du gouvernement en France, lorsque son fils Philippe-Auguste partit en 1190 pour la terre sainte et sut les manier avec beaucoup de fermeté. Elle mourut en 1206.

(2) Quelques historiens, systématiquement hostiles au Saint-Siége, entre autres Daniel, que Voltaire aimait à citer, nous représentent Thibaut comme un vassal jaloux du roi, remuant et dangereux. Michaud prétend qu'il profitait de l'influence qu'il avait sur le clergé, pour armer les foudres de l'Eglise contre son souverain; mais, voici ce qu'en dit saint Bernard dans une lettre au Pape : Qu'a-t-il fait dans les plaintes qu'il a adressées à Votre Sainteté? en quoi a-t-il péché? Si c'est un crime d'aimer la justice et de haïr l'iniquité, certes, je l'avoue, Thibaut est inexcusable, mais son péché capital et irrémissible, ne serait-ce point d'avoir donné une retraite à l'archevêque de Bourges, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Votre Sainteté? » C'était donc non un factieux, mais un juste persécuté. Voici à cet égard le jugement de M. Darbois de Jubainville, dans son Histoire des comtes de Champagne : « Les modernes, dit-il, ont moins bien traité Thibaut que les auteurs anciens. La plupart du temps on a jugé ses guerres contre Louis VII, d'après les règles du droit public moderne, et non d'après celles du droit féodal

Digitized by Google

La comtesse Eléonore était allée elle-même au-devant de cet accommodement. Justement effrayée des tragiques événements dont elle était la cause involontaire, elle résolut d'y mettre un terme, au prix de sa propre considération. Ne pouvant briser le lien sacré qui l'avait unie au comte Raoul au pied des autels, elle voulut, au moins, par un acte d'abnégation héroïque, renoncer à la puissance et à tous les titres de grandeur qu'elle avait acquis par son mariage; et, ce qui est plus admirable encore, elle consentit à ce que son fils en fût également dépouillé. Eléonore confia, dès lors, cette innocente victime à la garde de son frère, qui en prit le plus grand soin jusqu'au moment où, comme nous le verrons, plus loin, le jeune prince prit la résolution de quitter le monde pour vivre dans la solitude. Quant à elle-même, bénissant la main de Dieu qui lui imposait de si rudes épreuves, elle ne quitta plus sa ville de Saint-Quentin, où elle vécut au sein de l'obscurité jusqu'à la fin de ses jours.

Célestin II, successeur d'Innocent II, sur le trône de Saint-Pierre, et comme lui, zélé défenseur des droits de la justice, avait cru devoir lancer de nouveau l'excommunication contre le comte de Vermandois et de Valois, devenu parjure et relaps. La conscience de Raoul, en proie à une violente passion et déchirée par d'implacables remords, continua à se débattre sous le poids de cet anathème, jusqu'à l'époque où la mort d'Eléonore, dont nous parlerons en son lieu, vint diminuer ses angoisses, en

ancien ; c'est le cas de dire, pour sa défense, qu'en bonne justice, les meilleures lois, n'ont pas d'effet rétroactif, mais, il n'est malheureusement pas de maxime d'équité que les historiens appliquent plus rarement. Quant à la lutte que Thibaut soutint contre Louis VII, on peut dire qu'il n'y eut pas, de son côté, les torts de l'agression ; et la cause qu'il défendit fut celle du progrès et de l'avenir, car le sang des victimes de Vitry n'a pas coulé en vain ; la victoire a couronné leur martyre, les saintes lois du mariage, pour l'honneur desquelles ces infortunés ont péri, sont maintenant sanctionnées par nos mœurs, écrites dans nos codes, et Raoul de Vermandois qui alors s'élevait au-dessus d'elles, avec le prétexte d'une apparente légalité, ne trouverait plus, s'il revenait à la vie, des tribunaux et des évêques assez vils pour jeter sur sa honte le manteau profané de la justice et de la religion. »

Digitized by Google

en lui donnant l'espoir de se réconcilier avec l'Eglise sans renoncer à ses affections.

III

LE JEUNE COMTE DE VALOIS EST ÉLEVÉ A LA COUR DE CHAMPAGNE. PLAN D'UNE ÉDUCATION AU MOYEN-AGE.

(1142-1146)

Le dessein que nous avons eu de présenter, en un seul coup d'œil, l'enchaînement des faits relatifs au divorce de Raoul et des événements qui en furent les funestes conséquences, nous a fait anticiper sur la suite des actions de notre Saint.

Le jeune prince n'était point entré dans les démêlés dont nous venons de parler. Les dérèglements de son père et les malheurs immérités de sa vertueuse mère avaient fortifié encore dans son cœur l'éloignement qu'il avait ressenti, dès ses premières années, pour le monde et ses faux biens. Il soupirait donc, de plus en plus, vers la solitude, mais il sut, toutefois modérer, pour l'instant, l'ardeur de ses désirs et il mit sagement à profit les années qu'il passa chez son oncle, pour s'avancer dans les connaissances diverses que comprenait alors l'éducation d'un jeune seigneur de son rang.

On accuse le moyen âge d'avoir été un temps de ténèbres, de fanatisme, de barbarie. L'ignorance et la mauvaise foi peuvent seules tenir ce langage. Alors, sans doute, l'étude de la religion figurait en tête du programme scolaire, mais, loin de nuire à la culture des lettres et des beaux-arts, cette science religieuse, aujourd'hui si dédaignée, la favorisait, au contraire, et la développait. Elle ouvrait au génie un horizon nouveau, plein de noblesse et de gran-

Digitized by Google

deur, inspirait à l'esprit des conceptions pures et sublimes, faisait naître dans le cœur des sentiments non moins généreux que délicats, et donnait ainsi à toutes les facultés de l'âme le plus magnifique essor[1].

Ce qu'on apprenait, tout d'abord, à l'écolier c'était la calligraphie ou l'art de tracer des caractères purs, corrects et même élégants. On mettait un soin infini à lui bien former la main, car, dans ces temps, chacun avait à cœur d'écrire soi-même deux sortes d'ouvrages que l'on regardait comme les plus précieux, les plus nécessaires, et dont on fait aujourd'hui si peu de cas : la Bible et le livre de prières.

Quand le jeune seigneur était arrivé à copier de sa main, et avec perfection, ces deux livres chéris, on lui apprenait à encadrer chaque page de son écriture d'enluminures exquises. On voulait par là venir en aide à la parole et à la lecture, pour faire pénétrer profondément dans les âmes la vérité religieuse. Il nous reste de ces siècles quelques manuscrits ornés de décorations, qui étalent encore à nos yeux les plus ravissantes couleurs[2]. Un synode d'Arras, de l'an 1025, les appelle avec raison les *livres des illettrés*.

Souvent cet art de l'enluminure n'était pour l'écolier que l'introduction à une connaissance réelle et approfondie de la peinture. C'est, du moins, ce qui arriva pour notre Saint. Son oncle lui fit enseigner cet art par des maîtres habiles,

(1) Cette manière d'apprécier l'influence de la religion sur les études au moyen âge est tirée, en partie, de l'histoire du Bienheureux Jean de Montmirail, par M. l'abbé Boitel. Voici comment cet auteur fait justice d'une insigne calomnie, propagée par les adversaires de ces temps de foi : « Que de fois n'a-t-on pas cité cette fameuse formule, mise, dit-on, à la fin de certains actes, où le notaire rapporte que *Messire un tel, en sa qualité de gentilhomme, a déclaré ne savoir signer*. Or, cette formule est chimérique ; on n'a jamais pu présenter aucun acte authentique où elle se trouve. »

(2) Nous citerons, comme modèle du genre, un office noté pour la fête de saint Front, qui se conserve dans une paroisse du diocèse de Beauvais, à Dom-Front, canton de Meignelay. Ce manuscrit, écrit en lettres gothiques sur parchemin, est aussi remarquable par la pureté, la netteté des caractères, que par l'élégance, la richesse, le brillant, le fini des peintures qui le décorent.

Digitized by Google

et leurs leçons, jointes au goût naturel et à l'application du disciple, firent, en peu de temps, du prince de Valois un véritable artiste. On conçoit qu'entre des mains si pures, le pinceau ne fit jamais éclore de productions légères ni même profanes; il ne fut employé qu'à retracer les traits vénérables de quelque serviteur de Dieu, ou une scène édifiante de l'Ancien ou du Nouveau Testament, mais surtout les touchants mystères de la vie et de la mort du divin Sauveur; et ces diverses représentations, loin d'être pour leur auteur des sujets d'orgueil et de vaine gloire, servaient au contraire, puissamment à nourrir sa foi et sa piété, à redoubler son zèle pour la vertu, et à enflammer son amour pour le Dieu de la crèche et du Calvaire.

Un trait, rapporté par un de ses biographes, prouvera ce que nous avançons[1]. Un jour que le pieux jeune homme avait reproduit, avec la plus saisissante vérité, l'image du crucifix, il se sentit pénétré d'une si vive compassion, à la vue des épines qui ensanglantaient la tête du divin Rédempteur, des clous qui déchiraient ses membres, de toutes les plaies et meurtrissures qui couvraient ce corps sacré, qu'il ne put s'empêcher d'éclater en sanglots et de s'écrier :

« O barbares outrages faits à l'amour de mon Dieu! comment pourrais-je, sans mourir de douleur, retracer à mon esprit votre souvenir par une longue et attentive méditation, quand déjà votre seul aspect me jette dans le trouble et l'angoisse? O lance! O clous! qui avez traversé les membres de mon Sauveur! vous me crucifiez avec lui, et, bien que vous soyez innocents des tortures que vous lui avez fait éprouver, je ressens cependant en moi vos pointes acérées, qui ont servi aux Juifs pour déchirer la chair trois fois sainte de mon doux Jésus. Vous fûtes, il est vrai, le principe de ma rédemption, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître en vous le résultat fatal de mes noires ingratitudes envers un si bon maître. Cette image, tout

(1) Tarizzo.

Digitized by Google

insensible et grossière qu'elle est, me glace d'horreur, mais quelle n'aurait point été mon épouvante si j'avais été moi-même arrosé de cette pluie de sang divin qui découlait de la croix? » Tels étaient les sentiments de touchante componction, que produisait dans une âme si fervente la pratique d'un art, qui sait parler aux yeux et remuer les cœurs.

Voici quelles étaient, du temps de notre Saint, les autres occupations d'un jeune seigneur.

On ajoutait aux études, dont nous venons de parler, celle de la langue latine. C'était la langue des lettres, du barreau, des lois, mais surtout la langue de l'Eglise. On s'y appliquait donc, dès le jeune âge, avec le plus grand soin. On la cultivait avec amour et on finissait par en comprendre le savant mécanisme et par en exprimer toutes les beautés.

Il existait en outre à cette époque, un exercice fort noble, que l'on ne connaît plus maintenant, tandis qu'il faisait les délices et la célébrité de nos pères.

On introduisait, chaque soir, l'étudiant dans le grand salon de l'habitation paternelle, qui se transformait en une sorte d'académie, et là on se livrait, en sa présence, aux charmantes luttes de la parole. On célébrait avec enthousiasme les brillants faits d'armes des héros chrétiens; on discutait sur la guerre, sur la chasse, même sur l'agriculture, et sur les événements du jour, et on forçait ensuite le jeune auditeur à résumer, d'une manière intéressante, ces discours ou ces discussions, véritables combats de l'esprit, dont chacun se retirait avec plus de vigueur, mais surtout plus de joie dans l'âme.

On faisait en sorte que le jeune homme ne fût jamais ni triste ni inoccupé, parce que la mélancolie et l'oisiveté sont toujours de mauvaises conseillères. Aussi ne croyait-on pas inutile de l'initier à la gaie science des troubadours. Quelquefois, on lui faisait chanter un *lai* touchant, ou quelque refrain guerrier, en s'accompagnant de la mandoline ou d'un autre instrument.

Digitized by Google

Les historiens remarquent que la harpe était surtout en honneur à la cour de Champagne. Ils nous disent aussi que l'un des souverains de cette contrée se distingua, entre tous ses contemporains, par sa facilité à exprimer en vers les sentiments les plus tendres et les plus délicats. Ce fut Thibaut VI, comte de Champagne, puis roi de Navarre, dont nous possédons encore quelques poésies.

Mais les occupations des seigneurs de ces temps-là n'étaient pas toutes pacifiques; presque toujours, au contraire, on les destinait, bien jeunes encore, au dur métier de la guerre. On peut bien croire que Thibaut, frère d'Eléonore, tout en cultivant dans son neveu les qualités de l'esprit et du cœur, n'oublia pas, cependant, de fortifier son corps par de rudes et violents exercices. Il dut le former à la fatigue et lui apprendre à supporter les longues marches, à franchir à la course des espaces considérables, à manier des armes pesantes et à rester à cheval pendant plusieurs heures.

Passerons-nous sous silence les chasses et les tournois qui servaient comme de préparation aux luttes sanglantes du champ de bataille? Ces exercices, nous le savons, ont pu donner lieu à certains abus; il paraît, cependant, que notre Saint n'a pas dédaigné de s'y rendre lui-même habile, puisque nous le verrons bientôt déployer son adresse dans un tournoi, lorsque la main de Dieu l'aura conduit, sous la bannière des Croisés, dans les champs de bataille de la Palestine.

Nous terminerons cette esquisse d'une éducation aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, en faisant observer que, pour adoucir ce que le génie de la guerre aurait pu produire de farouche et de barbare dans le jeune seigneur, on lui inculquait de bonne heure ces principes d'honneur, ces règles de civilité et de courtoisie qui ont toujours fait la gloire de la nation française.

Digitized by Google

IV

ATTRAIT DU JEUNE PRINCE POUR LA SOLITUDE. SA PIÉTÉ FILIALE. IL PART POUR CLAIRVAUX.

(1146)

Pendant son séjour à la cour de Champagne, Hugues ne se distingua pas moins par son exquise politesse que par la force, l'adresse et le courage qu'il fit paraître dans les luttes en champ clos, ou dans la poursuite des bêtes sauvages. Mais, ce qui le rendait encore plus admirable, c'était la retenue et la modestie qu'il savait observer au milieu d'exercices si bruyants et de plaisirs si tumultueux. Jamais rien de déplacé dans ses paroles ni dans ses actions.

S'il remplissait ponctuellement tous ses devoirs de société, il était surtout fidèle observateur de ses obligations de chrétien et les combats de parade, auxquels il prenait part, ne l'empêchait point de soutenir vaillamment, dans son cœur, les attaques de l'ennemi du salut. Il avait soin de ne perdre jamais l'esprit intérieur, et il entretenait son âme dans le recueillement et l'union avec Dieu, par le souvenir de sa sainte présence et par la méditation assidue des vérités éternelles.

On nous a transmis un des colloques qu'il avait alors avec lui-même dans la ferveur de ses oraisons : « Oh ! que nous sommes insensés, s'écriait-il, de nous attacher à ce monde qui passe ! Si nous soulevions seulement un coin du voile qui nous cache le néant des choses humaines, nous verrions clairement que la gloire, les honneurs, les dignités nous séduisent par un faux éclat et dérobent à nos esprits le souvenir de ce jugement qui nous attend et qui fixera notre sort pour l'éternité. L'éternité !... voilà bien, ô mon

Digitized by Google

âme! le livre où tu découvriras sans efforts, les trahisons, les fraudes du monde, la vanité des pompes et des grandeurs qui sollicitent tes affections. Sache-le bien; ce ne sont là que de décevants précipices tout prêts à t'engloutir. Et cettte fleur de jeunesse, qui t'enorgueillit et t'enchante, oublies-tu qu'elle va se faner et disparaître sans retour? Oui, les plus doux plaisirs te présenteront bientôt, dans leurs coupes empoisonnées, la mort éternelle! Hâte-toi donc de tourner vers Dieu seul tes vœux et tes désirs : qu'il soit désormais l'unique objet de tes affections, puisque tout ce qui éloigne de Dieu, tout ce qui n'est pas Dieu, ne saurait être pour toi un bien solide et réel. »

Le jeune prince de Valois n'oubliait donc point à la cour de travailler au salut de son âme. L'amour divin brûlait toujours dans son cœur, et ce feu sacré empêchait de s'y éteindre un autre amour bien légitime, celui de sa vertueuse mère. Il n'avait jamais cessé de ressentir pour elle une vive et tendre affection; il la visitait quelquefois, dans sa retraite de Saint-Quentin; souvent il lui envoyait des messages pour adoucir les ennuis de son isolement, mais plus souvent encore, il la recommandait à Dieu dans ses ferventes prières, et s'efforçait d'obtenir pour elle la grâce d'une humble et parfaite résignation.

La comtesse Eléonore, si cruellement éprouvée par l'infidélité de son époux, reportait naturellement toutes ses pensées vers un fils qui devenait son unique espérance. C'était pour sa tendresse un grand sacrifice de se voir séparée de lui; mais les circonstances exigeaient impérieusement cette absence prolongée, et la pauvre mère devait boire le calice jusqu'à la lie.

Un profond écrivain de nos jours a dit, avec beaucoup de raison : « Toutes les mères aiment leurs enfants, mais celles qui ne trouvent dans l'état du mariage que des abandons et des douleurs, les aiment, pour ainsi dire, d'un amour dont les femmes heureuses n'auront jamais l'idée. Elles sentent qu'elles vont les confier à un monde malsain et corrupteur, d'autant plus dangereux à leur innocence que

Digitized by Google

leurs pères ne les protègeront plus. Rien ne peut donner dès lors une idée de leur tendresse inquiète, de leur vigilance, de leurs prières et des précautions auxquelles elles ont recours pour protéger elles-mêmes l'âme de leurs enfants[1]. »

Telle était Eléonore. Encore qu'elle eût placé son fils sous la tutelle d'un oncle non moins bon pour lui que solidement vertueux, elle ne pouvait se défendre de certaines appréhensions. Elle se représentait combien l'ennemi du salut est perfide et rusé, combien ses attaques sont quelquefois terribles. « La simplicité d'une jeunesse innocente, se disait-elle, n'a-t-elle pas aussi ses dangers; et souvent le tentateur n'en profite-t-il pas, pour enlacer dans ses filets une âme trop confiante? Qui me répond que mon cher Hugues saura toujours joindre à cette simplicité de la colombe la prudence du serpent? »

A ces inquiétudes sur la vie spirituelle de son enfant, cette tendre mère en mêlait d'autres sur son avenir temporel. Nous avons dit qu'elle avait renoncé, pour mettre fin à une guerre fratricide, aux titres et aux grandeurs que son mariage lui avait acquis. Elle avait même été plus loin. Voyant Raoul aussi rempli d'aversion pour le fils qu'elle lui avait donné que pour elle-même, elle avait consenti à ce que ce fils chéri fût dépouillé de tous ses droits à l'héritage paternel. Or, ce consentement donné peut-être précipitamment, et que son frère Thibaut n'avait pas voulu ratifier, inspirait à la comtesse, sinon des regrets formels, au moins quelques vagues scrupules et un secret déplaisir; chaque fois que Hugues venait la visiter, en le voyant toujours plus embelli des attraits de l'adolescence et de la mâle beauté de la vertu, elle se prenait involontairement à désirer pour lui la puissance seigneuriale et le sceptre de ses aïeux. Pauvre mère!... Elle oubliait dans cette facile illusion de son cœur, l'annonce qui lui avait été faite jadis des destinées de son fils; elle perdait de vue ces fleurs changées en épines. Sans doute, l'heure de la réhabilitation

(1) *Vie de sainte Monique*, par M. Bougaud, vicaire-général d'Orléans.

Digitized by Google

sonnera, un jour, pour cet enfant des rois, si injustement proscrit et spolié, mais ce sera le jour où il prendra possession du royaume éternel; une couronne ceindra ce front si noble et si pur, mais une couronne d'immortalité, plus brillante mille fois que le diadème d'ici-bas, rêvé par l'amour maternel.

Quant à sa propre situation, Eléonore était loin de s'en préoccuper, comme de celle de son fils; elle acceptait avec courage et patience la portion de croix qui lui était échue, et ne formait aucun vœu pour obtenir justice en ce monde. Le Ciel, pour augmenter ses mérites, allait lui ménager une nouvelle épreuve.

Un jour, qu'elle jouissait avec bonheur de la présence de son fils, le jeune prince soumit à sa mère la réalisation d'un projet qu'il nourrissait depuis longtemps, et qu'il avait déjà communiqué à son oncle. Il désirait vivement aller passer quelques années à Clairvaux, pour s'y perfectionner dans les sciennes sacrées et profanes, sous l'habile direction de saint Bernard. Le comte de Champagne, heureux de rencontrer dans son neveu un tel désir de s'instruire, s'était hâté d'entrer dans ses vues, mais pouvait-on attendre un consentement aussi facile de la comtesse de Valois, qui trouvait déjà son fils trop éloigné d'elle? Eléonore, en effet, n'entendit point sans douleur la demande qui lui était faite. Elle ne put, d'abord, y répondre que par ses larmes.

Peu à peu, cependant, cette première émotion se calma; la raison et la foi reprenant leur empire, la digne mère comprit de quel avantage serait pour Hugues le séjour de Clairvaux, non-seulement pour achever de lui former le goût et le jugement dans les lettres, les sciences et les arts, mais encore, et surtout, pour lui faire mieux sentir les beautés de la religion et augmenter de plus en plus, dans son cœur, l'amour de Dieu et de la vertu. Elle imposa donc silence, une seconde fois, aux réclamations de sa tendresse, et permit à son fils de la plonger dans un délaissement encore plus absolu. Au reste, n'eût été l'infortune de sa mère, le projet de notre Saint n'avait rien de bien étonnant.

Digitized by Google

C'était assez l'usage, à cette époque de foi et de mœurs chrétiennes, que les jeunes seigneurs, après avoir reçu, comme nous l'avons vu, une première éducation au sein de leur famille et sous les yeux de leurs parents, allassent ensuite demander à la religion le complément d'une solide instruction, dans quelqu'un des nombreux monastères qui couvraient le sol de la France. On y voyait des personnes du plus haut rang, et quelquefois même des fils du roi, car on ne croyait point alors, comme de nos jours, que les mains du prêtre et du religieux soient impropres à cultiver les jeunes intelligences. On était persuadé, au contraire, que l'œuvre de l'éducation, que l'enseignement de la jeunesse étant un véritable sacerdoce, Dieu en a revêtu spécialement ses ministres et ses fidèles serviteurs.

Outre l'avantage de compléter ses études, le jeune comte de Valois avait un autre motif de se rendre à Clairvaux. Il se disait que là, dans un monastère si régulier, au milieu de personnages si expérimentés dans les voies de Dieu, et surtout, avec l'aide d'un directeur tel que saint Bernard, il pourrait mûrement consulter le Seigneur sur ses destinées futures, et y faire l'essai de cette vie retirée et silencieuse, vers laquelle il se sentait attiré par un mouvement irrésistible de son cœur.

Clairvaux, d'ailleurs, lui rappelait de bien doux souvenirs; c'était là que, enveloppé encore des langes de l'enfance, il avait été offert à Dieu par sa digne mère, et, maintenant, il s'estimait heureux de pouvoir renouveler par lui-même, et au pied des mêmes autels, cette consécration; ou, pour mieux dire, il ne faisait que suivre l'inspiration du ciel qui voulait accroître et développer en lui la vie de la grâce, au lieu même où il en avait reçu de si précieuses infusions par l'intercession et la bénédiction du saint abbé.

Digitized by Google

V

SÉJOUR DU PRINCE A CLAIRVAUX, OU IL TROUVE PARMI LES RELIGIEUX SON COUSIN HENRI DE FRANCE, FILS DE LOUIS LE GROS.

(1146)

A peine arrivé à Clairvaux, Hugues perdit entièrement, dans cet heureux séjour, tous les souvenirs du monde qui auraient pu encore préoccuper son esprit. Il s'appliqua, dès lors, expressément à lui-même cet avis que saint Bernard donnait à ses disciples à leur entrée en religion : *Si incipis, perfecte incipe*. Si vous commencez à servir Dieu, que ce soit d'une manière réelle et parfaite. Il prit aussi pour lui ces autres paroles du même docteur : « *Si vous désirez vivre dans cette maison, il vous faut laisser dehors le corps que vous apportez du monde, car les âmes seules sont admises en ces lieux, et la chair ne sert ici de rien.*

Hugues avait déjà contracté la salutaire habitude de vivre au dedans de lui-même, ce qui lui faisait garder, sans peine, un profond recueillement. Au reste, indépendamment de la force qu'il puisait, pour la pratique de la vertu, dans les paroles et les exemples toujours admirables du grand abbé, tout lui inspirait la sainteté à Clairvaux.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée exacte du genre de vie que l'on suivait dans ce célèbre monastère, que de retracer ici la description qu'en a faite un témoin oculaire. « Partout où je portais mes regards, j'étais saisi d'admiration. Dès qu'on entrait à Clairvaux, on reconnaissait Dieu de toutes parts, et la vallée, toute muette qu'elle était, publiait hautement l'humilité et les autres vertus de ceux qui l'habitaient. En pénétrant dans ces lieux, remplis d'un si grand nombre d'hommes, dont

Digitized by Google

aucun n'était oisif, on trouvait, dans le courant du jour, un silence semblable à celui du milieu de la nuit, interrompu seulement par les travaux manuels et par les voix de ceux qui chantaient les louanges de Dieu; l'harmonie de ce silence et l'ordre qu'il maintenait, offraient un spectacle si imposant, que les étrangers, même les plus mondains, saisis de respect, n'osaient plus, je ne dis pas proférer une parole méchante ou oiseuse, mais s'arrêter à une pensée qui ne fût sérieuse et digne de cette sainte retraite.

« Là, il n'y a qu'un cœur et qu'une âme, parmi la multitude d'hommes qui se sont réunis de tant de pays différents. Ils y goûtent sans cesse une joie spirituelle, dans l'espérance de l'éternelle béatitude, qu'ils pressentent déjà en cette vie. On peut apercevoir à leur vigilance dans la prière, à leur recueillement, à l'humble attitude de leur corps, quelle est la ferveur et la pureté d'âme avec laquelle ils parlent à Dieu, et l'union intime qu'ils contractent avec lui. Les longues pauses qu'ils font dans l'office, même pendant la nuit, la manière dont ils récitent les psaumes et méditent les livres sacrés, le profond silence dans lequel ils se tiennent pour écouter Dieu, qui les instruit au fond du cœur, tout cela témoigne assez quelles douceurs ils ressentent.

« Il y en a parmi eux qui tenaient autrefois, dans le monde, un rang fort distingué et qui brillaient par l'éminence de leur savoir, lesquels maintenant s'humilient et s'abaissent d'autant plus profondément qu'ils étaient naguère plus élevés. Lorsque je les vois dans les champs, la bêche à la main, maniant la fourche et le râteau, ou bien, dans la forêt, portant la cognée, et que je pense à ce qu'ils furent, ils me paraîtraient, si j'en jugeais par les yeux de la chair, des êtres stupides et insensés, privés de la langue et de la parole, et dignes uniquement du mépris et de la risée des peuples; mais lorsque je les considère des yeux de la foi, je les regarde comme des hommes dont la vie est cachée en Dieu, et qui ne vivent que pour le ciel[1]. »

(1) Guillaume de Saint-Thierry. Pour compléter ce que nous rapportons de la

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 167

Innocentio iii Pontifici Maximo iam inspiratione diuina præuento litteras Præsulis Parisien. & aliorum offerunt visionis primæ, et votorum suorum indices

10

Ils présentent au Souverain-Pontife Innocent III, qu'une inspiration divine avait déjà prévenu de leur arrivée, les lettres de l'Évêque de Paris et des autres prélats, qui font mention de la première apparition de l'Ange et du projet des deux pèlerins.

Digitized by Google

Le spectacle d'une régularité si parfaite produisit sur le jeune comte des impressions de vertu, dont il se ressentit toute sa vie. L'empire que ces hommes avaient su acquérir sur les exigences de la nature, le tenait dans un continuel ravissement; il les considérait comme des anges vivant sur la terre de la vie du ciel, et tel était son zèle à les imiter, qu'il paraissait déjà comme mort à tout ce qui n'est pas Dieu. Or, parmi ces religieux si édifiants, il en était un dont l'exemple touchait plus particulièrement notre Saint; c'était le prince Henri de France.

Fils du roi Louis le Gros et d'Alix de Savoie, Henri était venu voir saint Bernard dans sa solitude, et, pendant qu'il conversait avec l'homme de Dieu, il se sentit pressé d'un si violent désir de demeurer avec lui, qu'il congédia sa nombreuse suite et déclara, au grand étonnement du monde, qu'il ne quitterait plus le monastère. Saint Bernard, avant de l'admettre au noviciat, le soumit à des épreuves

régularité des religieux de Clairvaux, sous la direction de saint Bernard, nous insérerons ici le récit de la visite, que fit vers ce temps-là le Pape Innocent II à ce monastère « Le Pape, désirant converser avec saint Bernard, aurait pu le mander auprès de lui par une lettre, mais il est des attentions qui gagnent les cœurs et doublent les dévouements. Il alla donc lui-même visiter l'humble abbé de Clairvaux. Quelle récompense! Quel tressaillement dans la vallée solitaire et quelle joie pour ses hôtes fortunés !... Ici, ce ne fut point la pompe des palais qui honora l'arrivée du chef de l'Eglise. Les moines s'avancèrent à sa rencontre, n'ayant pour tout ornement que de longues croix de bois, qu'ils portaient avec une angélique modestie, chantant avec recueillement les psaumes de l'Eglise. Le Pape fut singulièrement frappé de la gravité de leur maintien; malgré l'allégresse du jour, ils avaient tous les yeux fixés vers la terre et pas un seul ne les leva par curiosité. Emu, attendri jusqu'au fond de l'âme, Innocent versa des larmes de joie, et les prélats qui l'accompagnaient pleurèrent avec lui. L'église du monastère n'offrit aux regards des augustes visiteurs que des murailles toutes nues; point d'autre ornement dans ce lieu de bénédiction! Le repas présenta l'aspect de la même simplicité; du pain bis et des légumes en furent les seuls mets, et s'il y parut quelque poisson ce fut pour honorer le Pape. » (Surius).

Saint Bernard avait refusé, depuis peu, l'évêché de Gênes, puis celui de Châlons. Ses religieux, craignant que de nouvelles offres ne vinssent le leur enlever, demandèrent au Pape une garantie à cet égard, et Innocent voulut bien leur accorder une bulle par laquelle il s'engageait à laisser pour toujours le saint abbé à la tête de son monastère.

Digitized by Google

longues et humiliantes; il l'employa aux travaux les plus durs, même à l'office de la cuisine, mais le fervent postulant ne se laissa point décourager et devint, par sa persévérance, un des moines les plus exemplaires de Clairvaux. Ce ne fut que longtemps après qu'il accepta l'évêché de Beauvais, et, plus tard, il monta sur le siége de Reims, où il rendit à l'Eglise des services signalés[1].

On le voit donc, l'esprit de piété régnait alors dans tous les rangs de la société; les palais aussi bien que les chaumières fournissaient leur contingent à la milice sacrée. Notre Saint était le cousin du prince Henri, mais entre eux les liens du sang étaient bien moins forts et moins étroits que ceux qui unissaient leurs âmes et les portaient à une noble émulation dans la pratique de la vertu.

Hugues, plus jeune que Henri et arrivé plus tard sur le théâtre de la lutte, brûlait du désir de regagner par l'ardeur de ses efforts, l'espace déjà parcouru par son royal cousin. Aussi, rien ne pouvait l'étonner dans l'observance de la règle; les jeûnes et les pénitences, le travail du corps et l'assujettissement de l'esprit, tout lui semblait également doux et facile; le pain de millet et d'orge qu'on lui présentait, les feuilles de hêtre bouillies, les légumes grossiers et les racines sauvages, enfin, tous les aliments si rebutants pour la nature, dont ces saints religieux faisaient leur nourriture, Hugues les trouvait toujours de son goût; il sut même si bien mourir à ses sens, qu'il devint comme insensible à tout ce qui peut flatter le corps.

Un tel régime aurait dû, ce semble, altérer sa santé; il en fut tout autrement; la joie et le bonheur qui inondaient son âme et rejaillissaient sur son extérieur, lui fournissaient constamment de nouvelles forces pour une plus entière immolation. La mortification et la pénitence, qui paraissent n'avoir que des amertumes, contenaient pour lui une douceur secrète. Il y trouvait tant de consolations qu'il s'écriait souvent avec le prophète royal, qu'un seul jour, passé dans

(1) M. Ratisbonne, *Vie de saint Bernard.*

Digitized by Google

la maison du Seigneur et dans la fidélité à son service, vaut mieux que mille passés sous les tentes des pécheurs, au milieu des joies et des plaisirs du monde.

Notre Saint, à Clairvaux, mettait donc tous ses soins à étudier attentivement et à retracer en lui les vertus, dont il avait sous les yeux de si beaux modèles, mais il visait surtout à acquérir cette soumission parfaite à la règle, cette obéissance aveugle aux ordres du supérieur, qui supposent un entier renoncement à la volonté propre. Il avait promptement reconnu que c'est en cela précisément que consiste la perfection du religieux. » Il est encore assez facile, nous dit saint Jérôme, de sacrifier tous ses biens matériels, pour faciliter à notre âme l'étude et l'acquisition de la sagesse; un philosophe païen, Cratès, a pu, par les seules lumières de la raison. arriver à ce complet dépouillement; mais, immoler à Dieu ou à celui qui le représente, notre volonté, notre jugement, sans retour comme sans réserve, voilà, sans doute, le dernier terme de l'abnégation, le véritable héroïsme. » Or, c'est à ce haut degré de perfection que le jeune prince de Valois voulait atteindre, à tout prix.

Des efforts si généreux, une régularité si persévérante ne pouvaient demeurer inaperçus, et Hugues finit par devenir, à son tour, un sujet d'admiration pour ceux qu'il s'était proposé d'imiter. Tous les religieux le considéraient avec une attention mêlée de respect, et s'étonnaient des prodiges que la grâce divine opérait sensiblement en lui, mais nul n'en était plus touché que l'illustre abbé, qui, connaissant les dispositions du pieux jeune homme et les mouvements intimes de son cœur, ne savait ce qu'il devait admirer davantage, ou des libéralités de Dieu envers lui, ou de sa fidélité à répondre aux faveurs du ciel.

Digitized by Google

VI

HUMILITÉ DE NOTRE SAINT QUI LUI FAIT REDOUTER LES ÉGARDS DONT IL EST L'OBJET A CLAIRVAUX. RÉFLEXIONS

(1147)

Le monastère de Clairvaux avait été bâti par saint Bernard, dans un lieu solitaire, d'un accès très-difficile, et le saint fondateur espérait bien y demeurer caché avec ses religieux, sans que le monde songeât jamais à venir troubler, par de trop fréquentes visites, le calme silencieux de cette retraite ; mais bientôt la vie toute céleste de ses habitants, la réputation de leur vertu, et, pour ainsi dire, le parfum de sainteté qui s'exhalait de leur maison, attirèrent auprès d'eux une foule de pèlerins.

Par suite de ce concours, ce désert, habité naguère par les bêtes sauvages, changea complétement d'aspect. Les ronces et les broussailles disparurent, pour faire place à des chemins chaque jour plus fréquentés, et des hommes qui avaient voulu se dérober aux regards du monde, se virent recherchés de toutes parts et devinrent l'objet de l'attention universelle.

Parmi les pèlerins de Clairvaux, les uns venaient pour s'édifier au spectacle de la vie monastique, et pour s'assurer, par eux-mêmes, du bonheur dont jouissaient les religieux ; les autres venaient demander au saint abbé ses leçons et ses conseils, qu'ils recevaient comme des inspirations divines ; plusieurs, enfin, se présentaient pour solliciter leur admission dans la communauté. Il y eut même, parmi eux, des princes qui, comme nous venons de le voir, se rangèrent humblement sous la houlette de l'illustre pasteur ; la qualité de disciples de l'abbé Bernard

Digitized by Google

leur paraissait préférable aux titres les plus pompeux, et la bure monastique avait plus de prix à leurs yeux que tous les insignes de la royauté.

C'est là un de ces prodiges que la foi chrétienne peut seule produire, prodiges qui trop souvent échappent à l'appréciation du vulgaire, comme ces merveilles de la nature qui se renouvellent sous nos yeux et que bien peu de personnes, néanmoins, savent comprendre et admirer.

Ces grands de la terre, en devenant moines, ne demandaient qu'à faire oublier leur haute naissance, et à être mis au dernier rang dans le cloître, mais leurs humbles désirs obtenaient rarement une complète satisfaction. Les autres religieux ne pouvaient se résoudre à méconnaître leur qualité de princes ou de seigneurs, ni s'empêcher de leur rendre encore certains honneurs et de leur témoigner, dans l'occasion, une vénération, une déférence particulières.

Tels étaient les procédés dont on usait à Clairvaux à l'égard du prince Henri de France. Hugues se vit bientôt lui-même l'objet des mêmes égards; il rencontrait les plus délicates attentions là où il était venu chercher l'humiliation et le mépris. Il lui fallut de nouveau subir ces louanges qu'il regardait comme un poison mortel. Sa situation devenait donc périlleuse, du moins le crut-il ainsi, et, poussant l'humilité jusqu'aux dernières limites, il résolut de quitter le célèbre monastère pour chercher un autre lieu entièrement inconnu, où sa vie, son nom, sa mémoire fussent ensevelis pour jamais, et où ses actions n'eussent d'autres témoins que Dieu seul.

Ce projet, on le voit, était d'une extrême gravité; s'y arrêter sans conseil et sans permission eût été, sans doute, de sa part, imprudence et témérité. Le Saint-Esprit ne défend-il point à tout homme, mais surtout à l'adolescent, de s'appuyer sur sa propre sagesse[1]? Ne veut-il point qu'on prenne toujours l'avis d'un homme sage et expérimenté[2]? Hugues, d'ailleurs, ne s'appartenait plus, pour ainsi dire.

(1) Proverbes III, 5. (2) Tobie IV, 19.

Digitized by Google

Il avait remis le soin de son âme au saint abbé. Loin de lui, par conséquent, la pensée de prendre, de son chef, une décision quelconque ; c'est uniquement à son directeur qu'il reconnaît ce droit.

Il va donc trouver saint Bernard, lui parle avec émotion, mais en toute sincérité, des dangers auxquels l'expose le séjour de Clairvaux, et du désir qu'il éprouve de quitter ce couvent. L'illustre maître reçoit son jeune disciple, comme toujours, avec la tendresse d'un père ; il écoute attentivement ses raisons, et, admirant une si grande délicatesse de conscience, il lui promet de consulter le Ciel sur la valeur du projet qu'il a conçu[1].

Dieu daigna faire connaître au saint docteur, dans l'extase de sa prière, la suite des desseins qu'il avait sur le jeune comte de Valois. Hugues reçut donc, de son père spirituel, une réponse favorable à ses vœux ; l'assurance la plus formelle lui fut donnée que les mouvements qui s'étaient produits dans son âme, venaient de Dieu ; qu'il n'avait rien à craindre en les suivant, et qu'il pouvait, sans délai, obéir à cette inspiration secrète qui le poussait vers une solitude plus profonde.

Le prince accepta avec reconnaissance les derniers avis de son bien-aimé précepteur. Cependant il lui en coûtait infiniment de quitter des frères que leur vertu lui avait rendus si chers. Nul autre motif que le désir d'obéir ponc-

(1) Comme saint Félix de Valois a été initié par saint Bernard aux secrets de la vie spirituelle, les religieux Trinitaires ont cru devoir, dès les débuts de l'Ordre, témoigner à l'illustre abbé de Clairvaux la reconnaissance dont ils étaient pénétrés, à son égard, pour les services éminents qu'il avait rendus à leur bien-aimé père et fondateur, et, dans sa personne, à tous ses enfants spirituels. Ils lui vouèrent donc un culte tout particulier, qui reçut, plus tard, une consécration solennelle. Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, du 3 août 1727, leur a permis de célébrer la fête de saint Bernard au 20 août, sous le rite double de seconde classe avec octave.

Au reste, les Trinitaires de la réforme d'Espagne ont une raison de plus pour donner à la fête de ce saint un si haut degré de solennité, car ce fut en ce jour, et l'an 1599, que le bienheureux Jean-Baptiste de la Conception obtint de Clément VIII la bulle qui érigeait la réforme en un Ordre, séparé de l'ancienne observance. (Voir la *Vie de saint Jean de Matha*, livre VI).

Digitized by Google

tuellement à la voix de Dieu n'aurait pu lui faire prendre cette courageuse résolution. Saint Bernard, de son côté, ne put s'empêcher de verser des larmes en serrant, une dernière fois, entre ses bras, l'orphelin qu'il s'était habitué à considérer comme son enfant de prédilection, et qu'il confiait, désormais, à la seule direction de la Providence.

Les religieux de Clairvaux, malgré leur détachement de toutes choses, témoignèrent un vif regret d'un départ si inattendu, qui les privait de la douce compagnie et des exemples de vertu de cette âme d'élite ; le prince Henri, qui lui avait voué la plus tendre amitié, fut surtout très-affecté de cette séparation. Au reste, sa douleur avait aussi un autre motif, car n'étant point suffisamment instruit des vues secrètes de Dieu sur son cousin, il craignait que sa détermination ne fût l'effet de quelque tentation, ou d'un certain dégoût dans le service de Dieu, et qu'en redevenant l'arbitre de sa conduite, il n'en vînt à perdre l'esprit de Jésus-Christ. Saint Bernard, à qui il confia ses appréhensions, le rassura complétement. Il lui fit comprendre que le jeune Hugues était conduit, dans ses voies, par Dieu lui-même ; que son humilité seule l'avait empêché de manifester les motifs surnaturels qui le faisaient agir, mais qu'on verrait, avec le temps, se réaliser dans sa personne et par son entremise d'étonnantes merveilles.

Nous ne pouvons quitter le monastère de Clairvaux, sans proposer à nos lecteurs quelques réflexions sur la scène touchante qui vient de s'y passer. Quelle sainte union entre ces âmes toutes remplies de Dieu ! Quelle douce et sincère fraternité dans cet asile de la pénitence et de la prière !

Les partisans du monde et de la liberté sans frein prétendent que les habitudes de la vie religieuse sont faites pour dessécher les cœurs, pour y tarir la source des plus pures jouissances, pour les fermer à l'amitié et y étouffer les affections de famille. Nous osons leur répondre, en nous basant sur les faits que nous venons de citer, et sur mille autres semblables, que cette vie de communauté où l'on observe les conseils évangéliques, bien loin d'éteindre la

Digitized by Google

sensibilité du cœur, et d'affaiblir la vivacité de ses sentiments, dans ce qu'ils ont de légitime, leur donne, au contraire, en les épurant, plus de puissance et de durée.

Le cœur de l'homme n'a qu'une mesure déterminée d'amour et de tendresse ; si donc vous le laissez libre de répandre partout, et sur le premier objet venu, les trésors qu'il renferme, il sera bientôt tellement appauvri et blasé, qu'il ne lui restera plus que le dégoût pour les créatures et l'oubli pour le créateur. Si, au contraire, vous resserrez, entre les bornes du devoir, sa faculté d'aimer et son besoin d'être aimé, si vous l'obligez à ne donner et à ne recevoir d'affection que sous l'œil de Dieu, vous décuplez ses forces et ses jouissances.

Une société religieuse, si nombreuse qu'on la suppose, ne forme jamais qu'une seule famille, intimement unie par un échange continu de services et de prières. Les membres qui la composent n'ont, comme ces chrétiens de la primitive Eglise, qu'un cœur et qu'une âme. Chacun d'eux, en retour des amis et des parents qu'il a laissés dans le monde, et dont l'affection eût eu grande peine à résister à l'éloignement et aux diverses vicissitudes de la vie, trouve, dans sa famille d'adoption, des frères tout prêts à le chérir, et dont l'amitié, basée sur la vertu, est aussi sincère que durable[1].

L'exemple de saint Bernard, le père et le directeur d'un si grand nombre d'âmes, vient précisément à l'appui de nos assertions. Ses nombreux écrits, et surtout sa correspondance, attestent qu'il était doué d'une exquise sensibilité

(1) « Aucun lien n'est plus solide que celui qui unit entre elles les personnes vouées ensemble au service de Dieu. Obéissant à la même loi, accomplissant les mêmes devoirs, récitant les mêmes prières, mettant en commun leurs vœux comme leurs biens, elles perdent la personnalité de l'égoïsme dans l'expansion de la charité. Chaque religieux digne de ce nom, ne se sépare jamais des joies et des épreuves de ses frères. Il vit de leurs pensées, il souffre de leurs afflictions ; lorsque l'un d'eux les quitte pour un monde meilleur, chacun sent que quelque chose de lui-même remonte au ciel. » (M. de Melun, *loco citato*). C'est une paraphrase de la parole de saint Grégoire que l'on pourrait mettre au frontispice de toute maison religieuse : *Ibi non est meum ac tuum, frigidum illud verbum.*

Digitized by Google

de cœur, d'une richesse de sentiments aussi tendres qu'énergiques, en un mot, d'une onction qu'on trouverait difficilement, au même degré, dans des auteurs profanes. Non, la religion et le cloître ne défendent point les douces jouissances d'une amitié pure et selon Dieu. Prétendre le contraire, c'est une pure calomnie. Mais revenons à notre pieux héros.

VII

HUGUES SORTI DE CLAIRVAUX REVIENT CHEZ SON ONCLE, PUIS ASSISTE A LA MORT DE SA MÈRE. SENTIMENTS ADMIRABLES D'ÉLÉONORE.

(1147)

Le prince de Valois, étant sorti de Clairvaux, voulut revoir une dernière fois sa patrie et ses parents. Il se présenta d'abord au comte de Champagne, son oncle, qui n'avait cessé d'avoir pour lui la plus vive tendresse. Thibaut fut charmé de le recevoir ; aussi s'efforça-t-il, par un redoublement d'attentions et de prévenances affectueuses, de faire oublier à Hugues la conduite odieuse que tenait alors son malheureux père.

Non content de le traiter en prince du sang, et de lui faire rendre les honneurs dus à sa naissance, il voulut encore le faire entrer dans son conseil, tant il remarquait en lui, malgré sa jeunesse, de prudence, de sagesse et de maturité. Notre Saint n'avait guère alors que vingt ans. Il refusa modestement d'accéder aux désirs de son oncle, et, ne songeant qu'à réaliser son projet de vie solitaire, il voulut se rendre, au plus tôt, auprès de sa mère pour lui présenter ses derniers adieux.

La comtesse Eléonore était toujours à Saint-Quentin. Les chagrins et les humiliations ne l'avaient point abattue. Elle portait noblement ses infortunes et tâchait de rendre

Digitized by Google

sa croix plus légère, en l'unissant à celle du divin Sauveur. La prière était sa consolation, sa force et son soutien.

Elle multipliait ses instances auprès de Dieu, pour obtenir le retour de son époux à la pratique de la vertu. Tant qu'elle était demeurée dans le domicile conjugal, Eléonore avait, comme une autre Monique, souffert en silence et avec la plus admirable résignation les faiblesses et les infidélités du comte de Valois, s'efforçant d'être toujours, à son égard, douce, humble, modeste et dévouée; car elle était persuadée qu'elle arriverait bien mieux à le corriger par le spectacle d'une vie irréprochable, que par les plus solides discours et les plus justes reproches ; mais, depuis qu'elle était séparée de lui, la prière était sa seule arme pour vaincre l'obstination du coupable.

Au reste cette prière, telle que l'exprimait Eléonore, avait bien moins pour but de faire revenir Raoul auprès d'elle, que de l'amener à se réconcilier avec Dieu et avec sa conscience. Car cette sage princesse comprenait parfaitement que c'est folie de demander aux hommes d'aimer fidèlement une créature, tant qu'ils n'aiment pas Dieu. Elle se contentait donc de solliciter ardemment pour son faible mari la foi et l'amour divin, seuls capables, en effet, de rendre les hommes chastes[1].

Cette méthode de douceur et de discrétion, de silence et d'abnégation, Eléonore la conseillait aux personnes de son sexe qui, dans l'occasion, se plaignaient à elle des amertumes de la vie conjugale, et s'étonnaient de la voir toujours si calme et si tranquille, parmi tant d'épreuves et de tribulations. Elle leur recommandait de ne confier leurs peines qu'à Dieu, et de puiser seulement en lui, par l'oraison, les consolations qu'elles demanderaient en vain aux créatures. Elle leur parlait de l'humilité, qui nous découvre nos propres fautes et nous rend plus indulgents pour celles d'autrui, de cette déférence qui sied si bien à une épouse chrétienne, mais surtout, de la vigilance continuelle qu'elles

(1) Saint Augustin

Digitized by Google

devaient exercer sur leur langue; et on lui pardonnait volontiers cette observation qu'on savait être fondée sur l'exacte vérité[1].

Outre la prière, il est un autre moyen que notre pieuse comtesse mettait en œuvre pour faire diversion à ses peines. Elle se livrait alors, plus que jamais, aux pratiques d'une infatigable charité. On la voyait entrer dans la cabane des pauvres, visiter les malades, distribuer des aliments et des remèdes, enfin, porter toute espèce de secours et de consolations aux personnes affligées, et, ce qui rendait sa bienfaisance plus admirable, c'est qu'elle la pratiquait de telle sorte que l'éclat de ses œuvres ne trahissait point sa modestie. On pouvait dire en toute vérité que sa main gauche ignorait les largesses de sa droite. Mais le moment approchait où, en échange des honneurs qu'on lui refusait sur la terre, elle allait recevoir, dans le ciel, la couronne immortelle.

Hugues, depuis son retour à Saint-Quentin, avait partagé les exercices de piété de son excellente mère. Il mêlait ses larmes aux siennes et lui faisait entendre les plus suaves paroles de consolation que l'amour filial pouvait lui inspirer. L'exemple et les discours d'un fils si vertueux, victime comme elle d'une coupable passion, contribuaient puissamment à affermir la princesse dans ses bonnes dispositions, et achevaient de détacher son cœur des biens du monde, pour l'attacher, sans retour, aux biens ineffables de l'éternité.

Hugues se réjouissait infiniment de voir sa mère si humble et si résignée; il admirait en elle les triomphes de la grâce et en bénissait Dieu, comme le seul auteur de ces héroïques sentiments. Toutefois, il ne se hâtait pas de lui faire connaître ses secrètes intentions; il craignait de soumettre son cœur à une trop rude épreuve, et peut-être de lui donner un coup fatal. Tandis qu'il flottait ainsi dans l'indécision, des symptômes alarmants se manifestèrent tout

(1) Les supplications de l'infortunée comtesse finirent, avec le temps, par être exaucées. Nous verrons, en effet, qu'après la mort d'Eléonore, Raoul se convertit et s'efforça d'expier sa faute, par une vie vraiment chrétienne.

Digitized by Google

à coup dans la santé de la noble comtesse. On lui prodigua promptement les secours de l'art, mais ils furent inutiles, et le mal faisant de rapides progrès, cette mère bien-aimée fut réduite, en peu de jours, à deux doigts du tombeau.

Dans cette extrémité, son fils, nous dit un ancien auteur[1], fit offrir pour elle le saint sacrifice à l'autel de la très-sainte Vierge. Or, pendant qu'il y assistait, les yeux baignés de larmes, la Reine des anges lui apparut, et, essuyant elle-même ses pleurs de sa main virginale, lui promit que les épreuves de sa mère cesseraient bientôt.

Hugues ne saisit point, d'abord, le sens de ces paroles, et, comme la pieuse malade faiblissait de plus en plus, il demanda instamment au Seigneur, par l'intercession de Marie, de lui rendre la santé; mais l'auguste mère de Dieu daigna lui faire connaître alors plus clairement quelle était, à cet égard, la volonté du Ciel : « O mon Fils, lui dit-elle, c'est en vain que tu sollicites, avec tant d'instances, la guérison de cette bonne mère. Pour elle, l'heure de la délivrance est arrivée. Elle va être ravie à ton affection, mais c'est pour aller t'attendre dans une vie meilleure. Cependant, ne crains rien; je veux la remplacer moi-même dans les tendres soins qu'elle avait pour toi. »

Rassuré par ces douces paroles contre les incertitudes de l'avenir, le vertueux jeune homme redouble d'attention auprès de sa mère qui, dans un moment de calme, étendant la main sur lui, dit avec la plus vive émotion :

« O toi qui es le tendre et unique fruit de mon sein, je te laisse avec ma dernière bénédiction! que la grâce de Dieu soit toujours avec toi, pour te fortifier pendant la vie et à l'heure de la mort!... »

Eléonore s'était empressée de demander qu'on lui apportât le corps de Notre-Seigneur; et, après avoir reçu, avec des dispositions admirables, le céleste viatique, puis les onctions saintes, elle se sentit fortifiée et rassurée contre les dernières luttes. Enfin, succombant aux ardeurs de la

(1) Tarizzo.

Digitized by Google

fièvre qui la consumait, elle rendit à Dieu sa belle âme, que les anges reçurent et portèrent dans le sein des bienheureux[1].

Eléonore, fille des comtes de Champagne, épouse de Raoul comte de Vermandois et de Valois, et mère d'un grand saint, n'avait guère que quarante-sept ans, au moment de sa mort. La main d'une femme, écrivant, il y a quelques années, la vie d'un saint et illustre personnage, presque contemporain de notre princesse, et enlevé aussi par une fin prématurée, a tracé ces réflexions pleines de justesse, qui nous expliquent parfaitement pourquoi ces deux existences ont été brisées tout à coup.

« Les peines du cœur sont, il ne faut pas se le dissimuler, les plus cuisantes et les plus cruelles. Ce sont elles qui, ordinairement, portent les coups les plus terribles à notre fragile existence. Le travail, le jeûne, les macérations usent le corps, mais ne le tuent pas; la raison en est simple. Toutes les fois que la volonté se porte d'elle-même vers un objet, et embrasse un parti qui est bon, l'âme se sent forte de sa propre force, et la consolation intérieure, l'énergie naturelle la soutiennent dans son entreprise, mais, lorsque l'âme est contrariée dans ce qu'elle a de plus cher, lorsqu'elle est harcelée, persécutée par ceux mêmes qu'elle a le plus aimés, oh! alors, arrêtée dans ses élans, paralysée dans ses efforts, elle se débat forcément et vainement contre elle-même, et ne sort de cette lutte qu'avec des ailes brisées et des blessures mortelles[2]. »

(1) D'après quelques-uns de nos historiens, entre autres Dilloud, Ortéga, et Calvo, le corps de la comtesse Eléonore de Champagne, mère de notre saint, aurait été enseveli dans l'église collégiale de Saint-Quentin, derrière le maître-autel. Nous n'avons pu avoir encore, malgré toutes nos recherches, aucune indication certaine à cet égard.

Dans ses *Mémoires du Vermandois*, Colliette dit (tom 2, p. 690) que les Trinitaires ont eu un couvent à Saint-Quentin. Nous croyons qu'il se trompe.

(2) *Vie intime de saint François d'Assise*, par une religieuse capucine, 2e édition. Paris, 1865.

Digitized by Google

VIII

HUGUES SE DÉCIDE, SUR L'INVITATION DE SON ONCLE THIBAUT, A PRENDRE PART A LA NOUVELLE CROISADE.

(1147)

Hugues demeura atterré sous le coup non moins douloureux qu'imprévu de la mort de cette mère chérie, à laquelle il était attaché par les liens de la grâce et de l'adversité, encore plus que par ceux de la nature.

Ordinairement, un fils ne comprend réellement le prix d'une mère qu'au moment où il vient de la perdre. Enfant, il l'aimait instinctivement, puis il a grandi sous le regard maternel, sans se douter nullement de l'importance des soins qu'il recevait; plus tard, les bruits extérieurs de la vie ont absorbé son attention, et lorsque Dieu lui retire le trésor qu'il possédait sans l'apprécier assez, il s'aperçoit, mais trop tard, qu'il aurait dû accorder toujours à celle qui lui avait tout donné, un amour sans égal, une estime, un respect, une confiance sans bornes.

Par une grâce particulière de Dieu, cette inintelligence des bienfaits maternels, toute commune qu'elle est, n'avait jamais déparé la belle âme de notre jeune prince. Il avait toujours eu, au contraire, pour sa digne mère tous les égards qu'elle méritait; il l'avait constamment entourée du plus tendre amour filial, et ce fut le regret de ne plus pouvoir lui témoigner cette affection, qui contrista le plus son cœur généreux. Sa foi seule fut capable de lui faire accepter un tel sacrifice. « Le temps est court, se dit-il, et cette séparation qui m'afflige finira bientôt. Je descendrai, à mon tour, dans la tombe, et mon âme ira se réunir à celle qui m'a tant aimé, et à qui je rendais amour pour amour. Mon

Digitized by Google

cœur ne peut l'oublier, mais aussi son regard repose sur moi du haut du céleste séjour. »

Il s'adressa à la très-sainte Vierge, et rappelant la promesse qu'elle lui avait faite, il la conjura, de nouveau, de lui tenir lieu de mère, jusqu'à son dernier soupir. Puis, il remercia le Seigneur dont la Providence avait permis qu'il se trouvât à Saint-Quentin pour assister à la maladie et aux derniers moments de sa mère, et pour recevoir, à son lit de mort, sa suprême bénédiction[1].

La douleur que notre Saint éprouva en cette circonstance, et, d'autre part, l'hésitation qu'il avait ressentie précédemment, pour découvrir à sa mère ses projets d'avenir, lui firent comprendre que la nature avait encore sur lui un certain empire; que, sans doute, il aurait eu beaucoup de peine à rompre des liens si forts, et que Dieu, qui tire toujours le bien du mal, avait voulu, par cette mort inattendue, le faire renoncer, même malgré lui, à la chair et au sang. C'était une preuve de plus que le Ciel approuvait ses projets, et qu'il devait en presser la réalisation.

Après avoir fait rendre à la comtesse de Valois les derniers devoirs, Hugues revint à la cour de Champagne, où sa douleur trouva un écho dans le cœur de son oncle. Thibaut, en effet, avait toujours aimé sincèrement sa sœur, et, quand le malheur l'eut frappée, son affection pour elle s'était accrue de tout l'intérêt qui s'attache à l'innocence opprimée et persécutée.

Nous ne pouvons douter qu'il ne mît en œuvre tous les moyens pour venir à son secours, surtout celui de la prière, et une chronique de Cîteaux[2] nous le représente venant demander pour elle à saint Bernard l'assistance de ses

(1) Une mère, fortement trempée dans l'esprit de foi, disait à son fils, en lui donnant sa dernière bénédiction : « Je ne pouvais plus me souffrir ici-bas, depuis que j'avais compris que ma présence t'empêchait d'embrasser la vie religieuse. » Et elle pleurait dans la crainte d'avoir été un obstacle, même involontaire, à l'exécution des desseins de Dieu. — *Nulli flebilior quam mihi.* Nous osons la recommander aux bonnes prières de nos lecteurs.

(2) Citée par le P. Didace de la Mère de Dieu et par le P. Andrade, jésuite, cap. 2, p. 172.

Digitized by Google

ferventes supplications auprès de Dieu. Or, il arriva un jour que, tandis que le saint abbé était, dans ce but, en oraison aux pieds du crucifix, le Sauveur, détachant de la croix un de ses bras, pressa contre la plaie de son cœur les lèvres de Bernard et lui donna en même temps l'assurance qu'il changerait bientôt en une grande joie les amertumes de la princesse, réponse que saint Bernard s'était hâté de faire parvenir à Thibaut. Ainsi donc le pieux comte, malgré les sanglants échecs qu'il avait essuyés en défendant la cause de sa sœur, espérait encore pour elle des jours de réparation et de bonheur, quand cette fin si prompte vint lui apprendre qu'il s'était trompé, et que cette joie dont l'annonce l'avait si fort consolé n'était autre pour la vertueuse femme que la possession du royaume éternel.

Mais Eléonore lui laissait un fils, héritier de sa disgrâce, et il savait que la pieuse défunte avait compté qu'il lui servirait de père. Aussi, dès ce moment, le comte de Champagne éprouva-t-il un redoublement de tendresse pour ce cher neveu qu'il regardait, à juste titre, comme orphelin, et dont les vertus lui rappelaient si bien celles de sa mère. Il ne douta point qu'un jour le jeune Hugues ne recouvrât tous ses droits, et ne gouvernât, avec gloire, les vastes domaines de ses puissants aïeux. Il avait, à son sens, trop de qualités physiques, intellectuelles et morales, pour que la Providence ne le destinât point à l'exercice de l'autorité souveraine.

Ces prévisions de Thibaut sur l'avenir de son neveu n'étaient pas le fruit d'une tendresse aveugle, et d'une admiration enthousiaste; il ne se trompait point, en jugeant du jeune comte qu'il était appelé au commandement; mais, il se trompait étrangement sur la nature du pouvoir qui devait lui être confié. La suite de cette histoire nous le prouvera.

Nous avons vu que notre Saint, en faisant réflexion sur la mort de sa mère, avait cru voir dans cette circonstance, toute pénible qu'elle était, une occasion favorable pour l'exécution de ses secrets desseins, et voilà que maintenant

Digitized by Google

les dispositions de son oncle à son égard, l'affection toute paternelle qu'il lui témoigne, et les vues de grandeur dont il se préoccupe à son sujet, viennent lui opposer un nouvel obstacle, et ajouter dans son âme douleur sur douleur. Peut-il, en effet, sans encourir le reproche d'une noire ingratitude, annoncer immédiatement à Thibaut l'intention où il est de se séparer de lui pour jamais, de renoncer à son amitié, à sa tendresse, à tous ses bienfaits, et de préférer à sa compagnie celle des bêtes sauvages? Cet oncle si tendre pourra-t-il croire qu'une telle détermination vient du ciel; et, loin de l'admirer comme l'abbé de Clairvaux, n'en prendra-t-il pas, au contraire, un sujet de scandale?

Agité par ces pensées, Hugues paraissait triste et soucieux. Personne, toutefois, ne devinait la véritable cause de son chagrin. On se contentait de dire que la perte de sa mère l'affectait beaucoup, et qu'il était rare de rencontrer un cœur si aimant. Quant à lui, il cherchait en Dieu seul sa consolation; il lui demandait ses lumières et l'aplanissement des difficultés qui l'empêchaient encore de suivre librement sa vocation.

Quelquefois, retiré dans son oratoire, il s'écriait tout à coup : « Oh! quand pourrai-je donc, délicieux déserts, jouir dans votre enceinte, du seul vrai bonheur de la vie? Combien de temps encore devrai-je soupirer après l'heureux moment où il me sera donné d'ensevelir, au fond de vos antres, les promesses mensongères qu'un monde frivole fait briller à mes yeux? Douce retraite, solitude bien-aimée, demandez vous-mêmes à mon cœur combien il lui tarde de quitter ces somptueuses demeures pour habiter parmi vous, et consommer ainsi avec son créateur, cette union que rien ne pourra plus rompre. Oh! quand donc luira ce beau jour où j'aurai part à la joie ineffable que tant de saints ont goûtée dans le silence de la nature? Maintenant ils triomphent pour toujours dans les délices de l'éternité, et moi je me consume ici dans les langueurs d'une vaine attente!... »

Digitized by Google

Enfin, à force de prier et de réfléchir, Hugues finit par découvrir un motif plausible pour demander à quitter la cour de Champagne. Il va trouver son oncle et lui expose que son séjour prolongé auprès de sa personne pourrait bien devenir un danger pour lui et pour ses états : « Mon coupable père, lui dit-il, est plus puissant que jamais; si j'en crois la rumeur publique, il serait à la veille d'obtenir la première dignité du royaume, le titre de connétable; jusqu'ici, sans doute, mon jeune âge, puis ma retraite à Clairvaux, ont fait notre sûreté à vous et à moi. Mais, quand je me vois, depuis dix ans et plus, traité par vous comme un fils, élevé d'une façon toute princière, formé par vos soins à l'art des combats; quand je considère que vous n'avez pas voulu ratifier ma spoliation, consentie par ma mère, je ne puis m'empêcher de craindre sérieusement que ma présence à votre cour ne fasse ombrage au puissant comte de Valois, et qu'il ne médite contre vous de nouvelles vengeances.

« C'est pourquoi, bien cher oncle, au nom de vos intérêts les plus chers et du bonheur de votre peuple, je vous demande la permission de porter ailleurs mes pas. Visiter l'Italie serait mon désir. Cette contrée, vous le savez, est la terre classique des beaux-arts, la patrie des héros et des génies les plus célèbres. Elle est, en outre, le centre du catholicisme, le foyer des vraies lumières. Une excursion de ce genre me semble donc offrir de grands avantages et pour l'esprit et pour le cœur. Mais, c'est à vous, cher oncle, de prononcer sur l'opportunité de ma demande et de régler mes démarches. Quelle que soit votre décision, je m'y soumettrai sans murmure. »

Ce discours frappa vivement le comte de Champagne, et lui fit admirer, une fois de plus, la sagesse et la grandeur d'âme de son neveu. Il lui répondit qu'il consentait volontiers à ses désirs : « Non pas, ajouta-t-il, que je craigne sérieusement pour moi ni pour mes sujets, mais parce que j'estime aussi qu'un voyage en Italie peut couronner très-heureusement l'éducation d'un jeune seigneur, à qui il

Digitized by Google

ne manque plus que la connaissance des hommes et des mœurs des différentes nations... »

Thibaut allait continuer l'explication de sa pensée, quand tout à coup il s'arrêta. Une autre idée venait de se présenter à son esprit, et on aurait pu lire sur son visage l'impression de trouble qu'il en avait ressentie. Il paraissait incertain, embarrassé. Toutefois, ce nuage eut bientôt disparu, et, prenant un air grave, sans cesser d'être affectueux, il dit à Hugues :

« Vous n'ignorez point, mon enfant, combien je désire vous être agréable et utile. C'est dans ce but que, tout à l'heure, je vous ouvrais si volontiers le chemin de l'Italie; mais, puisque la noble ambition de vous instruire vous porte à affronter les périls d'une longue excursion dans des pays lointains, je crois devoir vous proposer un autre itinéraire qui, tout en vous donnant les moyens d'acquérir les connaissances que vous cherchez, alimentera votre piété bien plus que ne pourrait le faire un voyage ordinaire. Vous le savez; à la voix de l'illustre abbé de Clairvaux, votre ami et le nôtre, un essaim de jeunes guerriers vient de s'enrôler sous les étendards de la croix, pour une nouvelle expédition dans la Terre-Sainte.

« Mon propre fils, votre cousin Henri, a désiré vivement se joindre à eux; je n'ai pu lui refuser mon consentement, et plût à Dieu qu'il me fût possible encore de l'accompagner moi-même au tombeau du Sauveur! mais, puisque mes cheveux blancs me retiennent ici, pourquoi ne prendriez-vous pas ma place auprès de lui? Il me semble que mes appréhensions sur son sort seront bien moins vives, si je puis me promettre que vous serez constamment à ses côtés; et, si Dieu me fait vivre jusqu'au moment de votre retour, ce sera pour moi un double plaisir de vous serrer l'un et l'autre entre mes bras, et d'entendre de votre propre bouche, le récit de vos aventures et de vos exploits. »

A cette proposition inattendue, Hugues parut d'abord un peu déconcerté; d'une part, il est vrai, sa joie était grande de trouver une occasion si favorable pour visiter

Digitized by Google

les lieux sanctifiés par la présence du Rédempteur. Jamais, dans son humilité, il n'eût osé se promettre un tel bonheur, mais, d'autre part, il redoutait le tumulte et la licence des camps, et, de plus, il voyait s'éloigner indéfiniment par là le moment heureux où il pourrait, libre de tout embarras, dire au monde un dernier adieu.

Soudain, un rayon de lumière luit à son esprit. Ne pourrait-il point, dans l'armée, demeurer inconnu à tout autre guerrier qu'à son cousin? une fois arrivé en Terre-Sainte, ne pourra-t-il point se détacher des autres Croisés, et commencer, non loin du sacré tombeau de l'Homme-Dieu, cet essai de vie érémitique qu'il rêve depuis si longtemps? Il se rappelle alors les récits qu'il a lus, ou qu'il a entendu faire tant de fois, par les pèlerins, de la vie des solitaires d'Orient, et la seule possibilité de les imiter bientôt le fait tressaillir de bonheur.

Le jeune prince se hâte donc de répondre à son oncle qu'il est prêt à suivre ses conseils, et il lui témoigne, en même temps, sa reconnaissance pour cette nouvelle preuve d'une inépuisable bonté. Dès ce moment, son unique occupation est de faire, avec son cousin, les préparatifs de leur prochain départ.

Il fut convenu que, tout en conservant avec le prince Henri de continuels rapports, le jeune comte de Valois garderait, vis-à-vis des autres guerriers de l'armée, le plus strict incognito.

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 168.

Innocentivs cœunte in Laterana Basilica Cardinalium Senatu diuina celebrat, apparet Angelus Cruce signatus cum Captiuis, illos commutanti similis festo D. Agnetis 2°. an°. 1198. 17

Innocent célèbre les saints mystères dans la Basilique de Latran, en présence du Collége des Cardinaux; l'Ange apparaît de nouveau, revêtu de la croix et étendant ses bras sur les captifs, comme pour en faire l'échange; c'était en l'année 1198, le 21 janvier, fête de sainte Agnès.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME

I

PRÉPARATIFS DE LA DEUXIÈME CROISADE. LE JEUNE PRINCE DE VALOIS SE JOINT AUX CROISÉS. SA MODESTIE.

(1147)

Nous dirons quelques mots seulement de la Croisade, dans laquelle notre pieux héros ne voulut jouer qu'un rôle secondaire et peu connu. Mais, si nous passons rapidement sur les faits, nous nous attacherons davantage à faire ressortir le côté moral, religieux et humanitaire de ces gigantesques expéditions ; nous tâcherons d'en faire voir au juste les causes et les conséquences, et peut-être dirons-nous quelque chose de nouveau sur un sujet tant de fois et si diversement traité.

Au reste, cette étude rentre dans notre plan, car ce fut en prenant part à la seconde Croisade et en l'envisageant a son vrai point de vue, que le jeune comte de Valois se disposa, sans le savoir, à devenir un jour le digne fondateur et le zélé propagateur de l'œuvre du rachat des captifs ; œuvre qui devait être, dans les desseins de Dieu, comme une croisade permanente, mais pacifique et sans vengeances.

Près d'un siècle s'était déjà écoulé, depuis la conquête de la Terre-Sainte par Godefroid de Bouillon. La conservation du nouveau royaume, au milieu des attaques incessantes des Sarrasins, pouvait bien passer pour un miracle

Digitized by Google

continuel; mais, vers la fin de l'année 1144, un immense désastre était venu tout à coup troubler la sécurité des chrétiens et renverser leurs espérances. La ville d'Edesse, principal boulevard du catholicisme en Orient, était retombée au pouvoir des musulmans; sa chute avait fait trembler Antioche, et laissait sans défense la triste Jérusalem, gouvernée alors par une femme, la princesse Mélisende.

Dans ce péril extrême, les colonies chrétiennes de l'Orient, tremblant pour leur propre existence, tournèrent leurs regards vers l'Europe. Les malheurs de la Terre-Sainte excitèrent, dans tout l'Occident, une affliction extrême; mais, nulle part, ils ne trouvèrent de plus vives sympathies qu'en France. La nouvelle de la prise d'Edesse y était arrivée au commencement de l'année 1145. Aussitôt la pensée de voler au secours des chrétiens monta au cœur de Louis VII.

Ce jeune roi, tourmenté dans sa conscience, espérait que sa participation à une si sainte entreprise effacerait ses fautes et lui offrirait en même temps l'occasion de signaler sa valeur. Le souvenir de ses injustes démêlés avec le Saint-Siége, les regrets que lui causaient ses exactions en Champagne et surtout l'horrible catastrophe de Vitry, étaient pour lui l'exhortation la plus éloquente à prendre la croix. Ayant convoqué à Bourges les prélats et les barons de son royaume, il leur communiqua son projet, mais saint Bernard lui conseilla de consulter le Saint-Siége avant de rien entreprendre; cet avis fut suivi et une ambassade envoyée au Pape.

Eugène III félicita le roi sur sa pieuse résolution, et exhorta tous les chrétiens à s'armer pour une nouvelle croisade. Louis VII voyant que les désirs du Pontife romain étaient conformes aux siens, se hâta de convoquer une seconde assemblée générale à Vézelay en Bourgogne; un grand nombre de chevaliers, de seigneurs, de prélats, d'hommes de toutes les conditions y accoururent.

Le dimanche des Rameaux 1146, tous ceux qu'avait attirés la réputation de l'abbé de Clairvaux se rendirent

Digitized by Google

sur une colline près de la ville. Saint Bernard, dans l'humble costume d'un cénobite, lut d'abord les lettres du Pape et répandit ensuite sur la foule la rosée de sa propre parole : « Chrétiens, s'écria-t-il, si l'on venait vous annoncer que l'ennemi est à vos portes; qu'il a ravi vos épouses, profané vos temples, qui d'entre vous ne volerait aux armes? Hé bien! tous ces malheurs et de plus grands encore sont arrivés à la famille de Jésus-Christ. Qu'attendez-vous donc pour réparer tant de maux, pour venger tant d'outrages? »

A ces éloquentes paroles, le roi se précipite sur la croix que lui présente saint Bernard, puis, voulant faire partager au reste de l'assemblée l'enthousiasme dont il est saisi, il dit avec véhémence : « C'est une grande honte pour nous que ces incirconcis osent se moquer des Francs dont la valeur, libre jusque dans les fers, n'a jamais pu supporter l'outrage. Que notre antique bravoure se réveille, et que, par un noble effort, elle refoule ces vils ennemis, qui ne méritent pas seulement le nom d'hommes. Partons, braves guerriers, allons affronter les disciples impurs du Coran; partons pour cette terre qui fut foulée par les pieds de l'Homme-Dieu, sanctifiée par sa présence, consacrée par son sang. » Cette harangue, comme la précédente, fut suivie des cris mille fois répétés : *La croix! La croix!* Le Saint, après avoir semé, plutôt que distribué les croix préparées à l'avance, fut obligé d'en faire avec des lambeaux de ses propres habits.

La reine Eléonore voulut se croiser. Les comtes de Toulouse, de Flandre, de Blois, de Soissons, de Ponthieu, Henri fils aîné du comte de Champagne, et le fils du comte de Nevers furent entraînés par l'exemple du monarque. Robert son frère, le dévastateur du Rémois et de la Champagne, ne put se dispenser de prendre aussi la croix. Trois évêques s'associèrent à la sainte milice, Godefroid de Langres, Arnoul de Lisieux et Simon de Noyon. On ne rencontrait de toutes parts que des croisés, ou bien encore des troubadours qui s'apprêtaient à chanter leurs exploits; une espèce de honte s'attachait aux chevaliers qui ne s'étaient pas enrôlés sous

Digitized by Google

la sainte bannière. On leur envoyait, en signe de flétrissure, une quenouille ou des fuseaux!

Après l'assemblée de Vézelay, saint Bernard parcourut la France pour enflammer le peuple des villes et des campagnes. Il alla ensuite en Allemagne, où le succès de ses prédications fut encore plus prodigieux. De retour en France, le saint se rendit à Etampes où s'étaient réunis les grands du royaume, et sa présence y imprima une nouvelle activité aux préparatifs de la croisade. On avait voulu lui donner le commandement en chef de l'expédition, mais, sur son refus obstiné, Louis VII prit la conduite des guerriers français.

Ce fut alors que ce monarque nomma régents du royaume, en son absence, Suger, abbé de Saint-Denis, et Raoul comte de Vermandois et de Valois[1]. La ville de Metz fut choisie pour le point de réunion de l'armée française, et la fête de la Pentecôte, pour le jour du départ.

Notre jeune prince de Valois, à qui personne ne songeait parmi tant de nobles croisés, se préparait, lui aussi, à la cour de Champagne, à prendre sa part des fatigues de l'expédition. Il avait mis à profit, pour se former plus complétement au maniement des armes, le temps qui s'était écoulé depuis l'entrevue, où il avait accepté la proposition de Thibaut, et le moment était venu où il devait le quitter.

Quoique notre Saint eût soupiré tant de fois après cette séparation définitive, il n'en fut pas moins saisi alors d'une

(1) On a mis en question de savoir si Raoul IV fut réellement associé à Suger comme régent du royaume, ou si l'abbé de Saint-Denis eut seul tout le pouvoir, en l'absence du roi, tandis que Raoul aurait été son conseiller avec Samson, archevêque de Reims. Les auteurs de la *Gallia christiana* penchent pour ce dernier sentiment, mais la plupart des historiens tiennent l'opinion contraire, à la suite de Duchesne qui fait observer que le roi, à son départ, chargea du gouvernement la reine-mère, Raoul et Suger à titre égal. D'ailleurs, par la lettre quarante et unième de Suger lui-même, on connaît que Raoul avait une part active à l'administration, et, en outre, plusieurs lettres concernant les affaires de l'Etat furent adressées conjointement à Suger et à Raoul, ce qui dénote chez eux un pouvoir égal. On peut croire que Raoul était chargé spécialement des finances et du commandement des troupes; Suger paraît avoir réuni, entre ses mains, les autres branches de l'administration.

Digitized by Google

profonde tristesse. Il allait s'éloigner d'un oncle qui lui avait servi jusque-là de tuteur et de père, et qui n'avait reculé devant aucun sacrifice pour défendre ses intérêts. Il ne reverrait plus en ce monde cet oncle bien-aimé, et, cependant, la prudence lui défendait de dévoiler, en ce moment, ses projets d'avenir. Quelques larmes, vainement retenues, s'échappèrent de ses yeux. Thibaut voyant sa douleur ne put s'empêcher d'y prendre part. Il crut le consoler en lui disant que Dieu et la Vierge Marie les protégeraient, lui et son cousin, et les ramèneraient dans quelques mois à la cour de Champagne, sains et saufs et couverts de gloire.

Thibaut avait ses espérances, Hugues avait son secret. Quant au prince Henri, il était impatient de partir, et son ardeur entraînant notre Saint, les deux jeunes gens se mirent en route et arrivèrent ensemble, au jour fixé, dans la ville de Metz.

II

PRINCIPAUX FAITS DE CETTE EXPÉDITION. CAUSE DE SON INSUCCÈS. CONDUITE DE NOTRE SAINT DANS LES CAMPS.

(1149)

Au moment où le prince Henri de Champagne et son compagnon d'armes arrivaient au rendez-vous général des croisés, un grand nombre de nobles personnages s'y trouvaient déjà réunis. On y voyait, entre autres, Simon évêque de Noyon, oncle de notre Saint, lequel, ayant approuvé naguère le divorce de Raoul son frère, et béni solennellement sa seconde alliance, avait cru devoir expier cette lâche complaisance en faisant, au prix de mille fatigues, le pèlerinage des Saints-Lieux. Là se trouvait, sans doute, aussi Raoul lui-même qui venait assister au départ du

Digitized by Google

monarque et recevoir ses derniers avis pour la bonne administration du royaume, pendant son absence; mais ni le père ni l'oncle du jeune comte de Valois, ne purent découvrir, grâce à la discrétion du prince de Champagne, le nom, la qualité et les titres du chevalier qui l'accompagnait.

Au reste, l'inconnu devint bientôt l'objet de l'admiration générale. Il avait des manières élégantes et distinguées. Sa démarche, son attitude, son geste étaient simples et modestes, mais toujours pleins de noblesse. Sa parole était vive et persuasive; mais, quand il devait converser en public, sa voix tremblait d'émotion comme celle d'une jeune fille, ce qui, joint au sourire gracieux de ses lèvres et à son air de piété, intriguait singulièrement ses compagnons d'armes, et leur faisait faire, à son sujet, les plus étranges suppositions. Mais, au reste, sa conduite, toujours ferme et digne, défiait tellement toute critique, que les langues les plus malveillantes finissaient invariablement par faire son éloge.

Le départ de Metz eut lieu le 29 juin 1147. Le roi Louis VII était suivi de toute sa cour. Il reconnut, mais trop tard, le faute qu'il avait faite d'emmener avec lui la jeune reine Eléonore. Cet exemple, qui autorisait les autres chevaliers à se faire accompagner également de leurs femmes, suivies à leur tour par des personnes quelquefois légères, devint, au sein de l'armée de la deuxième croisade, une source de continuels scandales.

Après avoir traversé l'Allemagne et la Hongrie à la tête d'une brillante armée, Louis VII arriva à Constantinople, où il ne tarda pas à être rejoint par l'Empereur Conrad. Manuel Commène régnait alors à Constantinople. Il s'était signalé par plusieurs victoires sur les ennemis de son empire, mais sa politique perfide à l'égard des croisés a flétri ses lauriers.

Trahis par le prince grec, qui avertissait secrètement les Turcs de la marche des croisés, Conrad et Louis VII perdirent successivement leurs armées dans l'Asie mineure. Le roi de France se signala, il est vrai, par un trait de bra-

Digitized by Google

voure incontestable lorsque, surpris par les ennemis, après le passage du Méandre, il se défendit seul, pendant plusieurs heures, contre une troupe innombrable de Sarrazins. Il fit encore ailleurs des prodiges de valeur. Ce n'étaient là, toutefois, que des succès partiels et isolés qui pouvaient bien retarder, mais non conjurer la déroute générale.

Les deux monarques visitèrent, en simples pèlerins, et accompagnés seulement de quelques seigneurs, la ville de Jérusalem où leur présence excita un vif enthousiasme; puis, après avoir échoué dans leur dernière tentative, le siége de Damas, ils revinrent en Europe, sans soldats et sans gloire.

Le roi de France s'embarqua en Syrie, au mois de juillet 1149. Après un court séjour à Rome, auprès du Pape Eugène III, il aborda les côtes de France, où il fut reçu avec allégresse. Son malheur l'avait rendu cher à tous ses sujets. L'éclat de la jeunesse ne brillait plus sur son front, mais l'austère empreinte de la souffrance y avait déposé une autre auréole. Dans son sourire il y avait des larmes, et, dans son cœur, de la compassion. Il était, en un mot, devenu meilleur.

Le mauvais succès de cette croisade affligea l'Occident, et aigrit même l'opinion contre saint Bernard qui en avait été le prédicateur et l'apôtre. L'illustre abbé crut devoir faire lui-même son apologie. Il lui fut facile de démontrer que ces désastres ne devaient être imputés ni à lui ni aux autres auteurs de l'expédition, mais, avant tout, aux fautes des croisés, à leurs déréglements et à leurs divisions.

Ces reproches, on le conçoit, n'étaient pas tellement absolus, qu'ils n'admissent quelques exceptions, et l'on peut affirmer, sans témérité, que saint Bernard n'entendait nullement ranger parmi les prévaricateurs le jeune comte de Valois, son fidèle disciple. En effet, un des historiens de notre Saint, résumant, en quelques mots, sa conduite pendant la croisade, nous dit : « Le Bienheureux prince se signala dans les diverses batailles où il assista. Il donna de grandes preuves de sa valeur guerrière, mais de plus

Digitized by Google

grandes encore de sa vertu. Il menait, au milieu des camps, la vie austère de Clairvaux, joignant à l'ardeur militaire, la modestie et la retenue d'un religieux. Un jour qu'il s'exerçait, avec un autre chevalier, dans un tournoi, un jeune homme tomba tout à coup de cheval et se tua. Le Saint, ajoute le même auteur, entendant les cris et les sanglots des assistants, accourut aussitôt, prit le cadavre par la main, et lui dit : *Au nom de la très-sainte Trinité, lève-toi.* A l'instant même, ce jeune homme fut rendu à la vie et se leva parfaitement guéri[1]. »

Une autre relation[2] nous montre le même prince debout sur un champ de bataille, après un combat meurtrier, soignant les blessés et s'apprêtant à ensevelir les morts. Ce spectacle d'horreur le faisait gémir profondément, et il se disait à lui-même : « Considère, ô mon âme! avec quelle rapidité les plus belles espérances de tant de nobles chevaliers ont été converties en mortelles angoisses. Les ténèbres de la mort ont succédé aux riants projets d'avenir. Plusieurs d'entre eux, sans doute, sont arrivés inopinément, et sans s'y être suffisamment préparés, au seuil de la redoutable éternité. Certes, je ferais preuve d'une étrange folie, si je me laissais séduire aussi par les trompeuses apparences de la vie présente, dont les joies sont changées si facilement en amères tristesses, les délices en peines éternelles et tous les gains en pures pertes. Je serai réduit moi-même, un jour, aux mêmes extrémités. Je dois donc me hâter de dire au monde un éternel adieu et me dépouiller de toute vaine affection, pour embrasser, à la suite de Jésus-Christ, les humiliations et la pauvreté de la croix. Oh! mon Dieu! je vous remercie de m'avoir donné assez de connaissance de cette vérité pour pouvoir faire aujourd'hui, pendant qu'il en est temps encore, le choix que je voudrais avoir fait au dernier instant de ma vie!... »

Louis VII avait été précédé, dans son retour en France,

(1) Ribadeneyra (continuat.) au 20 novembre. Voir de plus Macedo et Tarizzo dans leurs vies de saint Félix de Valois. (2) Tarizzo.

Digitized by Google

par la plupart des seigneurs qui avaient survécu aux désastres de la Syrie. Robert de Dreux, après avoir dressé au roi, son frère, toute sorte d'embûches, pour le faire mourir dans l'espoir de lui succéder, s'était empressé de revenir en France pour y exciter des troubles à son profit. L'habile et intègre abbé Suger, régent du Royaume, déjoua constamment toutes ses intrigues, mais Robert trouva surtout un adversaire implacable dans le prince Henri, fils de Thibaut. Ce jeune seigneur le haïssait personnellement pour les horribles cruautés qu'il avait exercées en Champagne, et dont il n'avait montré aucun repentir; mais il pardonnait sincèrement au Roi qui s'était efforcé d'expier les mêmes fautes et dont la conduite actuelle ne méritait que des éloges.

Louis VII à son retour de la Palestine félicita beaucoup Thibaut, alors parvenu au terme de sa carrière, des services signalés qu'il avait reçus de son fils, pendant tout le cours de l'expédition. Le vieillard reçut une immense consolation de cette assurance[1]; mais qu'était devenu, en ce moment,

(1) Voici quelques lignes encore, sur les dernières années de ce comte Thibaut, dont la piété, l'ardente charité, et surtout la protection constante qu'il a accordée à notre Saint, ont dû intéresser vivement nos lecteurs : « Ce vertueux prince, dont les historiens du temps s'accordent à faire le plus magnifique éloge, eut à subir dans sa vieillesse les plus tristes vicissitudes. La plupart de ses vassaux, enhardis par ses revers de fortune, se déclarèrent contre lui et continuèrent sourdement les agressions du roi de France ; abandonné de ses amis, et n'ayant plus de troupes pour se défendre, il manda auprès de lui l'illustre abbé de Clairvaux, pour puiser au sein de la religion les forces et les consolations dont il avait besoin ; le serviteur de Dieu lui représenta que le Seigneur châtie ses enfants privilégiés, pour éprouver leur fidélité et que l'adversité donne du ressort aux grandes âmes, en les détachant de la terre, pour les élever au ciel. » (M. de Ratisbonne). Quelques auteurs racontent que Thibaut IV alla finir ses jours à Clairvaux, où il aurait pris l'habit religieux. Ses relations avec saint Bernard, l'amitié que le saint abbé avait pour lui, rendent le fait possible, mais il serait bien difficile, dit M. Ratisbonne, d'en fournir aujourd'hui les preuves. Nous avons dit que Louis VII épousa, en troisièmes noces, une des filles de Thibaut. Le prince Henri et un de ses frères épousèrent, à leur tour, deux filles de Louis VII. Cette triple alliance aurait dû, ce semble, éloigner du vénérable comte les hostilités et les revers dont nous venons de parler ; mais alors, comme de nos jours, la question d'intérêt primait souvent les autres, et faisait méconnaître la voix du sang et les principes de l'honneur.

Digitized by Google

le compagnon d'armes du prince Henri? C'est ce que nous dirons, après avoir proposé ici quelques réflexions sommaires sur les causes et les conséquences des expéditions qu'on a nommées Croisades.

III

LE SOULAGEMENT ET LE RACHAT DES CAPTIFS ÉTAIENT UN DES BUTS DES CROISADES. ZÈLE QUE DÉPLOIE LE PRINCE DE VALOIS EN FAVEUR DES PRISONNIERS.

(1149)

Depuis que les sectateurs de Mahomet s'étaient emparés de la Terre-Sainte, les chrétiens qui habitaient cette contrée étaient en butte à toutes sortes de mauvais traitements. Ils étaient opprimés violemment dans leurs biens, dans leurs personnes et dans leur foi, et, ce qui augmentait encore leur douleur, c'était de voir tant de sanctuaires, si vénérables à leurs yeux, exposés à la profanation continuelle des infidèles.

Les pieux pèlerins qui, de temps en temps, se rendaient d'Europe en Asie étaient témoins et quelquefois victimes de ces vexations. De retour dans leur patrie, ils enflammaient le zèle des peuples occidentaux, surtout des Français, pour la délivrance des Saints-Lieux, en leur retraçant une fidèle image des horribles sacriléges que les infidèles y commettaient, et des misères insupportables dont les pauvres chrétiens, et les patriarches eux-mêmes, étaient accablés sous la tyrannie des féroces Musulmans.

Le pape Urbain II avait été très-touché de la peinture de tant de calamités; aussi, dans le concile de Clermont, tenu en France pour la publication de la première croisade, déclara-t-il que ce seul déplaisir le rendait insensible à tous les heureux succès que l'Eglise venait, d'autre part, de

Digitized by Google

remporter sur le schisme et l'hérésie. « Pourrions-nous, disait-il, goûter quelque douceur, tandis que les plus impitoyables ennemis du nom chrétien nous déshonorent, nous outragent, nous déchirent dans la plus chère partie de nous-mêmes, je veux dire dans nos frères malheureux de la Palestine? »

Lorsque, plus tard, le pape Eugène III envoya à saint Bernard un bref, pour la prédication de la seconde croisade, il y est dit expressément : « Qu'il devra exhorter les princes et les peuples de France et d'Allemagne à se croiser pour motif de pénitence, ou pour la rémission de leurs péchés, rémission qu'ils obtiendront, soit en délivrant leurs frères de la tyrannie des infidèles, soit en donnant leur vie pour eux dans une si sainte entreprise. »

Il est donc avéré que la considération des maux endurés par les esclaves chrétiens fut la cause principale des croisades, et que le soulagement de tant d'âmes, rachetées par le sang du Sauveur, a été ce que la sainte Eglise, interprète des volontés du Ciel, se proposait de réaliser par ces lointaines expéditions. Mais ce but ne pouvait être atteint qu'en soustrayant aux infidèles les contrées, où ils exerçaient leur domination, et voilà pourquoi l'Eglise, malgré son horreur pour l'effusion du sang humain, arma ses fidèles serviteurs pour la défense de leurs frères.

On le voit donc, le but des croisades était noble et sublime, et les papes, en les suscitant et les soutenant par tous les moyens en leur pouvoir, ont pris évidemment en main la cause de l'humanité et de la civilisation contre les oppresseurs de toute liberté.

Mais, les princes accourus à la voix de l'Eglise ont-ils été constamment des instruments fidèles de ses intentions et de ses volontés? N'est-il pas certain, au contraire, que la plupart d'entre eux n'eurent égard, dans leurs combats, qu'à la gloire des armes, et à l'appât des conquêtes territoriales? Dieu ne pouvait donc plus les bénir, et lors même que quelques-uns, et Louis IX surtout[1], fussent demeurés, dans le

(1) Ce saint roi n'a pas recueilli, il est vrai, en Orient. les lauriers que

Digitized by Google

cours de leurs entreprises, de dignes représentants de la cause qu'ils soutenaient, il restait encore, au sein de leurs armées, autour de leurs personnes, assez d'éléments de désordre et de dissolution morale, pour que Dieu dût frapper souvent de grands coups de sa justice.

Voilà l'explication de ces revers qui scandalisent aujourd'hui des écrivains peu nourris des principes de la foi; mais quels immenses avantages n'ont pas eu les croisades, sous d'autres rapports? Nous ne parlerons point ici des progrès de la navigation, du commerce, de l'industrie, de la discipline militaire qui ont été les résultats immédiats de ce choc des peuples latins contre ceux de l'Asie; nous dirons seulement que les croisades ont eu, sous le point de vue de la religion, les plus heureuses conséquences pour les guerriers qui y prirent part et pour les captifs eux-mêmes.

Le succès de ces entreprises, dans le sens religieux, ne dépendait point exclusivement du triomphe des armes, et le but providentiel, qui était le salut et la conversion des croisés et de ceux qu'ils allaient délivrer, fut atteint, du moins partiellement, malgré les passions et les déviations des hommes.

Il n'est que trop vrai, les armées chrétiennes ne valaient guère mieux, en maintes occasions, que les armées des infidèles. C'étaient, de l'un et de l'autre côté, des peuples sensuels, des nations corrompues qui envoyaient de nombreuses victimes sur la terre des expiations; mais, les soldats chrétiens, en répandant leur sang au pied de la croix, en livrant leur corps pour la défense de la justice, avaient toujours, au moins, cet avantage de sauver la vie de leurs âmes, et de trouver, dans les calamités de la guerre, des espérances de bonheur qu'ils auraient entiè-

méritait sa valeur guerrière, mais, d'autre part, quelle auréole de grandeur, quel immense prestige n'ajoutent point à son nom sa magnanimité dans les fers, au milieu de ses ennemis, et cette ardente charité qui lui faisait oublier ses propres malheurs pour soulager ses compagnons d'infortune et les chrétiens de la Palestine? De nouvelles victoires ajoutées à celle de Taillebourg auraient fait de lui un héros ordinaire, semblable à tant d'autres dont nous parle l'histoire; sa constance dans l'adversité l'a rendu le modèle des princes chrétiens.

Digitized by Google

rement perdues dans les délices de la paix. Saint Bernard dit dans une de ses lettres : « N'est-ce point une merveilleuse voie de salut que Dieu ouvre aux criminels, lorsqu'il leur offre les moyens de combattre et de mourir pour la plus sainte des causes? »

Quant aux pauvres captifs, ils virent aussi leur sort s'améliorer à la suite des croisades. Les fréquents traités qui furent conclus pendant ou après ces expéditions apportèrent quelque soulagement aux chrétiens qui gémissaient dans les fers des Sarrasins, soit en rompant leurs chaînes, soit en réprimant l'insolence de leurs tyrans, soit en leur procurant, dans leurs cachots, le libre exercice de leur religion, et en les mettant à même de faire leur salut avec sûreté, si ce n'était toujours avec repos. Les échecs des guerriers de la croix les avertissaient d'employer leur zèle à adoucir le joug de leurs frères devenus captifs, et c'est ce que comprit parfaitement le roi saint Louis, habitué qu'il avait été, dès son enfance, à s'élever au-dessus des considérations humaines, et à tout voir des yeux de la foi.

Louis IX porta manifestement dans les croisades le projet d'affranchir les esclaves. Dans ce but, il emmena avec lui le Père Nicolas, VI^e^ général de l'Ordre de la très-sainte Trinité, et un certain nombre de ses religieux; il avait également invité à le suivre saint Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci. Le 28 août 1270 le saint roi rendait le dernier soupir, sous les murs de la cité de Tunis, qui, contrairement à son attente, l'avait accueilli en ennemi. Quelques heures avant d'expirer, on l'entendit, étendu sur la cendre, murmurer ces paroles : « Pour Dieu! faisons en sorte que l'Evangile soit prêché à Tunis. Oh! qui pourrait-on y envoyer? » Enfin, dans toutes ses infortunes, ce grand roi sut tellement ménager son temps et ses finances qu'il remporta toujours, au moins, cet avantage de consoler les chrétiens opprimés, de les confirmer dans la foi, et même de leur obtenir la liberté[1].

(1) Avant de ramener en France le double cercueil de son père et de son frère,

Digitized by Google

Tel fut aussi l'heureux résultat du séjour que fit en Palestine notre prince de Valois. Il renouvela alors, au profit des esclaves, ces merveilles de charité que nous avons remarquées en lui, dès ses premières années. Ses ressources, il est vrai, ne répondaient plus à l'immensité de ses désirs, pour le soulagement de tant d'infortunés, mais il tâchait par de douces paroles, par de véhémentes exhortations d'adoucir les peines de ceux dont il ne pouvait briser les fers, et, lorsque la chance des combats réduisait en servitude les enfants de l'Eglise, il se chargeait volontiers, auprès des chefs croisés, du soin de négocier leur délivrance et de les rendre à l'armée chrétienne et à leur patrie.

Cette conduite de notre Saint et sa présence au milieu des captifs nous amènent à considérer par quelles voies mystérieuses la divine Providence le conduisait à l'accomplissement de ses destinées. Il devait être, un jour, un des fondateurs de cette œuvre sublime qui ferait du rachat des captifs son objet spécial et essentiel. Or, afin qu'il puisse alors accorder plus facilement sa coopération à l'homme généreux qui sera venu s'aider de ses lumières, pour réaliser cette gigantesque entreprise, Dieu a soin de faire passer maintenant sous ses yeux le spectacle navrant des misères auxquelles il faudra remédier; et lorsque, plus tard encore, des chefs croisés viendront lui demander quelques-uns de ses disciples, pour soigner en Palestine l'âme et le corps de leurs soldats, il n'aura qu'à consulter ses propres souvenirs pour accéder à leurs sollicitations. Mais n'anticipons pas sur l'ordre des événements, et hâtons-nous de voir ce qu'était devenu notre prince à l'issue de la seconde croisade.

Philippe le Hardi conclut avec le souverain de Tunis une trêve de 10 ans et un traité qui portait, entre autres clauses, que tous les prisonniers chrétiens seraient élargis; qu'ils auraient le libre exercice de leur religion, et qu'on ne mettrait plus d'obstacles à la conversion des Musulmans. (Voir annales de la Propagation de la Foi, numéro du mois de juillet 1865).

Digitized by Google

IV

APRÈS UN COURT SÉJOUR EN PALESTINE, HUGUES REVENANT PAR MER EN FRANCE EST JETÉ PAR LA TEMPÊTE SUR LA COTE D'ITALIE. IL S'ENFONCE DANS LES BOIS. TENTATIONS DU DÉMON.

(1150)

Le prince de Valois n'avait pas manqué d'aller visiter, à la suite de Louis VII et des autres guerriers, l'intérieur de Jérusalem et les monuments que la ville sainte offrait à sa vénération. Il baisa avec amour la trace des pas du Sauveur, parcourut la voie douloureuse et arrosa de larmes brûlantes le lieu où s'est consommé le sacrifice de la croix.

Il résista, ensuite, aux pressantes sollicitations de son cousin qui voulait le ramener avec lui dans leur patrie commune, et quand le prince Henri, après avoir épuisé tous les autres moyens de persuasion, tâcha de dépeindre quelle serait l'immense douleur de Thibaut, s'il ne voyait revenir entre ses bras son neveu bien-aimé, Hugues ne put, à cette considération, maîtriser plus longtemps l'émotion de son cœur. Il ne répondit d'abord que par des larmes, mais bientôt surmontant ce nouvel obstacle par l'ardeur de sa confiance en Dieu, il observa que le noble vieillard était, à son avis, animé de trop vifs sentiments de religion, pour ne point approuver une pareille détermination : « Oui, s'écria-t-il, j'ose présumer, de sa part, un acquiescement complet à ce projet mûri depuis si longtemps, et qui assurément ne vient que du ciel. Mais, où pourrais-je donc mieux le réaliser que dans les lieux mêmes, où la divine victime a donné son sang pour nous? La Terre-Sainte n'est-elle point pour tout chrétien une véritable patrie! Je sais d'ailleurs, que le roi de France a réussi, malgré le malheur

Digitized by Google

de ses armes, à obtenir quelques garanties de sécurité, en faveur des chrétiens de la Palestine, et j'espère bien qu'à la faveur de ces traités, je pourrai moi-même exécuter ici, sans danger, mon dessein d'y servir Dieu et le prochain. »

Laissant donc le prince Henri s'embarquer à Ptolémaïs, Hugues se retira dans un hôpital de Jérusalem, pour s'y mettre au service des pauvres, des malades et des orphelins, en attendant qu'il pût aller fixer son séjour dans quelque grotte des rives du Jourdain. Mais, dans ses projets d'avenir, il avait compté sans la perfidie musulmane. Quelques mois à peine s'étaient écoulés, depuis le départ de Louis VII, que déjà les exactions, les avanies, et même les meurtres recommençaient. Un joug de fer s'appesantit de nouveau sur les fidèles disciples de l'Evangile, dont le sort devint bientôt plus malheureux qu'avant la croisade.

Hugues erra, pendant quelques temps, dans les campagnes voisines de Jérusalem, mais, il ne put trouver nulle part une suffisante sécurité. Voyant donc s'évanouir encore une fois ses plus chères espérances, il dut songer, enfin, à imiter les autres pèlerins, et à reprendre, comme eux, la route de l'Occident. Il s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour la France. Mais Dieu, attentif à régler selon ses vues le sort de notre Saint, ne permit pas qu'il revît, pour le moment, le sol natal. Il voulut auparavant lui faire faire une halte sur cette terre d'Italie qu'il avait souhaité visiter.

Une violente tempête jeta le vaisseau sur les côtes de la Ligurie, à peu de distance de la ville de Gênes, dont l'active population étendait alors au loin son commerce. Les autres passagers se hâtèrent de gagner la ville pour passer de là en France par la voie de terre, mais Hugues apercevant dans le lointain la chaîne des Apennins et leurs flancs déchirés, se sentit attiré vers ces lieux sauvages, car il lui tardait de trouver, enfin, un réduit solitaire, où il pourrait, libre de toute autre préoccupation, vivre seul avec Dieu.

Bientôt la fatigue l'oblige à suspendre sa marche. Il s'assied sur un tapis de verdure, à l'ombre d'un arbre touffu, et là, il s'apprête à goûter un instant les douceurs

Digitized by Google

du sommeil, lorsque tout à coup un étrange personnage se présente à lui, et, sans autre préambule, lui tient ce discours[1] :

« Je n'ignore point, ô jeune homme, quel est le dessein qui t'a conduit en ces lieux; mais, avant de faire les premiers pas pour te détacher entièrement du commerce des vivants, avant de t'enfoncer dans ces déserts qui ont pour toi tant d'attraits, permets, du moins, à celui qui s'intéresse vivement à ton sort, de te donner ici quelques avis qui te seront assurément fort utiles. Songe, d'abord, que tu vas mettre un terme au bonheur de tes jours. Tu vas te dépouiller sans retour de ce qui t'appartient en

(1) Nous ne pensons pas que nos lecteurs puissent être étonnés de nous voir admettre, sur la foi des historiens anciens de notre Saint, que le démon lui ait apparu sous forme humaine, et lui ait adressé la parole. Pour révoquer en doute cette action, même extérieure, du démon sur l'homme, il faudrait nier tout à la fois et le saint Evangile et l'histoire de l'Eglise et les écrits des Pères; la raison elle-même est obligée de convenir, une fois admise l'existence des démons, que Dieu peut permettre à ces mauvais génies d'agir sur l'esprit, sur le cœur de l'homme et même sur son corps.

Saint François de Sales démontre fort bien, dans un traité demeuré manuscrit, que Satan, depuis le péché, est en rapport continuel avec l'homme, tantôt pour le porter au mal, en livrant à son âme les plus rudes combats, tantôt, lorsque Dieu le lui permet, pour tourmenter son corps et même agir sur ses organes, comme s'il en était le maître; mais, cette possession ne peut jamais aller jusqu'à forcer la volonté. Dieu la permet, soit pour punir le pécheur, soit pour éprouver la vertu du juste, et le démon l'exerce par haine pour les hommes. (Voir vie de ce saint par M. Hamon, tome Ier, page 242).

Au reste, ce n'est pas seulement dans les vies de saints anciens que l'on trouve cette intervention diabolique. Les mêmes faits d'attaque violente du côté du démon et de résistance héroïque de la part de l'homme se lisent dans les vies de quelques grands serviteurs de Dieu qui ont vécu de nos jours, et, en particulier, dans celles du Révérend Père Muard et du vénérable curé d'Ars. Les auteurs qui y ont admis de pareils faits, en ont eu sous les yeux des preuves convaincantes. Nous ne pouvons nullement douter de la véracité de leur récit. Nous avouons, au reste, facilement que cette action sensible du démon sur l'homme est moins fréquente aujourd'hui qu'autrefois; mais est-ce un motif pour la nier? Pouvons-nous même en conclure que nous valons mieux que nos pères? Nullement. Le démon n'emploie ces moyens extraordinaires de séduction que pour dompter les âmes qu'il voit fortement enracinées dans la foi. Si donc il ménage et laisse si tranquilles la plupart des chrétiens de nos jours, c'est une preuve que leurs vertus ne l'inquiètent guère.

Digitized by Google

propre, et tu seras réduit ensuite à mendier les secours d'autrui. Tu passeras pour un aveugle et un insensé aux yeux des personnes qui savent juger sainement des choses de la vie, et, pour le vain motif d'une perfection chimérique, à laquelle tu ne pourras jamais atteindre, tu vas devenir la risée de tous ceux qui te connaissent. De longs et pénibles jeûnes, un lit arrosé de tes larmes, la compagnie des bêtes féroces, les injures du temps, les troubles de l'esprit, nul soulagement dans tes peines, tous les sens conjurés contre toi, voilà bien ce que tu éprouveras dans ton désert. Mais, ce n'est pas tout encore; tu auras pour toute habitation un antre ténébreux semblable à un tombeau, pour oreiller une pierre, des racines amères pour satisfaire ta faim, et l'eau d'une source boueuse pour étancher les ardeurs insupportables de ta soif. Au milieu de ces divers besoins, tu seras réduit à un abandon total, et, dans tes infirmités, dans tes langueurs, tu auras pour unique ressource..... le sais-tu bien?.... le désespoir. Mais, si après ces considérations, tu demeures encore obstiné dans tes propres sentiments, si tu ne te résous point à changer d'avis et à t'arrêter dans la voie funeste que tu suis, dès lors, j'y consens; va, cours te cacher dans ton affreux désert; va-t'en vivre au milieu des bêtes, puisque tu es incapable de savoir vivre avec les hommes, mais tu sauras, au moins, jeune imprudent, que le châtiment de ton aveugle fanatisme ne s'y fera pas longtemps attendre. »

Hugues n'avait point eu de peine à deviner, dès le commencement de cette harangue, quel en était l'auteur. Il aurait pu déjà remercier le père du mensonge de l'intérêt qu'il daignait prendre à son sort, mais, sachant par expérience qu'un seul acte de confiance en Dieu vaut mieux que tous les raisonnements avec le tentateur, pour le mettre en fuite et détruire l'effet de ses suggestions sur notre cœur, il se jette humblement à genoux et dit à Dieu, avec l'accent du plus filial abandon :

« C'est pour votre amour, ô maître adorable de l'univers, c'est uniquement pour vous plaire que j'ai dit un dernier

Digitized by Google

adieu au monde, à ma patrie et à mes parents. C'est le désir que j'ai eu, dès ma plus tendre enfance, de ne servir que vous seul qui me fait renoncer à tout ce que je possédais ici-bas, pour m'enfoncer, pauvre et inconnu, dans cette solitude; vous êtes le centre de mes affections, et vous serez ma dernière fin et ma récompense. Daignez, ô Seigneur, prendre soin de mes jours; soyez mon consolateur dans mes peines, mon soutien dans mes adversités, ma Providence dans mes divers besoins. Enfin, dans toutes les circonstances de ma vie, daignez me traiter avec cette tendresse affectueuse, dont vous usez à l'égard de vos enfants chéris. »

Le visiteur officieux n'avait pas attendu la fin de cette touchante prière du jeune homme; il s'était empressé de prendre la fuite, et Hugues put librement, après un court moment de repos, continuer sa marche vers les montagnes.

V

HUGUES PASSE PLUSIEURS ANNÉES DANS LA GROTTE D'UN SOLITAIRE. IL REÇOIT LE NOM DE FÉLIX, PUIS EST ORDONNÉ PRÊTRE.

(1150-1155)

Les recherches de notre Saint, pour trouver un asile qui répondît à ses désirs, furent d'abord infructueuses; mais, un jour, arrivé dans un pays[1] très-boisé, dont le nom n'est

(1) Les divers auteurs de la vie du Saint ne s'accordent pas sur le lieu de la solitude qu'il habita avant de venir se fixer à Cerfroid. Les uns, comme Macedo, Tarizzo, Ribadeneyra, etc., le placent dans la forêt de Breteuil, près Clermont (Oise). Les autres, comme Dilloud, Ortéga, P. Prat, etc., disent qu'il se retira au nord de l'Italie, dans une contrée, dont la tradition ne nous a point transmis le nom. Ce dernier sentiment nous a paru préférable, car il s'accorde mieux avec le désir du prince, d'être éloigné de ses états, afin de demeurer plus facilement inconnu.

Digitized by Google

point venu jusqu'à nous, il apprit d'un pauvre bûcheron, que, dans un ermitage voisin, vivait un saint anachorète, que toute la contrée regardait comme son plus puissant protecteur auprès de Dieu.

Hugues se fait raconter et écoute avidement tout ce qu'on sait sur l'austérité de sa vie. Une voix intérieure lui dit que c'est là l'homme dont il a besoin, pour le former au nouveau genre de vie qu'il veut embrasser. Aussitôt son parti est pris; il ira trouver le vieil ermite, et le suppliera de l'accepter pour disciple. Un sentier qu'on lui indique, le conduit, à travers les halliers et les rochers, vers la demeure du solitaire. Le voilà en sa présence.

« La vue de l'homme de Dieu, le silence solennel qui l'environne, le souvenir de ses vertus, dont cette solitude est seule témoin, produisent sur l'âme ardente du jeune prince des impressions sublimes qui semblent l'élever au dessus du monde; par un mouvement spontané, il tombe aux pieds du saint vieillard, et le conjure d'appeler sur lui les bénédictions du ciel. Le pieux ermite, à son tour étonné de rencontrer un gentilhomme étranger dans un désert, où il voyait à peine quelque pâtre égaré, mais plus surpris encore de la noble candeur qui brille sur son front, de la vertu qui inspire ses paroles et dirige ses mouvements, bénit l'hôte que la Providence lui envoie, le presse tendrement sur son sein et n'exprime, d'abord, que par des larmes la joie dont son cœur est inondé[1]. » Il se hâte de l'introduire dans sa chétive demeure.

Hugues, encore tout ému, ouvre son cœur au vénérable vieillard; il lui expose les motifs de son arrivée, les désirs qui l'ont pressé, dès son enfance, de quitter le monde, le haut rang qu'il y occupait, mais qu'il veut effacer maintenant de son souvenir, pour se consacrer irrévocablement à Dieu. Il le conjure, en conséquence, de vouloir bien lui permettre de demeurer avec lui dans ce désert, et il s'engage à lui obéir comme un disciple à son maître, comme un fils à son père.

(1) P. Prat.

Digitized by Google

Le saint homme ne pouvait plus longtemps fermer son cœur à celui qui lui ouvrait si généreusement le sien. Arrêtant avec bonté ses regards sur le jeune prince, il lui déclare que, dans sa conviction, Dieu l'appelle à remplir une grande mission dans son église pour le bien des fidèles, mais il ajoute qu'il devra s'y préparer, en effet, par un oubli constant et absolu de tout ce qu'il fut et de ce qu'il posséda jamais dans le siècle, et, pour lui faire sentir la nécessité de dépouiller entièrement le vieil homme et de revêtir l'homme nouveau, il change, dès ce moment, le nom de *Hugues* en celui de *Félix*[1] qui exprimait d'avance le bonheur sans égal dont allait jouir notre héros dans cette nouvelle phase de sa vie[2].

Heureux donc de se voir définitivement affranchi de la servitude du siècle, et libre habitant de la solitude, le vertueux jeune homme que nous appellerons désormais Félix, sembla commencer une nouvelle existence. Tout ce qu'il avait fait jusque-là pour Dieu n'était rien à ses yeux. Les

(1) Cette substitution d'un nom vulgaire à un nom princier était dans la pensée du sage directeur, une application de la maxime évangélique : *Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même.* L'abnégation de son disciple aurait été, en effet, bien imparfaite s'il eût continué à porter un nom qui lui rappelât sans cesse son ancienne splendeur. C'est la même considération qui a fait établir, dans la plupart des ordres religieux, et surtout dans les congrégations de femmes, la coutume salutaire de changer de nom, et, comme cette coutume ne paraît pas antérieure à l'époque de notre Saint, on peut croire que son exemple a contribué pour beaucoup à l'introduire dans les cloîtres.

Notre nom de famille qui a résonné tant de fois à nos oreilles depuis notre plus tendre enfance, ce nom que notre main a tracé si souvent, fait, pour ainsi dire, partie de notre être. Aussi quelle n'est point l'impression du jeune postulant lorsqu'en recevant le saint habit, il se trouve également investi d'un nouveau nom ! C'est pour lui l'indice du changement radical qui devra s'opérer désormais dans sa manière de voir et d'agir ; à mesure qu'il avancera dans la vie religieuse, il comprendra mieux encore l'opportunité de cette substitution qui remplace par le nom d'un saint ou d'un mystère de la religion, un nom souvent fort banal ; mais, d'autre part, combien peu de parents qui ne blâment cette mesure ! Il leur semble que leur enfant, leur frère ou leur sœur s'est dépouillé à leur égard de tout retour de tendresse légitime en quittant son nom de famille. Qu'ils se rassurent. L'amitié du religieux sera peut être moins expansive, mais elle n'en sera que plus sincère et plus durable.

(2) Felix qui Christum fortunis omnibus emit ;
Felix qui pectus tradidit omne Deo. (Greg. Naz.)

Digitized by Google

aumônes, les pénitences, les pieux exercices de Clairvaux n'avaient été pour lui que de simples essais, qui devaient le disposer à une vie plus parfaite. Aussi, dès lors, mit-il tous ses soins à étudier la conduite du vertueux anachorète. Il imitait son jeûne, ses austérités, ses veilles; il passait avec lui de longues heures en prières, et, le jour ne lui paraissant pas suffisant pour ce saint exercice, il y consacrait encore une partie de la nuit. Félix, en un mot, parcourait à grands pas les voies de la perfection, sous la conduite de ce guide expérimenté, qui en avait si bien exploré lui-même toutes les avenues et pratiqué tous les sentiers.

Lorsque notre fervent athlète eut ainsi passé quelques années, dans la pratique des plus hautes vertus, son maître fut inspiré du Ciel de l'engager dans les ordres sacrés. Félix n'avait jamais osé y prétendre, car il s'estimait indigne d'un caractère qui doit être soutenu par une vie angélique. Il fit, d'abord, une assez vive résistance, sans toutefois, sortir des bornes de la soumission et du respect. Il allégua le peu de dispositions de son âme, son défaut de lumières et de vertus; mais, malgré la violente opposition de sa profonde humilité, il lui fallut enfin obéir à la volonté du Ciel, manifestée par la voix de son directeur.

Après une exacte préparation pendant laquelle l'idée de son indignité vint encore, plus d'une fois, traverser son esprit, notre Saint reçut enfin, dans la ville voisine,[1] mais non sans avoir passé successivement par tous les ordres inférieurs, le caractère sacré du sacerdoce. La piété, le respect, la crainte et l'amour de Dieu qui, en ce moment

(1 Bien que nous ne puissions pas dire le nom de la ville épiscopale où a eu lieu l'ordination de saint Félix de Valois, nous n'avons pas hésité, à la suite de Dilloud et d'Ortéga, d'admettre que notre Saint a été fait prêtre dans cette époque de sa vie, que nous décrivons en ce moment. Le P. Prat, sans oser se prononcer tout à fait à cet égard, partage, cependant, ce sentiment, car il fait observer que Félix, devenu supérieur du couvent de Cerfroid, a dû être déjà prêtre, vu que la règle exigeait le sacerdoce comme une condition essentielle pour les supérieurs des maisons de l'Ordre. Or, comme aucune chronique ne mentionne son ordination à Cerfroid, il s'ensuit évidemment qu'elle a dû avoir lieu pendant son séjour en Italie. Cette contrée possédait déjà alors beaucoup de siéges épiscopaux ; il y en avait jusque dans les plus petites villes.

Digitized by Google

solennel, remplissaient son âme et se manifestaient dans son extérieur, édifièrent singulièrement les heureux témoins de cette touchante cérémonie. On croyait voir, dans toute sa personne, un rayonnement des grâces que le Saint-Esprit versait dans son cœur.

En se vouant au service des autels, Félix de Valois achevait de rompre les derniers liens qui pouvaient encore le rattacher au monde et à ses parents. Jusque-là, en effet, il ne se trouvait point dans une impossibilité absolue de rentrer au sein de sa famille, de recouvrer l'héritage de ses pères, et peut-être même d'arriver au faîte des grandeurs, à la dignité royale ; l'absence d'enfants mâles, à la cour de France, aurait pu lui donner cet espoir[1]. Mais voilà que toutes ces hypothèses ont perdu leur fondement; la consécration sacerdotale vient de creuser entre lui et le monde un abîme infranchissable et, par l'imposition des mains de l'Evêque, il est devenu, sans retour, le ministre de Dieu et de sa sainte Eglise.

VI

APRÈS LA MORT DU SAINT VIEILLARD, FÉLIX PASSE ENCORE QUELQUES TEMPS DANS SA GROTTE, PUIS IL REVIENT EN FRANCE.

(1155-1160)

Nous ne parlerons point ici des mortifications corporelles que Félix, devenu prêtre, crut devoir ajouter à celles qu'il avait déjà pratiquées, mais, nous dirons les rigueurs qu'il exerça sur les puissances de son esprit.

Son vénérable maître, parfaitement instruit des voies intérieures qui mènent à la perfection, avait voulu sou-

(1) Le Bréviaire Romain dit au 20 novembre : *Voluit sacris initiari, ut omnem regni, à cujus successione, jure legis salicæ, non longè distabat, spem sibi præcideret.*

Digitized by Google

mettre sa constance à diverses épreuves. Tantôt il lui imposait des travaux qui paraissaient inutiles et même contraires à la raison, tantôt il l'occupait à des fonctions basses et humiliantes pour la nature. Quelquefois il lui donnait coup sur coup des ordres contradictoires sans expliquer, d'aucune façon, les motifs de ces brusques changements de sa volonté. En exerçant ainsi l'obéissance de Félix, il voulait s'assurer que sa piété était solide et ses désirs d'arriver à la perfection sincères et véritables. Car l'obéissance, nous le savons, est la pierre de touche de la vertu; point d'illusion possible avec elle, point de dissimulation et de déguisement que son influence ne fasse disparaître.

Toutes les épreuves dont nous venons de parler, et que d'autres eussent prises peut-être pour les bizarreries d'une vieillesse chagrine et importune, Félix les supporta avec une patience si humble et une si parfaite soumission de jugement, qu'il ne lui échappa jamais une parole, un signe qui pussent dénoter en lui ni murmure, ni désapprobation. Le vieillard put donc reconnaître que c'était réellement l'esprit de Dieu qui seul animait et dirigeait son jeune disciple. Dès lors il redoubla pour lui d'estime et d'affection; bientôt même l'intimité devint si étroite entre ces deux âmes que, s'épanchant, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, elles se communiquaient mutuellement les grâces singulières dont le Ciel se plaisait à les favoriser.

Ce fut dans un de ces délicieux entretiens, que l'ermite fit à notre Saint une confidence douloureuse : « Mon fils, lui dit-il, Dieu m'a fait connaître que notre séparation est proche; le terme de mes jours est arrivé. Je dois vous quitter, pour aller comparaître devant le Seigneur. Mes iniquités, il est vrai, sont nombreuses, mais j'ai la douce confiance qu'elles m'ont été pardonnées et que le souverain Juge, en prononçant ma sentence, aura plus égard à sa miséricorde qu'à mes faibles mérites. Priez, mon fils, pour que votre père et votre ami ne soit pas exclu de la gloire éternelle. »

Félix qui ne s'attendait point encore à cette ouverture,

Digitized by Google

en fut, d'abord, vivement affligé, mais son âme était trop unie à Dieu, trop soumise aux décrets de sa Providence, pour se laisser abattre par aucun des événements de la vie. Etouffant donc sa première émotion, et levant les yeux au ciel : « Seigneur, dit-il, que votre adorable volonté s'accomplisse! » Puis il demanda au saint homme ses derniers conseils sur la conduite qu'il devait tenir, après leur séparation.

Le bon vieillard, admirant dans son élève le nouveau triomphe que la grâce venait de remporter sur la nature, n'hésita point à lui répéter de la part de Dieu qu'il était appelé à une grande mission : « mais, ajouta-t-il, le moment de la remplir n'est point encore venu; quand vous aurez passé dans la solitude beaucoup d'autres années, c'est alors que le Seigneur vous révèlera ses desseins d'une manière plus expresse. » Puis, étendant sur lui ses mains pour le bénir : « Courage, mon fils, lui dit-il, persévérez dans la carrière où vous êtes entré; la vie solitaire est pour vous la meilleure préparation aux destinées qui vous attendent. »

Après ces paroles prophétiques le pieux anachorète, sentant ses forces le quitter, pria Félix de lui administrer les derniers sacrements. Il les reçut avec une ferveur angélique. Son visage rayonnait d'une joie toute céleste, des larmes d'attendrissement coulaient de ses yeux et ses lèvres murmuraient des paroles d'amour. Son cœur palpitait au contact de son bien-aimé, et quand Félix, récitant à ses côtés les prières de l'agonie, lui eut fait entendre ces solennelles paroles : « Partez, âme chrétienne, allez habiter au séjour de la paix, dans la sainte Sion, » alors, jetant un dernier regard sur son crucifix, il poussa un léger soupir et s'endormit paisiblement du sommeil de la mort. Ainsi meurent les élus du Seigneur, rien ne trouble la sérénité de leurs derniers moments!... »

Félix, demeuré seul, passa encore quelques années dans cette grotte, qui lui rappelait de si touchants souvenirs. Les précieux conseils qu'il avait reçus ne s'effacèrent jamais de son souvenir; souvent, pendant son sommeil, il croyait voir et entendre le saint vieillard; il lui donnait encore le

Digitized by Google

nom de Père; il lui promettait de vivre toujours comme lui éloigné du monde et livré aux exercices de la prière et de la pénitence; ses dernières prédictions surtout le préoccupaient, non point qu'il voulût pénétrer les secrets du ciel, ni anticiper sur les moments, dont il est dit que le Père éternel s'est réservé à lui seul la disposition, mais, il se sentait tout confus, à la pensée que Dieu daignât le choisir pour être dans son Eglise un instrument de sa Providence. Il ne voyait en lui-même qu'un misérable pécheur, sans talent comme sans vertu, plutôt capable de ruiner une sainte entreprise que de la mener à bonne fin. Or, c'était précisément cette basse opinion, que notre pieux Félix avait de lui-même, qui le rendait plus digne du choix du Très-Haut.

Le souverain Seigneur prend plaisir à descendre de son trône, pour rechercher et mettre en lumière les âmes humbles, qui se cachent sous le boisseau; aussi tirera-t-il bientôt notre Saint de l'obscurité du désert, pour lui faire jouer un rôle important sur la scène du monde.

Pour atteindre cette fin, Dieu lui inspira un vif désir de revoir la France sa patrie, et il accompagna cette inspiration d'une lumière intérieure qui ne permit point à Félix d'en méconnaître l'origine. L'humble et docile ermite se fit donc un devoir d'abandonner les lieux témoins de ses premiers essais dans la vie solitaire; mais, avant de partir, il va s'agenouiller encore une fois sur la tombe de son maître vénéré. Il l'arrose de ses larmes, et, bien persuadé que ce bon père jouit déjà du bonheur céleste, il le prie, il le conjure de guider ses pas dans la voie nouvelle qu'il va parcourir. Il se relève, plein de force et de courage, et, le bâton de voyage à la main, muni d'un léger viatique, il se dirige hardiment vers les Alpes.

Sa fervente prière avait été exaucée, et l'ange du Seigneur qui, au rapport des premiers historiens de notre Saint, s'était rendu visible à ses yeux, accomplissait à son égard les mêmes offices de charité que l'archange Raphaël avait jadis remplis auprès du jeune Tobie. Il l'avertissait dans les dangers, il le soutenait dans ses fatigues.

Digitized by Google

Fidèle aux indications du céleste messager, Félix eut bientôt franchi tous les obstacles d'un si long voyage, et, après plusieurs jours de marche, il arrivait précisément sur les confins de son pays natal, où nous allons le retrouver.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 168.

PHD. VLES & BARRET

INNOCENTIVS Beatos IOANNEM de Matta Doctorem et Felicem Valesium candidis vestibus Cruce signatis induit, Ordinem declarat, eumq sui Pontificatus optimas primitias appellat. 12

Innocent revêt le bienheureux Jean de Matha, docteur, et Félix de Valois de vêtements blancs, ornés d'une croix ; il approuve leur Ordre qu'il appelle les heureuses prémices de son pontificat.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME

I

SUCCESSION DE SEIGNEURS DANS LE VALOIS PENDANT L'ABSENCE DE FÉLIX. CHATIMENT PROVIDENTIEL DU DIVORCE DE RAOUL LE VAILLANT.

(1160)

Le comté de Valois avait subi bien des révolutions, depuis le départ de Félix.

La conversion de Raoul, le pardon du Pape, la rechute du comte, et sa persévérance dans des liaisons criminelles avec la belle-sœur du roi, avaient rempli l'intervalle qui s'écoula entre les années 1142 et 1147. Mais, à cette dernière époque, qui fut celle de la mort de la vertueuse Éléonore, Raoul se réconcilia avec saint Bernard, et obtint, par son entremise, d'être relevé de la dernière excommunication qu'il avait encourue. Sa seconde union fut légitimée, et il rentra solennellement dans le giron de l'Eglise.

Le comte s'appliqua, dès lors, aux œuvres de piété et de miséricorde. Il embellit, au diocèse de Soissons, la célèbre abbaye de Long-Pont, dont il bâtit l'église[1] à ses frais. Il

(1) Elle fut admirée longtemps comme un des plus beaux édifices sacrés du royaume. Elle avait 328 pieds de long, sur 84 de large; la travée qui séparait le chœur de la nef avait 154 pieds de longueur. Elle ne fut dédiée, qu'en 1226, et, quoiqu'elle ne soit plus qu'une ruine, elle mérite encore l'examen des cœurs religieux et amis des arts. La comtesse Adèle d'Aquitaine voulut avoir elle-même, près de l'abbaye, une habitation où elle pût venir jouir de temps en temps, du

Digitized by Google

fonda le monastère du *Lieu-Restauré*, et combla de ses bienfaits les religieux de Saint-Jean-les-Vignes de Soissons, ceux de Saint-Arnoul de Crépy, et l'Ordre entier de Cluny.

Nommé régent du royaume, avec l'abbé Suger, au départ de Louis-le-Jeune pour la Terre-Sainte, il s'acquitta de cet emploi avec une sagesse et une intégrité qui lui acquirent l'estime publique et jetèrent sur ses antécédents un voile que ses contemporains n'osèrent pas soulever; la mémoire d'Eléonore demeura ensevelie dans l'oubli, avec le nom de son fils disgracié et déshérité[1].

Raoul fut entretenu dans ses bonnes dispositions de piété et de religion par les moines de Saint-Arnoul de Crépy qui, ayant maintes fois ressenti les effets de sa générosité, lui en témoignèrent constamment leur reconnaissance, avec un dévouement que rien ne pouvait refroidir. Quand le prince parut toucher à sa fin, ces religieux redoublèrent de zèle auprès de sa personne, et lui fournirent toutes les consolations et les secours spirituels qui pouvaient assurer le repos de sa conscience. Ce fut entre leurs mains que Raoul rendit l'esprit en 1151.

On n'oublia rien à Crépy pour célébrer ses obsèques avec la plus grande pompe. Son corps fut inhumé à Saint-Arnoul de Crépy, dans l'endroit qui avait servi de sépulture aux comtes ses prédécesseurs. Dans tout l'ordre de Cluny, on lui rendit les honneurs réservés aux têtes couronnées.

spectale édifiant de la vie des religieux. On montrait encore, dans le siècle dernier, quelques débris de cette maison et, présentement même, une partie des anciens jardins de l'abbaye porte le nom de *la Comtesse*. (M. Lequeux. Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon).

(1) Quelques légendes donnent à Raoul IV, de son mariage avec Eléonore, outre ce fils qui fut saint Félix, une fille, nommée d'abord Elisabeth, qui aurait pris le nom de Rose, en entrant dans l'abbaye de Chelles, près Paris, où elle embrassa la vie religieuse. Il y est dit qu'après avoir passé plusieurs années à Chelles, dans les exercices d'une vie édifiante, elle fonda, dans le diocèse de Sens, un monastère de filles, à Rosoy en Gâtinois. Carlier, qui parle de ces légendes, ajoute: « Il y a encore présentement à Rosoy un pèlerinage, qui existe depuis le temps, et où la fondatrice fut déclarée sainte, sous le nom de sainte Rose. » Carlier dit avoir des motifs, pour croire que cette sainte n'était ni fille de Raoul ni sœur de saint Félix de Valois. Nous manquons nous-même de documents à cet égard.

Digitized by Google

Telle fut la fin de Raoul IV, comte de Vermandois et de Valois. « Prince aussi excellent, dit Carlier, dans le cabinet qu'à la tête des troupes, mais plus parfait encore s'il eût eu la force de secouer le joug de cette passion tyrannique, qui le rendit l'objet des censures de l'Eglise et du blâme des gens de bien. Naturellement pieux et libéral, il sut, au moins, racheter par des aumônes les fautes de sa vie et emporta dans le tombeau l'estime et les regrets de tous les ordres de l'Etat. »

Raoul IV laissait, en mourant, deux enfants en bas-âge qu'il plaça sous la tutelle de Valéran, son neveu, comte de Meulan. Raoul V n'avait point encore alors un an accompli, et Elisabeth, sa sœur aînée, n'avait guère que deux ans. En outre, la comtesse Adèle était enceinte d'une seconde fille qu'elle mît au monde, peu de jours seulement après le décès de son mari. Cette enfant, reçut, au baptême, le nom d'Eléonore[1].

Valéran étant mort avant que ses pupilles eussent atteint leur majorité, la charge de tuteur fut confiée à Yves de Nesles, comte de Soissons, qui s'acquitta de ces fonctions avec autant d'intégrité que de zèle; mais, il ne put, malgré tous ses soins, délivrer Raoul le Jeune d'une lèpre hideuse, qui, jointe à d'autres infirmités, le précipita au tombeau vers l'an 1166. Il fut inhumé dans le cloître de l'abbaye de Long-Pont.

(1) Quelques auteurs ont prétendu que la seconde femme de Raoul IV mourut du vivant de son mari, et que ce seigneur épousa, en troisièmes noces, Laurence d'Alsace, laquelle survivant à Raoul, aurait ensuite épousé Henri, comte de Namur et de Luxembourg, et serait morte en 1170 ; mais ce sentiment, appuyé sur une ancienne généalogie des comtes de Flandre, et sur la chronique de Guillaume de Nangis, paraît faux à Carlier. « Il est certain, dit-il, que Petronille (Adèle) eut, de son mari, une fille posthume, la comtesse Eléonore ; ce qui détruit tout ce qu'on peut avancer en faveur du troisième mariage du comte Raoul IV. L'auteur de la généalogie susdite a été induit en erreur par l'alliance contractée entre Philippe d'Alsace et Elisabeth, fille aînée de Raoul. » Le sentiment de Carlier a été suivi par Dutillet et, de nos jours, par le P. Prat et par M. le docteur Bourgeois dans son histoire de Crépy. Cependant on a dû remarquer, dans notre introduction, que l'*Annuaire de la Société de l'Histoire de France*, pour 1855, parle aussi de trois épouses pour Raoul.

Digitized by Google

Ce prince avait été marié à Marguerite d'Alsace, mais il n'en eut point d'enfants, et sa sœur Elisabeth, déjà mariée à Philippe d'Alsace, comte de Flandre, hérita de ses domaines. La possession en fut même garantie à la maison de Flandre par un diplôme de Louis VII, confirmé par Philippe-Auguste; mais, à la mort d'Elisabeth, décédée en 1182, sans postérité, le roi de France, craignant la puissance du comte de Flandre, le força, les armes à la main, de céder à Eléonore, fille posthume de Raoul IV, les comtés de Valois et de Vermandois.

La comtesse Eléonore, née en 1151, joignait à une piété tendre et affectueuse un esprit cultivé. Elle combla de ses libéralités divers monastères, dota plusieurs églises, et donna le premier exemple d'un revenu fixe affecté à des léproseries et à d'autres établissements de charité. Les sciences et les lettres se ressentirent aussi de sa munificence et de sa protection. Elle avait été mariée cinq fois, mais elle ne laissa point d'enfants, et, après sa mort arrivée en 1216, Philippe-Auguste prit possession de ses biens, comme étant son plus proche parent, et les réunit au domaine de la couronne. Le roi et la comtesse avaient pour souche commune Henri I^er^, fils de Hugues Capet. Carlier nous assure que de son temps, c'est-à-dire, au milieu du XVIII^e^ siècle, la mémoire de la comtesse Éléonore était encore en grande vénération dans tout le Valois[1].

(1) Voici ce que dit M. Gomart (Essai hist. sur la ville de Rib., II, 84.) au sujet de cette comtesse Eléonore : « Raoul le Vaillant, comte de Vermandois et de Valois, avait laissé deux filles, Elisabeth qui épousa en 1159 Philippe d'Alsace et Aliénor ou Eléonore, qui eut successivement cinq maris, sans laisser pourtant de postérité : Godefroy de Namur; Guillaume, vicomte de Nevers; Mathieu, comte de Boulogne; Mathieu de Beaumont; Etienne de Sancere, fils d'Etienne comte de Champagne. On a mis en doute le cinquième mari, mais une charte de 1216 (Bibliot. nationale), où comparaissent Etienne de Sancere et Aliénor de Vermandois, tranche la question. Mise en possession des comtés de Vermandois et de Valois, par les armes du Roi de France, Philippe-Auguste, Eléonore prit le titre de comtesse de Saint-Quentin et dame de Valois, et fit battre monnaie à Saint-Quentin. On trouve son nom parmi ceux des seigneurs français qui conseillèrent au Roi, en 1202, de ne faire ni paix ni trêve avec le Roi d'Angleterre. Elle mourut en 1216 à un âge avancé, dans son château dit *de la comtesse*, et son

Digitized by Google

Avec elle s'éteignit la maison des seigneurs de Valois-Vermandois, commencée par Hugues le Grand. Cette branche n'avait manqué ni de gloire, ni de puissance, ni de richesses, et voilà cependant qu'après trois générations tous les rejetons qu'elle a produits sont couchés dans la tombe ! Une extinction si rapide n'est-elle pas une leçon de la Providence? Dieu se joue des vains calculs des hommes; il leur apprend, à leurs dépens, que la justice seule élève les nations, les familles, les individus, tandis que le vice et l'iniquité les rendent misérables.

Raoul IV avait cru pouvoir impunément briser deux existences; il espérait perpétuer son nom et sa fortune par une nouvelle famille, mais les enfants que lui donne l'étrangère ne répondent nullement à ses espérances; une stérilité sans exemple vient, comme un souffle brûlant, dessécher cette tige naissante. Raoul V ne laisse dans l'histoire d'autre trace que le souvenir de son incurable maladie et de sa mort prématurée. Au contraire, ce fils premier-né que le comte de Valois avait voulu plonger dans un éternel oubli, vivra à jamais dans la mémoire des hommes. Son nom, revêtu d'une gloire immortelle, transmettra seul aux âges futurs le souvenir des belles qualités et de l'humble repentir de Raoul le Vaillant.

corps fut inhumé à l'entrée de l'église du parc aux dames, d'après Colliette; mais sa sépulture dans le cloître de Long-Pont paraît plus probable, car un manuscrit de la Bib. nat. rapporte, parmi les épitaphes de l'abbaye de Long-Pont, celle de la comtesse Aliénor, dans la partie du cloître que l'on appelait *de la lecture*, à côté de son frère Raoul, non loin de la porte de l'église, dans l'épaisseur du mur. »

Digitized by Google

II

ARRIVÉE DE FÉLIX DANS LE VALOIS. GENRE DE VIE QU'IL MÈNE DANS SON ERMITAGE. NOUVELLES TENTATIONS DU DÉMON.

(1160)

Le Valois était encore possédé par la maison de Flandre lorsque Félix, comme un autre Alexis, vint chercher une retraite obscure dans la contrée où sa naissance lui donnait droit de régner. Au reste, tout contribuait à favoriser son étrange dessein. Le bruit de sa mort qui s'était répandu, les guerres intestines, les croisades, les épidémies, qui avaient décimé la génération témoin de son enfance, l'altération qui s'était produite sur les traits de son visage, par suite de ses longues austérités, son langage, le costume qu'il portait, tout, en un mot, éloignait de l'esprit des peuples le souvenir du fils de la comtesse Éléonore de Champagne, et empêchait de reconnaître un prince du plus haut rang, sous les habits du pauvre ermite que l'on voyait arriver de si loin.

A cette époque, la moitié à peu près du territoire français était occupée par de vastes forêts, où les rois, les princes et les seigneurs se livraient avec ardeur aux plaisirs de la chasse. Le comté de Valois, sous ce rapport, ne le cédait à aucune autre province. Aujourd'hui même, malgré cette fureur de déboisement, qui a saisi nos modernes agriculteurs, on y admire encore les belles forêts de Compiègne, de Villers-Cotterets, de Chantilly, d'Erménonville et autres. Il n'était donc point difficile à notre Saint de trouver, dans cette contrée, un séjour conforme à ses goûts et à ses désirs.

Dans le diocèse de Meaux, et sur les confins méridionaux du comté de Valois, se trouvait une sorte de vallée haute et boisée, que sa situation rendait alors presque inabordable.

Digitized by Google

L'accès en était fermé, au midi, par la rivière de Clignon, et, au couchant, par celle de l'Ourcq. Au nord et au levant, le bois se prolongeait sur une étendue de plusieurs lieues, et, comme la nature argileuse du sol permettait aux eaux pluviales d'y séjourner toute l'année, il en résultait un grand nombre de mares et d'étangs[1].

Ce fut là que Félix de Valois, sous l'impulsion du guide céleste qui le dirigeait, vint choisir sa demeure. Après avoir erré quelque temps dans la forêt, il trouva enfin, dans un pli du terrain, une hutte abandonnée assez spacieuse pour lui servir d'habitation. Il s'y fixa, bien résolu d'en faire aussi son tombeau.

Ce séjour était, à la vérité, fort incommode; néanmoins il devint bientôt, pour le fervent anachorète, comme un paradis de délices. Il y était séparé de tout commerce avec les hommes, mais sa pensée et ses désirs se dirigeaient d'autant plus facilement vers le ciel. Félix semblait même élevé au-dessus de toutes les nécessités de la nature. Il imposait à son corps tant de privations qu'il vivait et se soutenait comme par miracle; des racines amères, des fruits sauvages, des herbes crues ou bouillies dans l'eau faisaient toute sa nourriture. Il avait pour tout breuvage un peu d'eau qu'il allait puiser au loin, pour faire acheter à son corps, par la fatigue du chemin, le faible soulagement qu'il lui accordait; il aurait pu, sans doute, approcher sa cellule de cette source, mais il eût craint de donner trop à la délicatesse de la nature. Son sommeil était à peine de quelques heures; la terre nue lui servait de couche, un tronc d'arbre était son oreiller.

Les saints mettent leur bonheur à refuser au corps les satisfactions qui peuvent l'amollir et le perdre, et, quand ils se voient réduits à céder à ses justes réclamations, ils le font avec tant de réserve et de précautions, que les adou-

(1) Depuis lors, ces lieux ont changé d'aspect; le fond des vallées s'est beaucoup élevé, les marécages ont disparu en partie, des portions de bois ont été arrachées pour faire place à une culture plus ou moins heureuse.

Digitized by Google

cissements qu'ils lui accordent sont encore mêlés de quelque amertume.

Une vie si dégagée des sens permettait à notre Saint de connaître de plus en plus le don de Dieu, d'en goûter les ineffables douceurs, et d'entretenir avec le ciel un commerce plein de charmes. « Environné des lumières de la foi, il en contemplait les grandeurs et les beautés; son âme errant, pour ainsi dire, de vérité en vérité, admirait tour à tour, dans les ravissements de l'extase, les attributs de la divinité, le mystère d'un Dieu trois fois saint, le grand œuvre de la Rédemption, les mystères de la vie mortelle du Sauveur, les destinées de l'homme dans le gouvernement de la Providence, les combats de l'Eglise et le bonheur des enfants de Dieu.

« Lorsque, descendue de ces hauteurs sublimes de la foi, son âme s'arrêtait, un instant, sur la terre, les grandeurs et les pompes du monde lui apparaissaient comme des hochets d'enfant, qu'elle dédaignait. Elle s'attristait au souvenir des petites et puériles préoccupations qui absorbent des hommes appelés à de si grandes destinées; du vide et de la vanité des affections qui affament, plutôt qu'elles ne les remplissent, des cœurs créés pour aimer un Dieu. Félix, dans ces moments, aurait voulu avoir autant de cœurs qu'il y avait d'ingrats parmi les hommes, pour réparer leur injustice, et rendre au Seigneur la gloire qu'ils lui ravissaient[1]. »

Néanmoins, au milieu de ces douceurs de la contemplation, notre solitaire ne laissait pas d'avoir de rudes combats à soutenir. Le démon qu'il avait vaincu dans sa première solitude, essaya de le surmonter dans cette nouvelle retraite. Comme Félix se trouvait actuellement dans son pays, au milieu de ses parents, et non loin de cette cour de Champagne dont il avait autrefois partagé les fêtes, le tentateur se flatta de pouvoir, à l'aide de ces circonstances, réveiller plus facilement en lui les appétits de la sensualité.

(1) P. Prat.

Digitized by Google

Il attira d'abord son attention sur les austérités qu'il avait jusque-là pratiquées, essayant de lui persuader qu'il ne pourrait point résister longtemps encore à toutes ces rigueurs. Il lui dit qu'après tout, le Dieu des chrétiens ne se repaît point, comme ceux des infidèles, de la chair et du sang des hommes; que, du reste, il lui avait donné déjà des marques bien suffisantes de sa fidélité dans une première solitude, et qu'il pouvait bien, sans scrupule comme sans danger, se relâcher un peu de cette vie pénitente; que Dieu, en le tirant du fond de l'Italie, pour le ramener en France, ne pouvait avoir eu d'autre desssein que de lui faire reprendre le haut rang dont il s'était dépouillé dans un élan de ferveur inconsidérée, et qu'il l'avait conduit dans ce désert du Valois, pour lui rendre plus facile sa rentrée dans la possession de ses Etats.

Il lui donna l'assurance que tous ses anciens sujets seraient très-flattés de le reconnaître pour leur souverain, et de lui rendre leurs hommages; que toute la cour de France serait dans la jubilation, en apprenant son retour, et en voyant, pour ainsi dire, ressusciter un prince du sang royal qui avait passé pour mort; il ajouta que le roi son cousin le comblerait des marques d'une sincère affection, et que sa sœur elle-même, qui gouvernait alors le Valois, serait très-heureuse de lui remettre l'héritage paternel, comme au fils aîné de Raoul-le-Vaillant. Enfin, il n'oublia rien, rien de tout ce qu'il crut pouvoir toucher son cœur, séduire son esprit, et, en un mot, surprendre sa vertu.

Félix connaissait toute la malice de l'esprit de mensonge et de ténèbres; il était accoutumé à le vaincre par la prière et la vigilance. Il n'eut pas beaucoup de peine à résister à ces nouvelles attaques : « On me vante, dit-il, les délices des cours, mais ne sais-je donc point moi-même ce qu'il en est? Hélas! le plus souvent, le vice y triomphe sous le masque de la vertu; les espérances y sont incertaines, les récompenses bien rares et les chutes fréquentes. Que sont, en comparaison de la délicieuse paix que j'ai déjà goûtée dans la solitude, les plus généreuses faveurs d'une main

Digitized by Google

royale? Quel prix peuvent-elles avoir, puisqu'il faut endurer pour les acquérir tous les dévorants soucis d'une longue attente? Qu'on ne me parle point de l'exercice de la puissance, ni de la possession de la fortune. Oh! ce sont là de sérieux obstacles à une vie meilleure; ce sont des liens qui rivent l'âme à la terre, et l'empêchent d'être fidèle à la voix de Dieu, dont on distingue si difficilement les sons dans le tumulte des affaires, et dans les conversations avec les partisans du monde. »

Ce fut donc bien en vain que le tentateur s'efforça de séduire le fervent cénobite par tout ce vain étalage de biens et de grandeurs qu'il avait fait briller à ses yeux. Il y perdit sa peine; aussi n'osa-t-il point le harceler longtemps. Félix, en effet, se trouva tout à coup délivré de ces luttes toujours importunes, lors même qu'elles ne sont point dangereuses; et, comme il avait de bonne heure soumis à la direction de l'esprit les inclinations de la nature, qui seules auraient pu servir, en lui, d'auxiliaires aux suggestions du démon, il lui fut de plus en plus facile de repousser les traits de son ennemi.

III

CAUSES DIVERSES DES DÉLAIS DE LA PROVIDENCE DANS LA FONDATION DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ

(1160-1193)

Félix faisait de l'oraison son occupation habituelle dans la solitude. C'était l'aliment de son âme, le soutien de sa vie. C'était là que Dieu lui donnait les plus vives lumières sur nos saints mystères; là aussi, il lui communiquait ses desseins et le faisait pénétrer dans les secrets de l'avenir.

Les décrets de Dieu ne s'exécutent point tout à coup, et, bien qu'il les ait formés de toute éternité, il ne les accom-

Digitized by Google

plit que dans le temps; s'il en instruit quelquefois les hommes par avance, ce n'est que pour exciter leurs désirs et pour les engager à le presser lui-même, par l'ardeur de leurs prières, à réaliser enfin ses promesses. C'est ce que nous découvrons surtout dans le plus auguste de nos mystères, celui de l'Incarnation du Verbe.

Dès la chute de l'homme, Dieu avait promis un Rédempteur. Il renouvela plusieurs fois cette promesse, dans le cours des âges. Néanmoins, ce ne fut que dans la plénitude des temps, et, après quatre mille ans d'attente et de soupirs enflammés, que Dieu combla, enfin, les vœux des patriarches, des prophètes, et de tous les justes de l'ancienne loi; et les théologiens, voulant nous donner la raison de cette conduite de la Providence divine, nous apprennent que si Dieu eût accompli plus tôt ce chef-d'œuvre de sa puissance l'homme coupable n'aurait pas senti suffisamment la profondeur de ses misères, ni le mérite infini du remède qui devait y être appliqué.

Or, si de ce prodige d'amour, qui surpasse tous les autres, nous passons à la considération de faits moins éclatants, nous verrons que le Seigneur garde toujours le même ordre dans la distribution de ses bienfaits, et que, lorsqu'il lui a plu de réaliser quelque grand dessein, il y a toujours préparé les hommes, longtemps à l'avance, par des événements qui devaient en être le prélude et comme le coup d'essai.

Cette remarque peut s'appliquer parfaitement, ce nous semble, à l'établissement de l'Ordre de la très-sainte Trinité, pour la rédemption des captifs. Ici, le délai imposé par le Seigneur à l'action de sa Providence, n'avait plus précisément pour but de convaincre ces malheureux de la gravité de leurs infortunes. Hélas! ils ne les ressentaient que trop, puisqu'un illustre orateur, Bossuet, a pu dire, que ce qui approche le plus, en ce monde, de l'horrible captivité de l'homme sous la tyrannie du démon, c'était la condition des esclaves chrétiens, dans les cachots des musulmans; mais, ce retard apporté au soulagement de tant de maux,

Digitized by Google

forçait les pauvres captifs, et ceux qui les pleuraient sur le sol de la patrie, à reconnaître que la main du Seigneur pouvait seule améliorer leur sort. Dès lors, ils rentraient en eux-mêmes et recouraient à Dieu par d'ardentes supplications.

Mais, pour exercer sa miséricorde sur son peuple et le délivrer, il fallait au Seigneur de dignes instruments de ses volontés, des hommes capables de marcher hardiment sur les traces sanglantes du souverain Rédempteur, et sa main divine devait les façonner à loisir à cette vie de continuels sacrifices, par une longue préparation au sein de la solitude.

A ces deux premières raisons du délai apporté par le Très-Haut dans le soulagement des captifs, nous croyons pouvoir en ajouter une troisième.

Nous avons dit qu'un des buts des Croisades était, du moins dans l'intention de l'Eglise, la délivrance de ses enfants devenus esclaves. Les chefs de ces expéditions d'outre-mer avaient donc essayé de rompre les chaînes de leurs frères; mais, soit que ces princes, trop souvent occupés sur le sol de l'Asie de plaisirs sensuels et d'intérêts purement temporels, eussent été bientôt rejetés par le Seigneur comme impropres à l'achèvement de cette œuvre, soit que des guerriers bardés de fer et portant des armes meurtrières, fussent, par la nature même de leur condition, incapables d'accomplir avec succès une mission toute de paix et de charité, les croisés n'avaient pu réaliser complétement les espérances qu'on avait fondées sur eux, et les plus prudents, les plus vertueux de ces guerriers n'étaient arrivés à délivrer, au prix de leurs propres souffrances, qu'un nombre trop restreint d'esclaves chrétiens.

La troisième Croisade, qui va de 1189 à 1193, était achevée depuis quelques années, mais avec aussi peu de profit que les précédentes, pour l'amélioration du sort des captifs, lorsque Dieu réunit, comme par la main, nos deux saints fondateurs dans la solitude de Cerfroid, pour les y préparer à l'établissement de leur Institut. Sa Providence

Digitized by Google

semblait vouloir attendre l'issue infructueuse des expéditions guerrières et du concours de la force armée, pour donner en spectacle au monde entier la merveilleuse fécondité d'une œuvre qui, ne comptant que sur les ressources de la charité privée, a pu cependant racheter plus d'un million d'esclaves chrétiens[1].

On peut en conclure que l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité a été réellement, ainsi que l'ont prétendu plusieurs auteurs, la continuation et comme l'achèvement de l'œuvre des Croisades, et, ce qui sert à prouver que cette substitution entrait vraiment dans le plan divin, c'est que, par le fait, l'habit que devront porter les adeptes du nouvel Institut, habit venu du ciel et donné aux saints fondateurs par l'illustre pape Innocent III, sera orné, comme celui des croisés, du signe sacré de la Rédemption, et cette croix, les religieux Trinitaires la porteront très-apparente sur la poitrine et sur le bras gauche, afin qu'elle leur serve et de cuirasse et de bouclier. Protégés par cette double armure, ils pourront, dans l'exercice de leur emploi, compter d'autant plus sur l'assistance du Dieu des armées, que leur main droite, au lieu de plonger le fer dans le sein de leurs frères, s'occupera uniquement, au contraire, à sécher leurs larmes et à bander leurs plaies. Mais, revenons à notre Saint.

Tandis que les guerriers chrétiens déployaient en Orient leur valeur au service de Dieu, et trop souvent pour leurs propres intérêts, Félix, naguère encore revêtu des mêmes armes, soutenait actuellement de rudes combats contre lui-même, et se préparait à sa nouvelle mission. Il n'avait eu, en se retirant dans le désert, d'autre but que de fuir le tumulte du monde, de vaquer librement aux devoirs d'un bon chrétien, et il y acquérait, en réalité, les solides vertus

(1) Par les renseignements que nous avons fournis dans la vie de saint Jean de Matha, on voit que l'Ordre de la très-sainte Trinité a racheté plus de 900,000 captifs, qui, joints aux 500,000 délivrés par les religieux de la Merci, font un total de 1,400,000 personnes rendues à la liberté par ces deux ordres depuis leur début au commencement du XIII[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e].

Digitized by Google

qui devaient être le fondement d'un admirable Institut.

Ce n'était toutefois qu'après quarante ans d'austérités, de méditations et d'ardentes prières, que le Seigneur allait lui faire entrevoir enfin les vues spéciales qu'il avait sur lui. Cette longue attente n'avait pas été une des moindres épreuves auxquelles il avait plu à Dieu de soumettre la fidélité de son serviteur; car, si fréquentes qu'eussent été jusque-là ses communications avec le ciel, toutes ces faveurs qui étaient comme un gage assuré de l'amitié de son Dieu, ne l'empêchaient pas, néanmoins, d'entrer dans la défiance de lui-même, et de se persuader que, si le Seigneur différait si longtemps d'exécuter ses desseins éternels, c'étaient, assurément, ses propres infidélités qui y mettaient obstacle. Ces pensées auraient pu troubler le repos d'une âme moins candide que la sienne, mais elles ne servirent qu'à le jeter lui-même dans une humble confusion, et, bien loin de voir diminuer sa confiance en Dieu, il sentit, au contraire, s'allumer dans son cœur un feu nouveau qui, le purifiant de plus en plus, ne lui laissait de force et de vie que pour aimer plus ardemment, chaque jour, le souverain bien.

Dieu daigna donc, au milieu des transports d'amour du fervent anachorète, donner quelque satisfaction à ses ardents désirs, et lui faire connaître la condition, les qualités et les vertus de celui qui devait être son coopérateur, dans la grande œuvre à laquelle il le préparait. Il reçut, dans le ravissement de sa prière, l'assurance formelle qu'un docteur de Paris, dont la vertu égalait la science, devait, sous peu de jours, venir le trouver dans son désert et y passer quelque temps, pour y attendre, avec lui, la déclaration des volontés du Ciel sur leurs communes destinées.

Au même instant, Jean de Matha recevait à Paris l'inspiration de chercher dans la paix de la solitude, et auprès du vertueux ermite, dont la renommée était arrivée jusqu'à lui, l'explication d'une vision mystérieuse qu'il avait eue pendant sa première messe, et le Seigneur, unique auteur de ce double prodige, trouvait une égale soumission de jugement dans ces deux hommes qui, ne possédant plus de volonté

Digitized by Google

propre, n'avaient plus aussi de mouvement que pour obéir ponctuellement à la direction qui leur venait d'en haut.

IV

FÉLIX REÇOIT AUPRÈS DE LUI SAINT JEAN DE MATHA. LEURS CONFIDENCES MUTUELLES.

(1193-1194)

Peu de jours après l'avertissement céleste dont nous venons de parler, et tandis que Félix en rendait encore au Ciel de ferventes actions de grâces, une voix retentit tout à coup au fond de son cœur, et lui dit : *Voici celui que tu attends.* Il sort à l'instant même de sa cellule, et va au-devant de l'hôte que la Providence lui envoie. Les deux serviteurs de Dieu se préviennent mutuellement; ils se saluent par leurs propres noms, sans que jamais ils se fussent connus, et ils se donnent le baiser de paix, avec une tendresse et une charité toutes fraternelles.

Il serait difficile d'exprimer la joie que leur causa cette première entrevue. Leurs cœurs savouraient déjà par anticipation toutes les délices d'une parfaite intimité. Jean de Matha se disposait à confier ses secrets à la discrétion de Félix; le saint vieillard, de son côté, se félicitait de pouvoir bientôt ouvrir son âme à l'ami que le Ciel avait daigné lui envoyer.

Félix introduisit le jeune docteur de Paris dans son ermitage, bien dépourvu, sans doute, d'ornements matériels et sensibles, mais riche en impressions de grâce et de piété. C'était là le sanctuaire, où Félix traitait chaque jour familièrement avec son Dieu. On y voyait une grande croix de bois, devant laquelle s'étant prosternés tous deux, ils préludèrent par une fervente oraison, aux importantes communications qu'ils allaient se faire.

Digitized by Google

Chacun d'eux aurait voulu passer sous silence les faveurs célestes dont il avait été l'objet, mais sachant, toutefois, l'un et l'autre, que si, d'une part, il faut dérober aux profanes la connaissance des mystérieuses opérations de Dieu dans les âmes, il est bon aussi, comme le disait l'archange Raphaël à Tobie, de divulguer, en certaines occasions, les prodiges de la bonté du Seigneur, pour exciter les hommes à le glorifier ; ils s'empressèrent d'entrer en conférence sur les sujets qui préoccupaient leurs esprits.

Jean de Matha commença le premier. Remontant à ses premières années, il fit connaître[1] à Félix la condition de ses parents, le don qu'il avait fait de son cœur à Dieu et à la Vierge Marie, son précoce amour pour les pauvres, les succès de ses études à Aix, puis à Paris, les liaisons qu'il avait contractées dans la capitale, les prodiges qui avaient eu lieu en sa faveur, et dont quelques-uns avaient été publics, l'apparition de l'ange, pendant sa première messe, l'appréciation qu'en avaient fait les assistants, les inspirations qu'il avait eues lui-même, après cet événement; enfin l'avis qu'il avait reçu du Ciel, de venir le trouver dans cette solitude, incommode, sans doute, à la délicatesse de la nature, mais où il espérait trouver lui-même la satisfaction de ses désirs. En même temps, il donna à son vertueux ami l'assurance qu'il venait à lui comme à un oracle que Dieu lui avait commandé de consulter, et comme à un maître auquel il abandonnait désormais la direction de sa vie.

« Félix, attentif à ce récit, admirait, dans le silence,

(1) Quelques auteurs croient que saint Jean de Matha n'a commencé à parler à saint Félix des premières années de sa vie, surtout des prodiges survenus à Paris, pendant sa première messe, que lorsqu'ils virent l'un et l'autre la croix bleue et rouge entre les cornes du cerf, comme nous le dirons bientôt. Saint Jean aurait alors fait violence à son humilité pour déclarer à son compagnon que déjà il avait été témoin à Paris d'un phénomène non moins remarquable, et qui pouvait servir à expliquer celui qu'ils avaient sous les yeux. Le rédacteur des leçons du Bréviaire romain au 8 fév. semble avoir adopté ce dernier sentiment. Il y est dit : *Cum Felix, ob rei novitatem miraretur, narravit ei Joannes visionem in primâ missâ habitam.*

Digitized by Google

par quelles voies mystérieuses le Seigneur se préparait cette âme privilégiée et la conduisait à quelque grand dessein. Il ne lui fut point difficile de comprendre que Jean de Matha n'était point novice dans la vertu, et que, loin d'avoir besoin de direction, il était déjà initié aux plus sublimes secrets de la vie mystique. Il le prit, non pour un disciple à diriger, mais pour un modèle à imiter; et, comme s'il l'eût suivi dans toutes les phases de sa vie, il lui accorda aussitôt une estime et une confiance égales au respect que son hôte vertueux lui avait témoigné. Il s'ouvrit à lui tout entier et lui fit, des diverses circonstances de sa vie, un récit qu'il interrompait fréquemment par des élans de reconnaissance envers le Seigneur. Il lui révéla son origine, son nom véritable, son séjour à Clairvaux, les vertus qu'il avait admirées dans saint Bernard et dans ses disciples, le bonheur qu'il avait goûté, au milieu d'eux, dans quelles circonstances il s'était soustrait aux fastidieuses grandeurs du monde, les combats qu'il avait soutenus contre les ennemis de la foi, contre la nature et contre le démon. le temps qu'il avait coulé dans la solitude, les exercices qui occupaient encore ses moments, les grâces que le Ciel lui avait accordées, les désirs qu'il lui avait inspirés[1]. »

Jean de Matha, plein d'admiration pour tant de vertu cachée sous le secret de la plus profonde humilité, garda inviolablement au fond de son cœur, la connaissance qu'il venait d'acquérir de l'origine et de la vie antérieure du fils et de l'héritier légitime du puissant comte de Valois. Il ne souleva un coin de ce voile impénétrable que dans deux circonstances exceptionnelles, dont nous aurons occasion de parler.

Après qu'ils se furent mutuellement édifiés par leurs premiers entretiens, nos deux saints, convaincus qu'une vie bien réglée mène plus sûrement à Dieu, songèrent, tout d'abord, à s'imposer quelques observances communes pour l'emploi de leur temps. Dans ce dessein, ils demandèrent à

(1) P. Prat.

Digitized by Google

Dieu ses lumières et, guidés par son esprit, ils se tracèrent un plan de vie, dont voici les traits les plus saillants. Ils récitaient ensemble l'office divin, à des heures réglées du jour et de la nuit, mais avec une attention, une modestie qui égalaient celle des anges. Ils célébraient, chaque jour, les divins mystères avec tant de ferveur et un si grand esprit de foi, qu'ils inspiraient en même temps et le respect et l'amour de la sainte Eucharistie aux pèlerins qui commençaient déjà à venir s'édifier auprès d'eux ; ils passaient de longues heures en oraison, et donnaient fort peu de temps au sommeil, qu'ils estimaient une véritable servitude puisqu'il les dérobait, pour quelques moments, au service de Dieu. Ils consacraient le reste de leur journée à chanter les louanges du Seigneur, à faire de pieuses lectures dans la vie des saints, à méditer les saintes Ecritures, à tenir des conférences spirituelles et à exécuter quelques travax corporels autour de leur humble demeure.

Leur mortification était constante ; ils forçaient la nature à suivre uniquement la direction de l'esprit, qui lui-même devait se tenir constamment uni à Dieu. Leur jeûne était d'une austérité sans égale. A l'exemple des anciens solitaires d'Orient, ils ne mangeaient qu'une seule fois le jour, au coucher du soleil, et cet unique repas ils allaient souvent le prendre sur les bords de la fontaine, dont nous avons parlé, et qui était éloignée d'une demi-lieue de leur cabane. En un mot, leur genre de vie était en substance celui-là même qu'ils devaient plus tard tracer à leurs disciples. Nous allons voir les fruits de bénédiction que cette conduite leur attira du Ciel.

Digitized by Google

V

AFFLUENCE DES PÈLERINS AUPRÈS DES DEUX SOLITAIRES. JEAN ET FÉLIX REÇOIVENT QUELQUES DISCIPLES.

(1194-1197).

Nos deux Saints avaient sans doute entrevu d'une manière confuse, dans les faveurs que le Ciel leur avait départies, la mission qui devait plus tard leur être confiée, mais, d'autre part, leur profonde humilité ne leur permettait guère de s'arrêter à ces prévisions. Ils attendaient donc, dans une parfaite soumission, de nouvelles lumières, et, redoublant de jeûnes et de pénitences pour toucher le cœur de Dieu, ils le conjuraient d'accomplir ses promesses; mais en même temps, ils protestaient qu'ils ne voulaient nullement devancer le moment fixé par la Providence, pour l'accomplissement de son œuvre, et Dieu, qui conduit toutes choses avec une sagesse égale à sa puissance, continuait à les retenir dans cette incertitude de l'avenir, pour les forcer à s'abandonner entièrement entre ses mains, et leur apprendre à supporter avec courage toutes les contradictions qui seraient inséparables de l'exercice de leur mission.

Au reste, pour donner un aliment à l'activité de leur zèle, le Seigneur ne cessait de faire affluer à la cellule de nos anachorètes une multitude de pieux fidèles, qui venaient puiser auprès d'eux un soulagement aux maux de l'âme et souvent aussi à ceux du corps.

Dès le commencement de son séjour dans ce désert, Félix avait eu grand soin de dérober entièrement aux yeux des hommes les mystères de son existence; il n'avait pu empêcher, néanmoins, que sa vertu n'éclatât au dehors et la suave odeur de sa sainteté avait attiré bientôt auprès

Digitized by Google

de lui un bon nombre de personnes, qui venaient avec empressement se recommander à ses prières. On puisait dans ses conseils du courage et des lumières, pour soutenir dans le monde la pratique constante d'une conduite chrétienne, et l'on s'en retournait avec cette pensée, que le pieux ermite était un ange plutôt qu'un simple mortel. La renommée de Félix s'était donc répandue fort loin, et nous avons vu qu'elle était parvenue jusqu'aux oreilles de Jean de Matha, à Paris.

Mais combien l'admiration des peuples n'eût-elle pas été plus vive encore s'ils avaient su qu'ils vénéraient, dans le solitaire du Valois, l'héritier direct du comte Raoul-le-Vaillant, le fils unique et bien-aimé de la comtesse Eléonore de Champagne, qui avait laissé dans les cœurs de si doux souvenirs! Volontiers ils auraient mis à ses pieds leurs personnes et tous leurs biens; mais Félix, satisfait de régner sur son propre cœur, n'enviait sur la terre aucune couronne. Aussi se gardait-il bien de laisser paraître la moindre trace de sa noble origine.

L'affluence des pèlerins ne fit qu'augmenter encore, par l'arrivée de Jean de Matha. Son inaltérable douceur, la distinction de ses manières, le profond savoir qu'on eut bientôt remarqué dans ses réponses, toutes ces qualités, jointes à la déférence qu'avait pour lui le saint vieillard, ne tardèrent pas à concilier au jeune docteur de Paris le crédit dont jouissait déjà son compagnon.

Et ce n'étaient pas seulement les personnes de piété, mais les mondains eux-mêmes et les pécheurs qui donnaient à nos ermites ces marques de respect et de sympathies; car, comme l'on a vu, aux temps évangéliques, les esprits infernaux rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ, ainsi arrive-t-il tous les jours encore que les personnes les plus éloignées de la religion, les plus accoutumées à fouler aux pieds les divins préceptes, sont les premières à proclamer la sainteté des vrais serviteurs de Dieu.

Il est vrai que cet empressement du public à se rendre auprès d'eux finit par incommoder nos pieux anachorètes,

Digitized by Google

au point qu'ils essayèrent plus d'une fois, de congédier, sans les entendre, les importuns visiteurs. Mais ceux-ci faisaient d'ordinaire tant d'instances, ils exposaient leurs besoins d'une manière si touchante qu'il y aurait eu cruauté à les repousser. D'ailleurs, que demandaient-ils? une prière, une intercession auprès de Dieu, une imposition des mains; c'était là, pensaient-ils, le remède le plus efficace à leurs douleurs physiques ou morales; et leur confiance n'était point trompée. Qui pourrait dire combien d'affligés furent par eux consolés, combien d'infirmes guéris, combien d'âmes faibles et pusillanimes se sentirent encouragées et fortifiées? Les solitaires avaient un baume pour guérir chaque plaie, un appareil pour bander chaque blessure.

Mais de si beaux succès, bien loin d'enfler leurs cœurs, servaient, au contraire, à les affermir dans l'humilité. Nous lisons, au livre des Actes des apôtres, que saint Pierre et saint Jean ayant guéri, d'un seul mot, un homme perclus de ses membres, ne voulurent s'attribuer aucune part dans ce grand miracle, dont ils rapportèrent à Dieu seul le mérite et l'honneur. Ainsi agissaient nos deux saints patriarches. Ils ne souffraient pas qu'on leur donnât le moindre éloge, ni qu'on leur témoignât aucune reconnaissance; mais ils exhortaient les personnes, qui avaient été miraculeusement soulagées, à remercier et à bénir uniquement le Seigneur. Quant à eux, ils faisaient si peu de fonds sur leur propre vertu, qu'à l'exemple du grand apôtre, ils redoutaient sans cesse qu'après avoir contribué au salut de leurs frères, ils ne devinssent eux-mêmes des réprouvés.

Les vrais serviteurs de Dieu ont toujours présente à l'esprit la conviction de leur indignité, ils se regardent, entre les mains de la Providence, comme de vils instruments dont elle se sert, dans l'occasion, mais qu'elle peut ensuite rejeter comme inutiles et même nuisibles à l'exécution de ses desseins ultérieurs.

Au reste, le parfum de vertu et de vrai bonheur qui s'exhalait de la cellule de nos cénobites, n'attira pas seulement auprès d'eux cette multitude de pèlerins qui, une

Digitized by Google

fois soulagés dans leurs maux, s'empressaient de regagner leurs occupations dans le monde. Il y eut un résultat plus durable, dont il nous reste à parler.

Dieu, voulant faire acquérir au pieux Félix et à son hôte cette habitude du commandement, qui devait leur être plus tard si utile, amena, dès lors, à leurs pieds quelques hommes de bonne volonté qui, désabusés des vanités du monde, avaient résolu de l'abandonner, pour embrasser la vie religieuse. Ils prirent donc aussi la route du désert, et vinrent demander instamment à nos Saints de les recevoir sous leur direction, et de les introduire dans les voies de la spiritualité.

Ni la pauvreté absolue des serviteurs de Dieu, ni leurs austérités, ni aucune autre des observances pénibles qu'ils pratiquaient, ne purent rebuter ces généreux postulants. Le joug de l'obéissance, en les délivrant des soins divers de la vie, leur fit goûter, sans retard, une paix délicieuse, et si, parfois, quelque chagrin secret venait encore les troubler, il leur suffisait de jeter les yeux sur leurs saints directeurs, pour ressentir dans leurs cœurs un feu, un courage surhumains, capables de leur faire surmonter les plus sérieux obstacles.

C'est bien là l'heureux sort des âmes qui commencent à se livrer sans partage au service de Dieu. Elles se sont privées de ce qui flatte les sens, mais elles trouvent tout aussitôt, dans la pratique d'une vie austère, de solides et réelles satisfactions qui les dédommagent amplement de ces premiers sacrifices, et, bien loin de se lasser dans cette voie de renoncement, elles sentent se former constamment en elles des désirs de souffrir, afin de mériter, par des peines sans cesse renaissantes, de nouvelles et toujours ineffables consolations.

Tels étaient les sentiments de ferveur des néophytes, qui faisaient l'essai de la vie érémitique sous la conduite de nos deux Saints. Ceux-ci durent admirer ces excellentes dispositions et, adorant en silence les voies de la providence divine, sans vouloir trop les sonder, ils se décidèrent, enfin,

Digitized by Google

à réunir tous les postulants en une petite communauté. Cette détermination les obligea à changer de demeure; le lieu, où ils avaient habité jusque-là, devenait trop resserré pour cet accroissement de sujets, et trop incommode aussi à cause de l'éloignement des eaux.

Ils se transportèrent auprès de la fontaine d'eau vive où les deux anachorètes venaient de temps en temps prendre leur réfection. Le choix qu'ils firent de ce lieu fut, d'ailleurs, déterminé par une circonstance importante et décisive que nous allons rapporter, sur la foi des premiers historiens de notre ordre[1].

VI

RENCONTRE DU CERF. LES DEUX SAINTS RÉUNISSENT LEURS DISCIPLES EN UNE COMMUNAUTÉ, PUIS SE RENDENT A ROME.

(1197).

Nos vertueux ermites avaient souvent vu un cerf, d'une éclatante blancheur, venir se désaltérer à la source qui leur fournissait à eux-mêmes leur unique boisson.

Un jour, comme ils étaient à discourir, sur ses bords, des choses de Dieu, ils virent venir à eux le cerf qui, cette fois, portait dans son bois une croix bleue et rouge, semblable à celle que Jean de Matha avait vue sur la poitrine de l'ange, pendant sa première messe à Paris. Le jeune docteur fit remarquer cette ressemblance à son compagnon, qui en fut aussi vivement frappé[2].

(1) Voir à l'Appendice, ce qui y est dit du Champ des Ermites et de la Fontaine de la Trinité.

(2) Quelques auteurs prétendent que saint Jean de Matha avait, par motif d'humilité, gardé jusqu'à ce moment le plus profond silence sur l'apparition de l'ange dont il avait été favorisé à Paris, et qu'il n'en parla à saint Félix qu'après qu'ils eurent vu l'un et l'autre la croix bleue et rouge, entre les cornes du Cerf. Voici ce que l'on trouve dans les *Caractéristiques des Saints,* par le P. Cahier,

Digitized by Google

Ce signe miraculeux se renouvelait presque autant de fois qu'ils venaient en ce lieu. Ils virent bien qu'une pareille circonstance ne pouvait être fortuite, et comme, d'autre part, le Seigneur agissait directement sur leur esprit par de célestes inspirations qu'il leur communiquait dans le silence des nuits[1], ils eurent bientôt acquis la plus complète certitude que c'était là une manifestation de la volonté du Ciel, pour la prompte réalisation de leurs projets.

Ils cherchèrent la confirmation de leur sentiment dans la prière ; puis, comme l'esprit de Dieu les poussait de plus en plus, à se dévouer au soulagement des pauvres captifs, ils résolurent de suivre le conseil donné déjà à saint Jean de Matha par ses protecteurs de Paris, et de se rendre sans délai à Rome, pour y solliciter l'assentiment du souverain Pontife.

Nos deux Saints hâtent dès lors l'établissement de leur naissante famille dans sa nouvelle demeure; ils construisent quelques cellules et une petite chapelle pour leurs disciples, à l'endroit même où ils avaient vu le cerf. Ce lieu fut appelé Cerfroid, *Cervus frigidus,* pour désigner, en un seul mot et simultanément, la double circonstance de la rencontre du cerf qui avait été si décisive pour la fondation de l'Ordre,

au mot *Cerf :* « Près de saint Félix de Valois on voit un cerf avec la croix trinitaire entre les cornes. La maison chef d'ordre des Trinitaires, étant situé à Cerfroi ou Cerfroid, il serait absolument possible que ce nom eût donné lieu de caractériser le fondateur par une sorte de blason parlant et que la légende fût née de ce rébus, mais ni les écrivains Trinitaires, ni le Bréviaire romain n'admettent une pareille origine. » Il fallait, en effet, tout l'esprit du P. Cahier pour l'inventer et vouloir la faire adopter. Continuons le récit du savant. « En somme l'on raconte que saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, s'entretenant de Dieu dans la solitude, près d'une fontaine, ils aperçurent un cerf blanc qui venait se désaltérer et portait dans ses cornes une croix rouge et bleue, comme celle que saint Jean avait déjà vue sur la poitrine d'un ange. Le fait est que les Trinitaires ont adopté deux cerfs blancs pour supports de leurs armoiries, ce qui, avec les deux couleurs de la croix, indiquait la Trinité, ne fût-ce que comme moyen mnémotechnique. » Au lieu de hasarder de pareilles interprétations l'auteur ferait bien mieux d'étudier suffisamment ce dont il veut parler.

(2) Le Bréviaire romain dit au 8 février, v^e^ leçon, *ter in somnis admoniti* et au 20 novembre, v^e^ leçon, *ambo per angelum admoniti.*

Digitized by Google

et celle de la fraîcheur des eaux, où nos Saints l'avaient vu se désaltérer[1].

Tels furent les humbles commencements du célèbre monastère de Cerfroid, qui fut le chef et la maison-mère de l'Ordre de la très-sainte Trinité, depuis sa fondation jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

Les deux Saints durent se contenter, pour le moment, de pourvoir aux plus pressants besoins de ceux que le Ciel leur avait donnés pour enfants. Ils les instruisirent sommairement des maximes les plus nécessaires pour progresser dans la vie intérieure; puis, les voyant se plier sans résistance au joug des observances régulières, ils les confirmèrent dans cette pensée que la fidélité constante à leurs exercices journaliers pourrait seule les prémunir suffisamment contre les tentations. Or, ces exhortations toutes pleines de l'esprit de Dieu firent une telle impression sur les pieux novices que, se jetant spontanément à genoux, ils renouvelèrent tous unanimement la promesse qu'ils avaient déjà faite, de garder inviolablement les conseils et les règles de conduite qui leur avaient été donnés.

Une démonstration si généreuse dénotait une vertu déjà bien affermie; aussi les Pères remercièrent-ils mille fois le Ciel de cette action sensible de la grâce divine, dans les cœurs de ceux qui leur étaient si chers.

Le moment de la séparation étant arrivé, il y eut de part et d'autre une émotion touchante; les yeux mêmes se remplirent de larmes. C'était, sans doute, de la part des disciples, l'effet d'une tendresse encore trop naturelle, mais, chez nos deux Saints, ces larmes exprimaient la joie qu'ils éprouvaient de voir, enfin, les desseins de Dieu s'accomplir. Ils laissaient, il est vrai, leurs enfants livrés aux dangers de l'isolement, mais ils osaient espérer pour eux des grâces plus abondantes, une protection de Dieu plus efficace, et ils ne pouvaient croire qu'une absence si bien motivée dût avoir de fâcheux résultats.

(1) Voir à l'Appendice la dissertation sur l'origine et l'orthographe du mot Cerfroid.

Digitized by Google

Une chose pourtant les inquiétait tous : c'était l'âge déjà fort avancé de Félix, car, il n'avait pas moins alors de soixante et douze ans, dont plus de quarante passés dans les plus dures austérités. Il semblait donc qu'il ne pourrait supporter, sans danger, les fatigues d'une si longue course, toujours à pied et par des chemins difficiles. Les disciples alarmés lui en firent l'observation ; Jean de Matha exprima les mêmes craintes, mais ils durent tous, à la fin, partager la parfaite sécurité et l'allégresse du saint vieillard. Il leur disait que Dieu serait bien assez puissant pour le soutenir et ranimer ses forces. Il ajoutait que l'ange du Seigneur, qui avait été tant de fois déjà son guide et son appui, pourvoirait encore à ses divers besoins. On dut admirer une foi si héroïque et les deux Pères, après avoir béni tendrement leurs enfants, les quittèrent enfin, pour aller où Dieu les appelait.

VII

VOYAGE DE ROME. INNOCENT III ADMIRE LA HAUTE VERTU DE FÉLIX. CE PONFIFE REVÊT LES DEUX SAINTS DE L'HABIT RELIGIEUX. APPROBATION DE L'ORDRE.

(1197-1198).

Dans la nouvelle période où nous entrons, la vie de saint Félix de Valois se confond presque entièrement avec celle de son compagnon, jusqu'au moment où, les deux fondateurs étant revenus de Rome à Cerfroid, Félix fut mis à la tête de cette première fondation.

Il est à présumer, malgré le silence des divers auteurs à cet égard, que saint Jean de Matha avait accepté la charge de supérieur auprès de leurs premiers disciples à Cerfroid. L'humble vieillard voulut aussi courber le front sous le joug de l'obéissance, pendant tout le cours de leur pèlerinage à Rome. Nous avons raconté en détail toutes

Digitized by Google

les circonstances de ce voyage, dans la vie de saint Jean de Matha. Nous ne parlerons donc ici ni de leur visite à l'évêque de Paris et aux abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor, ni de ces quelques jours de délicieux repos qu'ils prirent à Faucon, auprès des parents de saint Jean de Matha, ni de l'ardeur incomparable de Félix à gravir les pentes escarpées des Alpes, où l'ange de Dieu venait en effet à son secours.

Nous passerons également sous silence leurs tressaillements de joie, en foulant le sol de la Ville Eternelle, leur empressement à prier sur le tombeau des saints apôtres, et la bienveillance du souverain Pontife à les recevoir en sa présence, et à réaliser leurs ardents désirs; il est, cependant, une circonstance que nous devons noter soigneusement ici.

Innocent III, qui siégeait alors sur le trône de saint Pierre, avait facilement reconnu dans le gentilhomme provençal, son condisciple et ami de Paris; il s'était empressé de l'admettre de nouveau dans son intimité; mais, ne pouvant, sur l'exposé succinct que lui faisaient les prélats de Paris de la vie antérieure des deux pèlerins français et de leurs projets, connaître suffisamment la condition et les qualités du respectable vieillard qui accompagnait Jean de Matha, il prit celui-ci à part et lui demanda quel était cet homme qui, en toute occasion, attirait sur lui les regards, tant par son continuel recueillement que par sa présence d'esprit et la sagesse de ses réponses, cet homme dont la modestie et la simplicité n'excluaient point, d'ailleurs, un certain air de dignité et de grandeur. Jean de Matha fit alors connaître la royale extraction, les rares qualités et les vertus de Félix. Il raconta son éloignement de la cour; ses combats contre les ennemis de la foi en Orient; sa retraite au désert, les faveurs qu'il avait reçues du Ciel et qu'il voulait cacher, comme le reste de sa noble existence, sous le voile du plus inviolable secret.

Ce récit émut profondément l'illustre Pontife. Le spectacle d'un prince, devenu volontairement semblable au dernier de ses sujets, lui arracha des larmes de tendresse et d'admi-

Digitized by Google

ration. Il eut la pensée de rendre publiquement hommage à une si haute vertu, mais, craignnt de contrister l'homme de Dieu, il se contenta de s'écrier, avec une sorte d'enthousiasme, en présence des personnages les plus éminents de sa cour, que Dieu est admirable dans ses Saints, et qu'il appartient à lui seul de les conduire à ses fins, par des voies impénétrables à la sagesse humaine.

Ce grand Pape était, sans doute, bien disposé dès lors, à favoriser l'exécution du projet de nos deux Saints; il en reconnaissait plus que tout autre la pressante nécessité; mais, pour procéder avec plus de prudence, il voulut encore recourir aux prières du peuple de Rome. C'est pourquoi il indiqua la célébration d'une messe solennelle, où l'on demanderait au Ciel toutes les lumières nécessaires dans la décision d'une affaire si importante.

Pendant le saint sacrifice, l'ange du Seigneur, qui était apparu à saint Jean de Matha, dans la chapelle de l'évêché à Paris, se montra de nouveau à Innocent III. Il était vêtu de blanc; ses mains reposaient sur deux captifs qu'il semblait vouloir échanger, et sur sa poitrine brillait la croix bleue et rouge. L'illustre Pontife rendit témoignage de cette apparition, dans la Bulle qu'il publia bientôt pour notifier au monde chrétien la fondation du nouvel Ordre. Il voulut revêtir lui-même les deux anachorètes d'un habit semblable à celui de l'ange, et, de plus, il eut soin, dans une touchante allocution, de leur expliquer les mystères cachés sous la triple couleur de ce vêtement[1]. Le nouvel Institut fut appelé *Ordre de la très-sainte Trinité pour la rédemption des captifs*. C'était en l'année 1198.

L'œuvre de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois était enfin constituée. Elle prenait rang parmi les institutions solennellement approuvées dans l'Eglise; mais, pour en assurer la perpétuité, il fallait lui donner une règle et des constitutions. Innocent III chargea de ce soin, non

(1) Voir dans la Vie de saint Jean de Matha, l'explication de ces trois couleurs, donnée par Innocent III.

Digitized by Google

point les abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, comme l'ont pensé quelques auteurs, mais les fondateurs eux-mêmes, et surtout saint Jean de Matha; les prélats étaient chargés seulement de revoir le travail du saint fondateur, et d'en faire un rapport au souverain Pontife.

Les deux Saints, heureux de ce succès, voulurent immédiatement faire partager leur propre satisfaction à leurs enfants de Cerfroid. Ils volent en France, et, tandis que saint Jean de Matha fait à Paris un court séjour, auprès de ses anciens maîtres et de ses amis, il envoie saint Félix à Cerfroid, avec les nouveaux disciples que leur parole et l'exemple de leur vertu ont engagés à les suivre.

Il serait difficile d'exprimer l'allégresse des pieux novices restés au désert, quand ils virent revenir au milieu d'eux le saint vieillard, accompagné de fervents prosélytes, et revêtu de ce nouvel habit qui le rendait encore plus vénérable à leurs yeux. Il dut, pour contenter leurs pieux désirs, faire le récit des divers incidents de son voyage, et surtout raconter les douces émotions de son séjour à Rome, ses visites aux tombeaux des martyrs, la bienveillance du souverain Pontife, la nouvelle apparition de l'ange, et enfin la cérémonie splendide de la prise d'habit.

L'arrivée de saint Jean de Matha ne tarda pas à mettre le comble à ce bonheur si pur, que procurent toujours les épanchements de la vie de famille. Il est vrai que saint Jean dut se retirer quelque temps à l'écart pour la rédaction de la règle, mais il avait soin de revenir souvent à Cerfroid, pour y soumettre successivement à la sagesse de Félix les diverses prescriptions de ce code religieux qui, d'ailleurs, était bien plus le fruit des inspirations de l'Esprit-Saint que de son propre travail.

La règle une fois achevée, saint Jean la confia à l'examen des abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève à Paris, qui en rendirent un flatteur témoignage, puis il s'empressa d'aller la porter à Innocent III à Rome. Le Pontife y reconnut le doigt de Dieu et l'approuva par

Digitized by Google

une bulle[1] expresse, adressée à saint Jean de Matha, comme Ministre du couvent de Cerfroid. C'est la dernière fois que ce titre lui est donné. Dans les bulles subséquentes, il est nommé simplement Ministre, c'est-à-dire Général de tout l'Ordre.

Revenu à Paris, saint Jean de Matha s'empressa de communiquer à ses bienveillants protecteurs, les abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, ainsi qu'à l'évêque de Paris, les lettres d'approbation qu'il venait de recevoir à Rome pour sa règle; puis, muni des recommandations de ces prélats, il alla se présenter au roi Philippe-Auguste qui s'estima heureux de connaître personnellement un homme dont la renommée avait déjà publié tant de merveilles dans toute la ville et même à la cour. Il put admirer sa profonde sagesse et l'étendue de ses connaissances, et ce fut, sans doute, à la suite de cette audience, qu'il voulut le nommer son aumônier et son théologien, double titre que les rois de France, ses successeurs, ont toujours donné depuis lors aux Ministres Généraux de notre Ordre jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. Le Roi n'eut pas de peine à reconnaître dans la règle, qui lui fut présentée revêtue de l'approbation pontificale, le fruit de l'inspiration divine; il en admira et approuva les dispositions, et, d'autre part, comprenant combien le nouvel Ordre pourrait être utile à ceux de ses sujets qui gémissaient dans les cachots des Sarrasins, il le prit volontiers sous sa protection et le combla de ses libéralités pour en favoriser la fondation et le développement dans ses états. Cette bienveillance du souverain décida plusieurs seigneurs, ses courtisans, à devenir aussi, comme nous le dirons bientôt, les insignes bienfaiteurs de l'œuvre du rachat.

Après ces quelques jours passés dans la capitale, saint Jean revint à Cerfroid pour y promulguer solennellement, au milieu de ses disciples, cette règle qui devait être désormais leur guide invariable. La proclamation qu'il fit de

(1) Cette bulle est du 16 décembre 1198.

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 170.

Philippum II. Cæſaris titulo Auguſtum Francorum Regem Sancti Ludouici auum miſſione Summi Pontificis accedunt, eique Pontificiam Regulam noui Ordinis offerunt acceptandam.

13

Munis des recommandations du Souverain-Pontife, ils vont trouver le Roi de France Philippe II, surnommé Auguste, aïeul de saint Louis, et lui présentent la règle du nouvel ordre, déjà approuvée à Rome, afin qu'il daigne lui accorder aussi son approbation.

Digitized by Google

chacun des articles reçut la plus entière approbation des assistants ; les explications et les commentaires qu'il y ajouta embrasèrent leur esprit d'une telle ardeur qu'ils s'engagèrent à l'envi, et par vœu, à observer jusqu'à leur dernier soupir tous les règlements que le Ciel leur imposait par l'organe de leurs bien-aimés supérieurs.

Saint Jean ne négligea point de faire part au souverain Pontife de ces heureuses dispositions. Puis, voyant que la ferveur des nouveaux religieux et la sage direction qui leur était donnée, rendait sa présence à Cerfroid moins nécessaire, il se hâta de confier à saint Félix le soin d'étendre et de propager l'Ordre dans le nord de la France, tandis qu'il irait lui-même le faire connaître et apprécier dans les contrées méridionales. Jean de Matha voyait d'ailleurs pour lui et pour son œuvre un immense avantage à ce qu'il vînt fixer sa résidence dans la capitale du monde catholique ; il pourrait de là diriger avec plus d'opportunité les travaux de ses enfants.

La pape Innocent III approuva hautement cette sage mesure qui ne pouvait qu'être utile aux intérêts de l'Eglise. Il donna aux religieux Trinitaires, demeurant à Rome, l'église de Saint-Thomas *in formis*, sur le mont Cœlius, avec des biens considérables, pour la fondation d'un couvent et d'un hôpital. A cette faveur, le même Pontife en joignit successivement plusieurs autres, et cet exemple venu de si haut trouva, à Rome surtout, de nombreux imitateurs.

Saint Jean de Matha se vit bientôt, dans son couvent de Saint-Thomas, à la tête d'une nombreuse communauté qui rivalisait de ferveur et de zèle avec celle de Cerfroid. Nous ne pouvons suivre l'infatigable apôtre de la charité, ni dans sa mission en Dalmatie, ni dans les fructueuses rédemptions qu'il opéra, soit en Afrique, soit en Espagne. Nous ne parlerons point des vertus héroïques qu'il pratiqua dans ces diverses circonstances, des fatigues qu'il eut à endurer, des faveurs célestes qui furent la récompense de son zèle, notamment à Valence et à Tunis ; mais, nous renfermant désormais dans la considération des derniers travaux de saint

Digitized by Google

Félix, nous n'aurons à reparler de son vertueux compagnon, que lorsque nous le verrons, sur une inspiration céleste, reparaître à Cerfroid, peu de temps avant le trépas du saint vieillard.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME

I

GÉNÉROSITÉ DE QUELQUES SEIGNEURS, SURTOUT DE LA COMTESSE MARGUERITE DE BOURGOGNE, EN FAVEUR DU COUVENT DE CERFROID.

(1200-1204).

Tandis que saint Jean de Matha étendait l'Ordre en Espagne, en Italie et dans le midi de la France, au prix de mille souffrances et d'efforts héroïques, saint Félix de Valois le propageait, de son côté, dans les provinces septentrionales, mais par des moyens différents. Ce vénérable vieillard, qui avait honoré, par les plus louables vertus, une existence de quatre-vingts ans, ne pouvait point entreprendre, pour le bien de la religion, les courses apostoliques qui partageaient la vie de son saint collègue ; mais il formait à la vertu et à l'observation de la règle des disciples dignes de le suppléer dans ses travaux. L'éclat de sa sainteté excitait au loin la vénération publique, et attirait autour de lui de nombreux enfants, qui puisaient dans les inspirations de sa charité, dans les leçons de son expérience, les plus intimes secrets de la perfection.

De cette école de sainteté et de dévouement sortaient chaque année, et plus souvent encore, des héros chrétiens qui allaient seconder au loin les succès de saint Jean de Matha et partager avec leurs frères, sur les côtes d'Afrique, les travaux et les dangers de l'œuvre du rachat ; d'autres

Digitized by Google

recevaient de saint Félix la mission de fonder les maisons que lui offraient en grand nombre l'estime et la charité des peuples du nord de la France[1].

Dans le Valois, les seigneurs du pays avaient rivalisé de zèle pour fonder et embellir le couvent de Cerfroid. On croit, dit Carlier, que la maison de Cerfroid a commencé

(1) P. Prat. Quelques auteurs prétendent que saint Félix, bien qu'il n'ait point suivi son collègue, dans toutes ses courses pour la délivrance des esclaves, a pourtant accompli lui-même, depuis qu'il fut revêtu de l'habit trinitaire, au moins une rédemption, dans les pays barbaresques. Nous croyons qu'ils se trompent et qu'ils attribuent à saint Félix, devenu religieux, des actions de charité accomplies par lui, pendant la Croisade. Le peintre Van Thulden, élève distingué de Rubens, était tombé dans cette méprise, dans les peintures murales dont il avait orné le couvent de Saint-Mathurin à Paris. On voit la reproduction de ces peintures au musée des gravures, dans la bibliothèque nationale de Paris. Pendant que nous quêtions à Bruges, en 1876, un fervent chrétien, M. Van Deule, a bien voulu nous faire présent d'un album de 24 gravures, en tout semblables à celles de Paris. Elles sont in-folio, et nous avons dû les faire réduire au format in-4° pour les insérer dans nos deux vies de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois; il y en a une dizaine qui ne concernent que saint Jean de Matha, autant à peu près qui sont communes aux deux saints et quatre qui ne conviennent qu'à saint Félix, mais il y a là de regrettables lacunes pour la vie de chacun de ces saints, ainsi pour saint Félix, on n'y voit rien de son enfance, rien de son séjour à Clairvaux et en Orient; on n'y trouve pas même le chant des matines à minuit au chœur de Cerfroid avec la sainte Vierge et les anges. Ces gravures sont de 1623, et on peut bien reconnaître que celui qui en a donné les sujets partageait quelque peu relativement à la vie des saints, la manière de voir des disciples de Baillet et de Launoy. Nous avons respecté scrupuleusement dans cette reproduction in-4° la pose, le vêtement de chaque personnage, et jusqu'au moindre détail. Nous avons reproduit la croix pattée, bien que nous soyons persuadé que nos fondateurs portaient la croix droite qui est devenue celle de la réforme d'Espagne, à laquelle nous appartenons. On peut voir, à l'égard de ces deux formes de croix trinitaires ce que nous disons dans la vie de saint Jean de Matha; au reste, bien que la croix pattée n'ait été en usage, croyons-nous, dans notre Ordre, qu'une cinquantaine d'années après sa fondation, bien que nous ayons nous-même la croix droite, il suffit que cette croix pattée ait été portée par nos religieux depuis son introduction vers 1250 jusqu'à la révolution de 89, il suffit que ce soit surtout la croix française, pour que nous la vénérions infiniment et que nous soyons bien aise de la voir portée encore aujourd'hui par des frères et des sœurs de notre Ordre. Nous devons faire aussi nos réserves sur la forme de l'habit, capuchon, manteau, barette, etc., que l'on a donnée à nos fondateurs dans les peintures de Van Thulden. C'était là le costume de nos Pères en France au XVII^e siècle, mais tout nous fait croire que ce n'était point tout à fait celui de nos saints Patriarches, à la fondation de l'Ordre.

Digitized by Google

d'être bâtie, dès la fin de l'an 1198, ou l'année suivante. On doit le supposer d'après ce passage de la chronique du moine Albéric, qui correspond à l'année 1198. « En cette année, l'ordre des Frères de la Trinité fut fondé par maître Jean de France, avec le secours du Pape. Maître Jean établit son chef d'Ordre, dans un champ dont un chevalier nommé Roger lui avait fait présent, en reconnaissance de ce qu'il avait été guéri de la lèpre[1]. »

Plusieurs autres seigneurs s'empressèrent de combler de leurs bienfaits le couvent de Cerfroid, mais nul ne surpassa alors en générosité Marguerite de Blois comtesse de Bourgogne, fille de Thibaut comte de Blois, et petite-fille de Thibaut le Grand comte de Champagne. Elle était cousine, par conséquent, de saint Félix de Valois. Mais elle ne soupçonnait pas que le vénérable ermite de Cerfroid fût cet Hugues de Valois, neveu de son aïeul, qu'elle avait vu dans son enfance à la cour de Champagne et qu'elle croyait être mort sur une terre étrangère. Néanmoins elle ressentait pour lui non-seulement de l'estime et du respect, mais une véritable affection, et, ne pouvant s'expliquer autrement cette étrange sympathie, elle l'attribuait à la sainteté du personnage, au charme de sa vertu, à la douceur de son langage et de ses manières, et surtout aux précieuses faveurs qu'elle avait obtenues du Ciel par son intercession. Notre Saint de son côté se gardait bien de rien faire ni de rien dire qui pût ouvrir les yeux à sa noble et vertueuse parente. Il se réjouissait d'avoir si complétement réussi à se rendre méconnaissable, même pour sa famille. Sa modestie était à l'aise au sein de cette profonde obscurité.

« Marguerite de Blois donna à prendre sur son domaine de Château-Thierry, qui lui appartenait comme héritière de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne et de Brie,

(1) Quelques hagiographes attribuent cette donation à Gaucher de Châtillon, troisième du nom, dans cette famille seigneuriale; mais nous croyons qu'ils se trompent. Gaucher, Connétable de France au XIV^e^ siècle, fut, il est vrai, insigne bienfaiteur de Cerfroid, mais non point fondateur de ce couvent comme le chevalier Roger. Nous parlons dans l'Appendice de ce Gaucher de Châtillon.

Digitized by Google

la somme, alors considérable, de cent livres pour la nourriture et l'entretien de vingt religieux du couvent de Cerfroid. De plus, elle leur donna vingt arpents de bois, au milieu desquels était située la première cellule des saints patriarches, dont on voit encore les vestiges. Ces bois dépendaient de la seigneurie de Gandelu. Elle mit pour condition, en les donnant, qu'on ferait ratifier sa donation par les héritiers de son premier mari. Elle en avait eu trois, ayant épousé, en premières noces, Hugues d'Oisy vicomte de Meaux, ensuite Othon comte de Bourgogne, et enfin Gauthier seigneur d'Avesnes[1].»

Innocent III, dans la Bulle qui porte confirmation de ces libéralités, loue beaucoup la princesse Marguerite, qu'il appelle toujours du nom de comtesse de Bourgogne, sans faire mention de ses autres titres. Il admire sa piété et son zèle, qu'il propose à tous les fidèles, pour leur servir de modèle, dans une œuvre où la charité chrétienne brille d'un si vif éclat[2]. Cette princesse n'ayant laissé aucun enfant de ses trois mariages successifs, eut pour héritier le bienheureux Jean de Montmirail, qui était son neveu,

(1) Toussaint Duplessis. Sur la foi du même historien, nous parlons, dans l'Appendice, d'une autre donation, faite en 1269, au couvent de Cerfroid, par Thibaut VII comte de Champagne et roi de Navarre ; mais nous croyons bien que c'est une simple confirmation de celle faite par la comtesse Marguerite en l'an 1200.

(2) La même comtesse reçut du Père Nicolas, VI^e^ Général de l'Ordre, un bref d'association spirituelle, dont nous donnons l'original latin dans l'Appendice. « A la très-noble dame et très-aimée en Jésus-Christ, Marguerite comtesse de Blois, Frère Nicolas, malgré notre indignité, Ministre général de l'Ordre de la très-sainte Trinité pour la rédemption des captifs, et les autres ministres et frères du même Ordre, assemblés en chapitre général à Cerfroid, salut et profitable sacrifice de dévote oraison. Considérant tout l'intérêt dont nous savons que votre touchante et vive piété est animée à l'égard de notre saint Ordre, et agissant, d'ailleurs, à la requête de nos bien-aimés frères de Cerfroid, nous vous accordons, tant pour la vie que pour le moment de votre décès, pleine et entière participation aux mérites de toutes les bonnes œuvres qui se font et dorénavant auront lieu en tout notre Ordre, et, si votre décès est annoncé à notre chapitre général, il sera fait pour vous, tout comme nous avons coutume de faire pour chacun de nous. De plus, nous vous accordons, qu'après votre mort, nous ferons célébrer pour vous un anniversaire dans toutes nos maisons.

Donné l'an de Notre-Seigneur 1232. Frère Nicolas.

Digitized by Google

comme fils d'André, seigneur de la Ferté-Gaucher, et d'Hildegarde, sœur d'Hugues d'Oisy, vicomte de Meaux.

L'historien du diocèse de Meaux, Duplessis, qui nous fournit ces détails, ajoute : « Les vingt arpents de bois, donnés par la comtesse Marguerite, paraissent être, en effet, le lieu où les deux Saints solitaires avaient demeuré quelque temps, avant de venir à Cerfroid, et ils portent encore le nom de *Champ des Ermites*. Le Bienheureux Jean de Montmirail ratifia, en effet, par un titre de l'an 1212, cette donation de sa cousine[1]. »

Outre le chevalier Roger et la comtesse de Bourgogne, les seigneurs de la maison de Châtillon, les seigneurs de la maison de Nanteuil, issus de celle de Crépy en Valois, et d'autres encore, se plurent à enrichir de leurs bienfaits le grand couvent de Cerfroid[2].

Le Pontife romain, heureux de voir l'importance et l'accroissement que prenait ce premier établissement de l'Ordre, prit sous sa protection, par une bulle spéciale, la maison et les religieux de Cerfroid, avec toutes leurs dépendances et tous les biens qui leur seraient donnés. Il fulmina anathème contre ceux qui tenteraient de faire quelque violence aux dits religieux, ou qui usurperaient leurs biens; et, certes, dans un temps de guerres presque continuelles, alors que tant d'aventuriers vivaient de rapines, cette sauvegarde n'était point à dédaigner. Comme les peuples et les

(1) Voici la traduction de cette pièce, dont l'original latin se trouve à l'Appendice. « Je, Jean de Montmirail, seigneur d'Oisy, fais connaître aux hommes présents et futurs que, pour le soulagement de mon âme, de celles de mon père, de ma mère et même de mes ancêtres, j'ai concédé, loué, approuvé et donné en aumône perpétuelle aux frères de la Sainte-Trinité de Cerfroid, ces vingt arpents de bois que Marguerite, comtesse de Bourgogne, leur avait donnés auparavant, savoir : dans le lieu où les dits frères eurent leur premier établissement et un arpent de pré à Brames dans le lieu qui se nomme Crèvecœur, à peu près tout le marais qui m'appartient dans cet endroit, qu'on appelle Valendois, et tout le laris (champ inculte) jusqu'au chemin. J'ai fait confirmer par mon sceau cette présente charte, afin que cette aumône reste approuvée et irrévocable pour toujours. Ont signé comme témoins, etc. Fait en l'an de grâce 1212, au mois de mars. »

(2) Nous donnons, dans un § spécial de l'Appendice, l'énumération de ces diverses donations.

Digitized by Google

grands, malgré la dureté de leurs mœurs, étaient encore fortement imprégnés de l'esprit de foi et de soumission à l'autorité religieuse, une telle défense, venant de Rome, rendait inviolables les lieux et les personnes qu'elle protégeait.

II

AUTRES DONATIONS FAITES A S. FÉLIX POUR DE NOUVELLES FONDATIONS. COUVENT DE VERBERIE, ETC.

(1204-1206).

L'utilité de l'institution des Trinitaires fut bientôt comprise, et, de toutes parts, un pieux enthousiasme leur suscita de puissants bienfaiteurs.

Voici, d'après l'historien du Valois, quelles étaient les fonctions des religieux du nouvel Ordre, et quelle fut la cause de leur prestige. « Les Mathurins, dit-il, exerçaient les œuvres de charité de plusieurs manières. Ils suivaient, en qualité d'infirmiers, les grands seigneurs, qui allaient à la Terre-Sainte; ils présidaient aux hôpitaux ambulants, et y servaient les malades. Ils recevaient dans leurs hospices les pèlerins et les voyageurs, et traitaient avec les infidèles pour la rédemption des captifs chrétiens, soit par occasion, soit en entreprenant, pour ce sujet, des voyages de long cours. Ce dévouement sans réserve au soulagement des malheureux et des infirmes, valut aux Mathurins une considération générale, à laquelle les infidèles eux-mêmes ne pouvaient refuser de prendre part. »

Toussaint Duplessis dit à son tour : « Saint Jean de Matha emmena avec lui quelques-uns de ses frères, et en envoya d'autres à la suite des comtes de Flandre et de Blois et de quelques seigneurs qui devaient passer en Palestine. C'était pour servir dans leurs armées contre les infidèles, dans la vue d'instruire les soldats, de régler leurs

Digitized by Google

mœurs, de prendre soin de leurs malades et de leurs blessés et de travailler à racheter ceux qui seraient pris par les ennemis. Son Ordre en acquit un éclat et une réputation qui contribuèrent merveilleusement à l'augmenter et à l'étendre dans les divers pays de la chrétienté. »

Ce fut en 1200 que saint Jean de Matha confia à Baudoin, comte de Flandre, quelques-uns de ses disciples qui devaient le suivre en Palestine[1].

Parmi les seigneurs qui accompagnèrent Baudoin à la Croisade, se trouvait Vinoc d'Hondschoot. Or, il paraît que ce dernier admira, en Orient, le dévouement des religieux Trinitaires, et que même il en ressentit les effets; « car, nous voyons, dit M. J. Carlier[2], dès l'an 1204, un Gauthier d'Hondschoot, fils du précédent, fonder dans ses terres, une maison de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs. »

De semblables maisons furent aussi fondées dès le principe de l'Ordre à Planels et à Bourg-la-Reine. En 1198, Bertram, évêque de Metz, fonda une ministrerie dans sa ville épiscopale. Dès lors aussi, la ville d'Etampes confia aux religieux Trinitaires son aumônerie, qu'ils agrandirent et possédèrent jusqu'à la Révolution française.

Vers le même temps, l'établissement de la Fontaine de Jésus, appelée ensuite du nom de Sylvelle, au diocèse de Meaux, préluda aux nombreuses fondations que firent tour à tour, dans les lieux circonvoisins, les seigneurs du pays. C'est probablement à saint Félix qu'il faut attribuer la fondation du couvent de la Villette aux Aulnes, diocèse de Meaux; il y avait conventualité en 1239[3].

(1) Nous pourrions prouver, d'ailleurs, que saint Jean de Matha, aidé d'un bon nombre de ses religieux, a rempli lui-même ce ministère de charité dans l'armée chrétienne, lorsque, sous le commandement d'Alphonse VIII, roi de Castille, elle remporta sur les Maures d'Espagne la fameuse victoire de las Navas de Toloza.

(2) Au sujet de ce nom, nous devons observer qu'en disant simplement Carlier, nous entendons citer l'auteur de l'histoire du Valois, publiée il y a près d'un siècle, et qu'en écrivant M. J. Carlier, nous voulons parler de l'auteur modeste, mais érudit, de l'opuscule *Les Trinitaires de la Rédemption*.

(3) Voici le texte de la Bulle d'Innocent III, portant confirmation de la

Digitized by Google

« La Ministrerie des Mathurins de Verberie, nous dit Carlier, est une des premières qui aient été fondées en France. Philippe-Auguste, qui avait favorisé l'Ordre à sa naissance, contribua le plus qu'il put à l'étendre. En 1206, il appela à Verberie le nombre de profès qui étaient requis pour l'établissement d'un monastère : trois prêtres, trois laïcs et un Procureur ou Ministre. Il les plaça dans l'hôpital du lieu, et fit bâtir pour eux une église, un nouveau corps de logis, avec un cloître et des lieux réguliers. En 1208, il amortit un arpent de terre sur lequel ces bâtiments furent édifiés. Deux chartes de saint Louis, des années 1236 et 1255, font connaître que tout l'hôpital avait été renouvelé et que l'on continuait à y recevoir les pauvres passants et les pèlerins.

» Saint Félix de Valois mit à la tête de ce nouvel établissement un des hommes les plus distingués de l'Ordre, le Père Nicolas. Robert Gaguin nous le représente comme un religieux qui réunissait tous les talents convenables à son rang. Il joignait à un grand fonds de piété des mœurs douces et pures. Il avait l'esprit insinuant, et employait ce talent à recueillir d'abondantes aumônes, qu'il consacrait au soulagement des pauvres et au rachat des captifs. Il agrandit les bâtiments de l'hôpital, pour y recevoir et y soigner un plus grand nombre d'infirmes, et en construisit de nouveaux pour recueillir et loger les voyageurs indigents. Il

donation de la comtesse Marguerite pour la fondation de Cerfroid, et des donations faites à Planels, à Bourg-la-Reine, etc., aux environs de Cerfroid. Elle est de l'an 1200.

Cum à nobis petitur, et usque ad verbum, assensum, personas vestras cum omnibus bonis tam ecclesiasticis quam mundanis, et usque ad verbum, suscipimus; specialiter, autem, Domum Sanctæ Trinitatis *Cervifrigidi*, quam charissima in Christo filia, Maria comitissa Burgundiæ pro redemptione vobis charitative contulit; locum quoque de Planels, cum ecclesiâ, ibidem fundatâ à nobili viro Roberto de Planels, ad idem opus vobis collatâ; Domum etiam quam nobilis mater Paneteria, in Parisiensi Diœcesi, videlicet in Burgo Reginæ, vobis, ad hoc idem perpetuam eleemosynam assignavit, cum omnibus ad eam spectantibus, sicut ipsa justè et pacificè possidetis, vobis et successoribus vestris, authoritate apostolicâ confirmamus, et præsentis scripti paginâ communimus.

Datum Laterani, XVII Kalendas Junii, anno secundo Pontificatûs nostri.

Digitized by Google

bâtit, en trois ans, l'église de l'hôpital dont Haymard, évêque de Soissons, fit la dédicace, en 1209. Ce vaste établissement devint un des plus prospères de l'Ordre, et les rares qualités que déploya le Père Nicolas en l'administrant, lui acquirent l'estime et l'amitié de saint Louis, en même temps qu'elles le désignaient aux suffrages de ses frères pour la suprême dignité de l'Institut[1]. »

III

FONDATION DU COUVENT DE SAINT-MATHURIN A PARIS. FAVEURS QUE LE ROI SAINT LOUIS ACCORDE AUX RELIGIEUX TRINITAIRES.

(1207).

C'est encore à saint Félix que remonte, d'après les documents les plus authentiques, la fondation du couvent de Saint-Mathurin à Paris. L'évêque de cette ville, sur l'auto-

(1) Philippe-le-Bel augmenta les revenus des Trinitaires de Verberie, par une rente sur la recette de Toulouse et sur le domaine de Pont-Sainte-Maxence. On leur donna en 1343 la desserte de la chapelle de Notre-Dame, avec un droit sur les foires et marchés qui se tenaient devant la chapelle. Robert Gaguin fut, dans sa jeunesse, ministre du couvent de Verberie. Le dernier supérieur, nommé Chauvier, devint Général de l'Ordre, et mourut en 1792 du chagrin de se voir enlever la caisse destinée aux voyages de Barbarie pour l'œuvre du rachat des captifs. Le P. Bodard de Buire, originaire des environs de Montdidier, était prieur de la maison de Verberie en 89. Il y resta seul, au moment de la révolution, et passa, dans l'endroit même, tout le règne de la terreur. Il exerça même des fonctions municipales en qualité de syndic et de maire, tout en remplissant les fonctions du saint ministère. Au rétablissement du culte, il continua à rester à Verberie comme curé, et il y mourut en 1833 regretté de tous pour son zèle et sa charité. On voit encore son portrait au salon du presbytère de Verberie ; il est en costume de chanoine régulier de Saint-Augustin. L'église et le couvent des Trinitaires de Verberie, existent encore en grande partie et sont devenus des propriétés particulières. Ils n'avaient d'ailleurs, rien de remarquable dans leur construction. Nous avons visité ces lieux au mois de juin de la présente année 1878, et nous ne saurions oublier l'accueil plein de sympathie que nous y avons trouvé, surtout au château de Coppy, non loin de Verberie.

Digitized by Google

risation ou l'ordre de Philippe-Auguste, céda aux religieux Trinitaires, vers l'an 1207, l'hôpital, ou aumônerie, dite de Saint-Benoît, avec l'église dédiée à saint Mathurin. « Le couvent de Saint-Mathurin, dit Dulaure, existait depuis deux ou trois ans en 1209. Il était ainsi nommé parce qu'il remplaçait un hôpital dédié au saint martyr de ce nom, qui autrefois était fameux pour la guérison des personnes atteintes de folie. »

Lorsque cet établissement eut pris quelque importance, on ne l'appela plus que le couvent des Mathurins, et même on finit par donner en France, et jusqu'à la fin du siècle dernier, le nom de Mathurins à tous les Trinitaires français. Quelques auteurs[1] ont voulu faire dériver ce nom de celui de Matha, par analogie aux noms des Dominicains et Franciscains qui viennent de ceux des illustres fondateurs saint Dominique et saint François, mais ils sont ici dans l'erreur.

La position même de ce couvent de Saint-Mathurin au sein de la capitale, et l'administration des hommes distingués qui le gouvernèrent successivement, ne tardèrent pas à en faire le plus brillant établissement de l'Ordre. Les supérieurs Généraux y fixèrent souvent leur résidence et quelques-uns d'entre eux y eurent leur sépulture. Ils contribuèrent par là à donner à cette maison un éclat qui effaça celui du couvent de Cerfroid. Néanmoins, ce dernier rappelait aux Trinitaires des souvenirs en même temps si doux et si glorieux, qu'il conserva toujours le premier rang, avec le titre de Maison-Mère de l'Ordre de la Rédemption des captifs.

Saint Louis combla la maison de Paris de tant de biens, qu'il en a passé pour le fondateur, et quelques historiens, nous dit le P. Prat, lui en donnent le titre; mais il n'en fut, en réalité, que l'insigne bienfaiteur.

Ce prince avait été accompagné, dans sa première Croisade par le R. P. Nicolas, alors général de l'Ordre, et par un bon nombre de ses religieux[2]. « Or, nous dit Ignace

(1) Entre autres, M. Aug. Cochin dans son *Histoire de l'Esclavage* et M. J. Carlier dans son livre *Les Trinitaires de la Rédemption*.

(2) Une respectable autorité, le Sire de Joinville, nous apprend que parmi les

Digitized by Google

Dilloud, le révérend Père Nicolas et ses frères s'acquirent une estime universelle, par les bons offices qu'ils rendirent à la personne du roi et à toute son armée, dans l'extrémité où les avaient jetés le sort des armes et les maladies; et le saint roi, témoin d'un si noble dévouement, promit que, dès son retour en France, il ferait bâtir et fonder pour ces religieux, un couvent dans sa demeure royale de Fontainebleau. C'est ce qu'il exécuta, aussitôt rentré dans ses états[1]. Il honora les religieux Trinitaires du titre de chape-

seigneurs qui suivirent saint Louis à la Croisade de 1248, était le comte Guillaume de Dampierre, et qu'il se faisait accompagner de plusieurs frères de la Rédemption. « A la reprise de Damiette par les Sarrazins, le danger devint tel, que tout plein de gens, dit Joinville, se confessaient à un frère de la Trinité, qui était au comte Guillaume de Flandre; puis, quand le roi fut délivré de sa prison de Damiette, des Génois, ajoute le bon sénéchal, jetèrent une planche à terre, pour recueillir le roi, le comte d'Anjou son frère, le maître de la Trinité, (P. Nicolas, général) et moi. » Enfin le samedi après l'Ascension, lendemain de leur délivrance, le sire de Joinville s'en fut avec le maréchal de France et le maître de la Trinité, chercher en la galère du Temple l'argent nécessaire au roi. Le maréchal tendait l'argent au maître, dit le chroniqueur en son naïf langage, et le maître me le baillait au vaisseau où j'étais. (M. J. Carlier. *Les Trinitaires de la Rédemption*).

Ce passage des mémoires du sire de Joinville accuse hautement la présence des religieux Trinitaires au milieu des dangereuses expéditions contre les Sarrasins d'Orient; ils y remplissaient le double devoir d'apporter les consolations de la religion aux blessés et aux mourants, et d'intervenir généreusement aux luttes périlleuses avec les Barbares pour le rachat des captifs. Au reste, nous pourrions produire des témoignages puisés dans d'autres auteurs et surtout dans le P. Dan qui a écrit l'*Histoire de Barbarie*.

(1) La fondation eut lieu en l'an 1259, d'après une charte que Dom Morin rapporte textuellement, et aux termes de laquelle, le roi fait différents dons pour l'entretien de sept religieux et des pauvres du voisinage. Le monastère s'élevait en dernier lieu, sur la place des Bons-Enfants et regardait la place des Mathurins. Il tenait par derrière aux bâtiments du château, occupés par le ministère de la guerre. En 1520, les religieux firent abandon du terrain sur lequel se développent aujourd'hui la cour du Cheval-Blanc ou des Adieux, les bâtiments qui la bordent, les petits jardins et l'étang; cet abandon eut lieu moyennant une rente de 200 livres à prendre sur le domaine de Moret. Le couvent était vaste, largement distribué; malheureusement ses constructions primitives, qu'il serait si curieux de retrouver en face de cet interminable échantillon de la Renaissance, avaient fait place à la bâtisse uniforme, irrégulière qui caractérise Fontainebleau. En disant qu'il y avait 39 chambres et 8 escaliers de service, nous aurons donné une idée de qu'était la maison. Tout cela fut vendu le 24 ventôse, au VII (14 mars 1799), au sieur Marc Bonnissant, notaire à Moret, pour la somme de 601,000

Digitized by Google

lains de son château de Fontainebleau ; et, pour rendre ce choix plus stable et affermir en même temps la donation qu'il leur avait faite d'un terrain pour leur couvent, il en demanda l'approbation au Pape Alexandre IV, qui confirma le tout par une bulle particulière, dont on conservait l'original dans le couvent de Saint-Mathurin à Paris.

« La bonté du saint roi envers nos religieux s'étendit plus loin encore, et, après avoir fait au révérend Père Général de très-grandes libéralités pour de nouvelles fondations en France et en Orient[1], il voulut donner des marques particulières de sa haute bienveillance pour le couvent de Paris, en lui faisant présent de deux reliques infiniment précieuses. C'était une épine sacrée de la couronne du Sauveur et un morceau de la vraie croix. Il les envoya de Fontainebleau à Paris par son chapelain, le Père Pierre Darras, religieux Trinitaire, qui remit ce dépôt entre les mains du Père Ministre du couvent de Saint-Mathurin. Jointe aux reliques se trouvait la lettre autographe du roi qui attestait cette donation : elle était du mois de mai 1260. On l'a conservée dans le trésor du couvent jusqu'à la fin du siècle dernier. Il donna aussi à nos religieux sa couronne et son manteau royal ; et enfin, par un privilége qu'on ne peut

livres qu'il paya en papier monnaie. Les Mathurins de Fontainebleau étaient pour partie seigneurs de Moret et des fiefs Le-Jay-les-ministres, à Samois. Dans leur censive se trouvaient les seigneuries de Varennes et Beaulieu en Mâconnais. Outre la maison conventuelle, ils avaient deux maisons situées à Avon et à Samois. Ces acquisitions ne remontent pas au-delà de 1613. Le chiffre total du revenu s'élevait à 17,271 francs ; à l'aide de ces ressources, en dix années, les Mathurins firent pour 73,000 francs d'agrandissements. Il restait, au moment de la dissolution de la communauté, sept religieux profès, nombre fixé par la charte de 1259, deux clercs et un frère convers. Les Mathurins desservaient la chapelle de saint Louis, au château. Les objets d'art en grand nombre qui décoraient cette chapelle furent transportés à Paris. L'inventaire des objets servant exclusivement aux religieux traduit ainsi en poids la valeur du matériel de la chapelle : Objets de vermeil 25 marcs 7 onces (6 kilog), argenterie 361 marcs (05 kil. 75). L'énumération du mobilier n'offre aucun intérêt. Il ne reste rien de plus à signaler du couvent des Mathurins, qui a été transformé en habitations particulières. (Extrait de l'ouvrage *Les monuments de Seine et-Marne.*)

(1) Nous trouvons dans Michaud (Hist. des crois. 6e édit. T. IV p. 181) le passage suivant : « Le roi saint Louis distribua la plupart des terres et des

Digitized by Google

assez estimer, il leur permit d'ajouter aux armes de l'Ordre, qui étaient seulement d'argent à une croix dont le montant de gueule et la traverse d'azur, une bordure de France, surmontée de la couronne de France. »

Tels furent les principaux témoignages de la bonté du roi saint Louis envers l'Ordre de la Très-Sainte Trinité. Plusieurs grands seigneurs voulurent imiter un si noble exemple. Ils avaient vu et admiré, eux aussi, le dévouement sans bornes des religieux Trinitaires aux intérêts des soldats de la croix, et souvent ils en avaient éprouvé les heureux effets, lorsque, tombés entre les mains des infidèles, ils n'attendaient plus que la mort ou les horreurs de la captivité. Aussi s'empressaient-ils, une fois rendus à la liberté et à leur patrie, de contribuer largement au développement d'une œuvre qui, à peine sortie de son berceau, se signalait déjà à l'attention des peuples, par de si grands bienfaits.

IV

BULLE D'INNOCENT III QUI APPROUVE LES FONDATIONS ET LES MET SOUS LA PROTECTION DU SAINT-SIÉGE.

(1208-1210).

Les détails que nous venons de donner sur le célèbre couvent de Saint-Mathurin à Paris, et sur les marques du haut intérêt que le roi Louis IX donna à notre saint Institut, nous ont fait anticiper de plus d'un demi-siècle sur l'ordre des événements relatifs à saint Félix de Valois.

Le vénérable Ministre de Cerfroid s'était hâté, dès l'an

maisons aux ordres du Temple, de Saint-Jean, aux chevaliers Teutoniques, aux barons et aux seigneurs d'outre-mer. Les frères Mineurs et les frères de la Trinité, dont la mission était de racheter les captifs, obtinrent aussi de riches dotations dans les villes conquises. »

Digitized by Google

1208, de donner avis à son illustre collègue de l'extension et de l'importance que prenait leur œuvre commune dans le nord de la France. Saint Jean de Matha, tout heureux de ces bonnes nouvelles, en rendit d'abord à Dieu de solennelles actions de grâces, puis il se fit un devoir de les transmettre au Pape Innocent III.

Rien ne pouvait apporter au cœur du Saint-Père une plus douce consolation. L'Ordre de la Très-Sainte-Trinité lui prouvait son utilité par les services immenses qu'il rendait à l'Eglise et à l'humanité, et le vicaire de Jésus-Christ était persuadé que ces services se multiplieraient encore avec les établissements qui seraient fondés dans le même but. Innocent s'empressa donc de sanctionner de son autorité apostolique tout ce qu'avaient déjà fait saint Jean de Matha et saint Félix de Valois.

Les Bulles qui approuvaient les donations faites à l'Ordre, tant en Italie qu'en Espagne et en France, furent bientôt suivies d'une autre du 18 juin, quatorzième des kalendes de juillet, de l'an 1209. Elle règle les rapports que ces religieux devront avoir avec les Ordinaires des diocèses où sont situés leurs établissements. « Ils recevront de l'évêque diocésain le saint chrême et l'huile sainte. C'est encore l'évêque qui bénira leurs autels, qui fera la dédicace de leurs églises et ordonnera leurs clercs; mais si ce prélat est hétérodoxe, ils pourront s'adresser à tout autre qui se trouve en communion avec le Saint-Siége. Ils auront le droit d'inhumer dans les lieux qui leur appartiennent, toutes les personnes qui leur en feront la demande; si l'interdit vient à être jeté sur la contrée qu'ils habitent, ils pourront néanmoins, célébrer chez eux les offices divins, mais à voix basse, à huit-clos, et sans sonner les cloches. »

La Bulle finit ainsi : « Voulant, dans notre paternelle sollicitude, pourvoir à la paix et à la tranquillité de l'Ordre, nous défendons expressément et de notre autorité apostolique, à qui que ce soit, de commettre des vols, de porter l'incendie, de répandre le sang humain, de saisir quelqu'un, de le frapper ou de le tuer dans la clôture de vos maisons

Digitized by Google

ou des lieux attenants. Nous voulons, enfin, qu'il ne soit permis à personne de troubler témérairement l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité; de lui enlever ses possessions, de les garder après les avoir enlevées, de lui susciter des vexations d'aucun genre; mais que tout ce qui aura été donné à l'Ordre, pour le gouvernement et le soutien de ses membres, soit conservé dans son intégrité et sa valeur, sauf l'autorité du Saint-Siége et les droits canoniques de l'Ordinaire.

» Si donc un ecclésiastique ou un laïque, connaissant les dispositions de notre présente Bulle, entreprenait quelque chose contre elle, et si, après trois monitions, il n'expiait pas sa faute par une satisfaction convenable, qu'il soit privé de la dignité et du pouvoir de sa charge; qu'il sache qu'au jugement dernier, il rendra compte à Dieu de son iniquité, et qu'en attendant, il est indigne de la participation au corps et au sang du Dieu Rédempteur. Quant aux autres, que la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec eux.

» Donné à Viterbe, la douzième année de notre Pontificat. »

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 173.

Peritos Architectonicæ instruunt pro religiosis domibus ædificandis, tantūque operâ et diligentia insudant, vt a mari vsque ad mare propagines Ordinis emittant.

Pho. Yves & Barret

14

Ils tracent aux architectes les règles à suivre pour la construction de leurs maisons religieuses, et par l'activité et la persévérance de leur zèle, ils arrivent à étendre d'une mer à l'autre les fondations de l'Ordre.

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME

I

SAINT FÉLIX SAIT PARFAITEMENT ALLIER LA VIE ACTIVE A LA VIE CONTEMPLATIVE. SON RECUEILLEMENT HABITUEL.

(1210).

L'âme religieuse opère son ascension vers le ciel par deux voies différentes. Elle peut, sans doute, atteindre ce but par la pratique des œuvres de charité à l'égard du prochain. Si elle préfère, au contraire, semblable au passereau solitaire des saintes Ecritures, s'éloigner de tout contact avec le monde, pour tenir invariablement son regard attaché sur la beauté divine, au sein de la solitude, elle réalise, dès lors, son dessein par la pratique de la vie contemplative. Ces deux voies mènent également à Dieu, pourvu que l'on suive fidèlement l'attrait de la grâce qui nous y a engagés ; néanmoins, elles ne sont pas tellement distinctes qu'on ne puisse passer de l'une à l'autre, ou les unir dans une certaine mesure, mais toujours sous l'inspiration du Ciel.

Parfois aussi, il arrive qu'une âme, retenue de longues années dans la solitude, par les mystérieux attraits de la méditation, se trouve tout à coup transportée, par la main de Dieu, au milieu des agitations de la vie extérieure ; ce changement ne saurait lui nuire. Ah ! sans doute, l'âme qui a appris à vivre au dedans d'elle-même, n'aime point à

Digitized by Google

s'épancher au dehors, elle préfère à toute autre société celle du bien-aimé de son cœur, mais d'autre part, la divine charité lui a appris à quitter Dieu, se communiquant à nous par les touches secrètes de son saint amour, pour Dieu caché dans la personne des pauvres. Elle a appris, à l'école de saint Paul, à se faire toute à tous, pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du prochain. Le changement qui s'opère en elle est donc purement superficiel et apparent. Elle n'a point cessé de jouir de la paix et de l'amitié du Seigneur.

Telle fut la destinée de saint Félix de Valois. Jusque-là ses heures du jour s'étaient passées principalement à faire monter vers le ciel l'encens d'une ardente prière, et ses veilles avaient été consacrées aux chants et aux supplications de l'amour; mais à partir du moment où il avait dû s'occuper des diverses fondations dont nous venons de parler, son temps et ses soins avaient été consacrés à d'incessantes occupations extérieures. Le désert de Cerfroid, qui l'avait dérobé si longtemps aux regards du monde, était devenu un lieu où l'on abordait de toutes parts, et le saint homme s'était vu obligé d'ouvrir l'accès de sa retraite à cette foule de pèlerins que la piété, l'infortune ou la simple curiosité amenaient chaque jour à ses pieds. Il se contenta dès lors de conserver dans son cœur cette heureuse inclination qu'il avait toujours eue pour la vie de retraite, et, bien persuadé que nous sommes toujours sans danger là où Dieu nous veut, il se livra sans réserve à cette multiplicité d'affaires que lui occasionnait sa charge de Fondateur et de propagateur d'un Ordre religieux.

Il continua à donner, dès le matin, un temps convenable à l'oraison, mais si quelquefois des occupations indispensables ne lui en avaient point laissé tout le loisir, il y suppléait par un plus grand recueillement pendant le reste de la journée. Il portait, pour ainsi dire, sa solitude partout avec lui, et son cœur était devenu, en toute vérité, ce sanctuaire fermé à toutes les créatures, dont parle le Sauveur dans le saint Evangile. Il y adorait en esprit le Père céleste,

Digitized by Google

tandis qu'il conversait extérieurement avec les hommes. Son maintien, toujours plein de dignité, faisait bien voir qu'il ne perdait point l'idée de la présence de Dieu, et que la charité, en l'obligeant à se répandre au dehors, ne lui ôtait rien de l'attention qu'il devait à la voix de son bien-aimé.

Notre Saint put donc faire une alliance parfaite de la solitude et du commerce avec le monde; il sut accorder, dans sa conduite, l'emploi de Marthe avec celui de Marie, les exigences de la vie active avec les devoirs et les douceurs de la vie contemplative[1].

Mais, au reste, hâtons-nous de le dire; ce recueillement habituel qu'observait saint Félix de Valois n'avait rien de fâcheux ni d'embarrassant pour ceux qui le fréquentaient. On voyait, au contraire, paraître constamment sur son visage un doux épanouissement, dans ses entretiens une aimable gaieté, sur tout son extérieur une sainte jubilation qui étaient un reflet de la sérénité de son âme[2], et le fruit de ses rapports intimes avec Dieu.

(1) La forme même du vêtement des enfants spirituels de saint Félix de Valois présente un emblème frappant de l'union intime de ces deux genres de vie que la nature de leurs fonctions les force de pratiquer en même temps. Le religieux Trinitaire porte une croix rouge et bleue sur le scapulaire vers la poitrine, et une croix semblable sur le côté gauche du manteau. On peut y voir, avons-nous dit (page 165) la cuirasse et le bouclier dont les membres de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité ont été munis, à l'imitation des croisés; mais, nous avons entendu notre très-révérend Père Antoine de la Mère de Dieu, Général de l'Ordre, donner à cette double croix une autre explication. Aux personnes qui lui en demandaient la signification, il se contentait de répondre : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum,* c'est-à-dire, *placez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras.* Les interprètes de la sainte Ecriture mettent ces paroles du Cantique des Cantiques (chap. VIII, vers. 6) dans la bouche du divin Epoux qui dit à l'âme fidèle : « Puisque je me suis donné moi-même tout à vous sur la croix, vous devez, en retour, vous donner entièrement à moi; il faut que votre cœur soit pénétré de mon amour, et que cet amour soit rendu sensible dans vos actes et dans toute votre conduite extérieure. » (Voir le commentaire de la Bible par Dallioli, tome 4, p. 621).

(2) Dans un ouvrage peu connu du cardinal Wiseman, *Souvenirs sur les quatre derniers Papes*, on lit la remarque que voici : « Si l'on voit les jeunes aspirants à la vie religieuse, soit en récréation, soit à l'étude, il est facile, d'après une règle très simple, de distinguer ceux qui demeureront fidèles à leur vocation

Digitized by Google

Cette joie céleste qui rayonne sur le front des vrais serviteurs de Dieu est une énigme et un vrai mystère pour le monde et ses partisans[1]. Il leur paraît qu'une vie retirée et soumise à une règle austère ne peut engendrer, pour celui qui l'embrasse, qu'amertumes et déceptions. C'est, disent-ils, ce qu'ils ont éprouvé eux-mêmes lorsqu'ils ont voulu, à de rares intervalles, faire l'essai de ce genre de vie. Mais, nous pouvons leur indiquer la cause du dégoût qu'ils trouvent, là

de ceux qui ne le seront pas. Les figures épanouies et les yeux pétillants dénotent les moines futurs, beaucoup plus sûrement que les maintiens sombres et les coups d'œil jetés à la dérobée. » Plus loin, le même auteur, parlant de Pie VII, ajoute : « La tiare n'avait point effacé sur sa tête la tonsure religieuse, qu'il avait reçue le jour de sa prise d'habit parmi les enfants de saint Benoît, et qui représente cette couronne d'épines que le souverain et le moine sont également appelés à porter ici-bas. » Les personnes qui s'adonnent à la spiritualité ont donc aussi leurs peines et leurs croix, mais, elles les supportent sans abattement, quelquefois même avec joie, parce qu'elles ont appris à les unir à la Croix du divin Sauveur.

(1) Nous ne pouvons relever ici toutes les fausses appréciations qui ont été faites, de nos jours, sur la vie religieuse. M. Villemain prétend, dans ses *Etudes sur saint Jean Chrysostôme*, que la solitude produit des hommes de génie ou des fous. L'auteur a tracé ces paroles dans sa jeunesse ; plus tard, son expérience des malheurs de la vie a pu lui apprendre qu'on perd la raison ailleurs que dans la solitude, et que notre société actuelle, bien qu'elle ne favorise pas précisément la vie contemplative, regorge, cependant, de fous et d'aliénés ; aussi doit-on multiplier de nos jours les maisons où sont traitées ces maladies.

On sait que le livre d'or de l'*Imitation* cite cet aveu d'un ancien : « Que toutes les fois qu'il fréquentait d'autres hommes, il en revenait moins homme, c'est-à-dire moins bon, moins porté à la vertu. »

Mgr Mislin, auteur d'un ouvrage remarquable, intitulé *Les Saints-Lieux*, raconte que, dans une excursion sur les montagnes du Liban, il rencontra, seul dans une caverne, un chef de tribu qui venait de remplir, dans des événements politiques, un rôle important. Il lui témoigna sa surprise de le voir se réduire à un genre de vie si retirée, jusqu'à n'avoir pour toute compagnie que son chien : « Hé ! monsieur, lui répondit-il, quand on a vécu quelque temps avec les hommes, on se trouve bien avec les animaux. »

Nous ne prétendons point que ces paroles soient la pure expression de la vérité ; mais on y voit, au moins, que tout le monde n'est pas de l'avis du docte académicien sur les avantages du commerce avec les gens du monde. La vie retirée a, sans doute, ses dangers et ses naufrages, mais quelle est la position de la vie qui n'en présente aucun ? Un religieux, fidèle à sa vocation, pourra toujours, tout en remerciant les partisans du monde de leur compassion et de leurs soucis à son égard, s'écrier avec saint Bernard : « *O beata solitudo ! Sola beatitudo !* O heureuse solitude ! vous êtes pour moi l'unique source du vrai bonheur. »

Digitized by Google

où les âmes vertueuses rencontrent le bonheur. C'est que les dispositions du cœur sont, de part et d'autre, bien différentes.

Les gens du monde vont quelquefois dans la solitude, mais par pure satisfaction naturelle, pour varier leurs plaisirs, et non pour y chercher Dieu. Leurs habitudes de dissipation, leurs goûts frivoles les y ont suivis ; mais comme ils n'ont pu les satisfaire à leur gré, au sein de la retraite, et que d'autre part, ils n'ont point encore appris à s'entretenir avec Dieu et avec leur conscience, ils se trouvent tout à coup isolés ; et cette vie retirée, qui leur avait plu d'abord, par l'attrait de la nouveauté, leur déplaît bientôt par le retour des mêmes exercices, et par la gêne qu'elle impose à leur volonté.

Un chrétien sérieux, au contraire, qui a dit au monde un dernier adieu, un chrétien qui veut arriver, quoi qu'il lui en coûte, à dominer ses habitudes vicieuses, ne s'étonne point, ni ne se rebute des efforts constants qu'il devra faire pour arriver à se surmonter ; il sait bien que ce n'est point là l'affaire d'un jour et qu'on ne peut emporter d'assaut le sommet de la perfection. Il se résigne donc à soutenir le combat, et l'assurance qu'il a d'être secouru, non moins que la perspective de la récompense, sont pour lui la source d'une félicité intime mais ineffable, qui rayonne sur tout son extérieur.

Ce qui démontre au reste que la gaieté, renfermée dans de justes bornes, n'est point opposée à la vie intérieure, c'est que les anciens solitaires de l'Orient, hommes éminemment contemplatifs, étaient en général d'une extrême amabilité dans le commerce de la vie, faisant ainsi en eux-mêmes l'épreuve de cette parole du Sauveur : *Mon joug est doux et mon fardeau léger.*

Digitized by Google

II

DOUCEUR ET AMABILITÉ DE SAINT FÉLIX QUI LE RENDENT LE MAITRE DES CŒURS. HEUREUSE INFLUENCE QU'IL EXERCE.

(1210).

La pratique de la vie chrétienne et religieuse n'est point incompatible, nous venons de le voir, avec cette douce gaieté, qui est un pur rayonnement de la paix du cœur. La dévotion n'est point ennemie, non plus, des bienséances de la vie civile, comme quelques-uns affectent de le dire. Elle est, au contraire, essentiellement aimable et sociable. La civilité bien entendue et la vraie piété sont sœurs. Elles ont, l'une et l'autre, leur origine dans le saint Evangile.

C'est le Sauveur lui-même qui nous a tracé, par ses exemples et ses préceptes, la ligne de conduite que nous devons suivre dans nos rapports avec le prochain. Il a pratiqué le premier la suavité du langage, l'affabilité des manières et cette délicatesse exquise des bons procédés, dont la politesse mondaine n'est que la contrefaçon. L'ineffable douceur de Jésus procédait de son ardente charité pour les hommes. Elle était le produit de sa tendresse, de son indulgence et de sa miséricorde pour les pauvres pécheurs, qu'il voulait attirer à lui, pour les faire participer aux fruits de sa rédemption.

Lorsqu'il a fait l'éducation morale des apôtres et de ses premiers disciples, il ne leur a rien tant recommandé que les devoirs de la bonne société. Il leur a appris à céder toujours le pas dans les compagnies, à ne point rechercher ces préséances dont les mondains sont si jaloux, à ne point garder le souvenir des injures ; en un mot, à être serviable et obligeant en toute occasion. Il descend même au détail des actions les plus communes, comme de se laver les

Digitized by Google

mains afin que l'on ne soit jamais pour le prochain la cause du moindre déplaisir. Il supporte avec une égale mansuétude et la grossièreté de quelques-uns de ses apôtres, et l'embarras que lui cause quelquefois le trop grand empressement du peuple à le suivre et à l'écouter. Il a pour tous des procédés pleins de douceur, des paroles d'amour ou de pardon.

Ce fut sur cet incomparable modèle que se forma saint Félix de Valois. Il avait conservé, de son origine princière et de son séjour à la cour de Champagne, cet air de dignité et de noblesse qui sied si bien à la puissance et au commandement, surtout lorsqu'il est soutenu par un mérite réel; mais il avait appris à l'école du Saint-Esprit à modérer ce qu'un pareil maintien aurait pu avoir de trop austère, par ce ton de bonté douce et naïve, qui part du cœur et forme comme la fleur de la charité. Rarement la vertu s'était montrée sous des dehors plus aimables, plus propres à gagner les cœurs.

Ces manières attrayantes du pieux ermite de Cerfroid n'avaient pas peu contribué à réconcilier avec la vraie dévotion les personnes du monde qui venaient le voir. Elles lui acquirent aussi un bon nombre de fidèles disciples. Ceux qui avaient le bonheur de traiter avec lui en ressentaient toujours un heureux effet. Plusieurs d'entre eux ont avoué, dans la suite, qu'ils devaient leur conversion à un moment d'entretien avec cet homme de Dieu, dont un seul regard avait porté, jusque dans le secret de leur cœur, la lumière et le repentir. La curiosité les avait conduits à son monastère, et l'ascendant de sa vertu les avait forcés à lui demander instamment une place parmi ses enfants spirituels.

Au reste, tout en déterminant par ses conseils la vocation de ceux qui venaient le consulter, ce prudent directeur des âmes leur enseignait que Dieu a préparé des grâces spéciales pour toutes les conditions de la société, et que chacune d'elles peut nous fournir des moyens de salut, pourvu que nous y soyons placés par la main de Dieu, et que nous continuions à le servir fidèlement.

Digitized by Google

Quant aux âmes appelées à la vie de retraite, bien loin de vouloir les attirer invariablement sur ses pas, il leur apprenait, au contraire, qu'elles pourraient trouver la satisfaction de leurs pieux désirs dans toute société religieuse approuvée par la sainte Eglise et conforme au genre de leur vocation. La conduite, qu'il tint à l'égard du bienheureux Jean de Montmirail, prouve surabondamment quelles étaient à ce sujet la prudente réserve et la délicatesse de notre Saint.

Jean de Montmirail était, nous l'avons dit plus haut, neveu de la comtesse Marguerite de Bourgogne, cousine de notre saint fondateur. Or, soit à cause de cette espèce de parenté, soit par suite de cet attrait qui pousse les unes vers les autres les âmes solidement vertueuses, Jean, plus jeune que Félix, avait recherché la société du saint ermite de Cerfroid, dont la renommée publiait déjà tant de merveilles. On peut bien croire que ce fut principalement par les conseils de son vertueux ami que Jean se décida à quitter, lui aussi, le monde où il jouissait de tous les agréments de la fortune, pour s'enfermer dans la solitude du cloître.

Il semble que Félix eût dû travailler à acquérir à son Ordre encore naissant un homme dont l'influence et les rares qualités auraient pu lui donner du lustre. Mais le pieux fondateur, adorant les desseins de Dieu, laissa le jeune seigneur suivre l'attrait qui le poussait à embrasser la vie la plus retirée, plus contemplative des religieux Bénédictins, au monastère de Longpont.

Avant de se dérober au monde, Jean voulut au moins donner un témoignage public de ses vives sympathies pour l'œuvre du rachat, pour les religieux de Cerfroid, et pour leur vénérable père et patriarche. Ce fut alors, c'est-à-dire peu avant son entrée en religion, et l'année même de la mort de saint Félix de Valois, en 1212, qu'il donna la charte déjà citée, et qui portait confirmation de la donation de la comtesse Marguerite en faveur de Cerfroid.

Tel était l'ascendant qu'exerçait la vertu du saint vieil-

Digitized by Google

lard. Dieu donna toujours tant d'efficacité à ses soins et de bénédictions à ses travaux, qu'il enfanta un bon nombre de saints religieux à son Ordre, en même temps qu'il procurait à Dieu de fervents adorateurs dans tous les rangs de la société.

Peut-être sera-t-on tenté de trouver exagéré le récit que nous faisons ici du prestige et de l'autorité qu'avait pu acquérir, sur ses contemporains, un pauvre cénobite. Nous avouons que la froideur des chrétiens de nos jours pour tout ce qui touche à la religion, doit leur rendre peu compréhensible cette action de Félix de Valois sur les hommes de son temps; mais il est évident que, si l'on veut porter sur un personnage quelconque un jugement sain et impartial, il faut d'abord se transporter par la pensée à l'époque où il a vécu, et se demander quel était alors l'état des esprits et des mœurs. Or, pour peu qu'on veuille réfléchir au caractère distinctif du siècle dont nous parlons, on conviendra facilement que l'idée religieuse était alors toute-puissante, et même la seule qui dominât dans la société.

L'Eglise exerçait encore un empire absolu sur ses enfants, et il n'était venu dans la pensée d'aucun homme public d'établir, entre le pouvoir religieux et ce qu'on appela plus tard l'ordre civil, cette distinction qui tend à en faire, de nos jours, deux corps séparés, deux sociétés, dont l'une obéit à Dieu, tandis que l'autre veut se passer de sa tutelle. Comment expliquerait-on, en dehors de ces considérations, cet entraînement des Croisades, ce soulèvement subit d'une partie de l'Europe qui, à la voix des Pontifes et de quelques moines, s'arrache à ses foyers pour se porter en armes, et à travers mille périls, sur les contrées de l'Orient. Au reste, voici sur ce sujet l'appréciation d'un homme compétent, mais peu susceptible de partialité pour le pouvoir ecclésiastique.

« Les nations semblaient alors, dit Michaud, ne reconnaître d'autres législateurs que les Pères de l'Eglise, d'autre code que l'Evangile ou les Ecritures. L'Europe pouvait être considérée comme une société religieuse, où

Digitized by Google

la conservation de la foi était le plus grand intérêt et où les hommes appartenaient plus à l'Eglise qu'à la patrie. Dans cet état de choses, il était facile d'enflammer l'esprit des peuples, en leur parlant de religion [1]. »

Plus loin, le même auteur parle ainsi : « Dans la religieuse ardeur, qui embrasa la fin du XI^e^ siècle, deux passions se partagèrent la société chrétienne. La première poussait les hommes à la vie solitaire et contemplative. L'autre les portait à parcourir le monde et à chercher la rémission de leurs péchés, dans le tumulte et le bruit des guerres saintes. Ces deux opinions trouvaient partout des partisans, des apôtres ou des martyrs. Parmi les plus fervents des fidèles, les uns ne voyaient d'autre moyen de plaire à Dieu que de s'ensevelir dans les déserts, les autres croyaient sanctifier leur vie, en parcourant le monde, l'épée à la main et la croix sur la poitrine. Le besoin de la solitude et le zèle de la guerre sacrée étaient si ardents que jamais l'Europe n'avait vu tant de reclus ni tant de soldats. Jamais on ne vit s'établir autant de monastères que dans le XII^e^ siècle, etc. »

Nous savons que saint Bernard fut l'éclatante expression de cet enthousiasme religieux, qui poussait alors les chrétiens au désert monastique ou sur le chemin de Jérusalem. Les chroniques du temps nous dépeignent quel était à cet égard le pouvoir de sa parole, en nous disant que les mères cachaient leurs enfants [2] et les femmes leurs maris, dans

(1) Histoire des Croisades, tome 1^er^, livre VIII.

(2) Cette remarque nous remet en mémoire une judicieuse observation de Son Eminence, le Cardinal actuel de Bordeaux. Vers la fin de novembre 1859, nous nous étions présentés, à la suite de notre très-révérend Père général, et, en compagnie du révérend Père Gardien des Carmes de Bordeaux, au grand séminaire de cette ville, où se trouvait, en ce moment même, Mgr Donnet. Son Eminence, après nous avoir reçus avec une extrême bienveillance, voulut nous présenter Elle-même à ses séminaristes, par ces paroles : « Mes enfants, vous savez qu'au temps de saint Bernard les mères de famille cachaient leurs enfants, dans la crainte que l'illustre abbé de Clairvaux ne les entraînât après lui dans la solitude. Je n'agirai point ainsi moi-même avec vous. Voici à mes côtés un révérend Père Carme; ces autres religieux, dont vous n'aviez point encore vu le costume, sont des Trinitaires qui viennent rétablir leur Ordre en France. Si

Digitized by Google

la crainte que le doux son de la voix de Bernard ne les entraînât après lui dans la solitude.

Certes, nous ne voulons nullement égaler l'ascendant de notre humble ermite de Cerfroid à la prodigieuse influence de l'illustre abbé de Clairvaux sur les hommes de son temps ; mille circonstances contribuaient à donner à saint Bernard une action plus étendue ; mais on devra, au moins, nous accorder que le pouvoir attribué à saint Félix, par les premiers auteurs de sa vie, trouve son explication dans la puissance du sentiment religieux qui remuait alors le monde.

Nous ne prétendons point non plus que tout fut alors parfait dans la société chrétienne, et nous avons signalé nous-même de graves infractions à la loi de l'Evangile, dans les rangs les plus élevés de la hiérarchie sociale. Le monde était alors, pour ainsi dire, dans toute la vigueur de son adolescence ; de bouillantes passions le poussaient quelquefois à de regrettables excès, mais il trouvait tout aussitôt, dans la puissance de sa foi, la force d'un humble repentir. La voix de l'Eglise était encore regardée comme celle d'une mère, à laquelle on se hâtait de donner pleine satisfaction.

III

NOUVELLES ATTAQUES DU DÉMON. SAINT FÉLIX LES SURMONTE PAR SON HUMILITÉ.

(1210).

Nous avons rendu compte du développement que saint Félix de Valois avait donné à l'Ordre de la Très-Sainte-

quelques-uns d'entre vous désirent les suivre, je ne les empêche nullement, ma permission leur est assurée dès maintenant. » L'éminent Cardinal est donc persuadé que les sujets qui entrent dans les couvents ne sont point perdus pour le clergé séculier.

Digitized by Google

Trinité, en lui procurant de nouvelles fondations, et en les peuplant de sujets formés par des soins à une solide vertu; mais ce n'était point sans avoir rencontré de vives oppositions de la part des puissances infernales, que le pieux ministre de Cerfroid avait pu réaliser ces succès.

Le démon, qui lui avait livré autrefois de si rudes combats, ne se tenait point pour battu. Il osa se flatter que l'âge et les austérités auraient affaibli le saint ermite, et qu'il pourrait désormais lutter contre lui avec plus d'avantages. D'abord, il essaya de le surprendre par l'appât de la vanité et de la présomption.

Il lui représenta cette multitude de peuples et de gens de haute qualité, accourant de toutes parts pour le consulter, et tâcha de lui persuader que c'était uniquement son mérite qui les attirait. Il lui avoua que plusieurs chrétiens étaient redevables à ses soins de leur conversion, et que l'enfer n'avait point d'ennemi plus redoutable puisqu'il lui enlevait, tous les jours, un si grand nombre de victimes; il ajouta qu'il portait la joie dans le ciel et contribuait puissamment à y remplir les siéges encore vides; qu'il avait droit, par conséquent, à une grande récompense, et que les anges n'attendaient que son arrivée au paradis, pour placer sur son front la plus riche couronne.

Pour conclusion il lui disait : Qu'étant ainsi assuré de l'amitié de son Dieu et de la possession de la gloire éternelle, il pouvait bien, sans aucun inconvénient, se reposer un peu de ses travaux et faire trêve à ses austérités, et que même il le devait en conscience, afin de prolonger ses jours sur la terre, et faire jouir plus longtemps ses enfants des leçons de son expérience dans les voies de la perfection. Enfin, il n'omit rien de tout ce qu'il put trouver de plus séduisant pour tirer de notre vertueux anachorète de son heureuse simplicité de cœur, et pour lui faire perdre, par une vaine estime de lui-même, les inappréciables faveurs que son humilité lui avait jusque-là procurées.

Quel que soit le genre de ses attaques, le démon est toujours à craindre, mais assurément il n'est jamais plus

Digitized by Google

dangereux pour nous que quand il tâche de nous surprendre par les artifices de la flatterie. L'inclination naturelle que nous avons pour les louanges favorise ses desseins, et il sait si bien s'en prévaloir, qu'il nous attire et nous trompe, par les dons mêmes que nous avons reçus du ciel. Il veut nous persuader que c'est la digne récompense de nos vertus, et que Dieu n'a agi que par principe de justice, en nous les accordant.

Une âme vaine et peu défiante d'elle-même donne aisément dans ce piége. Elle croit volontiers que ses lumières et les quelques douceurs spirituelles qu'elle a déjà goûtées, l'élèvent au-dessus des tentations et la rendent invulnérable à tous les traits de l'enfer; mais cette complaisance en elle-même, si légère qu'elle soit, la jette dans l'illusion, et le démon, après avoir obscurci son esprit et séduit son cœur par la vanité, les amène insensiblement aux plus grands désordres.

L'âme humble, au contraire, sait éviter ces piéges; plus elle est élevée dans la connaissance et dans l'amour de son Dieu, plus elle craint d'en déchoir, et, pénétrée de sa propre faiblesse, quelles que soient, d'ailleurs, les vertus et les bonnes œuvres qu'elle a déjà pratiquées, elle en donne à Dieu seul toute la gloire, au fond de son cœur et devant les hommes.

Telles furent les pensées que Félix opposa constamment aux suggestions du démon. Plus l'esprit du mal l'élevait par ses louanges, plus il s'abaissait dans sa propre estime, et il réussit si bien à rendre inutile ce genre de séduction, que le tentateur dut changer contre lui de tactique.

La rage succéda, de sa part, à l'artifice; il voulut emporter de vive force ce qu'il n'avait pu gagner par son adresse. D'abord, il essaya de troubler le repos du Saint et de lui inspirer de la frayeur, en faisant apparaître devant lui toute sorte de fantômes horribles; mais comme Félix en profitait au contraire pour s'affermir de plus en plus dans sa confiance en Dieu, le démon en vint jusqu'à le charger de coups.

Le Seigneur permettait ces épreuves pour purifier chaque

Digitized by Google

jour davantage la vertu de son serviteur. Au reste, elles ne servaient qu'à couvrir de confusion l'esprit du mal qui, se voyant dans l'impossibilité de vaincre le noble vieillard dans sa personne, tourna dès lors tous les efforts de sa fureur contre ses disciples. Il se flattait de pouvoir, à la faveur de leur inexpérience, ébranler leur vertu, et peut-être l'abattre. Il essaya donc de leur persuader que les progrès qu'ils avaient opérés en si peu de temps dans la vertu, les avaient déjà établis dans un haut degré de sainteté.

C'est là la tentation ordinaire de ceux qui débutent dans la vie spirituelle; quelques légères victoires remportées sur les penchants naturels, des mortifications facilement endurées, les jettent dans une espèce de satisfaction, dont ils n'aperçoivent nullement le danger, et leur esprit, content de ces premiers succès, s'arrête volontiers dans la voie du bien, au grand détriment de leur âme.

Tandis que le père du mensonge inspirait ces pensées à quelques-uns des disciples de Félix, il attaquait les autres par une tentation non moins funeste, celle du découragement. Il essaya d'exciter en eux le dégoût de la vie religieuse, et de les jeter dans cet état de marasme et de langueur, qui ôtant à l'âme son énergie, la rend incapable du moindre bien, et la met sur la voie des plus grandes fautes. Mais ce fut en vain que le démon se flatta de pouvoir, par ces divers moyens, corrompre la fidélité de ces jeunes gens et les attirer à lui.

Le Saint, qui veillait constamment sur son petit troupeau, découvrit enfin par une lumière surnaturelle, qui lui fut communiquée dans la ferveur de ses oraisons, les pernicieux desseins du séducteur contre ses bien-aimés disciples. Il en fut d'abord affligé, mais Dieu daigna le consoler, en lui donnant l'assurance que tous les efforts de l'enfer seraient vains et inutiles, et que ses enfants, ébranlés il est vrai par les attaques de leur ennemi, sortiraient victorieux de cette affreuse tempête, et n'en seraient que plus affermis désormais dans le bien. En effet, aucun d'eux ne succomba; l'exemple de leur Père, qu'ils avaient constamment devant

Digitized by Google

les yeux, les tenait unis constamment à Dieu; son humilité profonde les éloignait de toute pensée de vanité, et le zèle infatigable, qu'il déployait pour les défendre, leur donnait à eux-mêmes une ardeur capable de vaincre tous les obstacles.

Le saint fondateur mettait, sans doute, tous ses soins à les former à la pratique de toutes les vertus, mais surtout il s'étudiait à leur faire prendre exactement l'esprit de la règle. Il leur en expliquait soigneusement tous les articles, pour leur en faire comprendre le sens et la portée. Il tenait souvent avec eux des conférences spirituelles, dans lesquelles, après avoir répondu aux doutes qui lui étaient proposés, il faisait des exhortations également fortes et touchantes, et il jugea ces conférences si nécessaires, qu'il en fit, de concert avec saint Jean de Matha, un point essentiel de leur règle commune.

Par cette application continuelle à veiller au bien de ses enfants, Félix eut la consolation d'en former tout autant de saints religieux. Leur vie était, en effet, si admirable qu'on les regardait généralement, dans ces premiers temps, comme des anges qui n'avaient de l'homme que l'apparence extérieure. Ils vivaient dans une pauvreté absolue, et dans le plus parfait détachement des choses du monde; ils ne se nourrissaient que de légumes, et leurs cellules étaient si étroites, si peu commodes, qu'elles semblaient plutôt destinées à leur servir de lieu de sépulture, après leur mort, qu'à les abriter pendant leur court séjour ici-bas.

L'amour divin qui consumait leurs cœurs les empêchait de faire réflexion sur les peines qu'ils enduraient, mais ceux qui les visitaient ne pouvaient considérer chez eux tant d'abnégation, et un si parfait renoncement aux commodités de la vie, sans en être singulièrement édifiés. Ils bénissaient hautement le Seigneur d'avoir renouvelé de leur temps, et sous leurs yeux, les merveilles des plus fameux solitaires de l'Orient.

Digitized by Google

IV

TOUCHANTE DÉVOTION DE SAINT FÉLIX ENVERS LA TRÈS-SAINTE VIERGE. CÉLÈBRE APPARITION DONT IL EST FAVORISÉ.

(1212).

Nous avons dit que notre Saint se délassait de ses fatigues du corps et de l'esprit, en passant au pied des autels tout le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations. Il demeurait assez souvent devant le tabernacle, où reposait le très-saint Sacrement, depuis complies jusqu'à matines, qui se disaient à minuit. Après l'office, il passait dans sa cellule quelques instants de repos jusqu'au lever du jour, et, parfois même, il se retirait dans une chapelle de la très-sainte Vierge, pour y passer en prières le reste de la nuit.

Sa dévotion à Marie découlait, comme le ruisseau de sa source, de l'affection si tendre qu'il avait pour Jésus en croix, ou captif d'amour dans la sainte Eucharistie. Il pensait avec raison que plus on aime le divin Sauveur, plus on doit aimer celle qui nous l'a donné, celle que Jésus a tant aimée, et dont la gloire est la sienne propre, puisqu'elle tire de lui toutes ses grandeurs.

Dès ses premières années, notre Saint avait fait de cette dévotion à Marie les délices de son cœur, et il était facile de juger, par les termes toujours pleins de respect, dont il usait en parlant de sa bonne mère du ciel, qu'elle était l'objet de ses plus tendres affections. Il lui rendait ses hommages sous un titre spécial qui exprime admirablement la nature des fonctions que la Reine du ciel remplit auprès de ses fidèles serviteurs.

Saint Jean de Matha avait établi, dans son Ordre, et répandu ensuite dans le peuple chrétien, la dévotion à

Digitized by Google

Notre-Dame-du-Bon-Remède, pour acquitter sa dette de reconnaissance envers la Reine des anges, qui l'avait assisté miraculeusement dans de périlleuses rédemptions, opérées en Afrique et en Espagne. Mais la très-sainte Vierge n'avait pas moins fait pour le Bienheureux Félix. Dès avant sa naissance elle avait veillé sur lui; elle l'avait favorisé de ses visites à l'époque de la mort de sa mère, et plusieurs fois encore, elle lui était apparue depuis qu'il vivait dans la solitude. Ce n'était donc point sans motif qu'il l'honorait et tâchait de la faire connaître partout sous ce beau titre de Notre-Dame-du-Bon-Remède, que Marie, au reste, semble affectionner tout particulièrement[1].

Parmi toutes les apparitions qu'elle accorda à la piété de son dévôt serviteur, la plus remarquable fut, sans doute, celle qui eut lieu au couvent de Cerfroid, le 8 septembre, dans la nuit qui précède la fête de la Nativité.

Saint Félix se préparait toujours convenablement à la

(1) Malgré toute la vivacité et la tendresse de cet amour filial de notre illustre fondateur pour la très-sainte Vierge, nous nous garderons bien de dire comme M. de Montalembert (Introduction à la vie de sainte Elisabeth de Hongrie page 86 édit. in-8°) que saint Félix de Valois fut un *adorateur spécial de Marie.* Ces hardiesses de style ne peuvent convenir qu'au génie. Dans la vie italienne de saint Félix, par François Tarizzo, dont le récit nous a fourni presque toutes les circonstances du fait miraculeux que nous allons raconter, nous avons trouvé plusieurs fois, il est vrai, les mots *adorare, adoratore* pour exprimer le culte que notre Saint rendait à la très-sainte Vierge; mais on sait qu'en italien et même en latin, le terme *adorare* n'a pas le sens absolu et exclusif du culte de latrie que nous lui donnons en français. Bref, nous ne pouvons que dire avec Horace :

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas
Oratoribus atque poetis.

M. Corblet, chanoine et hagiographe du diocèse d'Amiens, mentionne, dans sa petite notice sur saint Félix de Valois, la remarque que nous faisons ici au sujet de M. de Montalembert, mais il lui trouve raison de s'être servi des mots *adorateur spécial* en parlant du culte que saint Félix rendait à la très-sainte Vierge. Nous nous permettrons de faire observer à M. le chanoine que c'est un protestant instruit, mais bien intentionné, qui nous a signalé dans l'historien de sainte Elisabeth de Hongrie ce terme d'adorateur employé dans le cas dont il s'agit, et il s'en montrait fort étonné de la part d'un auteur qui a chez nous quelque autorité.

Digitized by Google

célébration des fêtes de sa bonne Mère; mais, en l'année 1212, et aux approches de cette solennité, son amour pour la Reine des vierges, et sa ferveur dans son service redoublèrent tellement d'intensité, qu'il se sentit pressé d'un vif désir d'être témoin de la pompe et de la majesté de son triomphe dans le ciel, en ce jour même, où l'on célèbre sur la terre la mémoire de sa naissance mortelle parmi les hommes. Il désira contempler à découvert et sans voile, ce qu'il n'avait pu admirer jusque-là que des yeux de la foi.

Des vœux si ardents, qui n'étaient que l'expression de la plus filiale confiance, ne furent point sans effet, et la Mère de Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, cette Mère si aimante qui prévient même, dans son incompréhensible bonté, les moindres souhaits de ses enfants, résolut de satisfaire la pieuse curiosité du fervent anachorète de Cerfroid. Ce ne fut point, toutefois, en le transportant dans le ciel, mais en abaissant jusque sur la terre, la cour céleste présidée par son auguste souveraine. Voici dans quelles circonstances eut lieu cet étonnant prodige.

Dans ce couvent de Cerfroid on récitait l'office à minuit tous les jours. Or, pendant la nuit qui précède le 8 septembre, il arriva, soit par oubli de celui qui avait la charge de sonner, soit par une disposition particulière de la divine Providence, que l'heure s'écoula, sans qu'on eût entendu le signal qui appelait ordinairement les religieux à la récitation de matines. Cependant, en une fête aussi solennelle, les stalles des religieux ne demeurèrent point vides, car Marie, ayant pris avec elle un cortége d'anges revêtus comme leur reine de l'habit blanc de l'Ordre, avec la croix bleue et rouge, vint à leur tête prendre place dans le chœur. Les chantres célestes s'étaient distribués en deux groupes, de manière à remplir tout l'espace vide, et à ne laisser inoccupée qu'une seule stalle, au côté droit de la très-sainte Vierge.

Félix qui, depuis le coucher du soleil, ne s'était point éloigné du lieu où il était à genoux, devant l'image vénérée

Digitized by Google

de sa protectrice, Félix avait entendu le coup de minuit, et, sachant imposer des bornes à la ferveur de sa dévotion pour donner à tous l'exemple de la régularité, il s'était dirigé vers la salle du chœur, où il devait présider lui-même à la récitation de l'office divin.

Quel ne fut point alors son étonnement! A peine arrivé à la porte de la salle, ou pour mieux dire, à l'entrée de ce petit paradis, il se sentit ébloui tout à coup par le reflet des rayons de vive lumière, qui s'échappaient de la face de la très-sainte Vierge. Félix la reconnut aussitôt à ces éclairs qui la distinguaient des autres assistants. Il se prosterna humblement à ses pieds pour lui rendre ses hommages, mais bientôt, sur un signal de la Reine du ciel, il se leva et alla prendre la place qui lui était réservée, et certes, remarque un de ses historiens, dans cette réunion d'esprits célestes, il n'était point trop déplacé, à cause de l'éminente pureté de sa vie. Dès lors, Marie commença l'office. A la voix de leur immaculée Souveraine, les anges se hâtèrent de joindre l'harmonie de leurs chants, et entonnèrent l'invitatoire : *Nativitatem Beatæ Mariæ virginis celebremus, etc*[1].

Le bienheureux Félix tâchait d'unir sa voix à leurs chants, mais de temps en temps les sentiments de joie qui inondaient son âme, venaient remplir ses yeux de douces larmes. Il serait difficile d'exprimer l'abondance des con-

(1) Voici comment ce prodige est raconté dans le Bréviaire Romain au 20 novembre : « *Illustrem hic a Beata Virgine matre favorem accepit Felix; dormientibus siquidem cunctis fratribus, et ad matutinas preces, in pervigilio Nativitatis Deiparæ media nocte recitandas Deo sic disponente, non surgentibus, Felix de more vigilans, et horas prœveniens, chorum ingressus, reperit Beatam Virginem in medio chori habitu cruce Ordinis insignito indutam, ac cœlitibus similiter indutis sociatam. Quibus permixtus Felix, prœcinente Deipara, laudes divinas concinuit riteque persolvit.* »

Ecoutons aussi le récit du P. Macedo. « *Accidit ut pulsantis negligentia æra campanæ, ea ipsa sacratiori nocte natalium Deiparæ, anniversario pervigilio, pœnitus silerent. Quamquam hoc non negligentiæ sed providentiæ assignandum videtur. Qui enim possent ea nocte, fratres vigiliis assueti, tam profunde sopiri, quam religio vel insuetis reddit insomnem. Vigilabat de more Felix et quòd horas prœvenire solitus, in chorum prior venerat. Meliores ibi psaltes*

Digitized by Google

solations qu'il reçut alors. Volontiers il se fût écrié comi saint Pierre sur le Thabor : *Oh! qu'il fait bon ici! souffr que nous y fassions notre demeure!* Mais, au reste, ses dési furent satisfaits, car, dès que le saint office fut terminé, très-sainte Vierge, ajoutant une nouvelle grâce à cel qu'elle venait de faire à son fidèle serviteur, daigna l donner l'assurance que, dans peu de temps, il jouirait dai le paradis de la béatitude éternelle, en compagnie d anges et des saints.

Après ces touchants témoignages de sa bonté, Marie s retira avec les anges qui formaient sa cour, laissant le bien heureux Félix plongé dans un si doux ravissement, et un si profonde extase que ses religieux, entrant peu après dan le chœur, trouvèrent leur Père tout à fait immobile; mais i était environné d'une auréole de lumière, qui leur fit crain dre de s'approcher de lui. Au reste, la salle était encor remplie d'une très-suave odeur, ce qui leur fit bien pense qu'il venait de s'y produire quelque fait extraordinaire. Ils n'osèrent point questionner sur le moment le vénérable vieil- lard; le respect qu'ils avaient pour lui, imposait des borne à leur curiosité; mais, le lendemain, ils lui firent du moins connaître par leur étonnement, la persuasion où ils étaient que le Ciel l'avait favorisé pendant la nuit de quelque faveu signalée.

Le Saint, bien qu'il fût accoutumé à cacher soigneuse- ment les grâces qu'il recevait, ne put s'empêcher, cepen- dant, de découvrir celle-ci à quelques religieux, avec lesquels il vivait dans une plus grande intimité. Il agissait sans doute, en cela, par une inspiration de Dieu qui ne voulait point laisser tomber dans l'oubli cette marque sin-

socios habuit. Deipara Virgo, cœlo lapsa, secum adduxerat cœlites, ac u habitus loco responderet, et ne concentus vocum a conspectu oculorum discre paret, cum virgo ipsa tum comitatus solemnem familiæ crucem gestabat Eminebat Deipara et, nitida luce perfusa, vincebat tenebras. Et, quas expectasset, donec veniret Felix siluit ; ubi is adfuit voce suavissima præcinui antiphonas; secuti sunt angeli sanctis permixti. Divisi in choris alternis canentes matutinum cum Felice officium persolverunt. Fuit hoc futuræ morti præsagium, cantus ille cygneum quiddam præ se ferebat.

Digitized by Google

gulière de l'intérêt que la Reine du ciel portait au saint patriarche et à son œuvre[1]. Mais tout en leur faisant cette confidence, Félix défendit aux religieux qui la recevaient, d'en rien dire jusque après sa mort. Il leur déclara, au reste, que ce moment ne tarderait point à arriver, d'après l'avis qu'il en avait reçu de la sainte Vierge elle-même.

Une si fâcheuse nouvelle modéra beaucoup la joie de ces

(1) Ce fait, si étonnant qu'il paraisse, a été admis par les auteurs les plus accrédités de notre Ordre, et même par quelques-uns qui lui sont étrangers, tels que les Pères Macedo, Giry, Croiset, etc. L'Eglise romaine l'a jugé assez avéré pour l'admettre comme nous venons de le voir dans les leçons qu'elle a adoptées pour la fête de saint Félix de Valois, au 20 novembre. Elle ne s'est même pas contentée d'exprimer de la sorte son opinion à cet égard ; mais, de plus, elle a permis aux religieux Trinitaires de célébrer chaque année, dans leurs couvents, une messe solennelle, au milieu de la nuit, qui précède le 8 septembre, en souvenir perpétuel da la faveur accordée, à pareil moment, par la très-sainte Vierge à leur illustre fondateur. Vers la fin du XVII^e^ siècle, l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité fit frapper à Rome, pour consacrer le souvenir de ce fait miraculeux, une médaille octogone, en l'honneur de saint Félix. D'un côté était la tête du Saint, avec celle de son illustre collègue, surmontées, l'une et l'autre, d'un nuage, au-dessus duquel était un ange entre deux esclaves à genoux. Sur le revers était représentée une troupe d'anges revêtus de l'habit de l'Ordre, et rangés en hémicycle dans le chœur d'une église. Le siége du milieu était occupé par la Reine du ciel, à côté de laquelle on distinguait saint Félix de Valois. (Figueras dans Prat.)

Un personnage distingué, qui avait assisté au concile du Vatican, nous a affirmé que, vers la fin de cette assemblée, il avait été question, parmi les Pères qui la composaient, de la révision du Bréviaire Romain, et qu'un évêque de la Hongrie, pour démontrer la nécessité de cette révision, avait commencé par citer, dans les leçons de l'office de saint Félix de Valois, au 20 novembre, le récit qui y est fait du chant des Matines par la très-sainte Vierge et les anges dans le chœur de Cerfroid. L'orateur croyait, sans doute, pouvoir produire un grand effet sur l'esprit de ses auditeurs par cette citation, mais il dut s'apercevoir de sa méprise quand il les vit hausser unanimement les épaules pour lui faire entendre que l'on est encore bien en retard pour les études historiques dans son pays, puisque l'on y prend pour autorités et modèles les auteurs jansénistes des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Au reste, nous devons avouer qu'un auteur de nos jours, d'ailleurs fort estimable, a cru devoir aussi se réduire à une extrême réserve pour l'admission du surnaturel dans le récit qu'il a fait de la vie de nos deux illustres Fondateurs. Le R. P. Prat qui a publié en 1846 l'*Histoire de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois*, n'a parlé ni du cerf, que les deux saints virent sur les bords d'une source, portant dans son bois la croix bleue et rouge, ni de l'apparition de la très-sainte Vierge à saint Félix de Valois dans le chœur de Cerfroid, ni de quelques autres faits du même genre que les historiens de

Digitized by Google

pieux enfants, mais leur bien-aimé Père parvint à les co soler un peu, en leur disant qu'il espérait pouvoir du ha du ciel, les servir bien plus efficacement qu'il ne l'avait f jusque-là sur la terre. Puis, il leur fit savoir qu'ils auraie la satisfaction, avant qu'il ne les quittât, de voir arriv parmi eux leur Supérieur général, alors résidant à Rom

V

SAINT FÉLIX REÇOIT LA VISITE DE SAINT JEAN DE MATHA. DERNIERS AVI DU VÉNÉRABLE VIEILLARD A SES RELIGIEUX DE CERFROID.

(1212)

Un des plus ardents désirs du bienheureux Félix, à l fin de ses jours, était de revoir avant sa mort son ver tueux collègue, Jean de Matha, pour conférer avec lui de intérêts de l'Ordre et le faire le dépositaire de ses dernière pensées. Mais comment lui transmettre sans retard l'expres sion de ce vœu? Les communications étaient alors for difficiles et, d'autre part, le saint vieillard, abandonné d ses forces et surnaturellement averti, savait qu'il ne prolon gerait point beaucoup son séjour ici-bas. Le Ciel vint d nouveau à son secours. Il inspira à saint Jean de Matha l dessein de venir en toute hâte à Cerfroid, pour y voir encore une fois sur la terre, celui qu'il ne devait plu

notre Ordre, et même des étrangers, admettent généralement. Il en est résul que ce livre du P. Prat, qui témoigne de tant d'érudition et de recherche n'a eu que fort peu de lecteurs. C'est qu'en effet, dans le temps actuel dont on put dire assurément que nul ne fut jamais plus fertile en miracle puisqu'il a vu se produire, dans les Anna-Maria, les Louise Lateau et tan d'autres, des phénomènes surnaturels si étranges et cependant très-avérés, o ne peut qu'être mal accueilli, quand on dépouille la vie des saints de ce qu en fait le charme et la condition essentielle, c'est-à-dire la manifestation exte rieure des opérations de la grâce divine.

Digitized by Google

retrouver que dans le ciel. Fidèle à la voix de Dieu, saint Jean partit de Rome, et, peu de temps après, il arrivait à la maison-mère de l'Ordre.

Il serait difficile d'exprimer tout ce qui se passa de délicieux, pour ces deux serviteurs de Dieu, dans cette entrevue. Félix accoutumé à faire à Dieu l'immolation de tous ses goûts, avait sacrifié aussi au bon plaisir divin le désir qu'il avait eu de revoir son saint collègue; du moins, il n'avait osé se flatter de jouir sitôt de sa présence. Quel ne fut donc point le ravissement de sa joie, quand il vit se présenter devant lui le bien-aimé de son cœur? Il ne put que s'écrier, en lui ouvrant ses bras : *Nunc dimittis servum tuum, Domine :* Ah! Seigneur! vous pouvez désormais fermer mes yeux à la lumière du jour, puisqu'ils ont eu le bonheur de voir encore celui qui était l'objet de mon attente.

Les historiens des deux saints ont longuement raconté les détails de cette entrevue, qui ne pouvait être que fort touchante. Cerfroid était le lieu où les deux patriarches s'étaient rencontrés pour la première fois; ils y avaient formé des liens de charité, de respect et d'affection, que le temps avait encore resserrés. C'était là qu'ils avaient jeté les fondements de leur Ordre. Plus de dix ans s'étaient écoulés déjà après leur dernière séparation. Depuis lors, par les soins de l'un et de l'autre, l'Institut avait pris dans les diverses contrées de l'Europe une extension surprenante; le Pape et les princes lui avaient accordé des faveurs qu'il avait reconnues par d'immenses services. Jean de Matha lui-même avait fait plusieurs fois le voyage d'Afrique d'où il avait ramené, à travers mille dangers, un grand nombre d'esclaves.

Félix, de son côté, savait bien qu'il n'aurait plus occasion de verser son cœur dans le sein de celui que le Ciel lui avait donné pour compagnon de ses travaux; aussi, se fit-il un devoir de lui faire connaître exactement l'état de l'Ordre en France, les progrès accomplis depuis leur séparation : les maisons déjà établies, ses dispositions pour en fonder de nouvelles, les libéralités qu'on avait faites au

Digitized by Google

couvent de Cerfroid et aux autres maisons, les aumô recueillies pour l'œuvre du rachat, en un mot, tout ce pouvait concerner les intérêts de leur œuvre commune et maintien de la régularité parmi leurs enfants. Après mutuelles communications, les deux fondateurs firent enc de concert quelques règlements qui répondaient à de n veaux besoins, puis arriva le moment des adieux.

Saint Jean était accouru à Cerfroid pour recueillir derniers avis et la suprême bénédiction du saint vieillar qu'il considérait toujours comme son guide et son maîtr bien qu'il fût revêtu lui-même alors de la qualité de Mini tre général de l'Ordre. Il eût volontiers prolongé son séjo auprès de lui pour s'édifier encore du spectacle de s vertus, mais la volonté de Dieu l'appelait ailleurs ; il devai après avoir fait la visite des maisons que son Ordre po sédait en France, se rendre en Espagne, auprès des che croisés, qui allaient livrer aux musulmans une batail décisive. Le ministre de Cerfroid pressa lui-même so vertueux ami d'obéir sans retard à la voix de Dieu; il l promit de l'assister par les prières de sa communaut tandis qu'il irait soutenir et soigner sur les champs bataille les soldats de la croix.

Cette séparation de deux cœurs, si intimement uni s'exécuta avec une résignation égale à leur tendresse. I donnèrent à leurs disciples un exemple frappant de ferme inébranlable dans l'exécution des volontés du Ciel.

Après le départ de son compagnon, le bienheureux Féli ne songea plus qu'à se disposer à faire lui-même le gran voyage de l'éternité. Il prépara insensiblement ses disciple à soutenir cette douloureuse épreuve. Il leur représen d'abord qu'étant chargé d'années, il ne pouvait se promett de passer encore de longs jours avec eux. Il prit de occasion, dans ses conférences, de leur parler plus souve des devoirs de la vie religieuse, et de l'obligation indi pensable pour eux d'accomplir toutes les prescriptions la règle.

Il leur faisait comprendre les avantages de la vie

Digitized by Google

communauté ; les grâces que Dieu verse dans l'âme de ceux qu'il y appelle, pourvu qu'ils correspondent à ses desseins ; l'estime qu'ils devaient avoir pour leur saint état ; la reconnaissance qu'ils devaient à Dieu pour les avoir attirés à son service, de préférence à tant d'autres qui eussent peut-être mieux profité de cette sublime vocation. Il leur parlait souvent aussi de la fin particulière de l'Ordre, la rédemption des captifs, et il les exhortait, par les motifs les plus touchants, à secourir autant qu'il leur serait possible, les fidèles retenus sous la tyrannie des barbares, sans craindre de subir, pour remplir ce ministère de charité, les plus rudes fatigues et la mort même, si Dieu daignait leur en faire la grâce.

Il arrivait souvent au pieux fondateur de ne pouvoir maîtriser son émotion, quand il parlait à ses enfants des souffrances horribles des pauvres captifs ; il éclatait en sanglots, ou du moins il témoignait par l'expression des traits de son visage, par les soupirs enflammés qu'il tirait du fond de son cœur, la compassion qu'il ressentait pour une si profonde misère. Il tâchait, au reste, d'animer ses disciples à cette immolation continuelle de leur vie, exigée par la nature même de leurs fonctions, en les exhortant à jeter fréquemment les yeux sur l'habit dont ils avaient l'honneur d'être revêtus, lequel, ayant été apporté du ciel par le ministère d'un ange, ne pouvait faire sur eux que des impressions toutes saintes.

Déjà, il leur avait appris à reconnaître dans les couleurs mystérieuses de ce saint habit un emblème des vertus qui leur étaient surtout nécessaires, la pureté de cœur et d'intention, l'esprit de mortification et de pénitence, et ce feu du divin amour dont ils devaient être constamment embrasés, comme membres d'un Ordre fondé sur la charité la plus pure, la plus active, envers Dieu et le prochain[1].

Enfin, après leur avoir donné, à diverses reprises, tous les avis qu'il jugea nécessaires pour les entretenir dans la

(1) Pour le développement de cette explication voir la vie de S. Jean de Matha.

Digitized by Google

ferveur de leur vocation, il ne put s'empêcher de
déclarer à tous que le moment n'était plus bien éloigné
il devait les quitter, pour aller recevoir cette couronne
justice, dont il était sans doute bien indigne, mais q
osait, cependant, espérer de la miséricorde du Seigneur

On ne saurait exprimer quelle fut dès lors la désolat
de ses enfants, qui allaient se trouver orphelins. Ils
jetèrent aux genoux de leur vénéré Père, le suppliant, a
un torrent de larmes, de ne point les abandonner. Bi
qu'ils fussent animés d'une soumission entière à la volo
du Ciel, ils osaient, néanmoins, se flatter encore que
saint vieillard se faisait illusion, et qu'il prenait déjà po
une réalité le désir ardent qu'il avait d'aller jouir dans
ciel de la présence de son Dieu. Mais ce dernier espo
devait bientôt leur être enlevé.

VI

MALADIE DE NOTRE SAINT. FERVEUR AVEC LAQUELLE IL REÇOIT LES DERNIERS SACREMENTS. SA MORT. RÉFLEXIONS.

(1212)

La psalmodie du bienheureux Félix en la compagnie d
Marie et des anges avait été pour lui comme le chant d
cygne qui n'est jamais plus doux, plus mélodieux qu
lorsqu'il touche à sa fin. A partir de ce moment, le véné
rable vieillard n'eut plus que du dégoût pour tout ce qu
est terrestre; constamment recueilli en lui-même, quan
les devoirs de sa charge ne l'appelaient point auprès de se
disciples, il n'acceptait plus qu'avec grand'peine les visite
des personnes du dehors. Il lui paraissait que l'heure de s
délivrance tardait bien à sonner. Ses vœux furent enfi
satisfaits.

Digitized by Google

Moins de deux mois s'étaient écoulés, depuis l'apparition céleste dont nous avons rendu compte, lorsque Félix fut attaqué d'une fièvre légère qui parut, d'abord, ne devoir amener aucune conséquence fâcheuse. Mais, comme les forces de notre Saint étaient épuisées et son corps exténué par de longues austérités, ce feu intérieur, en le consumant peu à peu, l'eut bientôt réduit à la dernière extrémité. Ses disciples considéraient avec effroi les progrès du mal. Quant à lui, sa tranquillité était admirable; cependant une pensée amère venait, de temps en temps, oppresser son cœur. Sa famille religieuse marchait actuellement dans les voies de Dieu, mais sa mort ne serait-elle point pour un bon nombre de ses enfants une trop forte épreuve? Un jour donc, qu'il était plus préoccupé de cette crainte, la Mère du Rédempteur lui apparut tout à coup :

« O Félix, lui dit-elle, pourquoi te laisses-tu aller maintenant à la tristesse? Tu devrais te livrer à une joie sans mélange, puisqu'il ne te reste plus que peu d'instants à passer sur la terre d'exil. Au coucher du soleil, ton âme atteindra l'horizon toujours serein de l'éternelle demeure. Déjà sont préparés les riches diadèmes qui doivent, dans le ciel, couronner tes travaux. Tu vas recevoir des mains de mon fils la récompense surabondante du souverain mépris que tu as témoigné pour le monde et ses plaisirs, et des austérités que tu t'es imposées, pendant tant d'années, dans le fond des déserts.

« Courage, bon et fidèle serviteur! Tu peux sortir du monde sans appréhension aucune sur le sort de ceux que tu laisses dans cette vallée de larmes. Je veillerai moi-même à la garde de tes enfants, et de ceux qui viendront après eux, dans ce monastère qui fut ton asile. »

Ces paroles retentirent délicieusement dans le cœur du saint vieillard; il entra, dès lors, en possession d'une paix inaltérable qui était un avant-goût de la félicité des cieux. Au reste, quelle autre crainte, quel souvenir pénible aurait pu, en ce moment suprême, altérer la sérénité de son âme? Aucune tâche n'avait souillé son existence sur la terre;

Digitized by Google

l'amour de la vertu s'étant emparé de son cœur, dès la plu tendre enfance, en avait interdit, depuis lors, l'entrée toute affection désordonnée. Dieu seul avait occupé l pensée de notre Saint; Dieu seul avait inspiré et dirigé se actions.

Quoique né au sein des grandeurs, il était toujours rest étranger au monde. Plus de cinquante années de sa vie écoulées dans le désert, n'avaient eu que le Seigneur pou objet et pour témoin. Il en avait employé les dernière à former à l'Eglise des héros de charité à les diriger dan la carrière des saints; et maintenant il voyait sa vieillesse entourée d'une nombreuse famille, qui faisait sa joie et sa couronne.

Etendu sur un pauvre grabat, il y attendait, dans la prière, le dernier ordre de son Dieu. Ses religieux, à qui ses exemples et ses leçons avaient appris à bien vivre, étaient réunis, en ce moment, autour de son lit de douleur, pour apprendre de lui à bien mourir. Ils avaient remarqué, à l'animation de ses traits et à un doux transport de joie, qu'il venait d'être l'objet d'une nouvelle faveur céleste, et il ne put, malgré les scrupules de sa modestie, dérober à leur pieuse curiosité la connaissance de cette visite de sa bonne Mère.

Cependant, le moment précis de son départ approchait de plus en plus. Il demanda, avec beaucoup d'humilité, à recevoir, dans sa cellule, les derniers sacrements de l'Eglise. Ses religieux se hatèrent d'obtempérer à ce désir, et on lui porta le saint Viatique.

Lorsque le prêtre, tenant entre ses mains la sainte Eucharistie, entra dans la cellule de l'auguste malade, celui-ci tressaillant de joie, se mit à adorer son Sauveur par des actes répétés de foi et d'humilité; puis, ne pouvant plus maîtriser l'émotion dont il était saisi, il interrompit la récitation des prières préparatoires, par ces touchantes paroles :

« O Dieu infiniment adorable! quelle est donc grande la faveur que vous faites à votre pauvre serviteur en venant le visiter; l'excès de votre bonté me couvre de confusion.

Digitized by Google

Vous avez vu, au fond de mon cœur, le désir ardent qui le consume de s'unir à vous pour toujours; mais, avant que mes vœux ne soient accomplis, j'ose vous demander encore, Seigneur, de laisser votre bénédiction sur tous ceux qui sont ici et de les enflammer, de plus en plus, de votre saint amour. »

Sa tendre dévotion ne pouvait se lasser, mais ses forces avaient peine à suffire à cet élan de ferveur. Après avoir reçu le saint Viatique, puis les dernières onctions, il demeura sans mouvement sensible et absorbé dans la possession de son Dieu; les assistants craignaient que son âme ne se fût déjà délivrée des liens du corps, mais, après une heure environ de ce profond repos, ou mieux de cette ravissante extase, étant revenu à lui-même, il essaya, tout faible qu'il était, de donner à ses enfants quelques courts avis, et de leur faire ses derniers adieux. La véhémence de ses paroles marquait suffisamment l'ardeur des sentiments qu'il voulait faire passer en eux; mais peu à peu sa voix faiblit de nouveau, et il dut se contenter d'étendre les mains sur eux pour les bénir, et pour bénir aussi, dans leurs personnes, tous les religieux absents; le feu de ses regards était pour tous les assistants un langage très-expressif.

Enfin, succombant à la fatigue, il se fit étendre de nouveau sur sa couche, où il demeura quelques instants immobile; puis, levant les yeux au ciel, et puisant des forces dans la conviction où il était d'aller bientôt jouir d'un repos sans fin, il voulut remercier publiquement Notre-Seigneur des grâces abondantes qu'il avait reçues pendant le cours de sa vie.

« Mille fois heureux, s'écria-t-il, le jour où j'ai tout quitté en ce monde, pour vivre dans le désert! Heureux les moments que j'ai consacrés à la prière et au chant des louanges du Seigneur! Heureuses encore les larmes que j'ai versées pour l'expiation de mes péchés! O douces austérités dont j'ai affligé mon corps, c'est vous qui maintenant m'introduisez dans le bonheur éternel! » Puis, se tournant vers le crucifix, qu'il tenait entre ses mains, il ajouta :

Digitized by Google

« Cependant, ô Seigneur! tout ce bien est à vous; il n'y que les fautes de ma vie qui soient à moi; c'est unique ment de vos mérites que j'attends mon salut. Que suis-j sans vous? que sont mes œuvres sans vos œuvres? me peines sans vos souffrances? C'est votre passion qui donn de la valeur à toute sorte de biens. O Jésus! permettez moi de prendre entre mes mains vos plaies sacrées, et de les presser encore une fois contre mes lèvres!... » Et ce fut en donnant ainsi un dernier baiser d'amour à son divin Sauveur qu'il cessa de vivre sur la terre, pour commencer à jouir dans le ciel de la vie éternelle.

La passion du Sauveur avait été pour notre Saint le sujet de fréquentes méditations. Sa croix avait été le plus tendre objet de ses affections, et le crucifix son livre habituel, où il apprenait à connaître l'amour d'un Dieu. Il eût voulu mourir sur la croix pour la gloire de Celui qui y est mort pour notre salut. Notre-Seigneur, pour satisfaire, en quelque sorte, la véhémence de son amour pour les souffrances, permit qu'il exhalât son dernier soupir en collant ses lèvres à la croix. C'est pour cette raison, sans doute, qu'on le représente ordinairement, tenant un crucifix à la main. Il rendit son âme à Dieu, le 4 novembre de l'an 1212, étant âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Toutes les rigueurs qu'il avait exercées sur son corps ne l'empêchèrent pas d'atteindre à cet âge si avancé, tandis que, dans le palais de ses aïeux, au milieu de tous les aises de la vie, on voyait trois ou quatre générations se succéder dans le même laps de temps.

La conservation de la santé est bien moins attachée aux soins immodérés qu'on lui donne, qu'à la frugalité, et même à la pratique de la pénitence. Les jeûnes fréquents dessèchent les mauvaises humeurs; ils abattent ces fougueuses passions qui sont la source de tant de perturbations dans le tempérament. Il en est de même des autres austérités; au lieu de consumer le corps de l'homme, elles lui donnent plus de vigueur et d'énergie.

Nous pourrions en fournir pour preuve la longévité des

Digitized by Google

plus fameux solitaires et de quelques autres saints, longévité que n'ont jamais su atteindre les mondains les plus délicats[1]. Elle était une récompense même temporelle de leur sobriété et de leur vie pénitente.

VII

PRODIGES QUI ONT LIEU A LA MORT DU SAINT. SON CORPS EST ENSEVELI DANS LE COUVENT DE CERFROID.

Cette longue vie du temps qui, dans les saints, est comme un gage de la vie éternelle, fut changée, pour notre bienheureux Félix, en une gloire qui se manifesta aussitôt après son trépas. A peine avait-il expiré que plusieurs pro-

(1) Voici, à cet égard, quelques indications fournies par le Père Saint-Jure, dans l'*Homme religieux* : « Saint Arsène et saint Romuald ont vécu 120 ans; saint Paul Ier ermite 114 ; saint Siméon Stylite 109 ; Alypius autre Stylite, 100 ; saint Antoine 105 ; Bède 92; saint Paphnuce, saint Macaire, saint François de Paule, saint Simon Stok 90 ; saint Martin 86 ; saint Hilarion 84 ; saint Jérôme 80 ; saint Malo évêque de la ville de ce nom a vécu 130 ans, saint Paul, évêque de Léon, 100 ans. Ces personnages étaient presque tous d'une complexion délicate, mais leur genre de vie austère était cause de cette longévité. »

D'autre part, voici un exemple de ce que peut l'énergie de la volonté pour réduire le corps à la tempérance. Nous avons parlé, à la page 70 de cet opuscule, de Guillaume, duc d'Aquitaine, beau-père de Raoul IV comte de Vermandois et de Valois. Surius nous dit que ce seigneur Guillaume, étant d'une taille colossale, mangeait autant en un seul repas, que huit jeunes gens bien forts et affamés ; néanmoins, après sa conversion, et sans rien perdre de sa force, il devint si tempérant, si sobre, qu'à peine y eut-il dans son siècle un homme qui pût l'imiter. Il jeûnait tous les jours, même les jours de fêtes, et au lieu de cette monstrueuse quantité de viande qu'il dévorait auparavant, il ne prenait qu'un morceau de pain grossier, de l'eau, quelques herbes crues, et, trois fois la semaine, un petit potage au sel et un verre de vin tellement trempé que ce n'était que de l'eau rougie. Il est certain, ajoute l'auteur, que ce saint n'avait pas passé d'un si grand appétit à une si extrême abstinence, sans traverser les degrés intermédiaires ; mais il avait appris, en retranchant tous les jours sur sa nourriture, à ne manger presque plus. (Surius, chapitre I et XXIV, au 10 févr.)

Digitized by Google

diges, opérés autour de son corps, publièrent hautement le bonheur et la puissance dont il jouissait déjà dans le ciel. Sa face parut toute rayonnante de lumière; son corps exhala une odeur délicieuse, dont les parfums les plus exquis ne pourraient égaler la suavité.

Les choses insensibles elles-mêmes semblèrent vouloir s'intéresser à cette heureuse mort, et contribuer à leur manière, à rehausser la gloire de celui qui avait fui jadis, avec tant d'obstination, la vaine estime des hommes. Au moment où le pieux ermite rendait le dernier soupir, les cloches du couvent, s'ébranlant d'elles-mêmes, sonnèrent à grande volée, pour annoncer partout que le saint homme venait de passer à une vie meilleure[1]. Ce n'était point un son triste et mélancolique, mais un air joyeux qui invitait à bénir le Seigneur, des merveilles qu'il avait fait éclater en son fidèle serviteur.

Cette nouvelle s'étant répandue dans les alentours, attira en peu de temps, auprès du saint corps, un nombre prodigieux de dévots pèlerins, avides de contempler encore une fois les traits de l'homme de Dieu, et de payer à sa mémoire le juste tribut de leurs hommages.

Plusieurs accouraient, d'ailleurs, pour obtenir quelque soulagement à leurs infirmités; car ils espéraient bien voir s'opérer à ses obsèques, et sous leurs yeux, les guérisons miraculeuses qui avaient signalé tant de fois le bienheureux Félix à la reconnaissance des peuples. Cette pieuse attente ne fut point trompée. A peine les malades avaient-ils touché les vêtements du Saint qu'ils étaient rétablis dans une parfaite santé.

Au bruit de ces prodiges on vit arriver de nouveaux fidèles, désireux de s'assurer par eux-mêmes des merveilles par lesquelles il plaisait à Dieu de glorifier son serviteur. Les religieux de Cerfroid, ne voulant point arrêter l'élan de cette dévotion, si chère à leur cœur et si honorable pour leur bien-aimé Père, crurent devoir retarder de plusieurs

(1) Dilloud, Ortéga, Macedo, Ribadeneyra, etc.

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 2

Parvenu à un âge très-avancé, le bienheureux Félix s'éteint de la mort des justes au de Cerfroid, où son corps est enseveli au milieu des témoignages de la profonde dou ses frères.

Digitized by Google

jours les cérémonies de la sépulture, et le corps demeura exposé à la vénération publique, dans la chapelle du monastère.

Un tombeau lui avait été préparé par les soins et aux frais du seigneur Hugues de Châtillon, dans la chapelle de saint Jean l'évangéliste, comprise dans l'église du couvent de Cerfroid. On l'y ensevelit avec les prières accoutumées, et au milieu d'un concours immense de pieux fidèles ; les pleurs et les sanglots des assistants, les témoignages de profonde vénération qu'ils lui donnaient, étaient le plus bel ornement de cette funèbre cérémonie[1].

Du fond de cette tombe où était enseveli un rejeton de famille royale, il plut bientôt au Ciel de faire éclater les plus étonnantes merveilles. Le bréviaire d'Angleterre parle d'un groupe d'étoiles qui, par un éclat inaccoutumé, célébrèrent, pendant plusieurs jours, les obsèques du bienheureux Félix, et furent comme les gardiens fidèles de ces précieuses reliques, qui reposaient là, sous quelques palmes de terre.

La distance des lieux avaient empêché les religieux de Cerfroid de donner immédiatement connaissance au Supérieur général de l'Ordre et à leurs frères de Rome du trépas de leur bien-aimé Père. Cependant, cette mort précieuse ne fut point inconnue à saint Jean de Matha. Le défunt apparut lui-même, tout rayonnant de gloire, à son vertueux collègue, qui était pour lors en oraison dans son couvent

(1) Une relation italienne des obsèques de notre bienheureux Père saint Félix atteste que l'évêque de Meaux y assista avec son clergé, et qu'on grava sur le tombeau du saint l'épitaphe suivante :

Frigida me tenet umbroso sub cespite vallis
Sæclis en Felix prosper et ipse polis.
Prospera Felici concessit munera cervus
Frigidus ille suo, quo moriturque senex ;
Plurima pro Christo tulit cruciamina ; Christus
Plurima sed monacho præmia sancta dedit.
Sæpius ipsa Dei Genitrix tonantis amico
Apparuit sancto quâ simul astra petit.

Digitized by Google

de Rome; il l'avertit de son entrée dans l'éternité, et lu recommanda instamment ses enfants de Cerfroid.

Cet événement, quoique prévu, ne laissa pas d'attriste saint Jean de Matha. Quelle que fût sa joie d'apprendre qu son fidèle compagnon jouissait déjà du céleste bonheur, i ne put s'empêcher, néanmoins, de verser quelques larme sur ce départ qui le laissait lui-même isolé dans la vie. L'amitié si sainte qui l'unissait, depuis plusieurs années, au saint ermite du Valois, exigeait de son cœur ce faible tribut accordé à la nature.

On reçut, d'ailleurs, bientôt à Rome, par des religieux venus directement de la maison mère, des nouvelles et circonstanciées de la mort du saint vieillard. Jean de Matha apprit avec satisfaction qu'on avait rendu, à Cerfroid même, aux dépouilles mortelles de Félix, tous les devoirs dont la piété et la reconnaissance faisaient un devoir sacré à ses enfants.

Il fit célébrer en son honneur, dans le couvent de Saint-Thomas-*in-formis*, un service solennel où il se chargea de faire lui-même l'éloge funèbre du défunt, et il découvrit, en parlant de son saint ami, tant de merveilles inconnues au monde, mais dont il avait été lui-même, en grande partie, le témoin oculaire, qu'il jeta tous les auditeurs dans la plus vive admiration. Ils ne pouvaient se lasser de louer Dieu, dont la conduite, toujours impénétrable à nos faibles regards, mérite constamment toutes nos adorations et nos hommages. Enfin, il termina son discours, par ces paroles dignes de remarque, qui firent bien connaître que le saint lui avait lui-même découvert la gloire, dont il jouissait déjà. « *Nous venons de prier pour lui; demandons-lui maintenant de vouloir bien, à son tour, intercéder pour nous auprès de Dieu.* »

Les disciples que saint Félix laissait à Cerfroid, avaient désormais, il est vrai, dans le ciel, un puissant protecteur; ils le savaient, mais ils venaient de perdre un Père tendrement aimé, un maître dont la vie exemplaire et les leçons les avaient formés à la pratique du bien. Préoccupés de cette

Digitized by Google

perte, et oubliant trop facilement les motifs de consolation que pouvait leur fournir l'assurance spéciale des maternelles faveurs de Marie, ils s'abandonnaient dans leur isolement, à l'excès de leur douleur.

Saint Jean de Matha dut donc se hâter de pourvoir au remplacement de saint Félix de Valois, dans sa charge de ministre du couvent de Cerfroid. Il jeta les yeux sur Jean l'Anglais qui était assurément le plus habile et le plus vertueux des premiers compagnons des deux fondateurs. Nul n'avait mieux que lui saisi l'esprit particulier de la règle de l'Ordre. Il arriva à son poste dès le commencement de l'année 1213. La douceur et la prudence de son gouvernement eurent bientôt fait renaître, dans cette famille éplorée, la confiance et la tranquillité.

VIII

FÉLIX DE VALOIS PROCLAMÉ SAINT PAR LA VOIX DES PEUPLES, PUIS CANONISÉ SOLENNELLEMENT PAR L'ÉGLISE, D'ABORD EN 1262, ET DE NOUVEAU EN 1694.

Le culte d'un Saint consiste dans la vénération publique qui s'attache à sa mémoire, et qui, sanctionnée plus tard par l'Eglise, lui donne des droits légitimes à l'invocation et aux prières des fidèles. Ce culte ayant ses racines dans la dévotion et la confiance des peuples, s'accroit avec le nombre de faveurs célestes, dues à l'intercession du nouvel habitant des cieux.

Accoutumées à vénérer saint Félix pendant sa vie, les populations qui environnent le couvent de Cerfroid continuèrent à l'invoquer après sa mort, et les grâces signalées qu'elles obtinrent par son secours, semblèrent justifier un culte que l'Eglise n'autorisa d'abord que par son silence.

Digitized by Google

Un auteur nous dit qu'on invoquait surtout saint Félix de Valois pour la guérison des enfants atteints de maladies de langueur.

Duplessis, historien de l'église de Meaux, dont le diocèse comprenait alors le monastère de Cerfroid, nous assure que dès l'an 1219, c'est-à-dire, sept ans seulement après la mort de Félix, l'église de Meaux se mettait déjà sous la protection de cet illustre anachorète. Le précieux monument qui nous en a conservé le témoignage est un acte d'association de prières passé à cette époque, entre l'évêque et le chapitre de cette église d'une part, et les religieux du couvent de Cerfroid de l'autre. Voici en quels termes il était conçu :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Que tous les fidèles sachent que nous, Clercs de l'église de Meaux, et nous Guillaume, évêque de la même église, avec notre chapitre, prenons l'engagement irrévocable et perpétuel d'aller chaque année au couvent de Cerfroid, pour y assister aux heures canoniales, le dimanche de la très-sainte Trinité, et le jour de la fête du bienheureux Félix, qui y repose avec le souvenir de ses éclatants mérites (*qui ibidem, clarus meritis, quiescit;*) et lorsqu'il mourra quelque religieux de ce monastère, nous réciterons pour lui l'office des morts pendant trois jours... »

Guillaume l'Ecossais, alors général de l'Ordre, et la communauté de Cerfroid prirent de leur côté l'engagement d'assister aux heures canoniales dans l'église de Meaux, aux fêtes de l'Assomption et de la Nativité, et de réciter l'office des morts aussi pendant trois jours, à la mort de l'évêque ou d'un membre de son chapitre[1].

La ville de Meaux n'est pas éloignée de moins de sept lieues du couvent de Cerfroid et par des chemins qui alors devaient être en mauvais état; si donc l'évêque et les chanoines de cette ville s'obligeaient à faire deux fois par an un si long trajet, il faut en conclure que le culte de notre

(1) Duplessis, tome II, page 110.

Digitized by Google

fondateur était déjà bien établi en ce temps-là, dans la contrée et aux environs.

Au reste, ce culte de vénération publique ne se porta pas seulement sur les dépouilles mortelles du bienheureux Félix, conservées précieusement dans son sépulcre; mais, les anciennes traditions du pays, ainsi que les chroniques de l'Ordre, reproduites par les historiens postérieurs, attestent le respect religieux qu'on attacha aussi dès lors aux lieux habités par le vertueux ermite, c'est-à-dire, à l'endroit où il vécut d'abord avec saint Jean de Matha, désigné jusqu'à nos jours sous le nom de *Champ des Ermites*, et de plus, à la source où les deux fondateurs avaient vu le cerf se désaltérer; elle a été appelée de temps immémorial *Fontaine de la Trinité,* et on a toujours attribué à cette eau une vertu salutaire.

Bien que la mémoire de Félix de Valois se fût conservée précieusement dans l'Eglise, depuis la mort de cet illustre Saint, il faut cependant avouer que son culte n'eut pas toujours la même extension. Le souvenir de ses vertus et de ses faveurs commença à tomber en oubli avec la génération qui en avait été témoin; la foi en son pouvoir s'affaiblit, son intercession cessa d'être efficace parce qu'on négligea d'y avoir recours. En un mot, le culte de ce Saint, comme celui de saint Jean de Matha, son collègue, se trouva insensiblement renfermé dans les seules maisons de l'Ordre.

Le Père Allard, huitième Général, entreprit de faire consacrer par l'Eglise le culte rendu aux deux saints fondateurs, et d'y faire ajouter la solennité de la canonisation. Il poursuivit la cause auprès du Saint-Siége, et Urbain IV, cédant moins à ces instances qu'à sa dévotion particulière pour saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, décerna à ces deux saints, par une bulle datée du 1er mai 1262, les honneurs de la canonisation, qui leur furent rendus le 4 octobre de l'année suivante[1]. L'historien Maléa nous assure

(1) Voici ce que dit, à ce sujet, le pape Benoît XIV, dans son ouvrage de la *Béatification et Canonisation des Saints :* « Ferraris, écrivain français, rapporte

Digitized by Google

que cette bulle, déposée d'abord dans le couvent de Puente de la Reyna, fondé jadis par saint Jean de Matha lui-même en Espagne, fut ensuite portée en France, avec beaucoup d'autres papiers, lorsque Ferdinand le Catholique s'empara du royaume de Navarre.

Par suite de cette concession, on commença à élever des autels en l'honneur des deux fondateurs et à célébrer leurs fêtes en plusieurs églises de l'univers catholique. Dans le chapitre général qui fut tenu au couvent de Cerfroid en 1291, on fixa par une constitution spéciale les jours auquels devraient se célébrer les fêtes des deux saints, c'est-à-dire le 4 novembre et le 17 décembre, qui sont ceux de leur glorieux trépas. De plus, en l'an 1308 le Père Thomas Ravisson provincial de notre Ordre en Ecosse, et qui fut depuis cardinal, obtint du Pape Jean XXII, pour les provinces Trinitaires d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, la faveur d'y célébrer les fêtes des deux saints patriarches avec office et messe propres. Les Pères de France et d'Espagne auraient bien voulu voir étendre ce privilége à toutes les maisons de l'Ordre. En 1631, on députa à Rome le Père Jérôme Velez Matute espagnol, qui avait reçu à cet effet, de pleins pouvoirs de la part du Ministre général, qui était alors le Père Louis Petit. Mais il rencontra de grands obstacles pour l'accomplissement de sa mission.

Le Pape Urbain VIII venait de changer les formes de procédure à suivre dans la canonisation des saints. Jusque-là les Evêques avaient pu, chacun dans son diocèse, élever sur les autels les personnes mortes en odeur de sainteté ; quelquefois même la voix des peuples, favorisée en cela par le consentement tacite des évêques et du Saint-Siége, avait suffi

ce qui suit dans ses chroniques, écrites en l'an 1269, et jusqu'à ce moment inédites : « L'an 1262, Urbain évêque de l'Eglise de Rome, plaça au catalogue des » saints, aux kalendes de mai, les saints personnages Félix et Jean de Mata, fon- » dateurs de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité. » On ne saurait avoir de doute sur l'antiquité du culte rendu à ces deux saints, puisque l'on présenta un bréviaire fort ancien de l'Eglise de Meaux avec un hymne propre pour la fête de ces saints, et un autre bréviaire très-ancien apporté de la Flandre, et qui contenait les leçons propres, concédées pour l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande.

Digitized by Google

pour placer au rang des saints ceux qui s'étaient montrés dignes de la vénération publique ; mais le Pape Urbain VIII, par un décret du 20 novembre 1628, réserva au seul Pontife romain ce haut privilége et défendit, en même temps, de célébrer désormais la fête d'aucun saint non encore canonisé d'après les formes nouvelles, à moins que l'on ne pût prouver qu'il avait joui de temps immémorial du culte et des honneurs réservés aux saints. Le Père Jérôme dut donc, avant d'exposer sa demande relative à l'office propre pour les fêtes des fondateurs, prouver d'abord qu'ils avaient été canonisés solennellement. La chose aurait été facile si l'on eût pu avoir le texte ou une copie de la Bulle accordée en 1262, par Urbain IV sur les instances du Père Allard ; mais toutes les recherches faites à cet effet dans nos couvents de France et d'Espagne demeurèrent infructueuses, parce que nos anciens religieux ne jugeant point dans leur simplicité, que cette pièce pût jamais leur être nécessaire, l'avaient laissée s'égarer. On ne fut pas plus heureux dans les archives du Vatican, ce qui s'explique, d'ailleurs, par la translation du Saint-Siége de Rome à Avignon, d'Avignon à Rome, et par les perturbations que dut occasionner le grand Schisme d'Occident dans toutes les branches de l'administration pontificale.

Le Père Jérôme ne put pas même fournir le décret du pape Jean XXII, en faveur de nos couvents de la Grande-Bretagne. Privé de ces deux pièces, il dut en venir à prouver l'antiquité du culte. Il put établir, par des preuves convaincantes, d'abord l'héroïcité des vertus des deux patriarches de l'Ordre, puis l'authenticité de l'apparition de l'ange à Innocent III, dans la Basilique de Latran, enfin la perpétuité du culte que les fidèles avaient rendu aux deux saints depuis leurs trépas et les grâces signalées obtenues du ciel par leur intercession. A l'appui de ses propres affirmations, il produisit le témoignage de personnages considérables qui attestèrent, pour l'avoir vu de leurs propres yeux, le culte et les honneurs que l'on rendait en divers lieux aux deux fondateurs. Toutes ces affirmations et ces

Digitized by Google

preuves furent soutenues et développées encore auprès de la congrégation des Rites par l'éminent cardinal Ginest qui avait été nommé postulateur de cette cause ; mais les Pères de la dite congrégation, réunis en assemblée générale le 6 juin 1631, sous la présidence du Pape Urbain VIII, refusèrent pour lors d'admettre la demande qu'on leur présentait, et l'on dut se contenter dans notre Ordre, de rendre aux fondateurs un culte restreint à nos seules maisons, et de réciter en leur honneur l'office pris au commun des confesseurs non pontifes. Il faut dire néanmoins, que le Pape Urbain VIII qui, d'après la remarque du Père Macedo, savait si bien unir dans sa conduite le nectar de la douceur aux aiguillons de la sévérité, tout en observant si exactement à l'égard de nos illustres Patriarches les règles rigoureuses qu'il venait de tracer, dans la vue de rendre toute erreur impossible, avait cru devoir leur conserver le titre de saints dans six bulles successives, par lesquelles il accorda à nos sanctuaires diverses faveurs spirituelles et, en particulier, celle de l'autel privilégié pour l'église de Sainte-Françoise romaine, que nos pères occupaient alors.

Innocent X son successeur accorda, de plus, une indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient nos églises aux jours des fêtes de nos deux saints, et il déclara privilégiés les autels élevés en leur honneur. Enfin Alexandre VII, après avoir approuvé les constitutions de notre Ordre et les oraisons des saints fondateurs, par lesquelles on les invoque dans les prises d'habit et les professions, renouvela en faveur de nos religieux les indulgences déjà accordées par ses prédécesseurs. Cependant les noms de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois n'étaient pas encore insérés dans le martyrologe romain et leur culte n'était point étendu à l'Eglise universelle. Pour obtenir enfin ce double résultat, nos religieux se décidèrent à renouveler, en 1661, les instances déjà faites trente ans auparavant, et on chargea de cette entreprise le P. Jean de la Conception.

Il se borna, d'abord, à demander la déclaration du culte immémorial, puisque de là dépendait le succès des autres

Digitized by Google

négociations. Le P. Jean présenta les informations faites en 1631, il en ajouta de nouvelles, prouva que depuis leur décès les deux Patriarches de l'Ordre avaient joui des honneurs du culte public, sans que jamais l'Eglise eût réclamé; que plusieurs papes, même depuis le décret de 1628, les avaient qualifiés du nom de saints, et avaient accordé des indulgences en leur honneur; que l'on avait exposé leurs images entourées de rayons, et entretenu devant elles des lampes allumées; que l'on avait célébré des messes, récité des antiennes et des oraisons en leur honneur, etc. Des efforts si persévérants finirent par avoir un heureux résultat. Le 31 juillet 1665, le Cardinal-Vicaire de Rome rendit un décret constatant le culte rendu de temps immémorial aux deux saints, ce qui les plaçait dans le cas exceptionnel prévu par Urbain VIII. Cette sentence fut confirmée par la sacrée Congrégation des Rites le 14 août 1666, et par le pape Alexandre VII, le 21 octobre de la même année. Après cette déclaration, qui équivalait à un *décret* de Béatification, on put obtenir de la Congrégation des Rites en 1671, que les noms des deux fondateurs fussent inscrits au Martyrologe romain; mais les jours fixés jusque-là pour leurs fêtes et qui étaient ceux de leur mort, étaient encore un obstacle pour nos religieux qui voulaient donner à leur culte toute la solennité possible; le 4 novembre et le 17 décembre étant des jours souvent occupés par des offices de neuf leçons, il arrivait que les fêtes de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois ne se faisaient pas parce qu'elles étaient encore *ad libitum,* ou bien qu'elles ne se célébraient point avec uniformité dans les divers diocèses.

Innocent XI cédant à la demande de nos religieux, fixa le 8 février pour la fête de saint Jean de Matha et le 20 novembre pour celle de saint Félix de Valois. Ce même Pontife leur accorda, le 2 mai 1683, la faculté si longtemps désirée d'avoir une messe et un office propres pour la fête de chacun des fondateurs, et le 2 octobre de la même année, il leur permit de plus de réciter une fois la semaine,

Digitized by Google

aux premiers jours libres, l'office votif de l'un et de l'autre saint, à l'exception de l'Avent et du Carême.

Enfin, en l'an 1694, nos Pères virent leurs efforts couronnés d'un succès complet, en obtenant de la Congrégation des Rites, et avec l'approbation du pape Innocent XII, un décret, en date du 14 mars, par lequel les fêtes des deux fondateurs furent élevées du rang de double *ad libitum* à celui de double mineur *de præcepto*, et c'est ainsi que dans la sainte Eglise le clergé tant séculier que régulier les célèbre aujourd'hui. Ce décret mettait le sceau à la gloire de nos deux saints et donnait à leur culte l'éclat et les prérogatives qu'il aurait pu tirer d'une canonisation solennelle. Par là se trouvaient largement récompensées les sollicitudes qu'avaient dû supporter nos religieux pour faire rendre à leurs bien-aimés Pères les honneurs qui leur étaient dus.

Il faut dire, d'ailleurs, que les princes chrétiens avaient voulu seconder des vœux si légitimes, et que, touchés du dévouement des Trinitaires en faveur de leurs sujets devenus captifs des Sarrazins, ils s'étaient intéressés à cette cause de canonisation des deux fondateurs de l'Ordre et l'avaient appuyée à Rome par leurs ambassadeurs. Mais nul ne montra plus d'empressement à cet égard que Louis XIV. Ce grand roi, à qui nulle gloire n'était étrangère, comprit parfaitement que des saints ne feraient pas moins d'honneur à son royaume que des héros et des savants. Aussi adressait-il, dès l'an 1650, au pape Innocent X la lettre que voici :

Très-sainct Père,

La saincteté de vie et miracles évidents des Pères Jean de la Mathe et Félix de Valois, fondateurs de l'Ordre de la Très-Saincte-Trinité, natifs de mes royaumes et Estats, m'oblige avec mon peuple de supplier Votre Saincteté de les inscrire au catalogue des saincts, que notre Mère l'Eglise reconnaît, puisque ce n'est que pour prendre en moi la

Digitized by Google

meilleure part de l'obligation des peuples et particulièrement de mes sujets, qui vous auront avec moi une extraordinaire obligation lorsqu'ils verront, par le zèle de Votre Saincteté, leurs souhaits accomplis et leurs désirs satisfaits, en l'effet de la canonisation de ces deux astres, qu'ils regardent déjà comme leur refuge assuré en leurs nécessités spirituelles, me confiant que Votre Saincteté favorisera ma prière, en s'assurant que j'en conserverai toute la vie un vif ressentiment.

Votre très-obéissant fils aîné,
Louis.

Paris, 1er janvier 1650.

Plus tard encore, il adressa à Innocent XI une nouvelle lettre que nous transcrivons ici, tant parce qu'elle est une preuve du zèle ardent de nos religieux français pour la glorification des saints fondateurs, que parce qu'elle contient l'opinion du roi Louis XIV, sur l'extraction royale de saint Félix de Valois. Elle était conçue en ces termes :

« Très-Sainct Père. Le Père Mercier, conseiller en nos conseils, Général de tout l'Ordre de la Très-Saincte-Trinité et rédemption des captifs, nous a informé de la bonté que Vostre Béatitude a eue d'accorder aux prières des religieux français de cet Ordre, qui sont à Rome, que l'office de sainct Jean de la Mathe et de sainct Félix de Valois, qui en sont les fondateurs, se fist en l'étendue de nos Etats. Mais, pour que cet Ordre, ayant commencé en France, s'est depuis respendu par toute l'Europe, le dit Père général, dont l'autorité s'estend à toute la chrétienté, a creü que le culte de ces deux grands saincts ne devait point avoir d'autres bornes ; c'est pourquoi il a suppliéVostre Saincteté d'avoir pour agréable que l'office en soit inséré dans le bréviaire et calendrier romains, pour être récité universellement par toute l'Eglise. Dans cette veue il nous a demandé notre intercession auprès de Vostre Béatitude, et nous la lui

Digitized by Google

donnons d'autant plus volontiers qu'outre la connaissance que nous avons de son mérite personnel, il nous a semblé qu'il procure une chose qui concerne sa charge et qui est digne de la piété de Vostre Saincteté. Nous y devons même prendre quelque part pour notre propre intérêt puisque l'un de ces deux saincts était de la race royale des Valois et l'autre d'une famille illustre de France... »

Versailles 1677.

IX

RELIQUES DE SAINT FÉLIX DE VALOIS. HYMNES, ANTIENNES, ORAISON ET SÉQUENCE POUR LA FÊTE DU SAINT AU 20 NOVEMBRE.

Après avoir parlé longuement des efforts tentés, à plusieurs reprises par nos religieux, pour arriver à faire admettre aux honneurs du culte public leurs bien-aimés Pères et fondateurs, il ne sera point hors de propos que nous disions ici, en quelques mots, ce que sont devenus les restes mortels de ces deux saints, c'est-à-dire leurs reliques. Celles de saint Jean de Matha sont actuellement conservées à Madrid, dans le couvent des religieuses Trinitaires cloîtrées. Quant aux reliques de saint Félix de Valois, il n'est pas facile de dire ce qu'elles sont devenues. Il est certain que ce saint corps a été inhumé à Cerfroid, et qu'il y a été longtemps vénéré. Mais y repose-t-il encore aujourd'hui? On ne possède, en ce moment, aucune relique un peu considérable de ce saint ni à Rome, ni en Espagne, ni dans nos couvents de France, ni dans la cathédrale de Meaux.

Les pièces produites pour la canonisation des deux saints Fondateurs au XVII^e^ siècle, font supposer que le corps de

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 220.

Après la mort de Félix de Valois, qui a été si précieuse aux yeux de la Sainte-Trinité, les malades, qui viennent prier à son tombeau, sont délivrés par son intercession de toutes sortes de langueurs et d'infirmités.

Digitized by Google

saint Félix avait déjà été brûlé par les hérétiques, du temps des guerres de religion; mais, cependant, cette opinion souffre difficulté, car les églises paroissiales et autres de cette partie du Valois comprise dans le diocèse de Meaux, ne portent point les traces ordinaires du passage des huguenots; et ce qui prouve, au reste, que nos pères doutaient encore, en 1705, que ces ossements eussent été la proie des flammes, c'est qu'ils firent alors, nous dit Carlier, des recherches minutieuses, dans le couvent de Cerfroid, pour retrouver le saint corps de leur bien-aimé Père et Fondateur. Ils ne purent arriver toutefois, à aucun heureux résultat.

D'autre part, le Père Ignace de Saint-Antoine, qui écrivait au commencement du XVII^e^ siècle, atteste que, de son temps, on conservait à Cerfroid dans une excavation pratiquée dans un pilier de la chapelle, au côté gauche de l'autel, des ossements que l'on disait être ceux de saint Félix de Valois, bien que l'authentique eût disparu. Dans cet état d'incertitude, nous osons croire encore, jusqu'à preuve du contraire, que les dépouilles mortelles du saint ermite notre fondateur, reposent en ce moment, sous les décombres amoncelées dans notre enclos, surtout depuis 1789.

Puissions-nous être assez heureux pour les rendre à la piété de ses enfants et à la vénération publique. Nous supplions toutes les âmes vertueuses, et surtout nos frères et sœurs en religion, de hâter cet heureux moment, par la ferveur de leurs supplications auprès de Dieu[1].

Nous allons donner maintenant à nos lecteurs les An-

(1) Nous savons par l'histoire de l'Eglise, et les récits hagiographiques, que bien des fois Dieu a daigné faire connaître d'une manière extraordinaire les endroits où reposaient les corps de ses fidèles serviteurs. C'est ce qui eut lieu pour saint Gervais et saint Protais, pour saint Quentin, saint Sébastien et plusieurs autres. Nous dirons plus loin, à la fin de l'Appendice, l'insuccès des fouilles que nous avons faites récemment, dans l'intérieur de notre église de Cerfroid, avant d'en commencer la reconstruction, mais, néanmoins, nous ne perdons pas encore tout espoir de retrouver le corps de notre saint Fondateur. Il peut avoir été déposé ailleurs.

Digitized by Google

tiennes et Hymnes de l'office propre de saint Félix de Valois, à Vêpres et à Laudes, et la Séquence de la Messe.

A VÊPRES.

ANT. Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsit Felix, propter amorem Domini nostri Jesu Christi.

ANT. Factus est refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus et in tribulatione.

ANT. Ipsi derelictus est pauper, et captivis fuit adjutor.

ANT. Panem suum esurientibus distribuit et vestimentis suis nudos cooperuit.

ANT. Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum.

CAPITULE.

Venit in me spiritus sapientiæ, et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi, in comparatione illius.

HYMNE.

Stirpe regali satus et propinquus,
Galliæ sceptro laqueata Felix
Atria et certos fugiens honores,
Antra subivit.

Pectoris magnos cohibere motus
Imperi fasces putat ampliores,
Hinc coruscantes chlamides egeno
Mutat amictu.

Incolit sylvam diuturnus hospes
Cœlitùs donec comes est Joanni

Digitized by Google

Junctus, ut plebis juga mancipatæ
Barbara solvat.

Ergo monstratum cœler institutum
Promovet Felix Triadique sacræ
Consecrans, trino pariter colore
Ornat alumnos.

Quos per immanes penetrare jussit
Gentium tractus, nihil expavescens
Tela maurorum, nihil aut hiulca
Ora leonum.

Da, Pater, nullis fidei phasellum
Concuti ventis, titubare nullos
Quos ad insanam satagunt tyranni
Ducere sectam [1].

Te, Deus simplex pariterque Trine,
Vincula ut solvas animi, rogamus;
Liberam forma tibi servitutem,
Christe Redemptor. Amen.

℣. Ora pro nobis, sancte Pater Felix.
℟. Ut digni...

AUX PREMIÈRES VÊPRES.

Ant. Ab infantiâ crevit mecum miseratio et de utero egressa est mecum.

AUX DEUXIÈMES VÊPRES.

Ant. O Beatum virum! qui terrena despiciens soli Deo placere studuisti, deprecare pro nobis ut de mundo feliciter triumphemus.

(1) On peut croire assurément, en égard au temps où cette hymne a été composée, qu'il s'agit ici de la secte des jansénistes, mais ne dirait-on pas que l'auteur a eu également en vue par anticipation, la secte actuelle des francs-maçons, répandue partout, et qui fait chaque jour de nouveaux adeptes?

Digitized by Google

A LAUDES.

HYMNE.

Dum regna scandit ætheris
Felix, triumphant Angeli ;
Regina et ipsa cœlitum
Alumni honestat gloriam.

Sceptro et coronis prætulit
Durum nemus Valesius,
Subivit antra regias
Aulæ perhorrens compedes.

Captiva mox ut liberet
Quæ colla stringunt barbari,
Trino recentem Numini
Felix dicavit Ordinem.

Est digna regum germine
Diffusa in omnes caritas ;
Exempla cujus Filius
Nos regis æterni docet.

Albo, rubenti et cœrulo
Fulgens colore, concinit
Maria laudes Numini,
Cohors et alma cœlitum.

Tu jure Felix diceris
Indulta cui sors inseri,
Dum lacrymosæ es incola
Vallis, choro cœlestium.

Patri et Parentis unico
Qui nos redimit Filio,

Digitized by Google

Tibique, Sancte Spiritus,
Sit laus per omne sæculum.
Amen.

ANT. Ad faciendam misericordiam cum servis suis, redemit eos Dominus, ut sine timore, de manu inimicorum liberati, serviant illi.

OREMUS.

Deus qui Beatum Felicem, Confessorem tuum ac Patrem nostrum, ex eremo ad munus redimendi captivos cœlitus vocare dignatus es, præsta, quæsumus, ut, per gratiam tuam, a peccatorum nostrorum captivitate, ejus intercessione, liberati, ad cœlestem patriam perducamur. Per Dominum.

A LA MESSE.

SÉQUENCE.

Vere Felix, cui dat omen
Faustitatis ipsum nomen
Attributum cœlitùs.

Felix ille, qui regalis
Blandimenta, sumptis alis,
Fugit aulæ innoxius.

Et discrimen Regii status
Fugit, aris operatus,
Major ipsis Regibus.

Nam Sacerdos evocare
Cœlo Numen, imperare
Regum Regi solitus.

Digitized by Google

Adhuc puer prophetavit
Et latronem indicavit
Sanctum fore moribus.

In eremo dum moratur,
En Joanni comes datur
Ut captivos redimat.

Nulli tantis innotescit,
Dei nutus, et patescit
Signis et prodigiis.

Quot Felici demonstrantur
Et Joanni, qui exornantur
Caritate, qua solvantur
Dura vincti compede.

Sic illorum probat mores,
Ut expandant cœlum fores,
Unde radiant tres colores
Queis induti fulgeant.

Redemptorum Felix Pater,
Cui se jungit Dei Mater,
Dum sopitus cessat Frater
Deo laudes canere.

Qui dum vivis ades cœlo,
Ardens, Felix, sancto zelo,
Da solutis carnis velo
Semper tecum perfrui. Amen.

Digitized by Google

X

RÉCIT D'UNE APPARITION DE SAINT FÉLIX DE VALOIS A UNE RELIGIEUSE TRINITAIRE ESPAGNOLE.

(1650).

Nous avons vu que l'âme du bienheureux patriarche saint Félix de Valois, une fois séparée de son corps et admise parmi les esprits célestes, apparut toute brillante de lumière et de gloire à saint Jean de Matha, qui se trouvait alors dans la ville de Rome. Elle lui donna connaissance de sa sortie de ce lieu d'exil et de la félicité éternelle dont elle jouissait.

Mais, au rapport de quelques auteurs de la vie de saint Félix, ce ne fut point en cette seule occasion que ce saint patriarche daigna se montrer après sa mort; la même faveur fut accordée à plusieurs de ses enfants, et à d'autres personnes de piété qui imploraient son secours. Sans nous étendre longuement sur cette matière, nous nous contenterons de rapporter ici quelques-unes des apparitions, dont notre Saint favorisa sa très-digne fille la sœur Angèle-Marie de la Conception, fondatrice du couvent des religieuses Trinitaires cloîtrées de la ville de Toboso, au prieuré d'Uclès en Espagne. Parmi les faits de ce genre, ceux que nous allons rapporter sont des plus authentiques.

La vénérable sœur dont nous parlons, fut assurément un des personnages qui s'illustrèrent le plus, au XVII^e^ siècle, par leur vertu, leur sainteté et leur savoir; son humilité était très-profonde, son amour pour Dieu était si ardent qu'on la vit fort souvent ravie en extase, ses mortifications durèrent autant que sa vie et son oraison ne fut pour ainsi dire jamais interrompue. Elle puisa à l'école du

Digitized by Google

Saint-Esprit, la science la plus sublime. C'est ce dont on peut se convaincre par la lecture de son livre intitulé *Le pré spirituel*, qui a eu deux éditions. Jésus-Christ seul a pu communiquer à sa fidèle servante ces hautes connaissances qui sont ordinairement le fruit d'une étude longue et assidue de la théologie mystique.

Cette docte et illustre fondatrice a écrit elle-même sa vie, sur l'ordre de son père spirituel. Elle s'y montre une véritable disciple et fidèle imitatrice de sainte Térèse de Jésus, tant par la pureté et les charmes de son style, par la simplicité avec laquelle elle raconte les évènements les plus prodigieux de son existence, que par les admirables leçons de vertu qu'elle propose aux religieux et à toutes les personnes qui désirent fuir le mal et les occasions qui y conduisent, pour suivre uniquement le chemin de la vertu. Elle rapporte, entre autres choses, différentes grâces et faveurs signalées qu'elle reçut du ciel, par l'intercession de nos saints patriarches. Voici ce qui lui arriva dans une circonstance particulière.

« Je me trouvais, dit-elle, sous le poids de très-vives douleurs. Mais, néanmoins, j'éprouvais intérieurement une indicible consolation de ce que, ne pouvant en rien contribuer à faire honorer Notre-Seigneur, j'avais au moins, à lui offrir mes propres souffrances; et, certes, sous ce rapport, j'ai de très-grandes actions de grâces à lui rendre, vu qu'il ne m'a presque jamais laissée sans de mortelles infirmités. Qu'il en soit à jamais béni! Il a même daigné m'inspirer un nouveau désir de me consacrer entièrement à sa gloire. Ce désir, bien que je le nourrisse depuis longtemps dans mon cœur, je l'appelle nouveau parce qu'en effet il a pris en moi une nouvelle ardeur, au jour et dans la circonstance dont je vais parler. Je suis donc bien décidée à ne laisser passer aucun instant de ma vie sans l'employer au bien des âmes, et surtout de celles que Dieu a daigné attirer dans cette sainte réforme, et je voudrais, pour sa gloire, voir s'étendre dans le monde entier, l'esprit

Digitized by Google

de ferveur dont fut embrasé le cœur de notre glorieux patriarche saint Félix de Valois.

» En ce jour donc, qui était la veille de la fête de ce grand Saint, j'éprouvai un extrême désir, bien que je fusse très-malade, de célébrer une si grande solennité avec mes filles. Je m'armai de courage pour assister à la lecture du martyrologe; mais, il me survint tout à coup de si violents maux de tête, qu'il me semblait impossible de pouvoir demeurer à l'office du chœur. Je m'adressai alors au Saint, lui demandant instamment, du fond du cœur, de m'obtenir de Dieu ce que je désirais. Or, à peine avais-je formulé ma prière que je me sentis fortifiée, comme si jamais je n'avais eu le moindre mal. Pendant la nuit je m'empressai de me rendre à matines; mais, avant même de les commencer, je ressentis tout à coup une si grande défaillance, une telle prostration de toutes mes forces que je craignais d'être arrivée à ma dernière heure. Je m'adressai de nouveau au Saint, pour obtenir de Notre-Seigneur qu'il me fût permis de consacrer ce temps des matines à publier ses louanges. Non-seulement ma prière fut exaucée, mais même notre bienheureux Père voulut, dans son inépuisable bonté, me favoriser de sa présence.

» Pendant tout le temps que dura l'office du chœur, il demeura là à côté de moi. Je ne l'apercevais point, mais je n'en étais pas moins persuadée, moins certaine qui si je l'avais vu des yeux du corps. Il me témoignait constamment une extrême bienveillance, et avait pour moi beaucoup d'attentions. Je dus regarder, comme un grand bonheur, d'avoir pu dans mon allégresse, conserver toute la présence d'esprit nécessaire au chant de l'office et aux prières que je devais réciter; mais, à vrai dire, je ne me possédais plus; il me semblait que j'étais dans le ciel, chantant les louanges du Seigneur, bénissant son saint nom, et me réjouissant avec les bienheureux de la gloire de mon bien-aimé Père.

» Ce fut avec un doux transport que j'entonnai le *Te Deum*, et, pendant qu'on continuait à le chanter, j'entendis

Digitized by Google

le Saint qui me disait : — Ma fille, veux-tu venir avec moi? — O Père de mon âme, lui répondis-je, en m'humiliant profondément devant lui, malgré tout le contentement que j'éprouvais de sa douce compagnie — ô Père de mon âme! je ne demande autre chose, pour ce qui me concerne, que de célébrer ici les louanges de mon Dieu. Je vous prie de lui demander pour moi cette satisfaction, si tant est que je mérite d'être exaucée, et s'il ne le veut point, que sa sainte volonté s'accomplisse! — Il me fit alors comprendre combien lui étaient agréables et le désir que je lui avais manifesté, et l'acte de résignation dont je l'avais accompagné; bien que je ne le visse point, je l'entendais fort distinctement, comme je l'ai dit, et je comprenais qu'il se réjouissait de la gloire que lui procuraient ses filles, et moi, de mon côté, je me réjouissais aussi beaucoup de penser qu'en ce beau jour, on publiait ses louanges, dans le Ciel, sur la terre, partout où se trouvaient quelques-uns de ses enfants spirituels. Je me félicitais d'être la fille d'un tel Père; je pensais au contentement ineffable que devaient éprouver les deux saints fondateurs dans le ciel, et au bonheur dont ils jouissaient de s'aimer mutuellement, et pour toujours, au sein de l'amour éternel. C'était un motif de plus pour moi de bénir et de louer le Seigneur.

» Après matines et laudes, je demeurai encore quelques instants dans le chœur, où m'étant prosternée en présence du Saint, je le remerciai de tous les bienfaits dont il m'avait comblée, et, en particulier, de m'avoir obtenu du Ciel la faveur d'assister en ce beau jour à l'office divin. Je lui rendis grâces aussi d'avoir bien voulu, malgré ma profonde indignité, me revêtir de ce saint habit, m'admettre dans sa maison, et même me choisir, moi la dernière de toutes ses filles, pour être l'instrument de cette sainte réforme; puis m'étant représenté le nombre infini de mes fautes passées, et surtout mon peu de fidélité à remplir les devoirs de mon état, je le conjurai, avec abondance de larmes, de m'obtenir le pardon de tous ces manquements, et lui promis de m'amender sérieusement à l'avenir. Enfin, je me remis

Digitized by Google

entre ses mains, afin qu'il daignât m'offrir de nouveau en sacrifice à la très-sainte Trinité, et je renouvelai avec empressement les trois vœux de ma profession, que j'ai si mal gardés.

» Tandis que je faisais de la sorte une oblation de tout mon être à Dieu, je sentis que le Saint s'approchait de moi, comme un père qui tend les bras à son enfant. J'en demeurai remplie de consolation, et, bien qu'il m'eût quittée aussitôt, le sentiment de bonheur que m'avait fait éprouver sa présence est encore profondément gravé dans mon souvenir. Dieu, sans doute, me l'a conservé jusqu'à ce moment, afin qu'après avoir reçu tant et de si douces faveurs, je lui en sois toujours humblement reconnaissante. »

Voici comment la vénérable sœur rapporte une autre faveur qu'elle reçut du même saint Patriarche. « La veille de la Toussaint, j'étais à faire l'oraison du matin avec la communauté, je ne m'étais adressée à aucun saint, en particulier, mais je leur demandais à tous de m'obtenir de Dieu les dons qui pouvaient me rendre agréable à sa souveraine majesté. Je ne songeais qu'à bénir Dieu au fond de mon cœur. Or, pendant que j'étais ainsi détachée, du moins, il me le semble, de tout vain souvenir des choses de la terre, et de ma propre personne, je vis des yeux de mon âme, au devant de moi, et à peu près au milieu du chœur, un personnage qui, se tenant à genoux, la face tournée vers l'autel, semblait faire oraison et s'adresser à Dieu avec une telle ferveur qu'elle m'inspirait à moi-même un profond recueillement. Son costume, qui était fort étrange, ne pouvait le faire reconnaître ni pour un prêtre séculier, ni pour un religieux, ni pour un ermite. Il portait les cheveux longs et n'avait point de couronne.

» J'étais, assurément, fort tranquille en moi-même, et cependant, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver quelque peine de ce que je ne parvenais point à reconnaître quel était ce personnage, lorsque tout à coup il disparut, mais non, toutefois, sans m'avoir donné à connaître par quelques indices, que ce ne pouvait être que notre patriarche saint

Digitized by Google

Félix. Je ne l'avais nullement supposé jusque-là, et la pensée ne m'en était pas même venue. Je fus donc tout à fait satisfaite à cet égard. Pendant tout le temps que dura la récitation des petites heures, j'éprouvais intérieurement une joie, une allégresse inexprimable, et, lorsque arriva le moment de faire la sainte communion, je fus éclairée soudainement d'une très-vive lumière qui me faisait connaître à fond ma bassesse et mon néant, et je m'étonnai extrêmement de voir qu'une vile créature osât recevoir dans son âme un hôte divin. Je sentis une profonde douleur d'avoir offensé une si haute Majesté, et je compris en même temps que la grâce s'emparant de mon cœur, le vidait de toute affection purement naturelle. Je ne sais, au reste, comment je pus m'avancer pour la sainte communion, car j'avais perdu tout sentiment de ce que je faisais et de ce qui se passait autour de moi.

» Dès que j'eus reçu le très-divin sacrement, une nouvelle lumière, plus splendide encore, éclaira mon âme, pour lui faire comprendre l'immensité et la grandeur de son Dieu. Je ressentis un si violent désir de souffrir pour son amour, que mon âme ne pouvait se rassasier à l'aspect des croix, des fatigues promises à sa générosité. Dieu me fit connaître que c'était là pour moi une grande grâce, et qu'il me la communiquait par l'intercession de notre glorieux Père saint Félix, afin que je pusse l'imiter dans le dépouillement entier qu'il a pratiqué des choses de la vie et de lui-même; que c'était bien lui que j'avais vu, et que ce mélange de costumes divers, sous lequel il m'était apparu, représentait les trois états par lesquels il avait passé, ayant été successivement ermite, puis prêtre, puis religieux; que cette innocence de vie qu'il avait observée constamment, lui avait procuré dans le ciel une grande récompense de gloire; que ses imitateurs sur la terre seront couronnés à côté de lui dans le ciel, et que je devais, sans crainte aucune, travailler à lui procurer de fidèles disciples. Je ne saurais dire la joie que me causa cette communication. »

Telles sont les principales apparitions dont notre patriar-

Digitized by Google

che saint Félix a honoré la vénérable Mère Angèle. Elles nous font comprendre clairement la satisfaction qu'éprouve ce grand Saint de voir ses enfants spirituels imiter ses vertus, comme le fit l'illustre fondatrice, et surtout l'abandon qu'il pratiqua de toutes les choses de la terre. Nous apprenons par là aussi comment le même Saint du haut du ciel, s'intéresse à ceux qui, marchant sur ses traces, embrassent avec ardeur en cette vie la croix du divin Sauveur.

La vénérable Mère dont nous avons parlé a eu le bonheur, en d'autres occasions, de recevoir en même temps la visite des deux saints Patriarches de l'Ordre. L'auteur [1] dont nous avons tiré celles que nous venons de rapporter, atteste avoir vu les unes et les autres consignées dans les écrits de la Mère Angèle.

(1) P. Ortéga.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

I

COUVENTS DE L'ORDRE EN FRANCE.

Le père Hélyot, auteur de l'*Histoire complète des Ordres monastiques* disait, au commencement du XVIII[e] siècle : « L'Ordre de la Très-Sainte-Trinité possède environ 250 couvents divisés en 13 provinces, dont six en France, trois en Espagne, une en Italie, une en Portugal. Il y avait autrefois celle d'Angleterre composée de 43 maisons, celle d'Ecosse qui en avait 9, et celle d'Irlande qui en avait 52. Elles ont été ruinées par les hérétiques, ainsi qu'un grand nombre en Saxe, en Hongrie, en Bohême et ailleurs.... » Tome 2, page 152. Voir aussi *Vie de saint Jean de Matha*, page 337.

PROVINCES SITUÉES EN FRANCE.

PROVINCE DE FRANCE.

Cerfroid.	Pontharmé.
Paris.	Chelles.
Meaux.	Montmorency.
Fontainebleau.	Coupvray.
Verberie.	Clermont.
La Villette.	Du Fay.
Etampes.	Bourg-la-Reine.
Sylvelle.	

Digitized by Google

PROVINCE DE CHAMPAGNE.	Troyes.	Grandpré.
	La Marche.	Bar-sur-Seine.
	Châlons.	Metz.
	La Gloire Dieu.	Lyon.
	Vitry.	La Fère Champenoise.
	La Veuve.	Soudei.
PROVINCE DE PICARDIE.	Arras.	Aurival.
	Hondschoot.	Lerines.
	Vianden.	Bastognes.
	Préavin.	Renué.
	Douai.	Huy.
	Audrigny.	Péronne.
	Lens.	Estaires.
	Templeux.	
PROVINCE DE NORMANDIE.	Rieux.	Belleau.
	Châteaubriant.	Dinard.
	Lisieux.	Mortagne.
	Perrine.	Sarzeau.
	Beauvoir-sur-Mer.	Pontoise.
	Rouvray.	Caillouët près Chaumont.
	Tours.	Rouen.
	Taillebourg.	Gisors.
	Dinan.	La Poultière.
PROVINCE OCCITANE.	Toulouse.	Narbonne.
	Limoux.	Terraube.
	Hortez.	Castres.
	Mirepoix.	Saint-Gaudens.
	Montpellier.	Saint-Laurent de Médoc.
	Cordes.	

Digitized by Google

PROVINCE DE PROVENCE.

Marseille.	La Motte du Caire.
Arles.	Digne.
Avignon.	Le Luc.
Lambesc.	Saint-Remy.
Tarascon.	La Cadière.
Saint-Etienne de Terre-Neuve.	Aix.
	Seyne.
S. Pons de Seyne.	Saint-Quinids.
La Verdière ou N.-D. de Santé.	Brignolles.
	Lorgues.
Ste-Marie du Muy.	Faucon.

Le père Hélyot parle, ci-dessus, de 250 couvents, mais nous savons que notre Ordre en posséda, au moment de son plus grand développement, plus de 800, répartis en un grand nombre de provinces. Pendant assez longtemps, les quatre provinces de France, Normandie, Champagne et Picardie, jouirent du privilége d'élire seules les ministres généraux, dans les chapitres qui se tenaient pour cet effet à Cerfroid. Les autres provinces de l'Ordre devaient reconnaître le Supérieur général, élu par les députés de celles que nous avons nommées.

On avait eu pour but, sans doute, en limitant ainsi ce droit, de donner à l'Ordre plus de stabilité, vu que les députés ou vocaux, étant moins éloignés de Cerfroid, pouvaient dans un plus bref délai, pourvoir au remplacement du Général décédé. Peut-être aussi avait-on voulu conserver plus longtemps à l'Ordre cet esprit national d'héroïque dévouement que les saints fondateurs, l'un et l'autre Français, avaient imprimé à leur œuvre commune; mais une telle exclusion devait amener tôt ou tard une forte réaction, de la part des provinces qui n'étaient point représentées à ces chapitres si importants pour tous les membres de l'Institut, et c'est ce qui eut lieu, en effet, comme nous l'avons dit dans l'Appendice à la vie de saint Jean de Matha, en parlant des causes qui amenèrent la réforme de l'Ordre,

Digitized by Google

à la fin du XVI[e] siècle. Ce droit exclusif d'élection fut conservé aux quatre provinces susnommées jusqu'en 1718. Le Père Claude de Massac, qui gouvernait alors, le fit étendre à toutes les provinces, soit d'Espagne, soit d'Italie et autres.

II

COUVENT DE SAINT MATHURIN ET SES DÉPENDANCES JUSQU'EN 1789.

Aux renseignements que nous avons donnés sur le célèbre couvent de saint Mathurin, à la page 196, nous joignons quelques extraits de divers auteurs :

« Anciennement, au lieu où se trouve le couvent de saint Mathurin, il y avait un hôpital ou aumônerie de saint Benoît de la censive du roi, et chargé seulement envers lui, d'une obole pour fonds de terre, lequel Louis le Jeune leur remit par lettres patentes du 9 décembre 1238. C'est l'hôtel de Clúny. Choppin rapporte ce privilége, et dit que les Mathurins ont l'original en leur trésor. Joignant le grand portail de leur monastère qui répond à la rue Saint-Jacques, et qui a été démoli en 1610 pour l'élargissement de ladite rue, il y avait un autre portail dudit hôpital, et à l'une des jambes ou montants étaient gravés ces vers :

Faites pour Dieu, bonnes personnes,
A cet hôpital vos aumônes,
D'argent, de lit, de couvertures,
Pour héberger les créatures,
Qui viennent hôpital quérir,
En aidant à le soutenir;
Et prieront Dieu que soyez mis
Dans le ciel, avec vos amis.

Digitized by Google

Digitized by Google

Voir page 252.

Saint Mathurin, prêtre, qui vivait en France dans le bourg de Lorchant, au diocèse de Sens, ayant été appelé à Rome, d'après un oracle du démon, par Maximin, collègue de Dioclétien, délivra de la possession diabolique Maximia, fille du premier de ces empereurs. C'est ce grand miracle que l'on voit représenté ici d'après une élégante peinture qui se trouvait à Paris dans l'église dédiée à ce même saint et qui appartenait à l'ordre de la Très-Sainte Trinité pour la rédemption des captifs. Cette peinture était due au pinceau du célèbre Théodore Van Thulden, et datait de 1633.

Digitized by Google

« Le roi saint Louis leur donna, à la prière de Thibaut, abbé de Sainte-Geneviève, la censive qu'il avait sur sept ou huit maisons sises en la rue du Foin, et Philippe III, son fils, leur permit d'acquérir en sa censive, jusqu'à 14 livres parisis de cens. Au milieu du chœur de l'église des Mathurins, est la tombe de Jeanne de Vendôme, à laquelle appartenait le fonds de terre, sur lequel on bâtit le couvent du côté de la rue du Foin. Elle mourut en 1391. Du côté du grand autel, devant celui de saint Charlemagne, il y a une fort belle tombe en marbre blanc et noir, sous laquelle gisent Pierre des Essarts et Marie de Rully, sa femme. Devant le maître-autel est enterré le fameux Robert Gaguin, 22e général de l'Ordre, mort en 1501. A côté du maître-autel, est la tombe de Guy Meusnier, qui avait orné le chœur de stalles. Le cloître fut fait d'abord, par Jean de Bosco, vers 1290, mais il fut achevé ou refait par Robert Gaguin, qui l'orna de colonnes en marbre blanc. L'église est fort ancienne et on ne trouve pas qui l'a commencée. On sait seulement que Nicolas Grimont fit faire deux voûtes. Elle a été achevée par Robert Gaguin. Cette église, depuis quelques années, a été fort embellie et illustrée de plusieurs grands tableaux, tant au chœur que dans la nef; les chapelles ont été closes de bois, telles que celles de Saint-Mathurin, de Sainte-Barbe, de Saint-Louis, etc. Les deux autres sont aussi réparées à la moderne. » (*Antiquités de Paris,* par Claude Malingre, 1637).

Voici ce que dit Dulaure, dans son *Paris physique et moral,* 1829. « Les marbres précieux abondaient dans l'église des Mathurins. Quatre colonnes composites de grande proportion, en brocatelle jaune antique, décoraient le maître-autel; le tabernacle était orné de dix colonnes en marbre de Sicile; deux chapelles latérales étaient ornées de colonnes de brèche antique, et six belles colonnes soutenaient la grille, qui séparait le chœur de la nef. Le couvent et l'église étaient les lieux où l'Université de Paris tenait ses assemblées et célébrait ses solennités religieuses. Dans le cloître, on voyait la tombe et les figures, gravées

Digitized by Google

au trait sur la pierre, de deux écoliers qui, ayant volé et assassiné des marchands sur un chemin, furent poursuivis, arrêtés et pendus par le prévôt de Paris. L'Université se récria contre cet acte de justice, fit valoir ses droits et priviléges, menaça de fermer ses écoles, et parvint à faire condamner le prévôt à détacher lui-même du gibet les deux écoliers, à leur donner un baiser sur la bouche, à les conduire sur un char mortuaire suivi d'une procession de curés et de religieux, au parvis de Notre-Dame, pour les présenter à l'évêque, et à les conduire de là à l'église des Mathurins, où le cortége remit les corps au recteur de l'Université, qui les fit inhumer le 16 mai 1408.

« On conservait dans la sacristie plusieurs reliques et entre autres du bois de la vraie croix, enchâssé dans une croix de vermeil donnée par saint Louis ; une côte de saint Laurent, une relique de saint Roch, le manteau royal de saint Louis, dont on avait fait une chasuble, qui ne servait que le jour de sa fête. Il était d'une étoffe de soie rouge, avec des fleurs de lis, et des castilles brochées en or, et disposées en losanges. On y voyait aussi une couronne que ce roi avait donnée. Elle était en vermeil ; les fleurs de lis ornées d'émeraudes, d'aigues-marines et d'opales ; le cercle était rempli par de petites feuilles de lauriers travaillées à jour, et ornées de grands cristaux en place de diamants. On y avait mis des reliques, et entre autres, une épine de la couronne de Jésus-Christ. Cette précieuse couronne du roi n'était point destinée à son usage. Elle était portée sur un pied d'ivoire doré, du même temps. En outre, les gants et l'écritoire du roi ; mais ils étaient sous le scellé dans la bibliothèque, qui renfermait aussi plusieurs lettres de saint Louis, entre autres celle en parchemin, par laquelle il faisait don à l'église de Saint-Mathurin de toutes ces insignes reliques. Elle était scellée de son grand sceau. »

Le savant Millin avait déjà dit, (*Antiquités nationales* Paris, 1791) : « Les murs de l'Eglise sont remplis d'affiches, relatives à la rédemption des captifs. Les voûtes étaient autrefois couvertes de chaînes de fer, offertes par les captifs

Digitized by Google

rachetés. Elles ont été enlevées. » Après avoir ensuite donné une description longue et détaillée de l'église, des dix-neuf tableaux de la vie de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois qui étaient l'œuvre de Van Thulden, élève de Rubens, l'auteur décrit les sculptures sur bois des stalles des religieux, puis le siége du Ministre-général placé à l'entrée du chœur à droite. Il était aux armes du Père Mercier. Dans le fond du fauteuil étaient des armoiries d'azur, semées de fleurs de lis d'or, ornées de la couronne de France; pour supports deux cerfs blancs au bois doré, avec cette devise : *Ordo inter lilia tutus.*

« En 1290, poursuit Millin, il y avait aux Mathurins une grande salle pour les parchemins, et il était défendu d'en acheter ailleurs, excepté à la foire. Les religieux, qui avaient toujours prêté cette salle sans émoluments, s'en plaignirent, et on convint, en 1537, de leur en payer le loyer. Malgré cette proposition, les Mathurins insistèrent pour être débarrassés de cette sujétion; ils fermèrent leur salle, et la halle aux parchemins fut transportée au collége de justice. En 1577, les Mathurins déclarèrent à l'Université qu'ils prétendaient s'affranchir de l'obligation de prêter territoire au tribunal de la conservation, qui s'assemblait dans leur chapitre; mais l'Université fut conservée dans son antique droit, et ce ne fut qu'en 1674 qu'elle tint ses assemblées au collége Louis le Grand, que le roi lui avait donné; les compositions pour les prix de l'Université continuèrent à se faire aux Mathurins. »

« D'après la déclaration du 20 février 1790, on voit qu'à la révolution, la maison des Mathurins était composée de 18 religieux et de 2 frères convers. Les revenus montaient à 91,154 livres. La portion affectée au rachat des captifs était de 9,278 livres. Le monastère des Mathurins réparé notablement en 1761, était contigu à l'hôtel de Cluny; vendu comme propriété nationale en 1799, le 17 mars, il se transforma aussitôt en demeures particulières. Quant à l'église (récente), dont la première pierre avait été mise le 14 mars 1730, par Charles de Rohan, prince de Soubise,

Digitized by Google

elle fut en partie détruite, et on ne laissa que les piliers, entre lesquels on construisit des maisons modernes. Lenoir y avait remarqué un grand bas-relief du XIV^e^ siècle, en pierre volcanique dite pierre à porc, qu'il transporta au musée des Petits-Augustins. Les documents concernant les Mathurins sont conservés aux archives de l'Empire. » (L'abbé Lebeuf).

La rue que longeait le couvent des Trinitaires à Paris avait emprunté leur nom, et s'appelait *rue des Mathurins Saint-Jacques*. Elle allait de la rue Saint-Jacques à la rue Laharpe; mais on l'a tellement transformée aujourd'hui qu'elle ne conserve plus que quelques numéros[1].

« Nous aimons à retrouver, dit M. J. Carlier, la trace des anciens Trinitaires jusques dans les dénominations données jadis aux voies parisiennes, telles que la *rue des Mathurins Saint-Jacques,* où l'on démolit en ce moment même, (janvier 1865), les derniers vestiges de l'ancienne église des Mathurins; telles encore la *rue Neuve des Mathurins* et la *rue de la Ferme des Mathurins,* qui se croisent dans les plus beaux quartiers de Paris moderne. »

La *Gazette des Tribunaux* (avril 1868) dit, à l'occasion de nouvelles expropriations pour le prolongement du boulevard Hausmann et la formation d'une place au nord de l'opéra : « Le côté gauche (numéros impairs) de la rue Neuve des Mathurins n'existe déjà plus depuis plusieurs années ; l'expropriation actuelle atteint les immeubles situés de l'autre côté de cette voie publique, et qui, du numéro 2 au numéro 38, vont disparaître complétement. La rue Neuve des Mathurins s'appelait, d'abord, rue Jaillot, ruelle des Mathurins, etc. Rutebœuf a consacré quelques vers à l'éloge de ces religieux dans une pièce intitulée *les Ordres de Paris.* Dans la rue des Mathurins Saint-Jacques leur couvent occupait une superficie de 3,946 mètres.

(1) Grâce à M. Hausmann la *rue des Mathurins Saint-Jacques* s'appelle aujourd'hui *la rue Du Sommérard* parce qu'un monsieur de ce nom a fait présent au Musée de Cluny de quelques raretés. Qu'importent aux juifs les souvenirs historiques surtout lorsqu'ils rappellent des noms de saints ou de religieux?

Digitized by Google

C'était leur établissement principal à Paris. On lisait sur une table de bronze, scellée dans le mur de leur cloître, l'épitaphe suivante :

Ci gist le féal Mathurin
Sans reprouche, bon serviteur,
Qui céans garda pain et vin
Et fut des portes gouverneur ;
Paniers ou hottes par honneur
Au marché volontiers portoit ;
Fort diligent et bon donneur,
Dieu pardon à l'âme lui soit.

En ce moment, les religieux Trinitaires n'ont pas le moindre pied à terre dans la capitale, qui fut, on peut bien le dire, le berceau de leur Ordre, par l'apparition de l'ange à saint Jean de Matha dans la chapelle de l'évêché de Paris. Cependant, nous sommes heureux de pouvoir faire remarquer que nos sœurs Trinitaires ont fait en 1869, dans la capitale, une fondation qui commence à prospérer, et que de plus, sur la façade de la nouvelle et magnifique église de la Trinité, figurent avec honneur les statues de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois [1].

Parmi les ministres généraux inhumés au couvent de Saint-Mathurin, et dont nous avons donné les noms, dans la Vie de saint Jean de Matha, nous remarquerons surtout le Père Robert Gaguin, élu l'an 1452, et mort en 1501.

« Né à Collines, près Arras, il entra fort jeune en la maison des Trinitaires au Préavin, y fit ses études et y prononça ses vœux. Ayant occupé la chaire de rhétorique à Paris, en 1463, il fut nommé doyen de la faculté de droit canon, une des plus importantes de l'enseignement

(1) En la présente année 1878, on a placé dans l'église de Sainte-Geneviève (Panthéon) douze statues de saints qui ont vécu à Paris ; celle de saint Jean de Matha, due au ciseau de M. Niolle, est en marbre blanc de Paros et mesure un mètre quatre-vingt centimètres ; on la trouve fort belle.

Digitized by Google

public. Sa renommée de science et de vertu le fit nommer ministre à Tours, puis Ministre général de l'Ordre. Il se présentait, le 16 mars 1472, à l'Université, pour solliciter un secours, afin de réparer le couvent de Saint-Mathurin qui tombait en ruines. Son discours, dit Crevier, est d'une latinité pure et correcte. Le roi Louis XI le députe, en 1477, en Allemagne pour une mission délicate. A son retour, il prononce à la réception de l'évêque de Marseille, nommé gouverneur de Paris, une harangue que nous avons encore. Des troubles s'étant élevés pour les élections universitaires, il est chargé de les apaiser, et Crevier fait remarquer la judicieuse observation de Gaguin sur ce tumulte. « Que l'on s'étonne, disait ce Père, que la possession des empires excite des combats, quand des gens de lettres se font une guerre acharnée pour une magistrature de trois mois! »

» En 1482, la misère était grande, et le gouverneur de Paris tint conseil pour aviser à soulager le peuple; il y appela Gaguin, qui justifia surtout les écoliers de l'Université, accusés de placards séditieux. Quelques années après, il fut député près du roi Charles VIII, pour le maintien des priviléges de l'Université. Le roi, juste appréciateur de son mérite, l'envoya en mission à Rome, puis en Angleterre, où l'on dut applaudir, dit Crevier, au talent de l'orateur français. Il doit être compté, dit encore Crevier, pour le restaurateur des lettres dans l'Université. Comme théologien, jurisconsulte, orateur, poète et historien, il a mérité les éloges de Trythème, d'Erasme, de Bellarmin. Augustin Thierry a dit de ses *Annales rerum Gallicarum*, qu'elles étaient écrites par un homme de sens, de grande conscience et de grande modestie. Il aurait pu ajouter d'un esprit au-dessus de puériles considérations. Car, écrivant l'histoire à la demande du roi, il ne craint pas de qualifier *Hue Capel* d'usurpateur du royaume de France.

» Gaguin mourut le 22 mai 1501, et fut inhumé dans le chœur de l'église; sa tombe ayant été ouverte cinquante ans après, le corps fut trouvé intact, et Jacques Bourgeois,

Digitized by Google

ministre de Douai, obtint du Père général, Thibaut Meusnier, qu'on lui fît don de la tête de l'illustre défunt à laquelle il voulait donner une destination spéciale, où elle pût être honorée avec toute la vénération qu'inspirait le maître. Il la fit placer dans la bibliothèque de la maison de Douai, dans une excavation du mur et sous un grillage, avec cette inscription :

« Aspice me, quæso, Roberti carcere mentem
Hoc tenui ; recolas quæ monumenta dedit ;
Te sua scripta monent ; speculum tibi mortis hoc adsum,
Discito, vita brevis nec tibi certa manet. »

(M. J. Carlier).

III

COUVENTS DE BRETAGNE, DE FLANDRE, MEAUX, FONTAINEBLEAU, ETC.

Devant parler presque exclusivement du couvent de Cerfroid, dans les paragraphes qui suivent, nous insérons ici divers documents encore bien incomplets, sur quelques-unes des autres maisons que notre Ordre possédait en France, au XVIII^e^ siècle.

La Bretagne, ayant un grand développement de côtes maritimes et de nombreux ports de mer, compte parmi ses habitants une multitude de marins. A une époque où les Barbares couraient les mers et exerçaient la piraterie, les Bretons tombaient souvent entre leurs mains et devenaient esclaves. Aussi, comprit-on de bonne heure la nécessité de maisons Trinitaires dans la province.

Le premier couvent établi pour ces religieux en Bretagne fut celui de Châteaubriant. Geoffroy, baron de ce lieu, ayant suivi saint Louis en Terre-Sainte, tomba entre les mains des Sarrazins à la bataille de la Massoure, avec saint

Digitized by Google

Louis et Pierre Mauclerc, duc de Bretagne. C'était en 1250, et Geoffroy avait alors 33 ans. Il fut racheté par des Trinitaires. Son épouse Sybille eut tant de joie de le revoir, qu'elle mourut en l'embrassant. Geoffroy établit et dota cette maison dans ses domaines en 1252; celle de Dinan fut établie en 1324 ou 1366, suivant Albert de Morlaix, par Olivier Breul et Tienette, sa femme, sous le nom d'Aumônerie de Saint-Jacques et de Saint-Yves, pour un religieux Mathurin, qui y recevrait et logerait les pèlerins. Ils affectèrent à son entretien 25 livres de rente. Celle de Dinard, (ancien diocèse de Saint-Malo, aujourd'hui de Rennes), fut fondée, en 1324, par Olivier et Geoffroy de Montfort, pour avoir été rachetés des Turcs par les Mathurins. Ils fondèrent l'église et la ministrerie de Saint-Jacques et Saint-Philippe, dans la paroisse de Saint-Enogat, près Dinard. (Albert de M.) La maison de Rieux, près Redon, fut fondée en 1345, celle de Rouen en 1659; elle n'avait de remarquable qu'un tableau de la Rédemption. Celle de Sarzeau fut fondée en 1341, par le duc Jean IV, résidant alors à Lucinio. Il la dota pour quatre religieux qui devaient célébrer le service divin dans leur chapelle et nourrir, avec 200 livres de rente à prendre sur les domaines de Rhuys, les pauvres malades, en les recevant même chez eux si besoin en était. Ce couvent avait un vaste enclos et un point de vue délicieux. Il continua longtemps à jouir des faveurs des ducs de Bretagne. Il est aujourd'hui la propriété des religieux de Picpus, qui y ont fait de grandes réparations et surtout une magnifique chapelle.

Nous avons parlé, dans la Vie de saint Jean de Matha, de la réforme de l'Ordre opérée en France par le Père Jérôme de Halies ou du Saint-Sacrement. Il naquit en Bretagne vers l'an 1558; mais on ne sait ni le lieu précis de sa naissance, ni de quelle manière il passa les premières années de sa jeunesse. Il paraît, cependant, qu'il contracta de bonne heure le goût de la piété, et qu'il avait fait de bonnes études, puisqu'il était pourvu d'une charge de juge, lorsque à l'âge de 35 ans, il renonça au monde pour embrasser l'état

Digitized by Google

religieux. Il est à présumer que ce fut au couvent de Saint-Michel, près Pontoise, que Jérôme se présenta et reçut le saint habit. Sans revenir ici sur ce que nous avons dit de ses travaux pour rétablir en France la régularité primitive, nous ajouterons qu'étant mort à Rome, l'an 1637, avec une grande réputation de sainteté, on visita son corps, quelques années après son décès; or, en levant le capuce qui lui couvrait la figure, on froissa le nez, et aussitôt il en sortit du sang aussi frais que celui d'un homme vivant. On projeta de lui élever un monument, et de faire des informations sur sa vie et ses vertus, mais un supérieur, dont on ne dit pas le nom, s'y opposa constamment, sans qu'on ait pu savoir le motif de son refus. Le couvent de Saint-Denys où il avait été inhumé est occupé par des Ursulines françaises, depuis la Révolution.

Au temps de la fondation de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité, les habitants des côtes de Flandre exerçaient déjà hardiment la profession de navigateurs pour les intérêts du commerce, et même celle de corsaires et d'écumeurs de mer. Ils devaient donc aussi, comme ceux de Bretagne, prévoir des revers, et s'attendre à de dures représailles, surtout de la part des Barbaresques.

Nous avons parlé, à la page 180 de cet ouvrage, de Winoc d'Hondschoote, dans la Flandre, qui, en 1204, fondait une maison de Trinitaires dans ses domaines. En 1220, par lettres datées de Bergues, jour de la fête de saint Laurent, « le noble homme Gauthier de Hondschoote, du consentement d'Adelaïs son épouse et de Jean, son fils aîné, fit donation et aumône, au couvent qu'avait fondé son père, et où il était inhumé, de sa terre du Vivier, savoir depuis le commencement de l'étang, tout le long vers le midi, jusqu'au pont qui est sous le moulin... Item, tous les arbres qui entourent l'étang, avec le fonds et le moulin et tous ses droits, y compris sa libre mouture; de plus 20,000 mottes de terre et 100 livres sur la dîme de Hosthoc... Adam, évêque de Térouanne, confirma, en 1222, cette fondation, dite dès lors, *les Trinitaires du clair vivier*.

Digitized by Google

« Par lettres du mois d'août 1243, la comtesse Jeanne, fille de Baudoin, fit don à cette maison de 30 bonniers de terre de wastine. Le Pape Innocent IV confirma, l'an 1249, les priviléges des frères d'Hondschoote, par lettres, datées de Lyon. Dans son testament de l'an 1273, la comtesse Marguerite, fille du même Baudoin, inscrit lesdits frères pour un legs de 15 livres. En 1334, le roi Philippe de Valois maintient, en leur faveur, l'exemption de la dîme et du subside pour la Croisade. Le dix-septième général de l'Ordre, Thierry Wareland, avait été ministre de ce couvent; le vingt et unième, Raoul Duvivier, en sortait probablement. Il eut pour le gouverner, en 1759, un docteur de Sorbonne, Lebreton, et en 1782, le Père Bertin Descamps. Enfin, en 1789, le Père Levasseur représenta la communauté à l'assemblée de Bailleul, pour l'élection des députés aux Etats généraux.

» Jean, seigneur de Berquin, racheté des mains des infidèles par les Trinitaires, leur fit donation, en 1228, d'une ancienne chapelle située au bourg de Cofort, englobé depuis lors dans la ville d'Estaires. Cette libéralité fut confirmée par Mabile, dame châtelaine d'Ypres et de Bailleul.

» La maison des Trinitaires de Douai fut fondée, en 1252, par un sire Evrard de Saint-Venant. Le terrain, dont il avait été fait donation à l'Ordre, était à l'est, hors de la ville, et se trouva plus tard compris dans un nouveau tracé des fortifications. Les Trinitaires se construisirent en 1320 un autre couvent dans la ville même, *rue Saint-Nazaire* et depuis *rue des Trinitaires*[1]. Leur église fut bénite le

(1) La maison actuelle qui porte le N° 20 et appartient à M. Grassy, occupe une partie de l'ancien couvent de nos Pères. La rue des *Trinitaires* vient depuis un an de perdre son nom pour s'appeler *Rue Cavelle*. L'édilité douaisienne a tenu à faire preuve de républicanisme par son dédain des souvenirs historiques et religieux de la ville.

« Parmi les sujets de peinture et de tableaux employés à Douai au XVII^e siècle (1652) dans les fêtes religieuses, on cite saint Ghislain Trinitaire, apôtre des Indes, attaché à un arbre et percé de flèches par des sauvages. » — Voir chap. VIII des fêtes religieuses à Douai au XVII^e siècle, par le Président Toussiar, dans les mémoires de la société d'ag. sciences et arts de Douai, 1864. — Comm. par M. A. Bonvarlet de Dunkerque.

Digitized by Google

25 novembre 1323, reconstruite en 1562 et 1630, et bénite une seconde et une troisième fois. Un des ministres de cette maison, Jean Laloé, fut un zélé rédempteur des esclaves. R. Gaguin l'a administrée, ainsi que Jean Thierry, vicaire-général en 1602. Le Père François Commelin, ministre de ce couvent, répara les désastres que lui avaient fait subir les siéges de 1710 et de 1712. Envoyé en Barbarie en 1720, il publia une intéressante relation de son voyage. Le Père Jacques Bourgeois en fut aussi ministre et y mourut en 1600, jouissant d'une grande considération par sa science et sa vertu.

» Suivant une charte citée par Mireus, et datée de *Nostre chastel de Nieppe*, le 8 juillet 1393, Robert, duc de Bar, etc., petit-fils de Robert de Cassel, fonda une maison *in sylva Niepensi prope Stegriam* (Estaires) aux lieu et place nommés Préavin. Il fit donation, à cet effet, de quatre bonniers de terre et bois en tour, avec trois cent soixante-deux livres par an, à prendre sur ses rentes de Flandre, à la condition pour les religieux de célébrer chaque jour et à perpétuité, une messe pour les âmes des devanciers du donateur. Le Père Guy fut premier ministre de cette maison du bois de Nieppe. Jacques Bourgeois y fut placé en 1546 par le révérend père Général, Thibaut Meusnier. »

Tous ces détails sur nos anciennes maisons de Flandre nous sont fournis par M. J. Carlier dans son opuscule : *Les Trinitaires de la Rédemption*, où il est dit aussi qu'un ami de l'auteur possède un titre, revêtu du scel à la croix pattée du couvent de Préavin, et signé N. Loreins, directeur de l'Archiconfrérie de la trois fois sainte Trinité. C'est un passeport avec signalement, délivré, le 10 août 1708, à une consœur Jeanne-Isabelle Wonstavel de Steenvoorde, âgée de 48 ans (*Crines habens fuscos ex rutilo et oculum dextrum obtortum*), qui se rendait en pèlerinage à Rome et à Notre-Dame de Lorette.

« Mireus a recueilli, ajoute M. J. Carlier, les titres de fondation des maisons de la Trinité à Hondschoote et au Préavin. Il cite, dans une note, les maisons d'Estaires et

Digitized by Google

de Douai. La maison d'Arras fut fondée en 1219; celle de Tournai en 1230; celles du diocèse de Namur à Lérines près de Haunat et à Orival près de Nivelles, en 1215. celle-ci fondée par le Duc de Brabant en récompense du soin qu'avaient eu les Trinitaires de rechercher et de racheter son fils captif et inconnu parmi les infidèles). Enfin celles de l'ancien diocèse de Cambrai, à Audregnies en 1220 et à Lens en 1223[1]. »

En l'an 1206, le comte de Champagne donna aux Trinitaires l'Hôtel-Dieu de Meaux. En même temps, Pierre de Cuisy, évêque de cette ville, agissant de concert avec les chanoines de sa cathédrale, unit à la personne du ministre de l'Hôtel-Dieu, ou de tel autre religieux que celui-ci lui présenterait, la cure de Saint-Rémy, aux mêmes conditions qu'elle avait été cédée auparavant aux chapelains de cette maison. La donation fut acceptée la même année par le révérend Père Nicolas Ier, Ministre général de l'Ordre, et par le Chapitre général réuni à Cerfroid. Mais, dès le commencement du XVIe siècle, l'évêque et les habitants, ayant eu à se plaindre, dit Duplessis, de ces religieux, retirèrent l'Hôtel-

(1) Par toutes les citations que nous avons faites jusqu'ici de M. J. Carlier et de son opuscule sur les *Trinitaires*, on a pu voir combien cet auteur nous a été utile. Nous devons ajouter que nous avons de lui une centaine de lettres qui sont des réponses à des difficultés que nous lui exposions. Il n'est pas de peine qu'il ne se donnât pour nous tirer d'embarras. Volontiers, il se chargeait de faire pour nous les plus minutieuses recherches dans les bibliothèques publiques de Paris qu'il connaissait parfaitement, et cela par pur dévouement à notre œuvre. Saint Félix a daigné l'en récompenser comme savent le faire les Saints. Après une jeunesse passée dans le doute et l'incrédulité, M. Carlier était revenu à la foi de ses premières années, mais il se tenait encore trop éloigné de la confession. Un jour de l'année 1873, nous trouvant à Paris, dans le quartier latin, nous sentîmes tout à coup une forte impulsion d'aller trouver notre ami, dont nous ignorions la maladie. A mesure que nous approchions de sa demeure de la rue des Martyrs, nous vîmes accourir sa domestique : « Venez donc vite, nous dit-elle, M. Carlier vient d'être frappé d'une attaque, il est à toute extrémité; nous n'aurions plus le temps d'aller appeler un autre prêtre. » Nous nous hâtons; il avait encore sa connaissance à notre arrivée, mais quelques minutes après sa confession, il rendait le dernier soupir. Il avait eu le temps de nous dire son bonheur de s'être tout à fait réconcilié avec son Dieu, bonheur qu'il attribuait comme nous à l'intercession de saint Félix de Valois.

Digitized by Google

Dieu de leurs mains, par acte du 12 novembre 1520. La cure de Saint-Rémy demeura à la présentation du Ministre général de l'Ordre. Les Trinitaires se construisirent dès lors, hors des murs de la ville, sur le chemin de Paris, un couvent qu'ils ont occupé jusqu'en 1790. L'église n'en fut achevée qu'en 1533. Elle est aujourd'hui démolie. Le reste du couvent est devenu une maison particulière[1].

On trouve aux archives de la préfecture à Melun des baux à ferme du couvent des Trinitaires de Meaux pour les biens qu'ils possédaient à Isles, à Villenoy, à Chaconin, à Neufmoutiers, etc., depuis 1555 jusqu'en 1789. On y voit également, pour le couvent que ces religieux possédaient à Coupvray, des lettres de Louis de Rohan-Guéménée, baron de Coupvray, portant donation de la maladrerie du lieu dite de Courtary avec ses dépendances aux Mathurins réformés, fondés dans la maison du mont de piété à Coupvray par son aïeule la princesse de Laval[2].

On trouve surtout à Melun de riches documents sur le couvent de nos Pères à Fontainebleau : Copies et extraits d'actes de fondation de cette maison au château royal : une charte de saint Louis de 1249; actes de donation de Henri IV, Louis XIII et Louis XVI pour le loir et la vente des terrains défrichés, autour de Fontainebleau, pour le droit de pêche dans la Seine, pour la chapelle Saint-Vincent du château de Melun. De plus, pour le personnel, 14 pièces relatives au titre de conseiller aumônier du roi, attribué au religieux, ministre de Fontainebleau; Nomination par Charles IX de frère Jean Morel, conseiller aumônier du roi; elle est signée de Jacques Amyot, grand aumônier; Requête des Mathurins et déclaration de Jacques Amyot, pour constater que *le vrai curé de Fontainebleau et Avon*

(1) Nous avons appris de M. Denis, chanoine de la cathédrale de Meaux, qu'en l'année 1722, le cardinal de Bissy, évêque de Meaux, donna aux PP. Trinitaires qui habitaient cette ville, un reliquaire contenant des reliques de saint Jean de Matha. C'était un présent fait au dit cardinal de Bissy par le Nonce Mgr Massei, archevêque d'Athènes, qui fut depuis cardinal.

(2) Une de ces lettres est insérée dans le tome II de Duplessis, p. 338.

Digitized by Google

est le ministre des Trinitaires : Nomination de Jean Bachelier, signée d'Henri IV; Provision de ministre, accordée au Père Pierre Lebel, à la mort du Père Dan. Ce dernier est auteur, entre autres publications, d'une *Histoire de Barbarie*, où il raconte, pour en avoir été témoin, les horribles souffrances des esclaves chrétiens; de plus, d'un livre fort curieux intitulé les *Merveilles du Palais de Fontainebleau.* Quant au Père Lebel, c'est lui qui a assisté à ses derniers moments le fameux Monaldeschi, assassiné dans une des galeries du château, par ordre de Christine de Suède dont il était le favori. Lebel a publié une relation[1] de la mort violente de ce personnage. (Documents comm^s^, par M. Th. Lhuilier.)

IV

ORIGINE, ÉTYMOLOGIE, SENS ET ORTHOGRAPHE DU MOT CERFROID.

Ce terme de *Cerfroid* a déjà exercé, tout simple qu'il paraît, la sagacité de plusieurs auteurs qui ont voulu en déterminer l'étymologie. Les historiens et annalistes de

(1) Cet écrit, dit M. Champollion, *Palais de Fontainebleau*, est remarquable par la forme comme par le sentiment qui l'a dicté. Le R. Père Trinitaire n'abandonna pas la dépouille mortelle du marquis. Il le fit transporter à la brune dans l'église d'Avon et inhumer près du bénitier. Christine envoya 100 livres, afin qu'on priât pour le repos de l'âme de sa victime. Elle voulait le sauver dans l'autre monde, après l'avoir fait assassiner dans celui-ci. On voit à l'entrée de l'église d'Avon près d'un modeste bénitier une petite dalle de pierre de liais, sur laquelle on lit en mauvais caractères romains et en quatre lignes : *Cy gist Monaldescht.* Il s'était défendu courageusement contre les assassins et en avait blessé plusieurs. On conserve au palais de Fontainebleau la cotte de mailles et l'épée dont il était alors armé; les Trinitaires les avaient recueillies; on est incertain sur les motifs de cette résolution de Christine. Voltaire a dit : « Ce n'était pas une reine qui punissait un sujet, mais une femme qui terminait une galanterie par un meurtre. Néanmoins, on vit encore cette reine à la cour, dans le carnaval de 1658. »

Digitized by Google

notre Ordre admettent unanimement qu'il tire son origine du fait de l'apparition du cerf aux deux fondateurs sur les bords d'une fontaine, et au lieu même où fut depuis bâti le couvent de Cerfroid. Nous savons que le cerf portait dans son bois une croix bleue et rouge, dont l'aspect, rappelant à saint Jean de Matha celle qu'il avait vue à Paris sur la poitrine de l'ange, mit fin aux hésitations des pieux ermites et les détermina à partir pour Rome. Les deux saints ont, sans doute, tenu à perpétuer parmi leurs enfants le souvenir d'un événement non moins prodigieux que décisif pour la réalisation de leur projet, et ils auront suggéré eux-mêmes au Pape Innocent III, le nom qu'il convenait de donner à la maison-mère de l'Ordre. En effet, on trouve, pour la première fois, ce terme *Cervus frigidus,* dans la bulle par laquelle l'illustre Pontife approuva le nouvel Institut en 1198.

Mais pourquoi le mot *Cervus* reçoit-il ici l'épithète de *frigidus?* Car, puisque le cerf venait se désaltérer, il avait chaud, plutôt que froid. Il devait être ruisselant de sueur et non point glacé, comme semble l'indiquer le mot *frigidus.* Avant de répondre nous-même à cette question nous citerons, à ce sujet, l'opinion du célèbre Robert Gaguin, Général de l'Ordre. Il dit : « *Ad collis radicem fons scaturit limpidissimus, ad quem, ex finitima sylva, solitus erat venire candidissimus cervus, refrigerandi se causâ, undè locus dictus est Cervus frigidus.* »

L'auteur ne développe point sa pensée, mais, en nous faisant remarquer que le cerf venait se désaltérer à cette fontaine à cause de la limpidité et de la fraîcheur de ses eaux, il veut nous insinuer, sans doute, que le mot *frigidus* est destiné à rappeler cette double circonstance. En réalité, *frigidus* ne se rapporte point précisément à *Cervus,* mais à un autre mot sous-entendu ; et, si l'on veut avoir la phrase latine, dans son entier, il faut la rétablir ainsi : *Cervus refrigerans se ad aquam frigidam vel in loco frigido ;* mais au lieu de conserver, dans le style ou l'élocution, cette périphrase, on s'est contenté d'en prendre le premier mot

Digitized by Google

et le dernier, qui exprimaient, d'ailleurs, les idées principales : l'apparition du cerf et la fraîcheur des eaux[1]. Il y a eu donc là simultanément syncope ou retranchement de mots, et hypallage ou attribution à un mot d'une qualification qui convenait à un autre. C'est par une semblable figure du langage que le poète latin, Virgile, a pu dire : *Ibant obscuri, solâ sub nocte,* au lieu de : *Ibant soli obscurâ sub nocte.*

Ducange, dans son savant glossaire, nous donne du mot *frigidus* un autre sens, qui n'oblige point à recourir à l'explication ci-dessus. Il dit que *frigidus,* dans les siècles de basse latinité, signifiait : *Qui tranquillo et sedato animo est :* un être doux, paisible, tranquille, qui n'est nullement effarouché, mais de sang-froid. Cette signification n'est point à dédaigner, dans la présente circonstance, puisqu'elle nous indiquerait le naturel du cerf en général, et la manière d'être de celui dont il est question, du moins, au moment où il apparut aux saints fondateurs, sur les bords de la fontaine. Il est vrai que ce sens de *frigidus* ne fait nulle allusion à la qualité des eaux de la source, ni à la position des lieux ; mais d'autre part, il n'est point contraire à la légende dont nous avons parlé.

Le mot *Cervus frigidus*, une fois introduit dans le Bullaire des Papes, s'est perpétué, depuis lors, dans les actes de la cour de Rome, relatifs aux religieux de Cerfroid, et dans le cartulaire de ce couvent. Ce fut comme le nom officiel de la maison-mère de l'Ordre ; les personnes du dehors s'en servirent même quelquefois, dans leurs rapports avec nos religieux. Ainsi le bienheureux Jean de Montmirail les appelle *fratres de Cervo frigido,* dans sa charte de donation de l'an 1212. On trouve la même dénomination dans un accord ou union de prières, conclu en 1219, entre les chanoines de la cathédrale de Meaux et

(1) On trouve, aux environs de Cerfroid, deux autres endroits, dont les noms terminés en *froid* semblent indiquer, vu la position des lieux, un sens de froidure et d'humidité. Ce sont les villages de Varinfroid et de Montemafroid, situés, l'un et l'autre, le long des eaux, ou à côté de marécages.

Digitized by Google

les dits religieux ; puis, dans un acte de 1249 cité par Duplessis, dans plusieurs chartes du XIV^e^ et XV^e^ siècles ; et surtout dans les bréviaires de l'Ordre et dans le bréviaire romain, au 8 février et au 20 novembre.

Ce terme de *Cervus frigidus* cessa d'être usuel, dès le commencement du XIII^e^ siècle, et on lui substitua, par l'effet, croyons-nous, d'une double syncope, le mot écourté de *Cerfridus,* d'où nous est venu le terme français de Cerfroid, avec un *D* final qu'il a retenu du radical. Mais *Cerfridus* devint, à son tour, *Cerfraium,* quand ce mot passa de l'usage des religieux dans le langage du peuple. Voici ce que dit, à cet égard, un savant linguiste, le Père Bach : « La désinence en *aium* est célèbre. C'est l'origine de la plupart des noms en *y* dont la gradation s'établit ainsi : *aium, eium, ei, y. Aium* a remplacé l'ancien *iacum,* désinence assez ordinaire des noms qui venaient des Gaulois. Au XII^e^ siècle, où le latin, quoique corrompu, était le langage vulgaire, quand on voulait baptiser un nom de lieu, ville ou village, on employait la désinence ordinaire. Il n'est donc pas étonnant que ceux qui ne comprenaient pas le mot *Cerfridus,* lui aient substitué celui de *Cerfraium* qui, à son tour, a donné les désinences françaises *ay, ai ; oy, oi*[1]. »

En effet, nous trouvons déjà *Cerfroy* dans une charte que Philippe de Nanteuil donna, en l'année 1229, en faveur du couvent. Les religieux y sont appelés *Fratres ordinis B. Trinitatis et captivorum de Cerfroy.* Ce terme est en italique, sans doute comme nouveau, et le reste de la charte est en latin. Deux chartes de l'an 1243, comprenant l'une une donation de Gérard de Nanteuil, l'autre une donation du seigneur de Gèvres, sont adressées aux frères de Cerfroy. La charte de Mathieu de Montmirail, donnée en 1253, porte *Fratribus de Trinitate commorantibus apud Cerfroy.* Enfin, c'est la désignation commune et vulgaire du couvent, depuis le XIII^e^ jusque vers la fin du XVII^e^ siècle. Dans les derniers temps, on écrivait indifféremment

(1) Lettre du 15 mai 1867.

Digitized by Google

Cerfroy ou *Cerfroi*, mais, au reste, on le prononçait *Cerfrey* et *Cerfrè*, de même qu'on écrivait alors *Roi*, *Royne*, *lois* pour le prononcer *Ré*, *Reyne*, *lés*. La diphthongue *oi* avait toujours le son de l'é ouvert. Cette prononciation s'est conservée, de nos jours, dans quelques contrées de la France, surtout en Franche-Comté, et dans la partie méridionale de l'ancien Valois; aux environs de notre couvent, les gens du peuple disent *Cerfroué* et même *Cerfré*, bien qu'ils voient écrit *Cerfroid*.

L'usage a prévalu maintenant d'écrire ce nom avec *oid*, et nous croyons que c'est la véritable orthographe, car, indépendamment de la raison étymologique que nous avons donnée, laquelle nous fait penser que *Cerfroid* venant directement de *Cerfridus* a précédé *Cerfray* et *Cerfroy* venant de *Cerfraium*, nous devons faire remarquer que Cerfroid avec *D* se trouve dans des actes fort anciens, conservés aux archives de la commune de Brumetz dont dépend actuellement notre couvent, et de plus, dans quelques écrits non moins anciens que nous avons pu lire aux archives de la préfecture de l'Aisne, où les papiers de notre couvent, baux de fermes et autres, ont été transportés en 93. On lit Cerfroid avec *oid* dans le mandement de Bossuet, relatif aux désordres introduits parmi les pèlerins qui se rendaient au monastère, le jour de la fête de la très-sainte Trinité. Cette pièce est de l'an 1685[1].

L'origine que nous avons assignée au mot *Cerfroid* et au terme primitif et authentique de *Cervus frigidus*, ne manque point de charmes pour la piété chrétienne, en nous montrant l'empire que les saints du désert ont pu recouvrer sur la nature entière, par la pureté de leur vie et leur union intime et constante avec le Créateur; mais, par là même qu'elle revêtait une forme légendaire et s'appuyait sur un fait miraculeux, cette origine a dû nécessairement déplaire aux disciples de Launoy et de Baillet. Ces auteurs, ayant nié hardiment l'extraction royale de saint Félix de Valois,

(1) Voir au chap. XI de cet Appendice.

Digitized by Google

ont cru devoir repousser, avec un égal dédain, la légende du cerf, afin de pouvoir ensuite donner plus facilement au mot de Cerfroid une origine toute différente de celle que nous lui avons assignée. Or, de même que nous avons établi contre eux l'origine princière du saint ermite du Valois, nous pouvons également prouver, par des raisons péremptoires, la réalité du fait miraculeux qui a donné naissance à la légende en question.

Ce fait est admis invariablement par tous les chroniqueurs et annalistes anciens de notre Ordre. On ne trouve entre eux que de très-légères variantes. Il est vrai que des auteurs, étrangers à l'ordre, ont tenté d'attribuer à Robert Gaguin, mort en 1501, l'invention de cette légende, et des circonstances merveilleuses, qui ont accompagné l'apparition du cerf; mais, c'est là une erreur manifeste. Le Père Ignace de Saint-Antoine nous atteste avoir vu à Cerfroid, à la fin du XVII[e] siècle, un sceau fort ancien qui représentait un sauveur bénissant, ayant à sa droite un religieux à genoux, et à sa gauche un cerf couché. Nous avons vu nous-même récemment à Laon un sceau semblable, et peut-être le même, qui portait en exergue : *Sig. Dom. SS. Trin.* avec le millésime de 1303. Nous avons pu distinguer, sur la tête du cerf, et entre ses cornes, une petite croix bien tracée. On peut voir aux archives de Paris une quinzaine d'autres sceaux semblables, ayant appartenu aux premières maisons de notre Ordre, ou aux ministres de ces maisons. Quelques-uns sont même antérieurs à l'an 1250[1].

L'Ordre a aussi consigné soigneusement dans ses armoiries, et dès les temps les plus reculés, le souvenir de l'appa-

(1) Voici les autres anciens sceaux de l'Ordre, que l'on peut voir aux Arch. nat., hôtel Soubise, près la rue Rambuteau.

Sceau de l'Ordre des Mathurins de l'an		1256
Autre	id.	1257
Autre	id.	1530
Autre	id.	1621
Sceau du prieur de Cerfroid		1303

Digitized by Google

rition du cerf. En France, il avait pour armes : d'argent à une croix pattée de gueule et d'azur, à une bordure aussi d'azur, chargée de huit fleurs de lis; l'écu timbré de la couronne de France, et deux cerfs blancs pour supports. En effet, nous avons retrouvé à Cerfroid une pierre, venant de l'ancien couvent, et où les armoiries, taillées en relief, ont deux cerfs pour supports. Mais, au reste, n'eussions-nous en notre faveur que le terme de *Cervus frigidus*, donné solennellement par un illustre pontife à la maison-mère de l'Ordre, dès l'an 1198, ce serait là un monument indestructible, contre lequel s'élèveront en vain les prétentions de nos adversaires. Examinons-les cependant de près.

Voici, d'abord, le raisonnement de Dom T. Duplessis, dans son *Histoire du diocèse de Meaux*, tome II, note XLIII[e], page 730 : « Je ne crois pas, dit-il, qu'il faille chercher un grand mystère dans le nom de Cerfroid ; l'histoire du cerf a été visiblement inventée, pour expliquer les premières lettres du nom, et de là vient qu'on le traduit en latin par *cervus frigidus*. Mais pourquoi froid? c'est ce qu'on n'a jamais expliqué. Il paraît, néanmoins, qu'il n'y avait pas là grande difficulté. Nous avons rendu les noms de Godefroid, Sigefroid, Hermanfroid, par ceux-ci *Godefridus*, *Sigefridus*, *Hermanfridus* ; le nom propre de Cerfroy suit la même analogie. Il faut donc le rendre par le nom latin *cerfridus* ou *cerfredus*. J'avoue que l'histoire du cerf tombe par là, mais aussi n'est-elle appuyée sur

Sceau du P. Nicolas ministre des Math.			1238
Sceau du couvent des Math. du Fay			1299
Sceau	id.	de Fontainebleau	1276
Sceau		id.	1369
Sceau	id.	de la Trinité à Limoux	1303
Sceau	id.	des Math. de Meaux	1303
Sceau	id.	de la Trinité de Mirepoix	1303
Sceau	id.	des Math. de Paris	1253
Sceau	id.	du même couvent	1327
Sceau	id.	de Robert min. du couv. de Paris	1327
Sceau	id.	de Bertrand Lautrie m. d. c. de Paris	1521

Digitized by Google

aucun témoignage digne de foi, et ceux qui écrivaient anciennement *Cerfraium* n'en avaient point apparemment entendu parler. Dès le temps d'Innocent III, on appelait ce couvent *Monasterium Cervi frigidi*, et l'usage n'a point changé. *Loquendum ut multi.* »

On a dû remarquer ce ton de suffisance et de légèreté, sous lequel l'auteur cherche à cacher son embarras et l'inanité de ses raisons. Il est, cependant, obligé de faire un aveu bien précieux pour nous, c'est que, dès le commencement du XIII^e^ siècle, on se servait déjà du mot *Cervus frigidus*.

C'est, cependant, ce raisonnement si peu concluant de Duplessis, qui a servi à Carlier, historien du Valois et aux auteurs de la *Gallia christiana*, pour se former une opinion à cet égard. Carlier fait remarquer que la contrée où se trouve Cerfroid, étant fort boisée, au temps de saint Félix de Valois, nourrissait de nombreuses troupes de cerfs, et que c'est de là que cet endroit a pris le nom qu'il porte encore. Si la fréquence de ces animaux avait lieu en ce temps-là, à Cerfroid et aux environs, il est moins étonnant, assurément, que les deux saints en aient vu un sur les bords de la fontaine où ils venaient régulièrement puiser eux-mêmes leur boisson; mais le fait de l'apparition de la croix sur la tête du cerf, demeurera toujours un prodige fort surprenant, que Carlier passe prudemment sous silence pour n'avoir point à l'expliquer.

La *Gallia christiana* adopte le sentiment de Duplessis, puis elle rapporte les paroles de Robert Gaguin qu'elle réfute ainsi : « *Ad entymon vocis Cerfroid, recurrendum non est ad Cervum refrigeratum, sed ad veterem Francorum linguam in qua* froi *sive* fred *aut* frid *liberum aut libertatem significat.* » Il nous semble que ce raisonnement ne peut être admis. En effet, pour donner à la syllabe *froid* le sens que l'on vient d'indiquer, il faut la faire dériver de la racine latine *fridus* ou *fredus* qui vient elle-même d'une racine tudesque *friede*. Or *friede*, soit en flamand, soit en allemand, signifie *pax, pacificus*, et rien autre chose. Au reste,

Digitized by Google

les auteurs de la *Gallia christiana* ne sont point les seuls à s'être trompés à cet égard. M. Augustin Thierry a cité dernièrement, dans l'appendice à ses lettres sur l'Histoire de France, un grand nombre de mots en *froid* qu'il donne comme venant du tudesque *freid* ou *friede* par le latin *fridus*, et offrant, à cause de cette filiation, un sens bien marqué d'affranchissement et de liberté.

Voici, à cet égard, l'opinion du Révérend Père Bach déjà cité : « L'explication de *froid*, donnée par la *Gallia christiana* et par d'autres, me paraît inadmissible; car, ils n'attachent point à la racine tudesque sa véritable signification. *Frey* signifiant *libertas*, et *fried*, *pax*, sont deux racines de tous les dialectes germaniques, saxons, francs, etc., et d'un sens tout différent, mais bien déterminé. Les écrivains du moyen âge, qui ont voulu rendre en latin la désinence *friede*, ont dit *fredus* ou *fridus*; ainsi de *Gott-friede*, qui signifie paix de Dieu, ils ont fait *Gottifredus*, et cette idée de paix est le sens de tous les noms en *fredus* ou *fridus*. Des auteurs modernes, ayant appris que le mot *frey* veut dire libre, dans les langues du Nord, et désireux de supposer cette liberté dans les noms en *friedus*, *fredus*, ou *fridus*, ont transformé arbitrairement *friede* en *frey*, en escamotant le D, ce qui n'est pas légitime, car D est radical, et il n'est jamais permis de substituer une racine à une autre. De plus, si l'on prend la peine d'examiner dans un auteur allemand, le nom qui est rendu en latin par *fredus* ou par *fridus*, on trouvera toujours *friede*, jamais *frey*[1]. »

Nous pourrions absolument admettre, ne fût-ce que par amour de la paix, que Cerfroid vient de *Friede* par *Cerfridus*, et signifie un cerf paisible, doux, tranquille; et que même cette désignation était déjà en usage, dans la contrée, avant que saint Félix de Valois n'y arrivât; mais, il faut avouer qu'une telle explication est sujette à de grandes difficultés. On a dû, dès lors, dans la formation de *Cerfri-*

(1) Lettre du 20 novembre 1867.

Digitized by Google

dus accoupler à un radical *cer,* qui ne peut être que latin, une désinence venant d'une langue germanique, ce qui est inusité, surtout pour les noms propres. En outre, comment expliquer, dans cette hypothèse, que du terme *Cerfridus* a surgi, tout à coup, l'appellation *Cervus Frigidus?* Cette transformation n'aurait pu avoir lieu que par épenthèse, c'est-à-dire par allongement des syllabes primitives, puisque *cer* serait devenu *cervus* et *fridus*, *frigidus*. Or, il est notoire que cette figure de langage se rencontre bien rarement, tandis que la syncope que nous avons indiquée, pour faire dériver *Cerfridus* de *Cervus Frigidus*, est assez fréquente[1].

Il ne reste donc qu'à suivre le chemin battu, et à adopter l'opinion des personnes pieuses, qui voient dans le mot Cerfroid un reflet et comme un souvenir vivant de la légende du cerf; et il nous semble qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, Dieu a voulu cacher la connaissance de ses merveilles aux sages et aux savants du monde, tandis qu'il s'est plu à les révéler aux simples et aux petits.

V

BIENFAITEURS DU COUVENT DE CERFROID.

Nous donnons ici le texte latin de la charte du bienheureux Jean de Montmirail en faveur de Cerfroid, et les noms de quelques bienfaiteurs de ce couvent, postérieurs à saint Félix de Valois.

(1) Relativement au couvent et au mot de Cerfroid, voici encore quelques indications que l'on peut mettre à profit. — Hôtel Soubise à Paris, voir Histoire de France, tom. XVIII, fol. 761 et Cronica Alberici *Cervus frigidus*, cartulaire de Guise fol. 68 et 69. — Cerfroy, Trésor des chartes 1344, registre 75, nº 248. — Cerfroid 1689 matrice du Valois.

Digitized by Google

Charte du bienheureux Jean de Montmirail, extraite des archives de l'abbaye de Longpont, Ordre de Cîteaux, 1212, et citée par le Père Machault, en ces termes :

Imprimis, fundatio et dotatio archiconventûs Cervi frigidi, à Maria Burgundiæ comitissâ et beato J. de Montemerabili factæ, constant ex cartulario ejusdem Joannis, tenoris sequentis : « Ego Joannes de Montemirabili, dominus Osiaci, notum facio præsentibus et futuris quòd, ob remedium animæ meæ, nec non et antecessorum meorum, fratribus Sanctæ Trinitatis *de Cervo frigido* concessi, laudavi et approbavi illos vigenti arpentus nemoris, quos Margareta, comitissa Burgundiæ eis prius dederat, in loco videlicet in quo prædicti fratres primitùs resederunt, et unum arpentum prati apud Brumetz, in loco qui dicitur *Crèvecœur,* et circiter totum marchium quod ad me pertinet in loco qui dicitur *Valendois,* et totum lariscum usque ad magnam viam; quæ eleemosyna, ut rata permaneat in perpetuum et stabilis, præsentem chartam sigillo meo feci confirmari, testibus subscriptis, domino Adamo eidem capellano domino Gualterio clerico, domino Aymerico milite de Mergues. Actum est anno gratiæ MCCXII, mense martio. »

Si quis ibidem objiciat donationem seu confirmationem in gratiam domûs de Cervo frigido, non a patre Joanne factam sed a Joanne filio, respondeo id evinci non posse, sed potiùs contrarium, cum in charta ejusdem, Joannes autem filius nunquam vivente patre, licet monacho, ad anno videlicet 1212 ad annum 1218, Dominus de Montemirabili videtur appellari, sed tantum Dominus Osiaci et etiam Castellanus Cameracensis, Mater autem ejus Helvedis semper Dna de Montemirabili, testibus cartulis annorum 1213, 1215, 1216, 1217 jam ad calcem vitæ præfati B. Joannis de Montemirabili vulgari linguâ conscriptæ impressis. Maneat igitur indubitatum dictum B^m^ Joannem donationem suprà memoratam Cervo frigido, mense martio fecisse anni 1212, et sequentis Dominicæ Ascensionis solemni die, religiosum habitum induisse, et, ne quid eorum quæ prælibavimus maneat improbatum aliquod (Machault).

Digitized by Google

M. Boitel, auteur de la dernière vie du bienheureux Jean de Montmirail, fait remarquer que la copie de cet acte, conservée dans le cartulaire de Cerfroid, portait en titre : *Donation que saint Jean de Montmirail fit aux religieux de Cerfroid.*

Outre le chevalier Roger, la comtesse Marguerite, Jean de Montmirail et les nobles personnages que nous avons déjà cités dans le texte, comme bienfaiteurs de Cerfroid, du vivant de saint Félix de Valois, plusieurs autres seigneurs se plurent, dans la suite des temps, à combler de leurs bienfaits le même couvent. Parmi eux, nous citerons surtout les seigneurs de la maison de Châtillon qui a possédé Gandelu, Tresmes, Crouy-sur-Ourcq et plusieurs autres lieux voisins. Gaucher de Châtillon, connétable de France, confirma au commencement du XIV^e^ siècle, toutes les donations de ses prédécesseurs, et en ajouta un si grand nombre de nouvelles qu'il mérita même le titre de fondateur du couvent de Cerfroid. Les chartes, délivrées par ce seigneur en faveur de Cerfroid, se trouvent dans Duplessis, tome II, page 193 et suivantes. La première est d'avril 1311. Elle donne aux religieux, le droit de pâturage et de mort bois pour leurs maisons de la Grange Curet, de Brumetz et de Germaincourt; de plus, elle stipule pour eux la cession, à Brumetz, de 17 arpens de terre arable. La seconde est de l'an 1312, et concerne la cession de quelques droits et un échange de terrain, avec les religieux; la troisième est de juillet 1315; même objet que la précédente. La quatrième, de 1317, approuve une donation, faite à Cerfroid, par Hélisende de Noyers, nièce du dit Gaucher; la cinquième, d'octobre 1320, contient la cession de 25 arpents de bois dans la forêt de Brumets. Quelques historiens anciens nous assurent que ce seigneur avait pour but, en comblant de ses libéralités les religieux Trinitaires, de leur témoigner sa reconnaissance pour les soins affectueux qu'ils lui avaient prodigués dans la Terre-Sainte, où il avait été blessé et fait prisonnier. Ils ajoutent à sa délivrance des circonstances qui tiennent du prodige. Après un doux sommeil, il se

Digitized by Google

serait trouvé transporté tout à coup de la Palestine dans ses domaines. Nous ne donnons point ce fait comme revêtu des preuves d'une certitude absolue; nous remarquerons, cependant, qu'il ressemble à celui qui a donné naissance au célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Liesse, près Laon. La légende de ce sanctuaire, reconnue authentique par de graves auteurs, raconte que le chevalier d'Eppes, accompagné de ses frères et de la princesse Ismérie, se trouva, à la suite d'un moment de repos, transporté des rivages du Nil aux abords de son château, où fut ensuite bâtie la chapelle de Notre-Dame de Liesse.

En 1264, au mois de juin, Milon de Cerisy, évêque de Soissons, confirma la donation d'un demi-muid de blé, faite à Hautevesnes, en faveur des Trinitaires de Cerfroid, par le chevalier Gilbert, dit le Jais. (Documents sur la Picardie par M. V. de Beauvillé.)

En 1348, et le jour de la Saint-Martin d'hiver, Jean de Châtillon fait accord avec les religieux de Cerfroid, touchant le bois et un droit d'usage qu'il leur cède à Chézy en Orxois. Une charte du même seigneur citée par Duplessis et délivrée le dimanche après Noël 1348, stipule l'acquit de trois messes par semaine en faveur d'Isabelle de Montmorency dame de Châtillon, sa femme, moyennant une rente annuelle de 10 livres tournois. Carlier cite en outre de Jean de Châtillon une autre donation à Cerfroid de quelques pièces de terre, et il la rapporte à l'an 1383; nous croyons qu'il faut lire 1353.

Parmi d'autres seigneurs qui se signalèrent par leurs libéralités envers les frères de Cerfroid, nous distinguerons Philippe II, seigneur de Nanteuil le Haudoin; Thibaut de Nanteuil, évêque de Beauvais, et Gérard de Nanteuil. La donation de Philippe, consistant en un muid de blé, est rapportée dans Duplessis (tome 2, page 125), au mois de septembre 1229; celle de Gérard citée par le même auteur, (page 144), est de juin 1243. Duplessis rapporte encore au mois de septembre 1243 une donation de quelques arpents de forêt, faite aux frères de Cerfroid par Rasson de Gavera,

Digitized by Google

et, au mois de juillet 1229, le legs annuel de 100 sous de Tours, fait aux mêmes religieux par Jean des Barres, en présence de l'évêque de Meaux.

Un autre Thibaut de Nanteuil, que Carlier qualifie chantre de Beauvais et seigneur de Levignen, fit présent à nos religieux d'une rente à prendre sur sa terre de Betz, par un acte du mois d'avril 1252, qui fut signé en présence du roi saint Louis. Aussi, ajoute le même auteur, en mémoire de tous ces bienfaits, on célèbre chaque année, dans le dit couvent, un obit général pour tous les membres de la famille seigneuriale de Nanteuil.

Le chevalier Guillaume de Montigny céda aux religieux Trinitaires, en 1258, des droits seigneuriaux qu'il avait encore jusque dans l'intérieur du couvent de Cerfroid. Cette cession faite par le dit chevalier, en présence de l'évêque de Meaux, est rapportée par Duplessis (tome 2, page 164) en ces termes : Notum facimus universis quòd Guillelmus de Montegniaco armiger, in nostrâ, propter hoc, constitutus præsentiâ, dedit et concessit, in puram et perpetuam eleæmosynam, ob remedium animæ suæ, et animæ matris suæ, Ecclesiæ Cervi frigidi, diœcesis meldensis, omnem censum, justitiam magnam et parvam, omne dominium et jurisdictionem ac omne jus, quod habebat et habere poterat, intra portam et clausuram totius domus Cervi frigidi, etc. Dedit etiam et concessit coram nobis, dictus Guillelmus, omne terragium quod habebat et sibi competebat ex parte matris suæ, apud Brumetum. Anno MCCLVIII, mense junio.

Mathieu de Montmirail, fils du bienheureux Jean, jaloux de marcher sur les traces de son illustre père, fit aux religieux du même couvent une donation dont voici la teneur : « Je, Mathieu, seigneur de Montmirail et d'Oisy, fais savoir que, pour le repos de mon âme, je donne, entre vifs, aux frères de la Très-Sainte-Trinité, qui demeurent à Cerfroid, quarante arpents de mon bois de Cerfroid, le plus près de ces frères. J'y oblige également mes successeurs. Qu'on l'ait pour ratifié. L'an du Seigneur 1253, au mois de septembre.

Digitized by Google

Ci-joint, le texte original de cet acte : « Ego Mathæus Montis Mirelli et Oisiaci Dominus, notum... quod ego, pro remedio... fratribus de Trinitate commorantibus apud Cerfroid... dedi, donatione inter vivos, quadraginta arpentus nemoris mei de Cerfroid propinquioris eisdem fratribus... obligo successores meos... Quod est ratum anno Domini 1253, mense septembri. » (Chartes citées par le père Machault). D'autres seigneurs de Montmirail, vicomtes de Meaux, ont également donné à nos religieux plusieurs fonds de terre, situés la plupart sur le territoire de Brumetz.

L'historien du diocèse de Meaux cite, dans son 2e volume page 162, une charte du mois de septembre 1254, par laquelle Rasson de Gavera, seigneur de Lidekerque, et fils de Rasson, bienfaiteur de Cerfroid en 1243, cède à ce couvent quelques terres labourables qu'il possédait à Brumetz indivisément avec ses frères et sœurs, mais en échange d'autres terres, sises à Gandelu, qui formaient une partie de la donation de Marguerite comtesse de Blois et de Bourgogne, donation qui avait reçu l'assentiment et l'approbation de Jean et de Mathieu de Montmirail.

Thibaut VII, comte de Champagne et roi de Navarre leur donna, en 1269, une rente annuelle pour augmenter le nombre des sujets de la communauté, en sorte qu'ils pussent être toujours au moins vingt religieux de chœur. Cette rente était de 100 livres, ce qui constituait une forte somme pour ce temps-là, et équivaudrait à 10,000 livres de rente de notre monnaie. Cette donation n'était pas tout à fait gratuite pour les religieux, car il est dit à la fin de la charte : « Post obitum nostrum, tenebuntur singulis diebus celebrare pro nobis tres missas de defunctis in perpetuum, et singulis annis, die obitus nostri, anniversarium nostrum facere. Datum 1° die aprilis 1269. » (Duplessis tome II, page 172). Ce roi Thibaut mourut en cette même année, 1269, sans enfants, et son héritage passa à son frère Henri, dont la fille épousa un roi de France, et on prend encore, remarque un historien du siècle dernier, ces 100 livres de rente sur le

Digitized by Google

domaine du roi à Château-Thierry, éloigné de Cerfroid d'environ quatre lieues.

Pierre de Cuisy, évêque de Meaux, fit don à ce couvent, entre autres libéralités, de huit setiers de blé de rente annuelle, pour le pain du chapitre général de l'Ordre, qui se tenait toujours à Cerfroid. Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, fils de saint Louis, laissa aussi des fonds pour la subsistance du chapitre général.

Enfin, nous signalerons parmi beaucoup d'autres bienfaiteurs de Cerfroid, Guillaume d'Acy et Mahaut sa femme, les seigneurs de Gèvres, de Poincy, Hélisende de Noyers, abbesse de Jouarre, et Guillaume de Mantes, qui y fondèrent chacun une chapelle. Une charte de Philippe, roi de France, citée par Duplessis en l'an 1345, approuve les démarches de Guillaume de Mantes écuyer de Jean de Châtillon, pour fonder une chapelle à *Cerfroid*, avec un revenu annuel et perpétuel de 16 livres parisis. La charte relative à Jean de Poincy est de mars 1342. Jean de Châtillon, dont il était écuyer, l'autorise à céder aux religieux Trinitaires trois arpents et demi de pré, à la condition qu'on acquittera pour lui trois messes par semaine perpétuellement. De plus, Isabeau de Montmorency, femme de Jean de Châtillon qui y élut sa sépulture et Marguerite de Luxembourg veuve d'Anne de Montmorency, connétable de France (Duplessis).

Une inscription placée dans l'église du couvent, l'an MDCLIII, 21 juillet, faisait mention des libéralités de messire Réné Pothier, comte de Tresmes, seigneur de Gandelu, et de son épouse Marguerite de Luxembourg, et rappelait les messes, obits et autres prières que devaient acquitter pour eux et pour leurs ancêtres, les Pères de Cerfroid. (Manuscrit du Père Ignace de Saint-Antoine).

Digitized by Google

VI

SINGULIÈRES PRÉTENTIONS DE QUELQUES SEIGNEURS, BIENFAITEURS DU COUVENT DE CERFROID.

Nous venons de voir l'empressement des seigneurs du moyen âge et des temps postérieurs, à combler de leurs dons les asiles de la prière. Il faut l'avouer, cependant, ces générosités n'étaient pas toujours bien désintéressées; la protection de ces puissantes familles devenait quelquefois onéreuse, et amenait, de leur part, de singulières prétentions. Voici ce que raconte, relativement au couvent de Cerfroid, Toussaint Duplessis, historien du diocèse de Meaux.

« Le comte de Tresmes, en sa qualité de seigneur de Gandelu, prétendit, au commencement du XVII^e^ siècle, avoir droit d'être reçu dans ce monastère, le jour de la sainte Trinité, ou, en son absence, son concierge du château de Tresmes, son fauconnier et autres gens de sa part, jusqu'au nombre de 6, pour y tenir le second lieu aux honneurs de l'Eglise, et y être défrayé avec ses chevaux, ses chiens et ses oiseaux. Mais le prieur s'opposa à cette nouveauté, en 1612. Le duc de Tresmes prétendit encore, en 1665, que les gens de sa justice de Gandelu devaient avoir la clef du cloître et en garder l'entrée, pendant la tenue du chapitre général. On ne lui contesta point ce droit, mais, sans le lui accorder positivement. On convint, en attendant que ce point fût éclairci juridiquement, que les clefs seraient remises entre les mains du président du chapitre général. En 1704, la dispute s'étant renouvelée, au sujet de la nourriture des chiens, le chapitre crut devoir s'opposer pour toujours à cette inqualifiable prétention. »

Digitized by Google

On trouve dans le tome 2 de Duplessis, page 392, l'accord relatif à la garde de la porte du cloître et des clefs. Quant à la protestation de 1612, rapportée dans le même volume, page 311, elle fut faite par François Petit, alors ministre de Cerfroid et depuis général de l'Ordre. Il y est constaté qu'en cette même année 1612, le seigneur de Gèvres ne se contentant plus de 6 personnes, était venu s'imposer aux religieux le jour de la fête de la Trinité, accompagné de ses deux fils, d'une douzaine d'autres seigneurs et d'un grand nombre de chiens. L'acte de 1704, relatif à la même affaire, était conçu en ces termes : « Nos generalis et deffinitores, nunc congregati in domo nostrâ capitali Cervifrigidi, subsignati, lubentes subscripsimus omnibus in præsenti instrumento contentis, demptâ odiosâ clausulâ de obligatione alendorum canum officialium Domini ill. marchionis de Gandelu, quem enixe precamur, ut in futuris similibus actis non sinat hanc probrosam et non antiquam obligationem, quæ nusquam in titulis fundationis Domûs et beneficiorum a suis prædecessoribus collatorum apposita videtur, illius insuper protectionem et benevolentiam obstestamur et mereri totis viribus conabimur, maximè jugis nostris precibus pro ipsius et totius suæ familiæ incolumitate; datum in conventu Cervifrigidi, 21. ap. MDCCIV, fr. Gregorius de la Forge, Generalis... » (Histoire de Meaux, tome II, page 433).

VII

ASSOCIATION SPIRITUELLE EN FAVEUR DES BIENFAITEURS DE CERFROID. ROULEAUX DES MORTS.

C'était autrefois un pieux usage, de la part des communautés religieuses, de délivrer aux personnes généreuses,

Digitized by Google

qui les favorisaient de leur argent ou de leur crédit, des billets ou brefs d'association spirituelle, donnant participation au mérite de toutes les bonnes œuvres qui se faisaient dans ces communautés. Les prières des religieux suivaient leurs bienfaiteurs, même au delà du tombeau. On conçoit, dès lors, avec quel soin on veillait, dans chaque famille, à la conservation de ces titres, qui constituaient comme une assurance au bonheur éternel. Voici l'original latin d'un semblable bref, dont nous avons déjà parlé plus haut[1].

« Illustrissimæ, et in Christo charissimæ Margaretæ, comitissæ Blesensi, Fr. Nicolaus major et Minister Ordinis SS. Trinitatis et captivorum, licet indignus, cœterique ministri et fratres ejusdem Ordinis, in generali capitulo apud Cervum frigidum congregati, salutem et devotæ orationis hostiam salutarem. Attendes vestræ piæ devotionis affectum, quem erga ordinem nostrum vos habere credimus, ad petitionem dilectorum fratrum nostrorum de cervo frigido, omnium bonorum quæ fiunt et de cœtero fient, in toto ordine nostro, tam in vitâ quam in morte, vobis plenariam concedimus participationem, et, si in nostro capitulo obitus vester fuerit nunciatus, tantum fiet pro vobis quantum pro unoquoque nostrûm facere consueverimus. Insuper, vobis unanimiter concedimus quod, post obitum vestrum, per domus nostras anniversarium vestrum celebrare faciemus. Datum, anno Domini MCCXXXII. (Docum. comm. par M. Matton, archiv. à Laon).

Un autre usage non moins touchant des communautés d'autrefois, consistait à notifier régulièrement la mort de leurs membres et de leurs bienfaiteurs à un grand nombre d'églises, et spécialement aux maisons religieuses avec lesquelles on avait conclu des associations spirituelles. C'étaient là les attentions de la piété catholique pour les défunts; car il était impossible alors de donner des ailes aux nouvelles du jour, et de les faire arriver à leur but, avec la rapidité de l'électricité. Que faisait-on? Une main pieuse et amie

(1) Voir livre v, chapitre 1er, en note.

Digitized by Google

écrivait, en tête d'un long rouleau de parchemin, (quelquefois de vingt-cinq à trente pieds de long), les noms de ceux dont on déplorait la perte, avec quelques détails biographiques, et on terminait par une demande de prières. On roulait cette feuille ou encyclique, et on la confiait à un frère qui, sous le simple nom de porte-rouleau, *Rotuliger*, allait faire son tour de France, en s'arrêtant à chaque monastère.

Pèlerin de la mort et image vivante de notre existence terrestre, qui n'est qu'un triste voyage, ce frère traversait les fleuves, passait les montagnes, coupait les vallées, murmurant le *De profundis*, méditant sur la rapidité et les accidents de la vie humaine. Arrivé à la porte d'un monastère, il frappait avec son bâton poudreux, montrait son rouleau au prieur ou à l'abbé en disant : *Priez pour nos morts, et inscrivez sur mon rouleau vos propres défunts : nous prierons pour eux.*

Les communautés, auxquelles l'encyclique était adressée, se faisaient un devoir d'y répondre et consignaient sur le rouleau, avec la date, un titre *(titulus)* plus ou moins long, comme accusé de réception, en y ajoutant souvent de la poésie en l'honneur du défunt, promettant des prières, et en demandant à leur tour, à l'intention des membres et bienfaiteurs qu'elles avaient perdus. Ce fut ainsi que, sur toute la surface de l'Europe chrétienne, on vit s'établir et se perpétuer une belle association de prières et d'assistance spirituelle, modèle de celles qui ont été formées dans la suite, et surtout de nos jours.

Le *Recueil des documents inédits de la Société de l'Histoire de France* publiait naguère un intéressant travail de M. Léopold de l'Isle sur les *Rouleaux des morts*. Il a analysé dans le numéro d'août 1867, quatre vingt-sept de ces rouleaux, et il en a reproduit trois *in extenso*. Il y en a qui datent du VIII^e^ siècle, et d'autres, des siècles suivants jusqu'au XVI^e^. Dans quelques-uns il est fait mention de Cerfroid et d'autres maisons de notre Ordre; c'est à ce titre que nous en donnons ici des extraits.

Page 407, numéro 62, on lit : Guillaume des Barres, un

Digitized by Google

des plus illustres barons français du XIII^e^ siècle. Les religieuses de Fontaines firent circuler à son intention un rouleau, dont l'original est encore entre les mains de M. Dassy, à Meaux. Voici le préambule : *Universis sanctæ matris Ecclesiæ filiis, Ep. Archiep., Abattibus, Prior. Decanis, cæterisq. Eccl. Prælatis, Grex pusillus sanctimonialium Fontis Ebraudi, in monasterio de Fontanis, in diœcesi Meldensi, humiliter Deo serviens, salutem, et in spe resurrectionis æternæ, finem operis præstolari et cum hiis novissima memorari.* Sur les deux cent seize réponses, se trouve, sous le numéro 13, en mai 1233 : *Titulus SS. Trinitatis et captivorum in honore Dei.* A la table du volume on voit que c'est là le *titulus* des religieux de Cerfroid, diocèse de Meaux.

En 1305, les religieux de Saint-Pierre de Metz firent circuler un rouleau, demandant des prières pour deux de leurs abbés, dix autres frères et pour Gérard, abbé de Saint-Vincent à Metz. Parmi les cent treize réponses on lit au numéro 10 : *Titulus ord. SS. Trinitatis et Redemp. captivorum Terræ Sanctæ, in civitate et diœcesi Metensi.* Au numéro 99, *Titulus Domus Dei Meldensis, Ordinis SS. Trinitatis.* A la page 447, numéro 72, Rouleau de Henri de Vilars, abbé de Corbie, mort en 1324; on lit sur les vingt-cinq réponses : *Fratres ordinis SS. Trinit. Redemp.* A la page 454, numéro 78, Rouleau de Marie de Noyers, morte à Rouen, en 1396; sur les deux cent vingt-deux réponses, on lit : *Ecclesia Sancti Mathurini, Parisiis, SS. Trinitatis.* A la page 490, numéro 8, on trouve le formulaire de l'abbaye de Saint-Victor pour les décès ; sur les quatre-vingt-quatre églises auxquelles il devait être adressé, figure celle de Saint-Mathurin, à Paris.

Digitized by Google

VIII

CURÉS, PAROISSES, CANONICATS CONFIÉS AUX RELIGIEUX TRINITAIRES.

La stricte pauvreté dont faisaient profession les religieux de la Très-Sainte-Trinité, et les œuvres de zèle qu'ils exercèrent, dès le début de leur Ordre, étaient peu compatibles avec la possession de cures et bénéfices à charge d'âmes. Il paraît, cependant, qu'ils ont administré des paroisses comme curés, et possédé même des canonicats à différentes époques. C'était une source d'abus. Aussi aurons-nous bientôt à signaler un notable relâchement dans la discipline régulière.

Nos religieux avaient été investis, dès l'an 1206, de l'administration de l'Hôtel-Dieu de Meaux et de la paroisse Saint-Remy de cette ville, mais « trente-deux ans après, nous dit T. Duplessis, quelques-uns ayant prétendu que les frères de la Très-Sainte-Trinité ne pouvaient pas posséder des cures, l'affaire fut portée devant Guillaume, évêque de Paris, qui, ayant examiné leurs titres, déclara que ces religieux pouvaient avoir des cures, et que même ils en avaient déjà en plusieurs endroits. »

Depuis cette époque, plusieurs autres cures furent réunies aux maisons de l'Ordre. Il y en eut trois dans le diocèse de Metz, quatre dans celui de Lisieux, treize dans celui de Toul, et d'autres encore, dans divers diocèses. La cure d'Avon, autrefois paroisse de Fontainebleau, fut donnée aux Trinitaires par le cardinal de Bourbon, à la prière de François Ier, et ces religieux sont demeurés jusqu'en 89, chapelains de la chapelle royale et du château, et curés primitifs de Fontainebleau.

Digitized by Google

Aux environs de Cerfroid, les Pères de ce couvent ont administré la paroisse de Brumetz, depuis l'an 1550 jusqu'à la révolution; de plus, celle de Varinfroid, et on nous a montré, dans l'église de cette dernière paroisse, une partie de la nef latérale à droite qui porte encore le nom de *chapelle des Pères*, en souvenir, nous a-t-on dit, des religieux Trinitaires qui l'avaient fait bâtir ou restaurer. Ils ont desservi aussi, par intervalles, les paroisses de Vaux-sous-Coulombs, de Montigny-l'Allier, de Chezy en Orxois, de Gandelu, etc., toutes peu éloignées du couvent de Cerfroid.

Dè l'an 1260, Thibaut, comte de Champagne, donnait aux Trinitaires un canonicat dans l'église Saint-Etienne à Troyes; ils en eurent aussi dans la collégiale de Mortagne, au diocèse de Séez, Mais, cette immixtion dans les offices à charge d'âmes et à revenus fixes fut enfin blâmée, et sèvèrement interdite, par les supérieurs et les chapitres généraux de l'Ordre. Dès l'an 1580, époque de la première réforme de l'Ordre en France, il fut décidé, dans un chapitre tenu à Cerfroid, que nul religieux de l'Ordre ne pourrait, à l'avenir, accepter des fonctions curiales ou canoniales, sans y avoir été autorisé spécialement, par une permission écrite du chapitre général.

Dans le concordat que François Ier fit avec Léon X, touchant les abbayes, pour y mettre des abbés commendataires en chef, on eut soin d'exclure quatre Ordres : les Chartreux, les Prémontrés, Cîteaux et les Trinitaires. Aussi, du temps de Louis XIII, un prêtre séculier étant venu à Cerfroid, pour y prendre possession de ce couvent à titre d'abbaye, les religieux lui démontrèrent, par la teneur du dit concordat, que les Trinitaires étaient exempts d'abbés, et qu'il n'y en avait jamais eu à Cerfroid.

Plusieurs auteurs ont rangé les Trinitaires parmi les religieux qui suivent la règle de saint Augustin, et les ont appelés chanoines; mais c'est là une double erreur. Ils ont été institués *sub regulâ propriâ*, comme l'attestent l'épitaphe du tombeau de saint Jean de Matha et les leçons du

Digitized by Google

bréviaire romain au 8 février et au 20 novembre. Ils n'ont jamais été chanoines réguliers, bien que ce titre leur ait été donné quelquefois, même dans des pièces émanant de la cour romaine. Nous devons dire, cependant, que la commission qui, au siècle dernier, agissait en France, sous l'influence du trop fameux cardinal de Brienne, les força, dès l'an 1768, à altérer leurs constitutions et à les mêler avec celles des chanoines de saint Augustin, ce qui dura jusqu'en 1789.

IX

ENVIRONS IMMÉDIATS DE CERFROID; BRUMETZ, GANDELU, MONTIGNY, ETC.

Nous croyons devoir insérer ici une très-courte notice sur les lieux les plus voisins de Cerfroid, dont les noms reviennent fréquemment dans notre récit.

Brumetz, village de deux cent vingt âmes, se trouve à trois kilomètres, au levant, de Cerfroid. Watable, célèbre commentateur de l'Ecriture sainte, professeur distingué de grec et d'hébreu, avait été curé de Brumetz. En 1530, le roi François I^er^ lui donna une chaire d'hébreu au collége royal à Paris; il conserva néanmoins jusqu'en 1547, le titre de curé de Brumetz, où il résidait de temps en temps. La Bible connue sous le nom de Watable, commença par des notes que ses élèves recueillaient pendant ses leçons publiques; le célèbre imprimeur Robert Etienne s'en empara, les mit en ordre et les imprima en 1540, ce qui donna à cette Bible quelque défaveur, à cause du penchant déjà connu de Robert Etienne pour le calvinisme. On doit aussi à Watable une bonne traduction des psaumes sur l'hébreu.

Ce savant, considéré comme le restaurateur de la langue

Digitized by Google

hébraïque en France, mourut en 1547. Le curé qui lui succéda à Brumetz, prétendit que le terroir du couvent jusqu'au village, lui devait la dîme. On plaida, et il fut convenu, pour éviter de nouvelles contestations, que la cure appartiendrait dorénavant au couvent de Cerfroid, moyennant une modique pension que les religieux payèrent au titulaire, sa vie durant. L'évêque de Meaux y donna son consentement, mais à la condition que les religieux feraient remise à ce prélat du muid de blé que l'un de ses prédécesseurs, Pierre de Cuisy, s'était engagé à payer annuellement au couvent, pour le pain du chapitre général. Dès l'an 1550, le Pape Jules III ratifia ces arrangements, par une bulle qui réunit définitivement la cure de Brumetz à la ministrerie de Cerfroid; mais le religieux qui desservait cette paroisse avait sa résidence au couvent. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en 1790. A cette époque ce fut un ancien Trinitaire, nommé *Subtil,* qui devint curé de Brumetz.

Au levant de Brumetz, et à une heure du couvent, se trouve le bourg de Gandelu, qui compte environ huit cents âmes. C'était un titre de seigneurie, et nous avons vu plus haut que les seigneurs de Gandelu, issus des vicomtes de Meaux, contribuèrent puissamment à la prospérité du couvent de Cerfroid. Au temps de la fondation du couvent, Gandelu et ses environs appartenaient au bienheureux Jean de Montmirail, dont nous avons déjà loué la haute vertu et la générosité à l'égard de Cerfroid; mais, nous devons ajouter ici, en témoignage de sa profonde humilité, une aventure qui lui arriva à Gandelu.

S'étant retiré à Longpont, il avait donné à ce couvent, entre autres libéralités, une maison sise à Gandelu. La coutume de ces temps-là portait que les enfants ratifiaient les donations de leurs pères; mais Jean II, fils du Bienheureux et son successeur, avait refusé de le faire, et, lorsque les religieux de Longpont venaient à Gandelu recueillir les redevances auxquelles ils avaient droit, l'indigne fils du bienheureux Jean, ne manquait pas de les

Digitized by Google

molester, pour les forcer à renoncer à cette possession. Le serviteur de Dieu voulut, dès lors, se rendre lui-même à Gandelu, et, ayant pris avec lui des ouvriers pour réparer la maison en question, il se mit à les servir, en qualité de manœuvre. Il y vint de nouveau, pour recueillir la dîme qu'il avait accordée jadis sur ce village aux religieux de Longpont. Son fils, n'osant se montrer lui-même, le fit insulter par les habitants du lieu. Un de ceux-ci, suivant pas à pas l'homme de Dieu, tira avec violence de sa hotte les aulx qu'il y portait, et les jeta, par dessus sa tête, dans la boue. Jéan les ramassa humblement et les remit dans sa hotte, puis il continua son chemin en baissant la tête, pour ne pas voir l'insolent, qui se jouait de lui; le fils finit par se convertir, et il répara noblement ses fautes, après la mort de son père.

Entre Brumetz et Gandelu, un peu au-dessus de la route, se trouve le château des comtes de Melun, noble et ancienne famille, dont la descendance, connue depuis le x^e^ siècle, était alliée à la race royale des Capétiens, et a fourni à l'Eglise et à l'Etat, dès le temps d'Hugues Capet, un grand nombre de personnages distingués. Elle est aujourd'hui représentée par M. le comte Anatole de Melun, qui continue les traditions de bienfaisance de ses aïeux.

Au couchant du couvent, et à vingt minutes de marche, se trouve le village de Montigny-l'Allier, de cinq cent quatre-vingts âmes, et, à un quart d'heure plus loin encore, le hameau de Moisy-le-Temple, réuni à Montigny pour le culte et l'administration communale. Il y a, à Moisy, les ruines d'une commanderie de saint Jean de Jérusalem. En 1793, elle fut saccagée, puis vendue comme propriété nationale. Il reste encore aujourd'hui quelques salles de l'ancienne habitation des chevaliers, des tours rondes, etc., mais on remarque surtout le vaisseau de leur ancienne chapelle qui est du plus pur style gothique du XII^e^ siècle. Elle sert aujourd'hui de grange, mais l'architecture en a été épargnée.

Digitized by Google

X

ANCIEN COUVENT DE CERFROID, SACRISTIE, ÉGLISE, ETC.

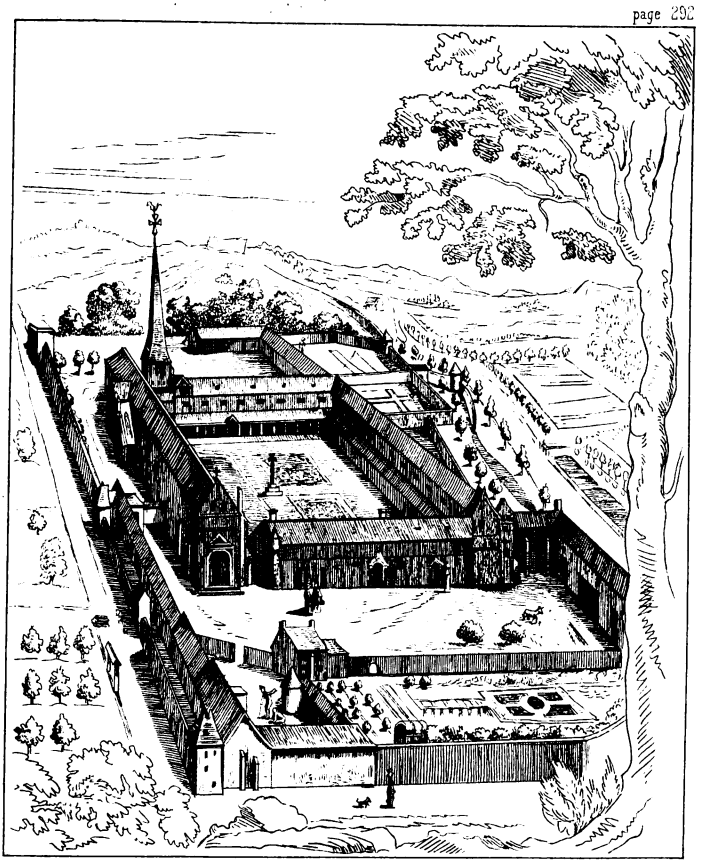
Le Dictionnaire universel de la France, publié en 1171, par Robert de Hesseln, donne l'indication que voici au mot *Cerfroid* : « Prieuré et chef d'Ordre des Mathurins, aux confins du Valois, frontière de la Haute-Brie, sous le gouvernement militaire de Champagne, en pays de bois, dans une contrée agréable, à quatre heures au midi de Villers-Cotterets, à cinq heures au levant d'été de Meaux, diocèse et élection de cette ville, parlement de Paris, intendance de Soissons, baillage de La Ferté-Milon. »

Le couvent de Cerfroid ne commença guère à être bâti d'une manière régulière, que par le VI[e] Général de l'Ordre, très-révérend Père Nicolas, qui gouverna depuis 1231 jusqu'en 1256. « Ce Père était doué, dit Carlier, d'une rare intelligence dans les affaires, surtout dans la partie des bâtiments. »

Il paraît, par l'inspection des anciens plans et des ruines qui existent encore, que le couvent de Cerfroid forma peu à peu, comme d'ailleurs toutes les anciennes maisons de ce genre, un carré parfait dont la partie septentrionale était occupée par l'église et la partie du midi par les pièces communes, telles que réfectoire, cuisine, salle du chapitre, etc. Les deux autres côtés du carré comprenaient les cellules des religieux. Un cloître intérieur faisait communiquer toutes les pièces et cellules avec l'église, qui avait une entrée sur la route, au nord, pour les personnes du monde. Au centre du cloître, se trouvait le cimetière.

Le Père Ignace de Saint-Antoine, qui visitait le couvent

Digitized by Google



ANCIEN COUVENT DE CERFROID.

Digitized by Google

Digitized by Google

à la fin du XVII^e^ siècle, nous dit « que le réfectoire avait neuf cannes de Provence (dix-huit mètres) de longueur, sur une largeur de quatre cannes et demi (neuf mètres) et qu'il était bien boisé, tout autour. Le cloître avait vingt cannes (quarante mètres) en carré et deux cannes (quatre mètres) de largeur; le chapitre avait sept cannes et demie de long, (quinze mètres) étant bien lambrissé tout autour. »

Quant à l'église du couvent, Carlier nous observe que le P. Nicolas l'avait commencée sur un plan qui ne put être achevé, parce que son exécution aurait donné à cet édifice trop de longueur. « Cette église, telle qu'on la voit, dit-il, n'a que cent quarante-quatre pieds de long, sur cinquante-quatre de haut et trente de large. Elle fut bâtie avec le secours des seules aumônes des pèlerins, sans toucher aux revenus de la maison. »

Le Père Ignace ajoute : « La sacristie a trois cannes et demie (sept mètres) en carré, avec de belles armoires, tout autour, que les révérends Pères Réformés y ont fait faire. Le sacristain me montra une mâchoire, qu'il me dit être celle de saint Laurent martyr, qu'un Pape aurait donnée au révérend Père Nicolas, Général, après son retour de la Terre-Sainte; mais, comme on en a perdu l'authentique, on n'ose pas l'exposer. On voit, aux vitres d'une chapelle, la représentation du martyre de ce saint, et on l'appelle la chapelle de Saint-Laurent. On va y mettre un tableau de saint Jean de Matha et, de l'autre côté, vis-à-vis, celui de saint Félix de Valois.

» Le presbytère ou chœur de l'église, tourne au levant, et le corps au midi. Elle a vingt-cinq cannes (cinquante mètres) de long sur cinq de large. Il y a dix voûtes ou croisillons, y compris celui du maître-autel. Le chœur comprend la moitié de l'église. Il y a, de chaque côté, un rang de vingt-cinq chaires ou stalles, et à chaque voûte, correspond une vitre longue de seize cannes et large de quatorze pans (trois mètres cinquante). Il y a, au presbytère, sept vitres de même hauteur et larges d'une canne. L'église a huit cannes de haut et les piliers, qui soutiennent la

Digitized by Google

voûte de l'église, ont six pans (un mètre cinquante) de large; ceux du maître-autel en ont trois, (soixante-quinze centimètres) tous bien lambrissés, travaillés à la moderne. Dans les vitres du presbytère, on voit la cérémonie de la consécration de l'église, faite par Anselme, évêque de Meaux. Il y est représenté disant la messe, et officiant à genoux. Il y a, dans une de ces vitres, une belle vierge peinte; dans une autre, deux religieux, avec la chape (manteau) cousue jusqu'au ventre, la croix toute droite et le chaperon pointu comme celui des Chartreux. On voit encore, dans le chœur de Cerfroid, cinq tombes des seigneurs de Brumiers, et, derrière l'autel, du côté de l'Epître, se trouve un tombeau de la même famille en relief. On voit aussi, du côté de l'Evangile, dans une excavation pratiquée dans la muraille, tous les ossements d'un corps sans écriture, que l'on croit être celui de saint Félix de Valois, et le dit presbytère est couvert d'un fort beau lambris. »

Voici encore d'autres renseignements puisés dans l'abbé Lebeuf : « Dès que l'église de Cerfroid fut en état, Anseau, évêque de Meaux, en fit la dédicace, mais cette première église ne demeura pas longtemps sur pied. Nicolas, VI^e^ Général, forma le dessein d'en construire une autre plus spacieuse. Il ne put, cependant, achever que le chœur; il fit représenter à des vitraux du rond point, du côté du septentrion, l'évêque Anseau, en habits pontificaux, et faisant la dédicace de l'église, suivi de ses diacres, et avec ces trois mots *Anzel Eps Meld.* Cent ans, ou environ, après, Jean de Brumiers, seigneur de Montigny, contribua d'une grande partie de ses biens pour achever cet édifice. Il y fut enterré, avec plusieurs membres de sa famille[1] ; l'église ne fut conduite à sa perfection que vers le

(1) Extraits des Annales manuscrites de Pierre Janvier, curé de Saint-Thibaut à Meaux, tome second. — *Page 219.* 1 et 2. Figures de Charles de Brumiers et de Pierre de Brumiers, tels qu'ils sont représentés tout armés sur leurs pierres tumulaires. Ils étaient enterrés dans la chapelle Notre-Dame, sous les cloches de l'église de Cerfroid, et leurs armoiries étaient placées auprès d'eux :
Page 222. 3. Figure de damoiselle Azarie de Brumiers. Elle est aussi repré-

Digitized by Google

milieu du XVI^e^ siècle, par les soins de Jean Maunoury, prieur du couvent. C'est un vaisseau éclairé de trente vitraux et dont l'architecture passe pour être d'un assez bon goût. Le Père Nicolas et le Père Maunoury ont encore bâti, de fond en comble, le chapitre, le dortoir, le réfectoire et généralement tous les lieux réguliers. Voici l'épitaphe du Père Nicolas qui avait fait bâtir six voûtes de l'église, après son retour de Terre-Sainte. Elle est en lettres gothiques : *Hic Jacet fr. Nicolaus, major minister totius ordinis SS. Trinitatis; Oremus pro animâ ejus, qui pius et castus, simplexque fidelis hîc fuit. In cœlis sit vitæ panc repastus; hoc sibi det Dominus. Amen.* Il est enterré dans le presbytère, près le grand autel, avec une croix sur son scapulaire, quasi toute droite, fort peu échancrée. »

Le Père Jean Maunoury fut celui des ministres de Cerfroid qui, après le Père Nicolas, travailla le plus à l'embellissement de l'église du couvent. On lui en attribue l'achèvement et la dédicace en 1546. Carlier prétend, mais à tort, qu'elle fut achevée en 1456, par le ministre Jean

sentée en pied sur la pierre tumulaire. Il ne reste de lisible sur la bande que les mots *quæ obtit 1258*. Ses armoiries sont celles du n° 2.

4. Jean de Brumiers, représenté aussi tout armé comme les deux premiers, écu comme au n° 1. Auprès de l'autel Saint-Laurent on lit sur une grande tombe : Cy gist noble homme Jean de Brumiers, escuyer, seigneur de Brumiers, la Villeneuve etc. 1226.

5. Près le mur septentrional de la dite chapelle, est une grande tombe d'un seigneur de Brumiers qui fit en 1347, le 30 décembre. l'église de l'archi-monastère de Cerfroid. Jean de Brumiers, dit Parot, était seigneur de Montigny l'Allier.

Page 225. 6. René comte de Brumiers, père. Ecu comme au n° 1. Grande figure aussi d'un chevalier tout armé.

En résumé nous voyons que cinq personnages de la famille de Brumiers étaient enterrés à Cerfroid, René, ses trois fils et sa fille, et de plus un descendant de la même famille appelé Jean dit Parot auquel est attribuée la construction de l'église en 1347.

Tome V, page 641. La seigneurie de Brumiers fut donnée à Cerfroid en l'année 1357 par noble homme Jean de Poissy.

Page 220. 7. Grande tombe représentant un religieux tout habillé de pied en cap; croix sur la poitrine : c'est la figure de Nicolas, ministre général, mort en 1244, la tombe est au nord de la chapelle Saint-Laurent.

Page 225. 8. Sous la lampe du chœur, une grande tombe du prieur Mercier.

9. Une autre, tirant vers l'estrade du grand autel, où est l'épitaphe de Jean

Digitized by Google

Thibaud. « Jean Maunoury fit faire quatre voûtes à l'entrée de l'église, et de plus, le portail, qui tournait vers le couchant. Il mourut en 1549, après avoir été ministre de Cerfroid pendant 39 ans. Sur son tombeau, placé au milieu du presbytère il est représenté tenant en main une église, celle de Cerfroid; à sa gauche, se trouve un bâton de prieur, autour duquel on voit un serpent et, en haut, une colombe. A l'une des voûtes de l'église, il avait fait mettre une croix droite, fort peu échancrée. A côté du siége du supérieur et en dessous de la première vitre du réfectoire, on lit en lettres gothiques : *Anno Domini MDXXIX fr. Joan Maunoury hoc refectorium fecit reparare.* On voyait, de plus, dans l'église, la tombe de François Petit, neveu du Général, Louis Petit, mort en 1625, âgé de 61 ans. »

Enfin, le Père Ignace de Saint-Antoine, qui vient de

Maunoury, prieur, qui fit bâtir la nef en 1529; il mourut en 1549. On y lit :

Estote prudentes sicut, etc.

Qui ce lieu a régi près de trente-neuf ans
En honneur en vertu est couché et gisant.
Il se nommait frère Jean Maunoury
Prieur d'ici, de Dieu et des hommes chéri.
A la colombe et serpent ressemblait,
De Jésus-Christ la parole enseignait.
Grand en savoir, policé, et, en bref,
A ses frais de ce temple à faire bâtir la nef;
Qui le dix-huit décembre sous cette lame,
En foi et paix à Dieu rendit son âme.

Inscription d'une vitre du réfectoire de Cerfroid, qui a cinq travées et que fit bâtir Jean Maunoury : *Frater Joannes Maunoury, humilis Prior et præsbiter, anno 1529 me fecit ædificari et me cum casteris (ou cœteris) fieri.*

Page 227. 10. Grande tombe représentant un personnage (Pottier) en habit long avec ceinture. Sur les armoiries, trois pots à anse, posés deux et un.

Cette tombe est de large en entrant, à la grande porte du chœur. Il y a apparence que ce Pottier était natif de Chezy en Orxois, parent de Clair dit Pottier, suivant une donation de 1328 faite par lui à l'église de Cerfroid.

Page 229. 11. Autre tombe représentant encore un chevalier, Jean des Barres 1234, figure d'un homme d'armes, *Joannes de Barris, miles.* Ce jeune des Barres appartenait sans doute à l'illustre famille des seigneurs d'Oissery.

(Comm. par M. le chanoine Denis.)

Digitized by Google

nous donner ces détails, assure avoir vu à Cerfroid un sceau fort ancien, en lettres gothiques, sur lequel est écrit : *Sig. Prioris Domûs Cervi Frigidi et conventûs.* Il présentait un sauveur bénissant, ayant un cerf à ses pieds et de l'autre côté, un religieux à genoux, dont le chaperon ou capuchon était pointu. » (Man. comm. par M. Sardou.)

XI

IMPORTANCE DU COUVENT DE CERFROID. TENUE DES CHAPITRES GÉNÉRAUX. FÊTE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ. MANDEMENT DE BOSSUET.

Nous avons parlé, à la page 181, de la fondation du couvent de Saint-Mathurin à Paris et de sa rapide prospérité, parce qu'il devint, dès la fin du XIII^e^ siècle, la résidence presque habituelle des Ministres généraux et le siége du pouvoir exécutif dans l'Ordre. Cependant, le couvent de Cerfroid, qui rappelait à tous les religieux Trinitaires tant et de si doux souvenirs, Cerfroid qui avait été la résidence des deux illustres fondateurs et qui possédait la dépouille mortelle de saint Félix de Valois, Cerfroid conserva toujours, avec le titre de maison mère et de chef d'Ordre, une haute importance, non-seulement pour les membres de l'Institut, mais aussi dans l'appréciation des étrangers. Là, fut toujours le principal noviciat, où les jeunes sujets venaient se pénétrer de l'esprit particulier de l'œuvre du rachat. Là aussi, avaient lieu périodiquement les chapitres généraux où l'on débattait les plus graves intérêts de l'Ordre, et où se faisaient l'élection du Supérieur général et celle des ministres inférieurs.

On se représente facilement quels devaient être l'animation et le mouvement qui, pendant ces solennelles assises,

Digitized by Google

régnaient tout à coup dans la demeure ordinairement silencieuse de Cerfroid. Nous avons vu que la salle du réfectoire ne mesurait pas moins de cent soixante-deux mètres au carré. Celle du chapitre ne lui était pas de beaucoup inférieure.

Une personne honorable du pays nous assurait dernièrement que son propre père avait été témoin, bien jeune encore, de la tenue d'un chapitre général en 1755. Pendant plusieurs jours, on avait vu arriver à tout moment des religieux, venant de fort loin, et surtout beaucoup d'Espagnols, montés sur des mulets. Pendant toute la durée du chapitre, les Pères de Cerfroid avaient été réduits à convoquer chez eux, pour la célébration des messes, les enfants de chœur de toutes les paroisses environnantes.

Ces réunions devaient assurément former, pour les populations des alentours, un spectacle à la fois curieux et édifiant. Mais ce qui les attirait surtout dans l'église de l'antique monastère, c'était la splendeur tout exceptionnelle qu'on y donnait chaque année à la célébration de la fête de la très-sainte Trinité. Le tombeau de saint Félix de Valois avait toujours été un but de pèlerinage pour les pieux fidèles, et le retour annuel de sa fête les trouvait, sans doute, réunis en grand nombre, dans la chapelle du couvent, et mêlant leurs chants à ceux des enfants spirituels de l'illustre patriarche; mais cette fête, fixée d'abord au 4 novembre, jour anniversaire de la mort du saint, puis au 20 du même mois, se trouvait déjà dans une saison pluvieuse et froide. Celle de la très-sainte Trinité, au contraire, fête titulaire de l'Ordre, connue et célébrée dans l'Eglise entière, eut bientôt le privilége presque exclusif de ramener périodiquement à Cerfroid un nombre toujours croissant de vrais croyants ou de simples curieux. Les traditions qu'on en a conservées dans toutes les familles semblent quelquefois donner à cette solennité des proportions fabuleuses. Ce jour-là, les villages des environs, jusqu'à six ou sept lieues à la ronde, étaient à peu près déserts, et on voyait arriver à Cerfroid jusqu'à quatre ou

Digitized by Google

cinq mille pèlerins qui, au moment du repas qu'on prenait au milieu du jour, entre les offices, remplissaient, dit-on, tous les abords du couvent et même cette esplanade, appelée *Clos de la vigne,* qui s'étend au nord.

Longtemps cette fête de la très-sainte Trinité à Cerfroid offrit le spectacle de la plus touchante piété; mais, comme il est dans la nature des choses humaines de dégénérer de leur principe, ici encore à l'édification succédèrent les abus. Nous ne saurions dire à quelle époque commença précisément ce funeste changement, mais voici ce que l'on trouve consigné dans l'histoire du diocèse de Meaux, par T. Duplessis :

« Une fête publique et mondaine avait lieu tous les ans aux portes du monastère de Cerfroid, le jour même de la fête de la très-sainte Trinité. On s'y rendait de tous les villages voisins et on y commettait de criants désordres. On y faisait un trafic honteux, et la fête se terminait par des tumultes et des batteries, qui scandalisaient les fidèles et troublaient le service divin. Les religieux, ne pouvant plus remédier à ce désordre, qui était à son comble, s'en plaignirent à la fin à M. Bossuet, qui monta dans la suite sur le siége de Meaux. Ce prélat le fit cesser, après deux mandements qu'il publia à ce sujet, en 1684 et 1685. »

Ces deux documents ne sont insérés ni même cités dans aucun recueil des œuvres complètes de l'illustre orateur; mais, nous avons pu trouver le mandement de 1685 dans le second volume de l'histoire de Meaux, par Duplessis p. 414 :

« Jacques Bénigne.... à tous les fidèles que le Saint-Esprit a soumis à notre conduite, salut en Notre-Seigneur. Il nous a été représenté par les prieur et religieux de la maison et couvent de Cerfroid, chef de l'Ordre de la très-sainte-Trinité, que le jour et feste de la très-sainte Trinité, il se tenait une espèce de marché devant la porte de cette maison, où, bien loin de solenniser cette feste, on commet mille impiétés, on exerce un honteux commerce, on prend des rendez-vous scandaleux, on fait des danses dange-

Digitized by Google

reuses, et que, par de fréquentes yvrogneries, il s'y excite des tumultes et des batteries, qui blessent les consciences, scandalisent le peuple, et troublent le service divin; requerroient les dits prieur et religieux qu'il nous plût confirmer l'ordonnance que nous avons faite l'année précédente pour obvier à ces désordres, de peur qu'un si grand mal, qui n'est pas encore déraciné ne se renouvelle si nous ne continuons à le réprimer. Nous, à qui il est enjoint d'en-haut de nous opposer d'autant plus à l'iniquité qu'elle est plus publique et plus scandaleuse, désirant empêcher la perdition des âmes dont Dieu nous demandera un compte si rigoureux; déclarons de nouveau à tous ceux qui vendent ou achètent à ce marché, y portent et débitent leurs marchandises, à leurs adhérents et fauteurs qu'ils pèchent mortellement, en profanant le dimanche, jour que Dieu a sanctifié, et encore un dimanche aussi saint que celuy où l'on honore la Trinité adorable, qui est le mystère de l'incompréhensible hauteur de Dieu, et le fondement de la foy des chrétiens; deffendons à tous les fidelles, par l'autorité du Saint-Esprit, de fréquenter ce marché, y vendre et acheter, y porter et débiter leurs marchandises, sous peine de la damnation éternelle; faisons pareilles déclaration et défense à tous taverniers et vendants vin, leur dénonçant qu'ils sont d'autant plus coupables qu'ils ajoutent au crime de la profanation d'un si saint jour, celui de participer aux yvrogneries qui se commettent et aux crimes qui s'en ensuivent; dénonçons pareillement à tous ceux qui profanent ce jour sacré par leurs impuretés, leurs danses scandaleuses, leurs yvrogneries, leurs querelles et leurs blasphèmes, et qui, en quelque manière que ce soit, troublent le service divin et les prières des fidelles, que leur crime est d'autant plus énorme qu'il choisissent, pour le commettre, un jour si célèbre : Permettons aux dits religieux d'avoir recours aux seigneurs et juges des lieux pour empêcher de tels excès; exhortons les dits seigneurs et juges à signaler leur piété en cette occasion, et à faire le devoir de leur charge; enjoignons aux curés du voisinage, qui en seront requis par les dits

Digitized by Google

prieur et religieux, de publier le présent mandement les dimanches précédant la fête de la très-sainte Trinité, et de faire entendre au peuple, par de graves remontrances, que rien ne provoque tant la juste colère de Dieu que quand on emploie à l'offenser les jours qu'il a établis pour sanctifier son saint nom et détourner ses vengeances. Donné à Germigny, le 29 mai MDCLXXXV.

» † J. BÉNIGNE, *évêque de Meaux.* »

Nous ne savons point si l'éminent prélat parvint à rétablir une parfaite décence parmi les pèlerins de Cerfroid, mais, il paraît bien que leur nombre ne diminua point sensiblement dès lors, ni même après la suppression du couvent en 1790. Les habitants de la contrée se rappellent encore avoir vu cette foule énorme d'étrangers accourant à Cerfroid, le dimanche de la très-sainte Trinité. Ce n'était plus, hélas! pour prier, mais pour prendre part à des divertissements mondains. Nous disons plus loin de quelle manière édifiante a été célébrée cette fête à Cerfroid, depuis que nos religieux y sont revenus, et les espérances que nous concevons pour l'avenir.

XII

FONTAINE DE LA TRINITÉ; CHAMP DES ERMITES.

La vénération publique, qui s'attacha de bonne heure à chacun des lieux habités jadis ou simplement fréquentés par nos illustres fondateurs, porta les pieux pèlerins de Cerfroid à visiter surtout la *Fontaine de la Trinité* et *le Champ des Ermites.*

La Fontaine de la Trinité est cette même source où saint Jean de Matha et saint Félix allaient puiser leur boisson,

Digitized by Google

et sur les bords de laquelle ils virent, un beau jour et plusieurs fois dans la suite, un cerf d'une éclatante blancheur, qui portait dans son bois une croix bleue et rouge. On attribuait à ses eaux une vertu particulière, surtout pour la guérison des maux de langueur. Elles sont, d'ailleurs, légèrement ferrugineuses, et d'un goût excellent[1]. Cette source était jadis hors de l'enclos du couvent, ce qui permettait à tous les pèlerins, hommes et femmes, de satisfaire plus facilement leur dévotion. « Il arriva, cependant, nous dit le Père Ignace de Saint-Antoine, que des femmes osèrent la profaner jusqu'à y laver du linge. Les Pères durent, dès lors, la faire perdre pendant quelque temps, mais ils la rendirent bientôt aux prières des fidèles. » Elle est comprise aujourd'hui dans l'enceinte des murs de clôture.

Le niveau actuel du terrain est exhaussé de près de deux mètres autour de la fontaine, et on descend plusieurs marches pour y puiser de l'eau. Elle est recouverte d'une voûte ou crypte qui paraît fort ancienne. Le même Père Ignace nous dit que le Père Clair Lemaître, étant prieur de Cerfroid, fit élever, au-dessus de la crypte, une chapelle auprès de laquelle on voyait *une Trinité de pierre*. La chapelle, déjà bien détériorée, fut démolie en 1861, et la fontaine disparut sous une pelouse de gazon. Elle a été déblayée de nouveau, au mois de mai 1867, mais nous n'avons pu encore faire rebâtir l'oratoire qui la surmontait.

(1) Voici le résultat donné par l'analyse chimique de cette eau, faite par l'Ecole des Mines de Paris, en 1876.

Résidu fixe par litre	0 gram.	4200
Acide carbonique	0	2804
Acide chlorhydrique	0	0355
Acide sulfurique	0	0206
Silice	0	0125
Oxyde de fer	0	0062
Chaux	0	1520
Magnésie	0	0293
Potasse	traces	
Soude	0	0302
Matières organiques	0	0092
Total :	0 gram.	5759

Digitized by Google

Nous avons pu retrouver cependant *la Trinité de pierre* dont il est parlé plus haut, et qui sans doute a fait donner à la fontaine le nom qu'elle a conservé. C'est une pierre longue de deux mètres environ, large de quarante-cinq à cinquante centimètres, sur laquelle est taillée une croix en relief; au centre de la croix on a ménagé un creux d'où se dégage une main qui bénit; c'était là anciennement la représentation sensible et assez ordinaire de l'auguste et ineffable Trinité.

Autrefois en effet, dans le langage vulgaire, Dieu le Père, et même la très-sainte Trinité toute entière étaient appelés saint Benedict, Benoiast, Benoist, ou encore, Sire Dieu, conformément aux expressions latines, usitées dans l'office de la très-sainte Trinité : *Benedictus Deus; Benedicta sit sancta Trinitas; Dominus Deus, etc.* De là vint la coutume de dire : La Benoîte Trinité, puis, l'autel de saint Benoît, l'office de saint Benoît, pour désigner l'autel et l'office de la très-sainte Trinité. De là aussi l'habitude de représenter la très-sainte Trinité, et surtout Dieu le Père, par une main qui bénit.

« L'habitation où demeuraient d'abord saint Jean de Matha et saint Félix de Valois est dans un bois et se trouve éloignée d'environ une demi-heure de Cerfroid, entre le nord et le couchant. On l'appelle *le Champ des Ermites*. On a mis une croix sur les ruines de l'ermitage. On y aurait fait bâtir une chapelle, mais on a craint que ce ne fût une retraite pour les voleurs, et c'est probablement pour cette raison qu'on a démoli ou du moins laissé tomber en ruines l'ancien bâtiment. » (Manuscrit du Père Ignace). A ces renseignements ajoutons ceux que nous fournit Duplessis. « Le lieu précis qu'habitèrent, d'abord, les deux fondateurs, était demeuré inconnu par la négligence des anciens. Lorsque la réforme fut établie à Cerfroid, les nouveaux religieux posèrent une croix, au lieu même où ils conjecturèrent qu'avait été la première demeure des fondateurs, mais les paysans du village voisin, Montigny-Lallier, arrachèrent cette croix et allèrent la planter eux-mêmes au lieu où elle est encore

Digitized by Google

aujourd'hui, et où ils assuraient qu'était l'ancien ermitage des deux Saints. »

Ce lieu se trouve dans une forêt appelée Bois de Gandelu, bien qu'elle soit éloignée de plus d'une lieue de ce bourg et comprise aujourd'hui dans la commune de Montigny. On voit maintenant, en cet endroit, une croix de pierre grossièrement sculptée et portant sur chacune de ses faces une croix trinitaire de forme pattée, avec la date de 1723. Elle a dû remplacer la chapelle ou oratoire dont parle le Père Ignace, car le sol présente des restes de constructions. Une tradition nous apprend que, même au temps de la splendeur de Cerfroid et jusqu'à la fin du siècle dernier, il y avait toujours là quelques fervents religieux qui continuaient le premier genre de vie érémitique et contemplatif des deux fondateurs. C'était là, au reste, que saint Jean de Matha avait formulé la règle de l'Ordre, parmi les feux de l'amour divin et avec les lumières d'une haute contemplation. Il n'est donc point étonnant que ses enfants vinssent s'y renouveler, de temps en temps, dans l'esprit de leur sainte vocation.

Quelques personnes s'y rendent maintenant encore par dévotion, surtout au lendemain des premières communions; et les enfants qu'on y conduit déposent au pied de la croix des couronnes de fleurs, comme gage de leur ferme volonté de persévérer dans le bien. Il faut dire, au reste, que les grands arbres qui entourent cette croix et lui forment comme un dôme naturel, redoublent le charme et la solennité de cet asile. On y goûte une paix délicieuse et la prière semble s'y élever plus facilement vers le ciel.

Le champ des Ermites appartenait avant 89 aux religieux de Cerfroid, et des personnes âgées disent avoir vu encore une longue allée d'arbres, bordant le chemin qui conduisait directement du couvent à l'antique ermitage. Oh! plût à Dieu qu'une âme généreuse conçût le dessein de rendre ce lieu à ses anciens propriétaires et à sa première destination! Il nous semble qu'une petite chapelle élevée en cet endroit, pourrait facilement devenir un lieu de pèlerinage

Digitized by Google

pour les paroisses environnantes, et favoriser beaucoup le réveil de la piété.

Nous aimons à présumer que la dévotion des pèlerins de Cerfroid a toujours associé aux lieux dont nous venons de parler, c'est-à-dire à la Fontaine de la Trinité et au Champ des Ermites, l'endroit particulier où la très-sainte Vierge apparut à saint Félix de Valois, dans les circonstances que nous avons indiquées à la page 204. Il est vrai que le couvent primitif, où avait eu lieu cette apparition, fut remplacé, moins de cinquante ans après la mort du saint fondateur, par celui que construisit le Père Nicolas, mais l'emplacement des deux couvents et des deux chapelles a dû être le même. S'il pouvait y avoir le moindre doute à cet égard, nous en aurions quelque indice dans les chroniques du temps et dans les historiens de notre Ordre. Or, il est facile actuellement encore, par l'inspection des anciens plans, et en considérant les ruines du couvent, et les fondations de l'ancienne église que nous avons pu retrouver, de savoir au juste quelle est la place où s'opéra l'événement miraculeux qui projeta un si vif éclat sur les derniers jours du saint fondateur et sur les débuts de son Ordre.

XIII

LA RÉFORME DE L'ORDRE INTRODUITE A CERFROID.

Nous avons parlé, dans la vie de saint Jean de Matha, des deux réformes de l'Ordre, établies successivement en France; d'abord, en 1578, par Claude Alloph et Jullien de Nantouville, puis, en 1601, par le révérend Père Jérôme du Saint-Sacrement. Nous avons dit les heureux fruits qu'elles produisirent, soit pour le renouvellement de l'esprit

Digitized by Google

intérieur, dans les divers couvents de France, soit pour le succès et le développement de l'œuvre du rachat.

La maison mère de l'Ordre voulut profiter elle-même de ce retour à la ferveur primitive. « Une réforme nécessaire, dit Duplessis, était celle des religieux de Cerfroid qui paraissaient avoir abandonné, pour la plupart, l'esprit de leur sainte vocation. Quelques-uns d'entre eux, mais en petit nombre, aimaient encore le bien; ce fut d'eux que Dieu se servit pour rétablir le bon ordre et la régularité dans le monastère. Ceux-ci tinrent, d'abord, conseil entre eux, ils gagnèrent quelques-uns de ceux qui avaient pris part au relâchement et, par acte capitulaire du 8 décembre 1631, ils résolurent d'appeler chez eux quelques-uns de leurs confrères qui avaient été réformés, dès l'an 1578, par l'autorité et le concours des deux puissances. Enfin, ils prièrent l'évêque de Meaux et le comte de Tresmes de les aider de tout leur pouvoir dans cette entreprise. Le 16 décembre de l'année suivante, l'acte d'aggrégation à la réforme fut signé à Montmorency par le Père Robert François, vicaire-général de la Réforme, et le lendemain on obtint des lettres patentes du roi. Pierre de Condé, prieur du monastère, s'y opposa, mais tous les autres, au nombre de neuf, y donnèrent les mains et entrèrent dans la carrière de la pénitence. Les Réformés de Cerfroid avaient été soutenus puissamment, au nom du roi Louis XIII, par le cardinal de la Rochefoucault. »

Le premier ministre de Cerfroid, après la Réforme, fut le Père Simon Chambellan, qui, né à Paris, avait fait profession à Montmorency, le 30 novembre 1618[1]. C'était un religieux exemplaire, qui travailla beaucoup à l'affermissement de la régularité à Cerfroid et ailleurs; il mourut en

(1) Dans nos récentes fouilles, (1878), exécutées pour la reconstruction de l'église, nous avons trouvé, dans la chapelle qui forme le brasdroit de la croix latine, une tombe qui porte cette inscriptiou : *Cy gis le corps du R. P. Sebastien Teneau, premier profès de la Réforme de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité, mort en odeur de sainteté et après 42 ans de profession, décédé le 2 fév. 1676 âgé de 62 ans. Priez Dieu pour son âme. — Cretté à Meaux*

Digitized by Google

1640. Cette réforme entraîna celle du couvent de Meaux, qui fut consommée le 16 février 1642, par arrêt du conseil d'Etat[1].

XIV

DÉCLARATION DES REVENUS ET CHARGES DU COUVENT DE CERFROID, PRÉSENTÉE EN 1730 A L'ASSEMBLÉE DU CLERGÉ, PAR LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE, SÉANT A CERFROID.

REVENUS.

A Brumetz, une ferme, 23 arp., rapp.	1857 livres.
— id. 150 arp.	1915
— maison, prés et marais	25
— id. jardin	14
— id. marais, prés	15
— 1/2 arp. près, marais	12
— jardin, marais	6
— id	3
— 2 maisons, jardins	7
— id	2
— 1/2 arp., terre	1
— maison	1
— 2 oseraies	22
A Crouy-sur-Ourcq, 2 arp. 1/2, prés, aulnois . . .	3
— 2 sep. blé à prél. sur le moul.	7
— 4 arp. terre, prés	3
— maison, jardin	1
A Vaux-s.-Coul. 5 quart. 10 perch. terre lab. . . .	3
— ferme de 85 arp., terre lab	400
— 1 arp. marais, prés.	2
— maison, jardin	2
— 3 quart. prés	5
— 1 arp. prés, aulnois	10

(1) En l'année 1764, Mgr De Caussade, Evêque de Meaux, recevait commission spéciale de présider à Cerfroid l'assemblée générale des religieux Trinitaires. Une lettre du même prélat, datée de l'année suivante, 1765, attestait que les religieux occupant le couvent de Cerfroid étaient déjà bien dégénérés de la ferveur des Pères qui avaient embrassé la Réforme de l'Ordre.

Digitized by Google

A Vaux s.-Coul. maison, cour, jardin	8 livres.
— maison, grange	14
— maison, cour, jardin	6
A Coulombs, vignobles	7
— 18 perches, terre lab	1
A Acy en Multien, maison	2
A Neufchelles, maison	1
A Gandelu, plusieurs marais	10
— 70 perches, marais, prés	13
— maison	8
— maison, cour, jardin	2
— maison, cour, jardin	1
— id	2
— grange, marais, terre lab	36
— maison	4
— 9 perches, terre	1
— id	1
A Moisy, à percev. sur des part. 2 sep. blé	8
— id. sur la commune 1 id.	4
A Montigny l'All., 2 arp. terre	4
— maison, cour, jardin	1
— id	1
— un quartier de terre	4
— maison, cour, jardin	1
— id	1
— id. héritages	10
A Chezy en Orx.; 120 arp. terre lab.	864
— plusieurs marais, jardin	30
— maison, jardin, terres	9
— id.	2
— maison, cour, jardin	3
A Château-Thierry, sur le dom. Roy	300
— maison	60
— id. 7 arp. terre	300
— 1/2 arp. terre	1
A Hautevesnes, sur les dîmes 7 sept.	34
A Coucherveuil, sur le domaine	34
A Verberie, sur le moulin	150
A Charly, vignes et héritages	3
A Azy, maison et héritages	12
A Azy, 1/2 arp. de terre	2
— une chenevière	1
A Bonneil, marais	5
— 4 quartiers prés	6
— 7 arp., 3 quart., vignes basses, pressoir	50
A La Ferté Milon, maison, cour, jardin	16
— 6 quart. prés	18
A Crépy, 2 muids de blé	33
— id	10

Digitized by Google

A Deuil, près Enghien, prés.	14
A Senlis, sur le domaine.	50
A La Rochelle, id	15
Montig. et Brum. 120 arp. bois-taillis.	500
A Cerfroid, maison tuilerie, 9 arp. terre lab	400
— 7 arp. prés	100
— colombier, volière	120 livres.
— maison, cour, jardin, vigne	75
— 30 arp. bois-taillis de 35 ans en réserve .	0
— 60 arp. terres vagues	0
— jardin, enclos de la maison	0
Total des revenus.	7714 livres.

CHARGES.

Au P. Alexis de Thury, curé de Brumetz	574 livres.
Réparation à l'église de Brumetz	40
Dîmes au dit curé.	22
Réparations au presbytère	30
Réparations aux fermes ci-dessus	900
Réparations aux trois maisons et tuilerie à Cerfroid. .	40
Réparations à la maison et au pressoir de Bonneil . .	80
Réparations au couvent, surtout à la cuisine. . . .	500
Dépense des chapitres généraux, par an	100
Dépenses des chapitres qui reviennent tous les 12 ans .	300
Dépenses du noviciat, vu la pauvreté des postulants.	400
Rente annuelle à M. de Gandelu	45
Intérêts des 1100 livres dues à M^me^ de M...	565
Gages, nourriture, logement, blanchissage du garde .	250
Taxe imposée par le chapitre général	50
Aumônes habituelles aux pauvres	500
Total des charges	4396 livres.

EXCÉDANT DES REVENUS SUR LES CHARGES.

3,318 livres.

NOMBRE DES RELIGIEUX EN 1730.

Douze religieux dont huit prêtres, deux frères convers et deux frères au chapeau.

Les Pères du chapitre font observer, en outre, qu'ils sont chargés, par suite de la fondation de Thibaut, roi de Navarre, d'acquitter chaque jour, trois messes, une de la

Digitized by Google

Trinité, une du Saint-Esprit et une de la Vierge, et un anniversaire à perpétuité pour le dernier bienfaiteur. Nous sommes étonné de ne pas voir figurer au cahier des charges, la somme que la maison devait consacrer à l'œuvre du rachat. Au reste, c'était toujours le tiers des revenus de chaque couvent. Quoi qu'il en soit, nous consignons ici une remarque sur des événements relatifs à Cerfroid et postérieurs à l'an 1730.

L'an 1742, les orages ravagèrent presque tout le diocèse de Meaux, et causèrent, dans les terres de Cerfroid, de très-grands dégâts. La grêle brisa les toits et les vitres de l'église et du cloître, dégrada les fermes, les champs et les vignes. Le monastère fut obligé de faire une remise entière des fermages. Le couvent, situé dans une plaine élevée, entre deux collines, fut exposé à des torrents qui noyèrent les terres, inondèrent les écuries des fermes, firent périr des bestiaux et déchaussèrent les murs des édifices, dont plusieurs furent renversés; les eaux et le sable pénétrèrent jusqu'à six pieds de hauteur dans le jardin; un arrêt du conseil d'Etat autorisa la délivrance des arbres au-dessus de quarante ans. En 1696, il y avait déjà eu arrêté du conseil d'Etat autorisant des coupes de bois pour réparation de la maison de Cerfroid, « qui, disait alors le rapport des Pères, n'a pas le tiers du logement qu'il lui faudrait, vu que deux arches du cloître sont lézardées. Les revenus n'excédèrent jamais de six à sept mille livres, somme fort modique pour une maison de vingt-cinq religieux, non compris les domestiques. »

Dans la nuit du 1er au 2 octobre 1779, un incendie dévora une partie des bâtiments du couvent. Un plan dressé pour la circonstance, nous présente, au levant du réfectoire dont les murs sont encore debout, un vestibule avec marches sur le jardin du midi, et des degrés intérieurs conduisant au premier étage; puis, sur la même ligne, un espace carré appelé pavillon, le bâtiment incendié, et enfin, la boulangerie actuellement habitée. Les dépositions insérées au procès-verbal de l'enquête, faite le 15 octobre par la justice de

Digitized by Google

Crouy, donnent les noms du P. Antoine Cavel, prieur, du P. Postel, sous-prieur, des PP. Henri, Denis, Sayde, du frère Lesert, cuisinier, et d'Antoine Bourgeois, garde-chasse de la maison. Le Père Postel produit, en outre, un billet, qu'il dit avoir été déposé sur sa stalle, le 6 du même mois, entre vêpres et complies, c'est-à-dire de 3 à 5 heures. En voici le contenu : « Vous ne ferez faute, monsieur, de faire porter sous la grande porte du clos qui est proche votre maison, la somme de cent écus, avant le coucher du soleil du samedi 9 du présent, sans quoi votre maison sera incendiée, de manière que ni vous ni vos messieurs ne pourrez vous échapper; si ce n'est dans un temps, ce sera dans un autre, et malgré vos soins et ceux de votre monde que vous ferez veiller[1]. » Il ne paraît pas, cependant, que l'incendie ait été renouvelé.

XV

ÉTAT NOMINATIF DES RELIGIEUX DE CERFROID EN 1789; APPOSITION DES SCELLÉS ; INVENTAIRE, VENTE DU COUVENT ET DES BIENS DE CERFROID A LA RÉVOLUTION.

Etat nominatif des religieux de ce couvent en 1789, et pension qui fut accordée alors à chacun d'eux par décision du conseil du district :

1° Claude Postel, âgé de 73 ans, a fait profession le 2 octobre 1737 . . . . . 1200 liv.

2° Henri Antoine Cavel, 74 ans, a fait profession le 11 novembre 1737 1200

3° Louis Jacquot, prieur, 62 ans, a fait profession le 3 décembre 1754 1000

(1) Docum. comm. par M. Vilcoq.

Digitized by Google

4° François Jean Nicolas Quinquet, 35 ans, a fait profession le 12 septembre 1776 . . . 900

5° André Vassel, 39 ans, a fait profession en juin 1875. 900

6° Jean Antoine Peyroche, 42 ans, a fait profession en juin 1786 900

7° Nicolas Fortcombat, 26 ans, a fait profession en novembre 1786. 900

8° Noël Renaudin, 37 ans, a fait profession en avril 1779 900

Les dites pensions ne devaient partir que du 1er janvier 1791. Nous ne savons ce que devinrent tous ces religieux, mais en 1817, nous voyons le plus jeune, Nicolas Fortcombat, toucher une indemnité, comme curé dans une paroisse de son pays natal, les Vosges. Au moment de la révolution, les revenus de la dite maison de Cerfroid consistaient, tant en redevances qu'en rentes grains et argent, en la somme de 14,150 liv., 15 sols, suivant l'état certifié véritable, le 31 mars 1791 et signé par le Père prieur Jacquot[1]. Parmi les créances figurent 1200 fr. dues par le sieur Pierre Chauvier, ci-devant Général, 750 liv. dues par la ministrerie de Verberie, et 450 liv. par celle de Mortagne

ABBAYE DE CERFROID PAROISSE DE BRUMETZ.
INVENTAIRE DU 11 MAI 1790.

Apposition des scellés, dès le 4 novembre 1789, par Fournier, commissaire, assisté de Montolon, comme secrétaire.

Extrait de l'inventaire fait le 11 mai 1790 par Jean Marie Legrand, greffier, en l'absence de M. le vicomte de

(1) Il est dit dans la règle que chaque supérieur prendra le nom de *Ministre*; « Mais, dit Duplessis, on a donné le nom de Prieur au Ministre de Cerfroid, soit par honneur pour le Chef d'Ordre, soit parce que le Supérieur Général de l'Institut a toujours été regardé comme Ministre immédiat de cette maison. »

Digitized by Google

Melun, maire. « Après avoir sonné la cloche, à l'effet de réunir les religieux; Nous étant fait représenter l'argenterie, avons trouvé deux écuelles d'argent, deux cuillères à soupe, quatre à ragoût, deux huilières avec burettes en cristal, quatre sablières en cristal avec pied d'argent, huit couverts d'argent, outre ceux donnés aux religieux pour leur usage. Pour l'église, avons trouvé en argent une croix, un soleil, deux ciboires, cinq calices, deux paires de burettes, un petit plat, un bénitier avec goupillon, un bâton de chantre, et un encensoir avec navette.

» Quant à l'argent monnayé, le dit prieur a déclaré n'avoir que 1711 francs.

» La bibliothèque contient environ sept cent quatre-vingt-six volumes, sans manuscrits.

» Le sieur Jacquot a déclaré vouloir sortir de son Ordre; les autres ont fait la même déclaration, hormis Charles Besse, absent en ce moment, et né le 23 mars 1730. Jacques Subtil, prieur et curé de Brumetz, Alexis Evrard, âgé de soixante-quatorze ans, et curé de Baulnes, dans le diocèse de Soissons, ne veulent depuis longtemps, demeurer dans le couvent, lesquels réunis aux huit susdits et à Besse absent, forment un total de onze religieux. Déclarons que le local peut en contenir de quinze à vingt. »

Après avoir donné aux religieux, au nombre de huit, leurs meubles et effets personnels, pour garnir une chambre, suivant l'arrêté du département du 23 octobre 1790, il a été procédé, le 16 novembre, à la levée des scellés, sans description ni transport de meubles au district. A la suite du procès-verbal, est une décharge des effets, remis au Directoire, sous la date du 19 novembre :

« 1° Dans la chambre marquée B au second, occupée par le sieur Jacquot, Prieur, nous n'avons trouvé que des effets servant à son usage personnel, que nous lui avons laissés; le lit garni, deux commodes, deux petites tables, quatre chaises, et deux fauteuils de paille, la garniture du feu, les mêmes effets de chambre, la garniture du lit, ne consistant guère qu'en deux rideaux de devant d'alcôve, plus des habits,

Digitized by Google

linge de corps, trois paires de draps, deux douzaines de serviettes, un couvert d'argent.

» 2° Dans la chambre au même étage, n° 1, occupée par le sieur Peyroche, mêmes effets.

» 3° Dans la chambre id. n° 4, occupée par le sieur Fortcombat, mêmes effets, ainsi que dans toutes les autres chambres occupées par les dits ci-devant religieux. Dans les chambres n^os^ 3, 7, 8, avons trouvé des tables en marbre, des glaces et, ne pouvant les emporter, y avons apposé le scellé. Dans la chambre n° 14, avons trouvé, serrés dans une armoire, vingt-six paires de draps, au lieu de cinquante de l'inventaire; les vingt-quatre autres ayant été distribués aux religieux, quarante-cinq nappes faisant, avec les cinq laissées aux religieux, les cinquante de l'inventaire, quarante et une douzaines de serviettes, outre trois douzaines laissées aux religieux, quatorze paires de draps de lit pour les domestiques, les nappes des cuisines, tabliers, torchons, baignoire en cuivre. Dans la chambre de la bibliothèque, nous n'avons trouvé que des livres de théologie morale, histoire, mal rangés et, comme il n'y avait pas d'armoire serrée, nous avons fait fermer à clef la porte, et apposer les scellés.

» Dans la chambre des archives, avons trouvé une armoire à tiroir dans laquelle étaient les titres, et papiers de la maison, mal rangés, aussi, nous avons seulement fermé la porte à clef et apposé les scellés.

» Dans les deux salles de compagnie et à manger, nous n'avons rien trouvé. Avons trouvé à l'écurie, trois chevaux de labour, un petit cheval de somme, huit vaches, une bourrique, une génisse, deux charrettes, un tombereau, une charrue, trois herses et les autres équipages de labour, un lit de chartier, un coffre à avoine dans le bûcher, dix cordes de bois d'aulne, deux cents fagots, un crible, un minot, deux pechets ferrés. Dans l'église, les effets servant à la décoration, qui ne pouvaient être retirés, six candélabres, une croix pour le tabernacle, le tout d'argent, deux consoles avec dessus de marbre, un tabouret pour le célébrant, deux petites châsses; dans les chapelles latérales, deux petits

Digitized by Google

chandeliers de cuivre, une croix de bois, avec Christ d'ivoire, un aigle pour pupitre, les livres de chant et d'autel : avant la nef, sur les autels, huit petits chandeliers de cuivre, deux croix de bois, une lampe de cuivre. Dans la sacristie, avons remis, sur la requête du Père Jacquot, aux ci-devant religieux deux calices en vermeil avec patènes, six aubes, trois nappes d'autel, outre les six sur les autels, douze amicts, douze purificatoires, six chasubles avec étoles etc., le reste est sous scellé. Les dits religieux ont manifesté le désir de se retirer en particulier, vu le peu de sûreté que leur offre l'habitation de Cerfroid trop isolée. »

Le 3 avril 1791, vente par le sieur Fournier, greffier, de bestiaux, ustensiles restant. La vente a monté à 4,439 francs + 423 francs de supplément.

Recette totale, 4,862 francs. — Frais 121 francs. — Reste, 4,741 francs.

Nota. — Dans l'inventaire figurent, n° 168, un sac de papiers délivré au sieur Bidot, de Crouy, pour 11 francs. N° 174, sac de vieux papiers délivré au curé de Montigny, pour 7 francs. N° 176, id. cédé à Bidot, pour 8 francs. N° 178, id. cédé au même pour 38 francs. N° 182, vieux livres cédés à Dubuy, pour 2 francs.

VENTE DU DOMAINE DE CERFROID ET DU COUVENT.

Mise en vente à Brumetz de la Grange-Curet; 260 arpents terre labourable, 22 arpents de bordures, le tout en une seule pièce, traversée par le chemin qui va de Cerfroid à Chézy et par celui de Brumetz à la Ferté Milon avec jardin, enclos, etc. L'an 1791 et le 18 juillet à 10 heures du matin, après le 12e feu allumé et éteint, sans surenchère, la dite ferme, avec les bâtiments, terres et héritages qui en dépendent, a été adjugé au sieur Jacques Marie Robert de Lisy, agissant pour le sieur Dupin de Beaumont, homme de loi à Château-Thierry, pour la somme de 112,300 livres.

Digitized by Google

Le même jour a été adjugée au sieur Daguin-Delorme, bourgeois, demeurant à Paris, la ferme sise à Brumetz, venant des religieux de Cerfroid, avec ses bâtiments et terres de 221 arpents, 14 perches, pour la somme de 93,500 livres.

L'an 1791, et le 12 mai, a été faite par François Bourniche, criée et publication de la maison des religieux de Cerfroid, avec tous les logements, cloître, église, cour, jardins et lieux en dépendant, plus, la basse-cour ou ferme, consistant en plusieurs bâtiments, grange, écuries, avec toutes les terres dépendantes de la ferme de la basse-cour ou clos en labour, appelée clos de la vigne, une pâture toute plantée en arbres, tenante à la réserve, plus, tous les prés, marais, aulnois, avenues et autres héritages, etc., plus, un four à chaux, une tuilerie, une maison, en tout à peu près 130 arpents. L'enchère a été mise à 28,500 livres, à la réserve de l'horloge, des cloches, des boiseries du chœur et de l'église, des autels, des vases sacrés, de la boiserie de la sacristie, de celle du chapitre, et des autres objets qui sont sous le scellé. Sur la demande des adjudicataires, on y a joint 4 ou 5 arpents de taillis séparés. Après le 11e feu éteint sans surenchère, le dit bien a été adjugé au sieur Regnault, agissant pour le sieur Dupin de Beaumont, pour le prix total de 37,600 fr. savoir tuilerie 8,990 fr., bois 2,980 fr., maison conventuelle 1,500 fr., prés 24,130 fr. le tout payable en 12 ans, avec 5 % de retenue.

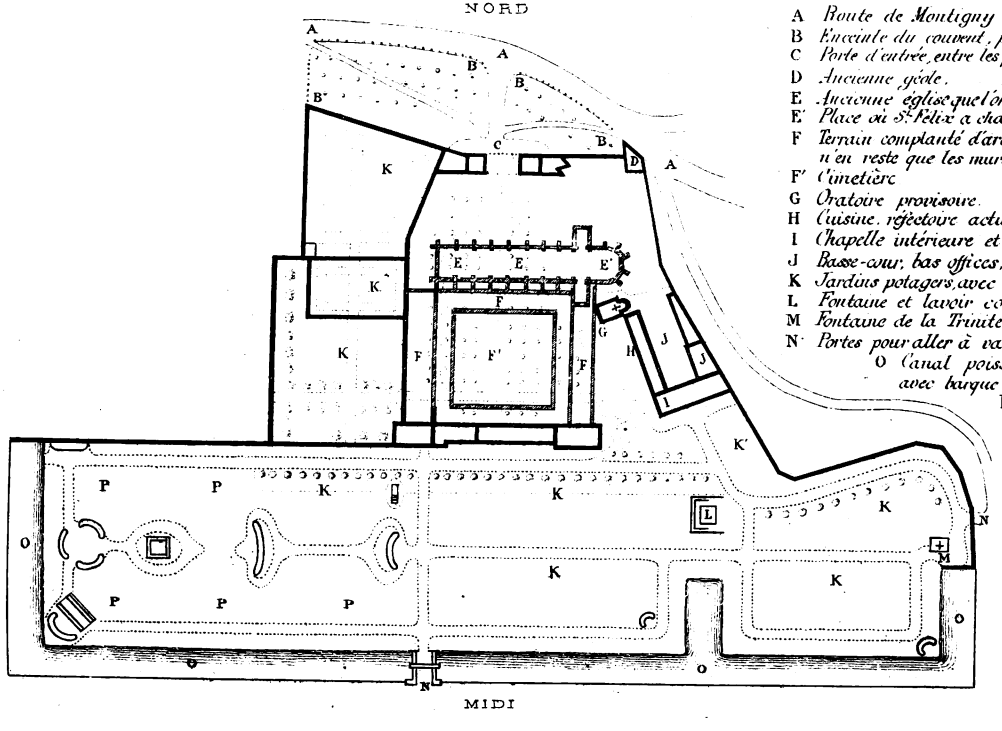
L'an 1791 et le 9 décembre, vente a été faite au sieur Dupin de Beaumont de l'horloge et de la cloche, pour la somme de 176 fr.; réclamation du sieur Beaumont au sujet de la cloche. « Trois jours après la vente, dit-il, les administrateurs ont fait enlever les cloches, en présence de lui, Dupin, et ils ont si bien pensé que l'horloge et la petite cloche du poids de quatre-vingt-dix à cent livres faisait partie de la dite vente, qu'ils ont laissé subsister le tout dans l'état où il se trouvait alors. L'exposant observe que, sur la demande des municipalités de Gandelu, Brumetz et Montigny, il leur a donné les boiseries tant du chœur que de la nef de l'église. Ces sacrifices ne lui ont rien coûté, et il a été

Digitized by Google

Digitized by Google

PLAN DE LA PROPRIÉTÉ ACTUELLE DU COUVENT DE CERFROID.

Page 310



LÉGENDE.

A *Route de Montigny à Grandeau.*
B *Enceinte du couvent, prairie avec sapins.*
C *Porte d'entrée, entre les pavillons destinés aux étrangers.*
D *Ancienne géole.*
E *Ancienne église que l'on rebâtit moins longue.*
E' *Place où St. Félix a chanté Matines avec la Ste. Vierge.*
F *Terrain complanté d'arbres où se trouvait le cloître, il n'en reste que les murs du midi.*
F' *Cimetière.*
G *Oratoire provisoire.*
H *Cuisine, réfectoire actuels, au-dessus chambres des religieux.*
I *Chapelle intérieure et au-dessus dortoir des orphelins.*
J *Basse-cour, bas offices, écurie.*
K *Jardins potagers, avec arbres fruitiers – K' Cèdre du Liban.*
L *Fontaine et lavoir couvert.*
M *Fontaine de la Trinité avec crypte.*
N *Portes pour aller à vaux et à vasset.*
O *Canal poissonneux (200 m. sur 12) avec barque appartenant au couvent.*
P *Parc avec allées, banquettes, arbres d'agrément, etc.*

Digitized by Google

récompensé par les marques de reconnaissance qu'il a reçues. Le même, ayant fait abattre le clocher, et voyant l'horloge en très-mauvais état, il ne comptait en faire aucun usage, mais, sur la demande des habitants de Vaux et de Montigny, il s'est déterminé à y faire faire les réparations convenables, et, ayant fait abattre l'ancien clocher, il en a fait élever un à ses frais et a fait réparer l'horloge. Ces deux objets lui ont coûté 644 fr. La cloche a été estimée de 50 à 60 fr. ; et l'horloge 80 francs. Il espère qu'en raison des sacrifices qu'il a faits, et de la persuasion où il était que ces objets faisaient partie de son acquisition, on voudra bien les lui laisser. » Mais le district décide que ces objets seront vendus au plus offrant[1].

XVI

ÉTAT SUCCESSIF DU DOMAINE ET DU COUVENT DE CERFROID, DEPUIS LA GRANDE RÉVOLUTION, JUSQU'A NOS JOURS.

Voici quelle a été la destinée du domaine de Cerfroid, depuis 1791 jusqu'au temps actuel. Il avait été acquis, nous venons de le voir, les 12 et 21 juin 1791, par le sieur Dupin de Beaumont, député à la convention nationale, et résidant ordinairement à Château-Thierry. Ce n'était là probablement, de sa part, qu'une spéculation financière, car, dès le 8 octobre 1793, nous le voyons revendre cette propriété à Fossard Dumesnil, qui la conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Cerfroid même, l'an 1813.

(1) On trouve sur un registre : « Vu la pétition du sieur Pothier, des ci-devant Ducs de Gèvres, en date du 7 mai dernier, portant qu'il apprend que l'adjudication de l'église de Cerfroid doit se faire, le comité arrête qu'il sera écrit au sieur Subtil, curé de Brumetz, pour qu'il ait à se rendre à Cerfroid, pour remettre au sieur Pothier les cœurs de ses ancêtres. »

Digitized by Google

Le 21 mars de la même année, et à la requête de Julienne Fossart, fille et unique héritière du défunt, ce domaine fut de nouveau mis en vente, et acquis indivisément par François Bosserat et Eloi Trévin, qui le possédèrent jusqu'au 2 mars 1820, jour auquel ils le cédèrent au sieur Batteux. Celui-ci le conserva pendant deux ans seulement, et, le 1er décembre 1822, Cerfroid devenait la propriété de M. et Mme Roger, comme faisant partie d'une acquisition de terrain bien plus importante, réalisée par eux dans les environs. Ces derniers acquéreurs ont possédé le domaine en question pendant plus de quarante-quatre ans; mais enfin, dès le 19 mars 1867, les Pères Trinitaires rentraient dans la demeure de leurs ancêtres en religion. Le contrat de vente a été passé en l'étude de maître Godard, notaire à Gandelu, en présence de MM. Legrain, curé à Gandelu, Solus, curé à Marigny, Jumeaux, curé à Chézy-en-Orzois, et Petit, curé à Montigny-Lallier, qui ont signé l'acte comme témoins.

Nous tenons de M. Roger lui-même qu'il avait trouvé la propriété de Cerfroid dans un état d'abandon total, et qu'il a dû dépenser de fortes sommes pour la mettre en l'état où elle se trouve actuellement. C'est lui qui a fait murer le beau canal poissonneux, qui forme au midi la limite actuelle de la propriété, sur une longueur de deux cent soixante mètres. Il a planté la plupart des arbres d'agrément, indigènes et étrangers, qui donnent à ce séjour un aspect non moins varié qu'agréable.

L'église des religieux tomba la première sous le marteau des démolisseurs de 93. On a pu retrouver çà et là quelques tronçons de colonnes, des clefs de voûte, des chapiteaux, le tout artistement travaillé. On sait qu'un grand nombre de ces pierres ont été transportées ailleurs, à Paris surtout, pour y être vendues comme objets d'art.

Le couvent et le cloître ont subsisté plus longtemps; et ils ne sont tombés, dit-on, que par manque d'entretien et de réparations à la toiture et aux murs. Plusieurs personnes se rappellent encore avoir vu les chambres du premier et du second étage. Il reste encore aujourd'hui de l'ancien

Digitized by Google

couvent les gros murs de l'aile du midi, mais seulement jusqu'au premier étage. Ils ont en moyenne un mètre d'épaisseur. On voit aussi debout cinq arches du cloître, mais les voûtes en sont fortement ébranlées. La partie des bâtiments anciens, restaurée et habitée par M. Roger, formait, à ce qu'il paraît, la boulangerie des religieux. Sous le rez-de-chaussée se trouvent des cryptes habilement ménagées, avec piliers et nervures aux voûtes.

La propriété actuelle de Cerfroid, formant un enclos fermé de toutes parts, contient trois hectares et quatre-vingts centiares de terrain. La porte d'entrée s'ouvre au nord sur la route départementale de Mareuil (Oise) à Château-Thierry.

Les cloches et l'horloge, dont il a été parlé dans le § précédent, se trouvent actuellement au château de Gèvres-le-Duc, situé à une heure de Cerfroid vers le midi; acquis d'abord par M. le marquis de Tressan, il est possédé aujourd'hui par M. Guichard. La relique de saint Laurent dont il a été parlé plus haut (p. 290) se trouve en ce moment dans l'église paroissiale de Brumetz avec d'autres reliques qui probablement proviennent également de l'église de Cerfroid.

Quant aux boiseries, bien que l'acquéreur de 1791 assure les avoir distribuées entre les diverses communes et paroisses des environs, nous n'avons pu en retrouver des restes que dans l'église paroissiale de Gandelu. On y voit des lambris qui doivent avoir appartenu au chœur de l'église ou à la salle capitulaire du couvent de Cerfroid. Le genre du travail indique qu'il est de la fin du XVII^e^ siècle. Parmi d'autres figurines sculptées sur bois, on y remarque deux captifs se dégageant de leurs liens. De plus, au centre des lambris, on voit deux peintures dont l'une surtout paraît avoir un certain mérite comme expression. C'est le sacrifice d'Abraham. Ordinairement, ce Père des croyants est représenté levant le fer sur la tête de son fils, qui est déjà sur le bûcher; c'est l'héroïsme de la foi, l'acte extérieur du sacrifice, mais ici on a voulu reproduire le sacrifice du cœur, qui a dû précéder l'autre, de la part d'un père immolant son

Digitized by Google

fils unique. Abraham jette douloureusement ses regards sur son enfant. Ses entrailles sont vivement tourmentées par l'idée de l'immolation qui approche. Isaac s'appuie tendrement sur le sein de son père. Il voudrait se dérober à cette mort si prématurée, mais sur un geste du noble vieillard, qui lui montre le ciel, il se résigne humblement au sort qui l'attend.

Il y a aussi dans l'église de Gandelu un bénitier en pierre blanche délicatement sculpté. Il repose sur un pied de la même pierre qui a la forme gracieuse d'un vase allongé. Les croix Trinitaires, à forme pattée, que l'on voit sur le rebord du bénitier, indiquent clairement sa provenance. On voit en outre la même croix sur les stalles qui entourent le chœur de cette église.

XVII

RESTAURATION ACTUELLE DU COUVENT DE CERFROID.

On a pu lire, dans la vie de saint Jean de Matha, comment s'est opérée, en 1859, la rentrée des Trinitaires en France. Nous allons raconter par quelles voies providentielles il a plu à Dieu de ménager le retour de ces religieux dans le couvent de Cerfroid, après une absence de quatre-vingts ans; puis nous parlerons d'une double solennité qui a eu lieu à cette occasion dans l'antique monastère.

Par tout ce que nous avons dit jusqu'ici de l'importance du couvent de Cerfroid, on a pu se convaincre de l'intérêt immense qu'avait l'Ordre de la Très-Sainte Trinité à recouvrer des lieux qui rappellent à chacun de ses membres de si glorieux et si doux souvenirs. Mais les circonstances ne semblaient point devoir favoriser le retour de ce domaine ses anciens possesseurs. Le propriétaire était riche et peu

Digitized by Google

disposé à se défaire d'un immeuble qu'il venait encore d'embellir, dans le dessein d'y passer le reste de ses jours avec sa famille.

Au mois d'octobre 1859, le très-révérend Père Général de l'Ordre, que nous avions l'honneur d'accompagner, avait fait à ce sanctuaire un pèlerinage. La belle-mère du propriétaire, personne fort âgée, qui avait vu autrefois le costume des Pères de Cerfroid, s'était écriée, en nous apercevant de loin : *Les Trinitaires! Voici les Trinitaires!* et on avait cru à une hallucination de sa part, tellement on était persuadé que l'Ordre était éteint, et avait disparu sans retour. Il n'avait pu être fait alors aucune proposition d'achat.

Tout espoir semblait donc perdu pour nos religieux, lorsque, en novembre 1865, nous fûmes avertis tout à coup que le domaine de Cerfroid était en vente. Qu'était-il donc survenu dans la position du propriétaire? Son fils unique était mort, et dès lors, ce père inconsolable voulait quitter un séjour dont l'aspect ravivait trop souvent sa profonde douleur. Cette nouvelle nous arrivait à Faucon, le 20 novembre, précisément le jour de la fête de saint Félix de Valois. Ne semble-t-il pas que notre illustre fondateur veillait du haut du ciel à ce que les lieux, qui ont été si longtemps témoins de sa ferveur dans le service de Dieu, revinssent à ses enfants? Dès ce moment, des pourparlers s'établirent pour la cession de Cerfroid; ils n'ont pu aboutir qu'à la fin de l'année 1866.

Une autre circonstance, non moins remarquable, c'est que les terres composant le domaine de Cerfroid appartenaient, au début de l'Ordre, à un seigneur nommé Roger, qui en fit don aux saints fondateurs. Or, c'est aussi un M. Roger qui a cédé, mais moyennant finances, à leurs enfants, une partie du domaine primitif. Nous y sommes arrivés, le 28 janvier 1867, fête de sainte Agnès, patronne principale de notre saint Ordre; la première messe y a été célébrée le 8 janvier, fête de saint Jean de Matha, et le contrat notarié a été signé le 19 mars, fête de saint Joseph, patron spécial des

Digitized by Google

Ordres religieux. Ces dates sont toutes pour nous très-significatives.

Dès le 10 mars 1867, l'Impératrice Eugénie, informée de la restauration du monastère de Cerfroid, nous faisait parvenir, avec son offrande, l'assurance du bienveillant intérêt qu'elle daignait prendre au succès de cette fondation, et au développement de notre Ordre en France. Le 15 avril, M. le duc de Fézensac, général de division et président du comité de Paris pour les secours à donner aux soldats blessés, nous faisait savoir que nos frères étaient admis, en qualité d'infirmiers militaires, à coopérer à cette œuvre de haut dévouement, exercée jadis par nos religieux, en même temps que celle du rachat[1]. Aussi M. le Ministre des cultes, ayant voulu, peu après, posséder des renseignements précis sur la nouvelle fondation, a dû lui reconnaître lui-même un caractère d'opportunité, et un but évident d'utilité publique.

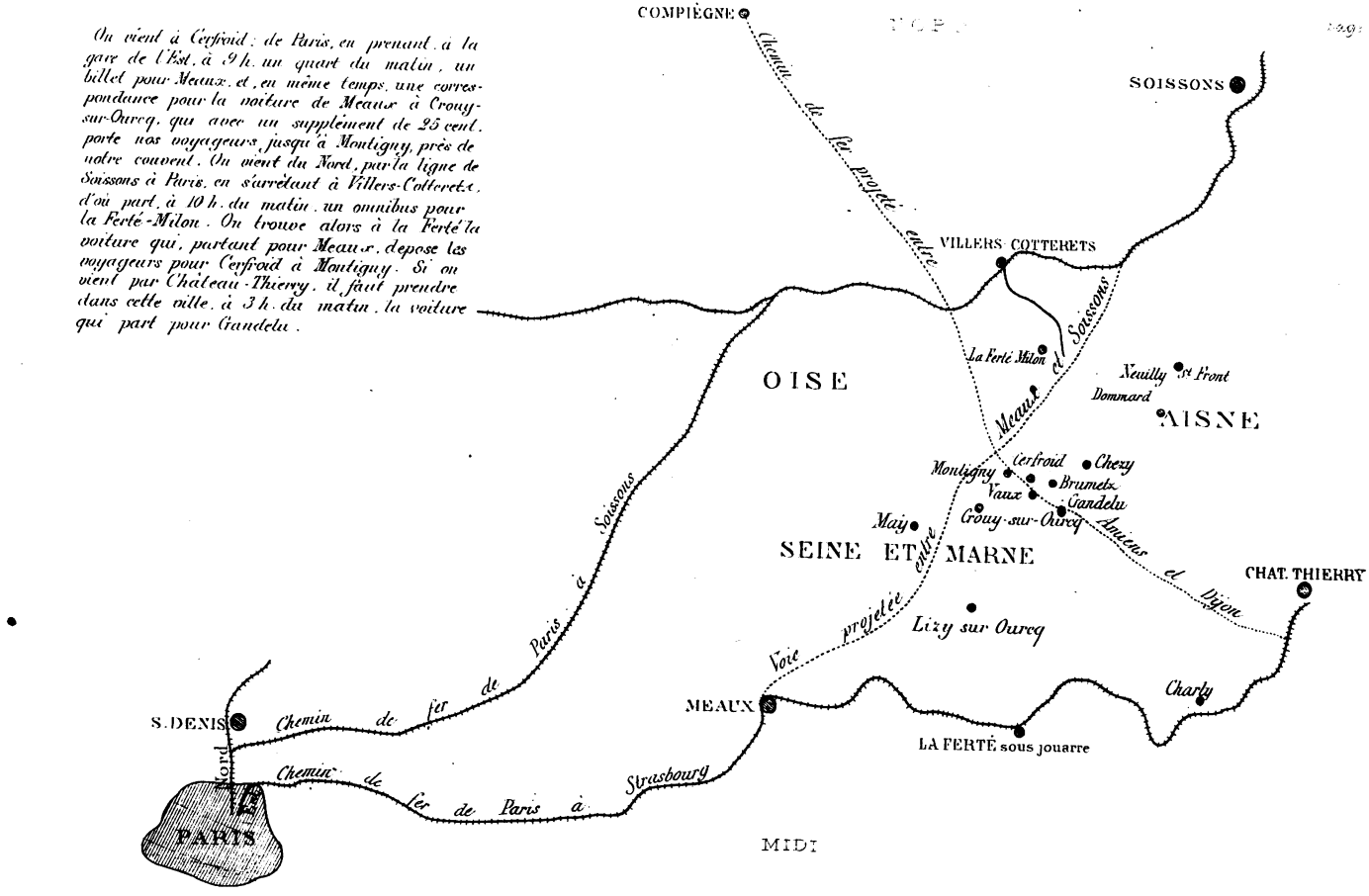
La fête de la très-sainte Trinité a été célébrée à Cerfroid, le 16 juin de l'année 1867, avec toute la solennité que comportait l'état des bâtiments de l'ancien couvent. Les murs que l'on voit encore debout soutenaient les voûtes du cloître et du réfectoire. C'est dans cette enceinte qu'ont eu lieu les saints offices. La population des environs, qui avait témoigné de si vives sympathies aux religieux Trinitaires, dès leur retour dans la contrée, et le 8 février, jour de leur installation à Cerfroid, était accourue en foule à la fête du 16 juin. Elle a écouté avec une attention soutenue, et souvent avec une sensible émotion, les paroles pleines d'onction et d'à-propos que lui adressait un des religieux de l'Ordre, le révérend Père Michel du Saint-Cœur de Marie.

L'éloquent prédicateur, après avoir célébré dignement les louanges de la très-sainte Trinité, et montré quels sont les devoirs de tout chrétien envers les trois personnes divines, s'est inspiré très-heureusement de l'aspect des lieux, où il parlait, pour rappeler à son auditoire les circonstances les plus importantes de l'existence de Cerfroid, dans le passé,

(1. Voir les détails donnés aux pages 178 et 336.

Digitized by Google

On vient à Cerfroid : de Paris, en prenant à la gare de l'Est, à 9 h. un quart du matin, un billet pour Meaux, et, en même temps, une correspondance pour la voiture de Meaux à Crouy-sur-Ourcq, qui avec un supplément de 25 cent. porte nos voyageurs jusqu'à Montigny, près de notre couvent. On vient du Nord, par la ligne de Soissons à Paris, en s'arrêtant à Villers-Cotterets, d'où part, à 10 h. du matin, un omnibus pour la Ferté-Milon. On trouve alors à la Ferté la voiture qui, partant pour Meaux, dépose les voyageurs pour Cerfroid à Montigny. Si on vient par Château-Thierry, il faut prendre dans cette ville, à 3 h. du matin, la voiture qui part pour Gandelu.



Digitized by Google

Digitized by Google

et les espérances que fait naître la restauration actuelle.

Au moment de l'offertoire, toute l'assistance est venue vénérer et baiser avec respect une relique de saint Félix de Valois, formée d'une parcelle des os de son bras droit. A l'issue de la grand'messe a été bénite solennellement une fort belle statue de saint Jean de Matha, au pied de laquelle on a prié avec ferveur pour les bienfaiteurs du couvent.

Après les vêpres, un grand nombre de personnes ont reçu le scapulaire de la très-sainte Trinité et de Notre-Dame du Bon-Remède, donnant participation au mérite de toutes les bonnes œuvres qui se font dans l'Ordre. Enfin, un *Te Deum* d'actions de grâces a terminé cette belle journée; mais les pieux pèlerins n'ont point voulu se retirer, sans aller prier dévotement sur les bords de *la Fontaine de la Très-Sainte Trinité.*

Le jeudi dans l'octave de la très-sainte Trinité, a été aussi pour l'antique monastère un jour de fête solennelle. Les personnes des environs, qui n'avaient pu assister à la réunion du dimanche, semblaient s'être donné rendez-vous à Cerfroid, pour la procession du très-saint Sacrement. Mais on y remarquait surtout un grand nombre d'enfants, dont les costumes variés, les blanches bannières aux chiffres de Jésus et de Marie, les banderolles flottant au gré du vent, produisaient le plus délicieux effet, au milieu de la verdure et des bosquets du clos conventuel. Combien le divin Sauveur, reprenant possession de ces lieux, n'a-t-il pas dû aimer à se voir entouré, dans sa marche triomphale, de ce cortége de cœurs innocents et purs !

Digitized by Google

XVIII

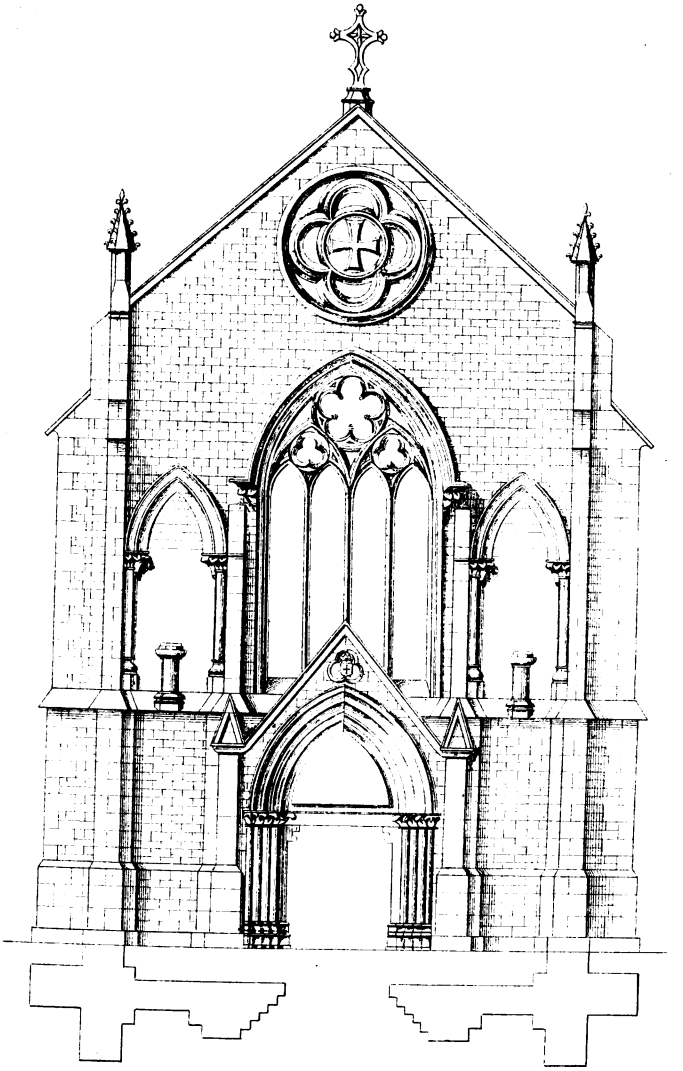
COUVENT DE CERFROID DE 1867 A 1878. M. BAROCHE. LES PRUSSIENS. ORPHELINAT. RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DU COUVENT.

Nous dirons un mot maintenant des péripéties de notre œuvre depuis la réouverture du couvent de Cerfroid, et des difficultés que nous avons eues à traverser jusqu'à l'époque actuelle. On conçoit facilement que nous ne puissions être complet sur ce sujet. Il est de ces peines de cœur que l'on ne peut confier qu'à Dieu seul. Ce n'est pas en vain qu'il a été dit qu'il vient au secours du pauvre orphelin, et, certes, plus d'une fois, nous avons pu faire pour nous la preuve de la vérité de cette parole inspirée.

L'achat du couvent de Cerfroid avait eu lieu le 19 mars 1867, au prix de 31,000 francs, tous frais compris. A peine y étions-nous installés avec un frère, qu'il nous arriva du Ministre des cultes, qui était alors M. Baroche, une lettre par laquelle il nous menaçait des rigueurs du gouvernement si nous ne nous hâtions de repartir, « attendu, nous disait-il, que nous étions venu faire cette fondation sans aucune autorisation.

Nous répondimes : « qu'au lieu d'une seule autorisation, nous en avions trois. Celle du Préfet, d'abord : nous lui avions fait savoir au préalable, et tandis que nous étions encore à Faucon, notre dessein de rouvrir notre ancien couvent de Cerfroid, et son silence avait dû nous paraître une marque d'assentiment. Puis, celle du Ministre de la guerre : sachant qu'il se préoccupait de la formation d'un corps d'infirmiers militaires, nous lui avions fait nos offres de service, qui avaient été accueillies avec empressement et reconnaissance. Enfin, celle de l'Impératrice. En effet,

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

en passant à Paris, nous étions allé solliciter la générosité de Sa Majesté pour la nouvelle fondation, et, en nous faisant son offrande, elle avait mis pour condition que nous prierions pour la famille impériale. Si donc, sur les injonctions qui nous étaient faites, nous quittions notre habitation de Cerfroid, nous devrions convenablement, en repassant à Paris, aller dire à l'Impératrice qui nous empêche d'y prier selon ses intentions, et elle serait assurément fort étonnée d'apprendre que c'est précisément le Ministre des cultes. »

Nous n'avons plus eu depuis lors, de ce côté, la moindre inquiétude : mais nous avons pu savoir dans la suite que le même jour où nous recevions la susdite lettre, pareille menace était faite à deux supérieurs de fondations récentes, dans le midi de la France. Alarmés outre mesure, ils s'étaient hâtés de partir, et leurs maisons ont été et demeurent fermées.

A peine étions-nous rassurés sous ce rapport, que survenaient

Les plus terribles des enfants
Que le Nord eut portés jusque-là dans ses flancs.

Nous dûmes cette fois plier, comme le faible roseau, sous l'ouragan prussien. Nous ferons remarquer à cet égard, que sur les cartes prussiennes de la France, dressées en vue de l'invasion, notre maison figurait encore comme château. Les envahisseurs avaient oublié de s'informer auprès de M. Baroche de sa nouvelle destination. Ils arrivèrent donc en grand nombre à Cerfroid, et, furieux de n'y trouver que de pauvres religieux, ils se donnèrent au moins la satisfaction de consumer toutes nos provisions alimentaires, et d'emporter tout ce qui pouvait leur plaire dans notre chétif ameublement. Déjà, à la seule annonce de l'invasion, les quelques novices que nous avions, s'étaient hâtés de fuir vers le midi ou chez leurs parents.

Laissant donc, dans notre couvent ainsi ravagé, un seul

Digitized by Google

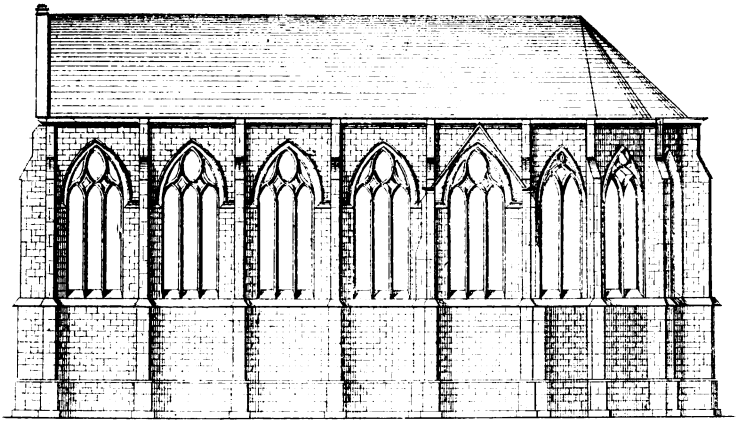
frère déguisé en séculier, nous prîmes notre route vers l'Allemagne pour nous y mettre au service de nos soldats blessés et prisonniers, en qualité d'infirmiers militaires. Nous ne quittâmes point la Westphalie, et ce fut surtout dans les villes de Coblentz, Cologne et Dusseldorf, qu'il nous fut possible de nous rendre utile à nos chers malades. Après la reddition de Paris, nous revînmes en France par la Belgique et le département du Nord, où un bon nombre de personnes généreuses daignèrent venir à notre secours, pour nous mettre à même de relever de ses ruines anciennes et récentes notre couvent de Cerfroid. Ce fut alors que, pour rentrer, autant du moins qu'il nous serait possible, dans la vocation spéciale de notre Ordre, qui est la pratique des œuvres de charité corporelle, nous commençâmes à prendre avec nous quelques orphelins. Dieu a béni nos efforts.

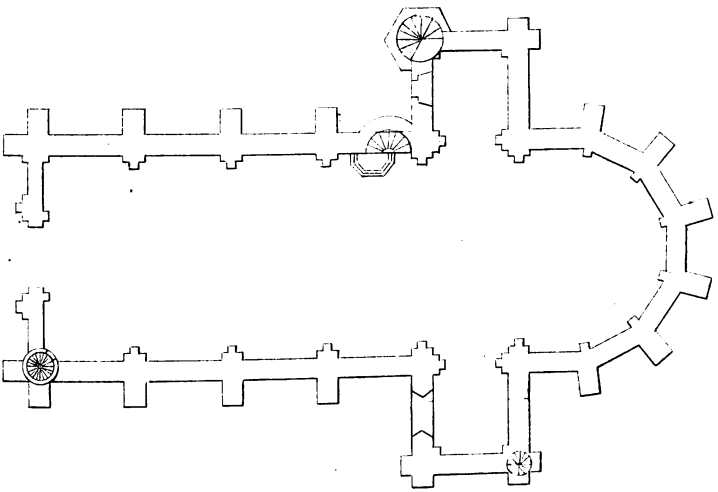
Après avoir surmonté les premières difficultés inhérentes à une œuvre de ce genre, nous avons pu, non-seulement achever de solder les dettes contractées pour l'achat de la propriété, mais même agrandir notre local et doubler notre personnel. Nous n'occupons nos enfants pour le moment qu'à l'horticulture, mais nous pourrons, sans doute, dans quelques années, y joindre quelques métiers, dès que les voies ferrées, que l'on nous promet, nous aurons mis en mesure d'écouler facilement nos produits. Mais, en même temps que nous nous livrions avec nos frères à l'éducation agricole et religieuse de nos enfants, nous nous occupions aussi de la réalisation d'un autre projet, qui nous tient fort à cœur, la réédification de notre ancienne église conventuelle.

Des fouilles poursuivies avec succès pendant plus de trois ans, nous ont donné tous les murs de l'ancien couvent et de l'église, mais à l'état de simples fondations, à l'exception du côté méridional du couvent où les murs s'élèvent encore jusqu'au premier étage. Nous ne pouvons songer pour le moment qu'à la restauration de l'église. Elle formait une croix latine et avait cinquante mètres de long sur

Digitized by Google

Page 328





Digitized by Google

Digitized by Google

dix de largeur. Cette disproportion venait de ce qu'on avait voulu continuer cet édifice sur toute la longueur du côté nord du cloître, lequel n'avait pas moins de cinquante mètres; mais indépendamment de cette raison de régularité extérieure pour le coup d'œil, il faut dire aussi que le chœur des religieux, qui étaient toujours assez nombreux à Cerfroid, comprenait plus de la moitié de l'église, depuis le transept, jusqu'à une cloison ou grille qui marquait la partie réservée au public. Nous n'avons intention de rebâtir que la première partie, qui aura dès lors les proportions ordinaires, c'est-à-dire trente mètres sur dix. Les plans qui nous restent de l'ancien temps, mais surtout les pierres que nous avons exhumées dans nos fouilles, nous démontrent que cet édifice était du XIII^e^ siècle, et c'est dans ce style que nous le reconstruisons [1].

(I) Au moment ou nous traçons ces lignes (20 septembre 1878) notre entrepreneur, M. Gilbert de Villers-Cotterets, a déjà pu élever nos murs à trois mètres au-dessus du sol sur tout le pourtour de l'édifice, et il faut dire d'ailleurs que l'exhaussement extérieur du terrain nous a forcés à relever aussi de plus d'un mètre le sol de notre église; nous en avons profité pour établir, dans tout l'intérieur, des voûtes surbaissées avec soupiraux qui nous garantiront de l'humidité; mais, avant de les construire, nous avons eu soin de sonder dans tous les sens ce terrain, dans l'espoir d'y trouver quelques reliques, celles surtout de saint Félix de Valois. Nos recherches à cet égard ont été tout à fait infructueuses. Tous les caveaux avaient déjà été ouverts, les tombes violées et les ossements dispersés çà et là indistinctement. Trois pierres tombales, qui existaient encore, avaient attiré d'abord notre attention; celle d'un religieux trinitaire, Sébastien Teneau, celle de Jean de Brumiers, seigneur de Villeneuve, etc., et une autre dont nous n'avons pu lire l'inscription déjà bien effacée. Nous les avons déplacées avec précaution, mais sans rien trouver à la place qu'elles recouvraient; dans le transept et au lieu où devait être le maître-autel, nous avons relevé une pierre brute mais carrée, sur laquelle se trouvaient disposées en forme de croix, et fixées avec du plâtre, cinq briques émaillées et qui portaient un léopard; de plus, une pierre donnant les armoiries de notre Ordre finement sculptées : deux cerfs y supportent la couronne royale et l'écu, au milieu duquel on voit la croix pattée. En outre, nous avons trouvé une main de pierre qui semble avoir supporté un globe, comme faisant partie, sans doute, d'un groupe de la Trinité, puis encore diverses parties d'une statue en terre cuite, surtout un pied avec sandale artistement façonné. Nous avons trouvé aussi quelques débris de vitraux et diverses monnaies, mais qui n'avaient aucune importance Nous ne désespérons point, d'ailleurs d'être plus heureux en fait de reliques dans les fouilles que nous nous proposons de faire dans les caves ménagées en forme de cryptes sous notre habitation.

Digitized by Google

Nous n'ignorons pas assurément la lourdeur de la charge que nous mettons sur nos épaules, mais, nous confiant en Dieu, et en la bienveillance des personnes qui jusqu'ici ont témoigné tant d'intérêt pour notre œuvre, nous irons de l'avant, sans nous laisser arrêter par les représentations du grand nombre des peureux; et s'il faut dire ici toute notre pensée, nous avouerons qu'au lieu de nous sentir humiliés et mécontents de cette nécessité de continuer à tendre la main pour l'achèvement de nos travaux, nous en éprouvons, au contraire, une certaine satisfaction, et cela, parce que le quêteur, à notre avis, accomplit réellement dans les temps actuels, une mission providentielle de salut et de rédemption pour la société toute entière et pour les individus.

Qui songe aujourd'hui, même dans un certain monde qui passe pour pieux, à la pratique assidue de la prière et de la mortification? Il ne reste donc à ces gens-là, pour attirer sur eux les miséricordes divines, que le mérite des bonnes œuvres qu'ils auront pratiquées à l'égard du prochain; mais combien encore parmi eux qui se dispenseraient totalement du devoir de l'aumône[1] s'ils n'étaient poussés et comme

(1) Le quêteur n'est pas toujours aussi désagréable et fâcheux qu'on pourrait le croire. Il lui arrivera souvent de pouvoir payer l'hospitalité d'un moment qu'on lui accorde par quelque récit non moins instructif que divertissant. Ecoutez : Nous quêtions, il y a trois ans à Bruxelles, et sans beaucoup de succès; déjà nous étions sur le point de quitter la ville, lorsque, passant dans la chaussée de Wavre, à l'endroit où elle débouche dans la rue du Trône, nous nous entendîmes appeler tout à coup : « Mon Père, mon Père, disait la voix, venez à mon secours. » Relevant aussitôt la tête, nous voyons une dame qui, sortie précipitamment de sa demeure, avait laissé la porte cochère se fermer sur la trop longue queue de sa robe, et cette dame se trouvait si bien prise, qu'elle ne pouvait plus atteindre, avec la main, au cordon de la sonnette pour appeler sa domestique; de là les cris de détresse qu'elle nous adressait. — « Vous avez bien fait, lui dîmes-nous, de nous appeler à votre secours, car nous sommes précisément institués pour la délivrance des captifs; » et, la sonnette agitée, nous nous hâtâmes de nous éloigner. Mais quelqu'un de l'endroit, une mouche peut-être, avait vu le fait et entendu nos paroles, et dès le lendemain, le tout se trouvait raconté dans les journaux de la cité. On nous appela dès le soir même dans des réunions de famille pour avoir de notre bouche le récit de cette aventure, et généralement on nous blâmait de n'avoir point exigé une forte somme pour prix d'une telle rédemp-

Digitized by Google

harcelés par les importuns qui s'adressent à eux? et voilà pourquoi, Dieu qui a fait les nations guérissables, Dieu qui veut le relèvement de la France, fait germer sur le sol de notre patrie, cette multiplicité de bonnes œuvres qui appellent et sollicitent de tous côtés des secours, multiplicité qui épouvante le cœur étroit et resserré qui n'aime que soi, mais qui console et réjouit quiconque a médité ce beau vers d'un de nos poètes : *Qui donne aux pauvres prête à Dieu.* Le quêteur tire aussi pour lui-même un profit direct de sa profession. Les humiliations qui en sont inséparables le maintiendront dans l'humilité, qui est la base et la gardienne des autres vertus, et d'autre part, les maisons religieuses, réduites presque toutes aujourd'hui à vivre de charités, seront garanties, pour longtemps encore, de cette aisance qui a pu jadis devenir la cause de leur ruine, et attirer sur elles les châtiments du Ciel.

Après ces préliminaires, nous transcrivons ici le prospectus que nous avons adressé déjà à un certain nombre de nos bienfaiteurs. La première partie dit le motif de notre démarche et la seconde les recommandations que nous avons déjà reçues pour notre œuvre.

tion ; puis, à la fin de ces réunions, une personne de bonne volonté faisait pour nous une collecte, de sorte qu'au bout de quelques jours notre bourse, jusque-là vide, se trouva passablement remplie. A quoi tient fort souvent le succès d'une importante affaire!

Digitized by Google

RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE

DÉDIÉE A SAINT FÉLIX DE VALOIS, AU COUVENT DE CERFROID (AISNE).

Au mois de mars 1869, Pie IX recevait en audience, au Vatican, M. le baron Chaurand et quelques fidèles Lyonnais, qui venaient féliciter Sa Sainteté de son inébranlable fermeté au milieu des dangers de sa position. L'auguste Pontife leur déclara qu'Il puisait son courage dans l'invocation des saints qui ont régné sur les trônes catholiques ou qui en ont approché de près. Sa Sainteté nomma alors pour l'Angleterre saint Edouard, pour l'Espagne, saint Ferdinand, etc.; puis, quand vint le tour de la France, Elle parla de saint Louis et de saint Félix de Valois. Or, ce dernier saint, que l'immortel Pie IX invoquait avec tant de confiance, ce saint qui a rendu tant de services à l'Eglise et à l'humanité, cet illustre saint qui appartenait à la famille de nos Rois, n'est plus honoré publiquement parmi nous. Aucune église ne lui est dédiée sur le sol français. Il est temps, croyons-nous, qu'un si long oubli ait un terme; il est temps qu'un si puissant intercesseur soit par nous invoqué solennellement pour le triomphe de l'Eglise et pour le retour de la paix et de la prospérité dans notre patrie, qui fut la sienne.

Nous avons pu recouvrer, il y a dix ans, le couvent de Cerfoid, où vécut saint Félix de Valois. C'est là qu'il eut le bonheur, dans la nuit du 7 au 8 septembre de l'an 1212, de chanter l'office de matines avec la très-sainte Vierge et les anges. L'église bâtie en cet endroit dès le temps de saint Félix de Valois, a été démolie en 1793. Les fouilles que nous venons de pratiquer nous en ont fait retrouver les fondations et beaucoup de matériaux. Nous reconstruisons en ce moment cet

Digitized by Google

inappréciable sanctuaire, et c'est à cette œuvre que nous voudrions faire participer votre piété et votre patriotisme. Déjà nous avons été puissamment encouragé dans ce projet de reconstruction par de hauts personnages, dont l'assentiment et l'appui sont pour nous une garantie de succès : Mgr notre Evêque, Son Eminence le cardinal-archevêque de Malines, Mgr Mermillod, M. le comte de Chambord, Madame la duchesse de Norfolk, M. le comte de Melun, etc.

Nos bienfaiteurs participent au mérite de toutes les prières et bonnes œuvres qui se font en notre couvent de Cerfroid et dans tout notre Ordre. Nous acquittons pour eux la messe tous les lundis.

P. CALIXTE, *de la Providence.*
Trinitaire, supérieur du couvent de Cerfroid (Aisne).

Au couvent de Cerfroid, le 20 novembre 1877.

Digitized by Google

RECOMMANDATIONS

Evêché de Soissons. Le R. P. Calixte, à qui nous délivrons la présente lettre, a racheté dans notre diocèse, et avec notre autorisation, l'ancienne maison de Cerfroid, berceau de son Ordre; mais cette acquisition, ainsi que les réparations à exécuter, lui imposent de lourdes charges. Nous serions heureux de voir les fidèles lui venir en aide.

† J.-JULES, *évêque de Soissons et Laon.*

Soissons, le 14 janvier 1876.

Evêché de Meaux. L'évêque de Meaux soussigné certifie que les fidèles qui voudront contribuer à la restauration du célèbre couvent de Cerfroid feront certainement une bonne œuvre.

† AUG., *évêque de Meaux.*

Meaux, 14 juillet 1867.

Evêché de Beauvais. L'évêque de Beauvais recommande les RR. PP. Trinitaires à la bienveillance de ses diocésains.

† JOS. ARM., *évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.*

Beauvais, 23 juillet 1867.

Digitized by Google

Archevêché de Cambrai. En l'absence de Son Eminence, nous recommandons à la charité des fidèles le R. P. Calixte et son œuvre de restauration du couvent de Cerfroid.

† HENRI MONNIER, *évêque de Lydda, vic. gén.*

Lille, le 23 novembre 1875.

Archevêché de Malines. J'autorise le R. P. Calixte à recourir à la charité de nos familles chrétiennes favorisées des dons de la fortune.

† V.-A., *card. arch. de Malines.*

Malines, le 4 février 1876.

Nonciature de Bruxelles. Le soussigné recommande à la charité des fidèles le P. Calixte et son œuvre.

† SÉRAPHIN, *arch. de Nicée. N. ap.*

Bruxelles, 17 février 1876.

Lettre de Mgr Mermillod. Très-Révérend Père, vous inscrivez la vie de vos saints, vous relevez les murs du berceau de votre Ordre. Que Dieu bénisse votre double travail ! Que le clergé et les fidèles vous aident ! Plus que jamais nous avons besoin des exemples des saints, des prières, des leçons et des vertus des cloîtres. Croyez aux sentiments de sympathie de l'Evêque qui se réjouit de vos œuvres.

† GASPARD, *év. d'Hébron, vic. ap. de Genève.*

Ferney, 10 août 1877.

Digitized by Google

Lettre du R. P. D., de la C. de Jésus, à Lille (Nord). Que saint Félix, mon bon Père, bénisse vos efforts! qu'il vous fasse trouver un trésor, surtout celui de son propre corps! Je regarderai comme une bénédiction pour moi, à l'heure de ma mort, d'avoir pu rendre service à vos illustres fondateurs, à votre saint Ordre et à vous-même.

P. D., S. J.

Lille, 10 août 1875.

Attestation de M. le comte de Melun. Habitant la commune de Brumetz, où se trouve le couvent de Cerfroid, berceau de l'Ordre des Trinitaires, je m'associe volontiers aux vœux ci-dessus exprimés pour le rétablissement du sanctuaire consacré à saint Félix de Valois, illustre fondateur, avec saint Jean de Matha, du monastère de Cerfroid.

COMTE DE MELUN, *ancien député.*

Brumetz (Aisne), 17 septembre 1877.

Palais Basileuski, Paris. La Reine-Mère, Isabelle II de Bourbon, unit ses vœux à ceux de NN. SS. les Evêques et autres personnes pour le succès de l'œuvre du révérend Père Calixte. Elle saisit avec empressement cette occasion pour témoigner l'intérêt qu'elle prend à la restauration d'un sanctuaire dédié à un grand saint de la famille royale de France, à laquelle elle se fait gloire d'appartenir. La Reine-Mère veut aussi montrer par là la profonde estime qu'elle a toujours professée pour l'Ordre de la Très-Sainte Trinité.

ISABELLE DE BOURBON.

Place du sceau.

Paris, 1er février 1878.

Digitized by Google

Nonciature Apostolique de Madrid. Le soussigné prend la liberté de recommander instamment la mission du Père Calixte pour la restauration du sanctuaire dédié à saint Félix de Valois.

† JACQUES, ARCH. D'ANCYRE,
Nonce apostolique.

Madrid, 15 mars 1878.

Frohsdorf, 26 juin 1878.

Très-Révérend Père,

Le P. B. a déjà pu vous dire combien grand est l'intérêt que M. le comte de Chambord porte à l'Ordre de la Très-Sainte Trinité; combien vive la satisfaction avec laquelle Il voit se relever les murs du couvent de Cerfroid, que fonda un grand saint de la famille royale de France, pour y placer le berceau de votre Institut...

Heureux intermédiaire de la gratitude, des félicitations et de la générosité de Monseigneur, je suis avec un profond respect, mon révérend Père, votre tout dévoué serviteur.

BARON DE RAINCOURT.

Digitized by Google

Digitized by Google

XIX

ADMISSION DES RELIGIEUX TRINITAIRES PARMI LES INFIRMIERS MILITAIRES. NATURE DE CETTE ŒUVRE.

La lettre suivante nous était adressée le 15 avril 1867 :

« TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

» J'ai le plaisir de vous annoncer que la société de secours aux blessés militaires verra avec une vive satisfaction, l'Ordre des Trinitaires se joindre à celui des Frères de Saint-Jean de Dieu, pour augmenter le nombre de ses infirmiers volontaires. Elle regrette, sans doute, que vous ne puissiez disposer que d'un nombre restreint de religieux, mais, elle espère qu'en donnant à votre Ordre l'occasion de retrouver l'une de ses anciennes et principales destinations, elle déterminera des cœurs dévoués à venir se ranger autour de vous. Recevez, très-révérend Père, l'assurance des sentiments sympathiques du Comité central français de la société de secours aux blessés militaires, et de tous les miens en particulier.

» *Le général de division,* DUC DE FEZENSAC,
» *Président du comité de la Société*
» *de secours aux blessés militaires de terre et de mer.* »

Cette communication nous oblige à entrer dans quelques détails.

L'idée d'avoir des infirmiers volontaires, pour soigner les

Digitized by Google

soldats blessés, n'est pas nouvelle dans la société chrétienne, car il n'y a pas de bonne et utile idée dans les temps modernes, dont l'Eglise n'ait eu l'initiative, et qu'elle n'ait réalisée dans quelque institution; mais ce projet, tel qu'il est formé actuellement, date seulement de quelques années.

En 1864, des hommes de bien qui avaient été témoins, après la bataille de Solférino, de la position lamentable des blessés, conçurent[1], en prévision de nouvelles guerres, l'établissement d'une association internationale, pour les secours à donner aux soldats blessés, sur les champs de bataille. Une convention intervint pour poser les bases de cette association et fixer les insignes auxquels on reconnaîtra ses membres. Un de ses premiers soins a été de faire adopter le principe de la neutralisation du personnel et du matériel destinés au fonctionnement de l'œuvre. Vingt-deux gouvernements ont adhéré à cet acte international, et depuis sa signature, un grand nombre de Comités se sont formés dans les principales villes d'Europe. Un comité central fonctionne pour la France, à Paris.

L'Exposition universelle de 1867 a donné à la société l'occasion de présenter une remarquable collection des objets de secours, employés par elle en Europe et aux Etats-Unis[2].

Placée, dès son début, sous les plus augustes patronages, cette œuvre de haute civilisation et d'ardente charité chrétienne a été entourée de vives sympathies, non-seulement

(1) Il est bon d'avertir, cependant, que M. le comte F. de Bréda poursuivait cette tâche, mais isolément, depuis assez longtemps. En 1851, il avait déjà fait remettre au Président de la République, par le général Canrobert, un rapport qui se rattache à la question; en 1863, il publiait son projet d'organisation; enfin, en 1867, il a fait au comité central français son rapport, auquel nous faisons quelques emprunts, mais qui mérite d'être lu en entier.

(2) Au mois de septembre 1867, ont été tenues à Paris des conférences internationales dont le but était de concerter les meilleurs moyens pour secourir les blessés. Les divergences de vues, entre les différents membres de ces réunions, en ont paralysé le succès. L'idée religieuse, le dévouement catholique, étaient étouffés par d'autres influences. D'ailleurs, pour la réussite d'une pareille œuvre, il faut compter bien plus sur les hommes d'action que sur les beaux parleurs.

Digitized by Google

dans l'armée, mais aussi dans la société civile et dans l'Eglise.

Mais, une fois l'association formée et les comités constitués, « il fallait confier à des mains loyales les dons volontaires en argent ou en nature, qu'on avait réunis, pour les faire parvenir sûrement jusqu'au soldat frappé sur le champ de bataille, ou atteint par la maladie. Il fallait aussi que ce soldat reçût des soins intelligents et dévoués. Or, où trouver des hommes ayant assez de charité et d'abnégation, pour abandonner tout ce qui les attache au foyer et se rendre au milieu des camps, afin d'y remplir, sous une discipline sévère, la pénible et obscure mission d'infirmiers?... Le catholicisme renferme dans son sein de ces natures que rien n'arrête, quand il s'agit de se sacrifier pour ceux qui souffrent, natures à part, qui, une fois rompues à la règle et exercées à la pratique de leurs devoirs, sont toujours prêtes à répondre aux plus pressants besoins. Les communautés de religieux hospitaliers ont été instituées dans ce but, et c'est à leur porte qu'on est allé frapper[1]. »

On s'adressa donc aux Frères de Saint-Jean de Dieu qui répondirent avec élan à cet appel fait à leur dévouement; mais ces admirables religieux, trop peu répandus encore en France pour toutes les œuvres de charité qu'ils y exercent, n'ont pu promettre à l'œuvre nouvelle qu'un nombre insuffisant de sujets, et telle est la cause de l'empressement du comité de Paris à accueillir les offres de coopération des religieux Trinitaires. Tel est aussi le motif de la lettre de M. le Président que nous avons rapportée plus haut.

Mais ici se présente tout naturellement, à l'esprit de nos lecteurs, une question. L'Ordre de la Très-Sainte Trinité ne sort-il point de son but ancien, en entrant dans la voie qui lui est ouverte? Non certainement.

Cet Ordre, tout français par son origine, a été fondé, comme on sait, par saint Jean de Matha, gentilhomme provençal, et par saint Félix de Valois, en 1198. Or, ces deux

(1) Rapport de M. le comte F. de Bréda du 12 janvier 1867.

Digitized by Google

Saints qui vivaient en un siècle de guerres continuelles, et qui sortaient eux-mêmes de familles illustrées par de hauts faits d'armes, ces deux Saints eurent grand soin, tout en donnant à leurs enfants, pour but principal, le rachat des captifs, d'y joindre, comme mission accessoire, l'exercice d'autres œuvres de charité corporelle, le soin des malades, et surtout des soldats tombés sur les champs de bataille[1]; et ce but secondaire avait bien, il faut l'avouer, son importance dans un temps où, comme de nos jours, la paix était toujours en question. Aussi les Trinitaires ne se montrèrent-ils pas moins zélés dans cette partie de leur tâche que dans l'autre.

Dès les premiers temps de leur institution, on les vit mêlés, à titre d'infirmiers et d'aumôniers aux expéditions des Croisades, soit en Orient, soit en Espagne et ailleurs; en 1212, saint Jean de Matha assista lui-même, en cette double qualité, et avec un grand nombre de ses disciples, à la fameuse bataille de las Navas de Tolosa, où Alphonse IX tailla en pièces les musulmans. Quelques années plus tard, on vit, au rapport du sire de Joinville[2], les Trinitaires rendre en Egypte des services du même genre à l'armée de saint Louis, décimée par les maladies et le fer des Sarrazins.

Il est donc avéré que la nouvelle famille de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois ne fait que marcher sur les traces glorieuses de ses ancêtres en religion, en acceptant de nos jours, des fonctions qui ont pour but de

(1) Nous avons fait remarquer à la page 153 de la vie de saint Félix de Valois que le religieux Trinitaire, portant une grande croix d'étoffe sur la poitrine, et une autre sur le bras gauche, rappelle la cuirasse et le bouclier des anciens chevaliers. Nous pourrions ajouter que ces croix sont formées des trois couleurs, blanc, bleu et rouge ce qui ne saurait être messéant à côté du drapeau français. Qu'on le sache bien, toutefois, ce n'est point à ce drapeau ni à aucune autre enseigne politique que le religieux Trinitaire les a empruntées, mais il les a portées dans son costume dès l'origine de l'Ordre en 1198, et elles lui viennent non d'un souverain de la terre mais de celui du ciel. Voir, à cet égard, ce que nous disons à la page 100 de la vie de saint Jean de Matha.

(2) Voir à la page 178 de la vie de saint Félix, cette attestation que nous avons fait précéder de quelques extraits de Duplessis et de Carlier sur la présence des religieux Trinitaires dans les camps et à la suite des armées.

Digitized by Google

remédier aux désastres de la guerre. Mais, est-il vrai, dira-t-on, que l'action du religieux quel qu'il soit, si bienfaisante et nécessaire qu'on veuille bien la supposer, soit possible de nos jours, au milieu des camps?

Nous répondrons, d'abord, que, parmi les différentes classes de la société, les militaires sont assurément ceux qui savent le mieux reconnaître et apprécier les vertus qui font le bon religieux.

L'homme de guerre, vivant lui-même d'obéissance et de discipline, ne peut qu'estimer celui qui, volontairement et par choix, a soumis son existence tout entière au joug des mêmes devoirs. Docile aux ordres des souverains de la terre, il défend la société contre l'injustice et l'anarchie, mais il reconnaît volontiers des frères d'armes dans ceux qui, par des moyens différents, et sous d'autres chefs, combattent pour le succès de la même cause. Aussi, voit-on assez souvent des soldats et même des officiers supérieurs prendre le froc en quittant l'épée, et passer, sans trop de difficulté, du service de son prince à celui de Dieu et de sa sainte Eglise.

Nous croyons, au reste, que l'on calomnie généralement les militaires de notre vaillante armée, en les supposant hostiles à notre divine religion et à ses ministres. Les convictions religieuses ont fait du progrès, un progrès lent, sans doute, mais très-réel, dans l'armée française depuis la guerre de Crimée, et surtout depuis l'occupation de Rome par nos soldats. Entre autres preuves de ce que nous avançons, nous pouvons signaler les opinions émises par un général français dans un écrit qui a eu beaucoup de lecteurs.

L'auteur de ce travail sur l'*Organisation de l'armée en* 1867, décrit les diverses péripéties du combat, puis, s'adressant à ceux qui devront alors disposer les troupes, il leur pose cette question : « Pensez-vous que, dans ce moment terrible, l'appât de la gloire ou des récompenses suffise pour soutenir les cœurs soumis à une pareille épreuve? Non, répond-il, il leur faut le plus haut sentiment des grands devoirs et du sacrifice. C'est alors que, dans leur liberté, ils

Digitized by Google

marchent fermement et dignement à la mort, et, parmi eux, ceux-là seulement ont la sérénité, qui croient à une autre vie. » Ne sont-ce point là les paroles d'un homme de foi?

« On serait bien loin de la vérité, dit un autre officier supérieur[1] si l'on pouvait croire que le soldat rejette les derniers conseils du prêtre. L'oubli des devoirs pratiques est réel dans l'armée, il faut l'avouer, mais, à l'aspect du danger, les premières notions que l'homme de guerre a reçues, dans son enfance, des lèvres de sa mère et du curé de son village, lui reviennent à la mémoire. En Afrique, en Crimée, en Italie, nous avons vu les soldats blessés, mourants, réclamer les dernières consolations des aumôniers, les charger de faire parvenir à une mère, à une sœur, quelque médaille de la sainte Vierge qu'ils portaient sur la poitrine. On les a vus, dans les lieux de saints pèlerinages, assister aux offices avec la plus admirable piété, s'approcher des sacrements, etc. »

Dans le rapport que nous avons déjà cité, M. le comte F. de Bréda s'exprime ainsi : « Une crainte nous a été communiquée; c'est que la présence des religieux, au milieu des camps, ne produisît mauvais effet sur l'armée. Je puis affirmer que c'est là une erreur. Sans doute, il y a bien encore dans l'armée un certain nombre d'hommes qui, malgré les lumières plus répandues de notre époque, s'irriteront dès qu'ils apercevront l'habit religieux, celui qui le porte vînt-il, sous leurs yeux mêmes, de ranimer un mourant; mais, je l'assure, le préjugé anti-religieux n'existe nulle part parmi les soldats; ils ne lisent pas les journaux, et encore moins les écrits philosophiques. J'ai passé une grande partie de ma vie au milieu d'eux, et je les ai toujours vus, par exemple, porter un grand respect et témoigner beaucoup de gratitude aux sœurs de charité, malgré leur coiffe blanche et leur chapelet. Le soldat, croyez-le, lorsqu'il souffre et surtout lorsqu'il approche du moment suprême, se rappelle volontiers les enseignements qu'il a reçus dans la famille,

(1) M. V. Lefaivre, ancien chef de bataillon. Voir *Le Monde*, 18 avril 1868.

Digitized by Google

et, loin de la repouser, il pressera, au contraire, avec reconnaissance la main du religieux qui le soignera, et qui ne le laissera pas mourir sans lui faire entendre une parole de consolation. »

Mais, dira-t-on aussi, n'est-il pas à craindre que les religieux n'obsèdent les blessés et les malades, par l'effet d'un zèle mal entendu ?

« Non, répond encore M. le comte de Bréda; ceci n'est point à craindre. Les religieux devront se borner à faire leur devoir d'hospitaliers avec tant de vigilance, de zèle et d'abnégation, que le malade arrive de lui-même à penser qu'il doit y avoir un Dieu, et qu'elle doit être vraie cette religion qui inspire à ses membres une telle charité ; puis, quand le mourant parle enfin de Dieu, le religieux l'aide à prier et le soldat quitte ce monde avec une espérance. »

Après les détails que nous venons de fournir sur le but, les tendances et les moyens d'action de l'association pour les secours à donner aux blessés militaires, peut-il y avoir des personnes qui refusent à cette œuvre leurs sympathies et leur concours[1] ? Nous ne le pensons pas. Ce ne seront point assurément ces mères de famille, toujours inquiètes sur le sort de leurs enfants, que les exigences de la conscription militaire ont arrachés au foyer domestique. Désormais, elles pourront trouver quelque allégement à leur juste douleur dans cette pensée que, si les chances du combat sont contraires à leurs vœux, du moins, ceux qu'elles pleurent, blessés ou mourants, trouveront, loin de la maison paternelle, les secours d'une main amie pour revenir à la santé, ou les suprêmes consolations de la foi, pour aborder, sans trop de craintes, le seuil de l'éternité.

« Quiconque a vu comme nous un champ de bataille au

(1) Tous les journaux de Paris ont annoncé qu'on organisait, pour le 9 mai 1868, un bal exceptionnel dont le produit serait consacré à l'œuvre des blessés militaires. Nous ferons observer, à cet égard, que saint François de Sales et, plus tard, la sœur Rosalie n'aimaient point qu'on eût recours à ces moyens pour soutenir les bonnes œuvres. Ils disaient que *c'est là forcer le diable à faire l'aumône au bon Dieu*.

Digitized by Google

moment de l'action, disait dernièrement M. C. Yriarte, dans le *Monde illustré*, quiconque, sur une étendue de plusieurs lieues, a parcouru des plaines jonchées de mourants, et les a vus se dresser vers lui, en jetant des cris de détresse, parfois même en implorant la mort qui doit mettre fin à leurs souffrances, bénira avec nous les noms de ceux qui se vouent à cette grande cause. »

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Approbations. — Evêché de Soissons. — Arch. de Bordeaux. — Ev. de Meaux — Arch. de Reims. — Lettre de Mgr Mermillod. — Lettre du R. P. Bach. — Approbation raisonnée du R. P. Général. 5

Dédicace et Prière à saint Félix de Valois. 11

Sources principales. 13

Protestation de l'auteur. 15

Introduction. Preuves historiques de l'origine royale de saint Félix de Valois. Motif du silence des historiens contemporains. Papebrocke, Moreri, Baillet, Launoy; S. Em. le Card. Pitra, sa rétractation. Auteurs qui, même du temps de saint Félix, ont admis son origine royale; preuves tirées des anciens bréviaires, des gravures, des armoiries, etc. Il y a eu plusieurs maisons de Valois; Raoul IV, père de notre saint, descendait de Charlemagne et de Hugues Capet. 17 à 37

LIVRE PREMIER.

I. *Songe mystérieux d'Eléonore, mère de notre saint.* Elle va prier au tombeau de saint Hugues et voit en songe la sainte Vierge ayant

S. FÉLIX. 23

Digitized by Google

deux enfants entre les bras. Saint Hugues lui explique cette vision. Naissance du Saint à Amiens, le 11 avril 1127. Il est appelé Hugues au baptême. Note sur Simon le bienheureux. Satisfaction du comte Raoul. Pieux sentiments d'Eléonore. 39 à 45

II. *Eléonore à Clairvaux. Haute réputation de saint Bernard.* La comtesse lui demande d'offrir son enfant à Dieu et à la très-sainte Vierge. Remarque sur l'usage de vouer les enfants à Marie. Saint Bernard prédit à Eléonore les calamités qui doivent fondre sur elle. 45 à 51

III. *Enfance de notre Saint. Sa précoce charité.* Eléonore tâche de graver dans cette jeune âme des impressions de vertu et surtout de lui inspirer une ardente charité pour les malheureux. Sa propre conduite à cet égard. Divers prodiges qui sont la récompense de cette charité enfantine. Heureux effets des prières de saint Bernard en faveur de Hugues. 51 à 56

IV. *Notre Saint reçoit la bénédiction du pape Innocent II.* Obligé de quitter Rome, Innocent se rend en France. Il sacre à Reims Louis le Jeune, puis se retire au château de Crépy, où Eléonore vient lui faire bénir son enfant. Piété de Hugues. Eléonore, modèle des mères chrétiennes. Note sur l'office de Sénéchal, rempli par Raoul, et sur le château de Crépy. 56 à 60

V. *Nouveaux traits de la charité de notre Saint.* C'est par la pratique de cette vertu que Hugues se prépare à la fondation d'un Ordre basé sur la plus ardente charité. Sa réponse à ceux qui blâment les libertés qu'il prend en faveur des pauvres. Thibaut, son oncle, en est, au contraire, fort content. Traits signalés de la charité de Thibaut. Sentiments admirables de l'oncle et du neveu. 60 à 65

VI. *Le jeune comte de Valois délivre un criminel.* Sa commisération s'étendait à tous les malheureux. A peine âgé de 10 ans, il prend le plus vif intérêt au sort d'un prisonnier chargé de crimes. Dieu lui fait connaître qu'il deviendra un fervent chrétien, s'il est gracié. A force d'instances, Hugues obtient de son oncle la grâce du coupable. Attestation du bréviaire romain sur ce fait. 65 à 69

LIVRE DEUXIÈME.

I. *Divorce de Raoul, père de notre Saint.* Crédit de Raoul à la cour de France. Il se laisse séduire par les charmes de la princesse Adèle d'Aquitaine et renvoie Eléonore et son fils Hugues. Il est repris par

Digitized by Google

saint Bernard, par le pape, puis excommunié par le Card. Yves, au nom du Saint-Siége. Il s'amende et reprend Eléonore, mais bientôt il la renvoie de nouveau. 69 à 75

II. *Lutte acharnée qui résulte de ce divorce.* Raoul, soutenu par Louis le Jeune, résiste à main armée à Thibaut de Champagne et aux autres défenseurs d'Eléonore. Incendie de Vitry en Perthois. Repentir du Roi qui se dispose à partir pour la Croisade. Saint Bernard reconcilie le Roi et Raoul avec Thibaut. Touchante résignation d'Eléonore dans sa retraite à Saint-Quentin. 75 à 81

III. *Le jeune Comte de Valois élevé à la cour de Champagne.* Plan d'une éducation au moyen âge. Art des enluminures. Peinture. Le prince de Valois y excelle. Etude pratique de la langue latine. Discussion dans le salon paternel. Musique, Poésie, Chasse, Tournois, Luttes en champ clos, Civilité, Courtoisie. 81 à 86

IV. *Attrait du jeune prince pour la solitude.* A ses études, à ses devoirs de société, Hugues joint la pratique de ses obligations de chrétien, mais son zèle ardent pour le salut de son âme n'amoindrit point l'affection qu'il a pour sa mère. Inquiétudes d'Eléonore sur l'avenir de son enfant. Rêves de bonheur qu'elle forme à son sujet. Douleur qu'elle éprouve quand il la quitte pour aller à Clairvaux. 86 à 91

V. *Séjour du Prince à Clairvaux où il trouve son cousin Henri.* Hugues perd dans le couvent tous les souvenirs du monde. Genre de vie que l'on mène à Clairvaux. Silence, régularité, frugalité, visite du Pape Innocent II à saint Bernard et à ses religieux. Le Prince Henri, fils de Louis le Gros, retenu à Clairvaux par le bonheur qu'il y éprouve. Ses liaisons avec Hugues de Valois. Efforts de celui-ci pour égaler en vertu les religieux plus anciens. 91 à 96

VI. *Humilité de notre Saint, qui lui fait redouter les égards dont il est l'objet.* Affluence des pèlerins et étrangers à Clairvaux. Hugues redoutant les honneurs que sa naissance et sa régularité lui attirent forme le projet de se retirer dans une plus profonde solitude. Il en parle à saint Bernard qui l'approuve. Réflexions sur le bonheur que procure la vie religieuse, où l'on met tout en commun, la joie et les douleurs. 96 à 101

VII. *Hugues, sorti de Clairvaux, revient chez son oncle, puis assiste à la mort de sa mère.* Il refuse les honneurs que lui offre son oncle et va trouver sa mère à Saint-Quentin. Eléonore prie instamment pour la conversion de son mari ; autres vertus qu'elle pratique. Hugues partage ses exercices de piété ; la voyant fort malade, il demande sa guérison à la très-sainte Vierge, qui lui annonce la fin prochaine de sa mère. Eléonore bénit son cher enfant, puis rend le dernier soupir. Ses peines de cœur ont été la cause de sa mort prématurée. 101 à 106

VIII. *Hugues se décide, sur l'invitation de son oncle, à prendre part à la*

Digitized by Google

croisade. Dans sa vive douleur, Hugues supplie la très-sainte Vierge de lui tenir lieu de mère. Il revient à la cour de Champagne. Douleur de Thibaut à la nouvelle de cette mort. Il veut assigner à son neveu un rang élevé à sa cour. Hugues n'osant avouer ses désirs de solitude, demande à faire un voyage en Italie. Thibaut lui offre alors de suivre son propre fils à la croisade, ce qu'il accepte. 106 à 113

LIVRE TROISIÈME.

I. *Préparatifs de la deuxième croisade. Le jeune prince de Valois se joint aux Croisés.* Coup d'œil sur ces expéditions. Saint Bernard prêche, au nom du Pape, la deuxième croisade, enthousiasme qu'il excite partout; assemblée de Vézelay. Adieux de notre saint à son oncle Thibaut. Il arrive avec son cousin Henri à Metz. 113 à 117

II *Principaux faits de cette expédition; causes de son insuccès, conduite de notre Saint.* Arrivée des guerriers au rendez-vous. Départ de Metz. Arrivée à Constantinople; marche à travers la Syrie, où les chefs perdent leur armée. Retour du Roi en France. Prodige opéré par notre saint. Réflexions qu'il fait. Retour du prince Henri de Champagne chez son père. Quelques détails sur Thibaut. 117 à 122

III. *Le soulagement et le rachat des captifs était l'un des buts des croisades.* Paroles d'Urbain II et d'Eugène III qui le prouvent, mais les princes croisés songèrent trop à leurs intérêts temporels, et Dieu ne pouvait les bénir. Leurs insuccès furent néanmoins pour eux une voie de salut. Il en résultait pour les captifs l'amélioration de leur sort par les traités faits avec les Sarrasins. Conduite de saint Louis à cet égard, en Egypte et à Tunis. Notre saint y trouva aussi l'occasion d'exercer déjà la charité envers les captifs. 122 à 127

IV. *Après un court séjour en Palestine, Hugues revenant par mer en France est jeté sur les côtes d'Italie.* Hugues résiste aux sollicitations de son cousin Henri. Il se fixe à Jérusalem pour y soigner les pauvres, mais forcé à s'éloigner, il s'embarque pour l'Occident. Jeté par la tempête sur la côte, non loin de Gênes, il s'enfonce dans les bois et y subit un assaut du démon. Réflexions sur le pouvoir accordé par Dieu au malin esprit. Hugues triomphe par la prière. 127 à 131

V. *Hugues passe plusieurs années dans la grotte d'un solitaire, reçoit le nom de Félix, et devient prêtre.* Hugues rencontre un Ermite.

Digitized by Google

Impressions qu'il éprouve. Confiance qu'il accorde au vieillard ; celui-ci change ce nom de Hugues en celui de Félix. Remarques sur cette substitution. Notre saint reçoit le sacerdoce, afin de s'ôter tout espoir de grandeurs humaines. 131 à 135

VI. *Après la mort du vieillard, Félix revient en France.* Mortifications qu'il pratique dans cette grotte. Epreuves auxquelles il est soumis. Mort du vieillard. Douleur de Félix. Il passe encore quelque temps dans cette grotte, mais l'esprit de Dieu lui inspire le désir de revoir son pays natal. Docilité de Félix aux avis du Ciel ; l'ange du Seigneur le guide sensiblement dans son retour. 135 à 141

LIVRE QUATRIÈME.

I. *Succession de seigneurs dans le Valois, en l'absence de Félix.* Châtiment de Raoul Ier. Raoul réconcilié avec l'Eglise s'était appliqué aux bonnes œuvres. Il rebâtit le monastère de Longpont. Sa maladie au château de Crépy, sa mort, ses obsèques solennelles. Il laisse deux enfants en bas âge et un autre posthume. Détails sur ces princes, surtout sur Eléonore ; avec elle s'éteint, en 1214, la maison de Valois-Vermandois. Châtiment providentiel du divorce de Raoul Ier. 141 à 146

II. *Arrivée de Félix dans le Valois. Genre de vie qu'il mène. Tentations.* Le Valois était alors couvert d'épaisses forêts, Félix se retire dans une grotte, au diocèse de Meaux. Description de ce séjour et du genre de vie qu'il y mène. Ses réflexions sur les vanités du monde. Représentations que lui fait le démon sur ses austérités, sur la facilité qu'il aurait de rentrer dans ses états. Félix triomphe de nouveau par la prière et la confiance en Dieu. 146 à 150

III *Causes diverses des délais de la Providence, dans la fondation de l'Ordre de la Très-Sainte Trinité.* Dieu a retardé l'Incarnation pour bien convaincre les hommes du besoin qu'ils en avaient. Causes analogues qui ont retardé l'œuvre du rachat. Il fallait pour cette mission de charité non des guerriers mais des religieux, opérant par la douceur et la persuasion. Dieu préparait dans le silence saint Jean de Matha et saint Félix de Valois, sans leur dévoiler ses desseins à leur égard. 150 à 155

IV. *Félix reçoit Jean de Matha dans son Ermitage. Leur genre de vie.* Rencontre des deux saints. Leur joie. Confidences mutuelles, chacun veut obéir. Ils se tracent une règle pour l'emploi de leur temps ;

Digitized by Google

récitation du saint office, etc.; c'était la règle qu'ils devaient plus tard imposer à leurs enfants spirituels. 155 à 159

V *Affluence des pèlerins auprès des deux solitaires. Ils reçoivent des disciples.* Leur patience et leur résignation pour attendre la déclaration de la volonté de Dieu sur eux. La renommée de Félix lui attire de fréquentes visites de malades et de simples curieux. On reçoit ses paroles comme des oracles. Un bon nombre de ces pèlerins lui demandent de partager son genre de vie. Ferveur et contentement de ces premiers religieux. 159 à 163

VI. *Rencontre du cerf. Les deux saints réunissent leurs disciples, puis se rendent à Rome.* Ils voient un cerf qui porte dans son bois une croix bleue et rouge. Ce prodige qui se renouvelle, et des avis qu'ils reçoivent du Ciel, les portent à aller consulter à Rome le souverain Pontife. Après avoir donc réuni en communauté leurs disciples, et, malgré l'âge avancé de Félix, ils se mettent en route. 163 à 166

VII. *Voyage de Rome. Innocent III admire la haute vertu de Félix, etc.* Porteurs des lettres des prélats de Paris, Jean et Félix, arrivent aux pieds du pape, qui s'informe de l'origine et des qualités du saint vieillard. Admiration qu'il témoigne. Il célèbre la messe devant les cardinaux; nouvelle apparition de l'ange avec les captifs; le Pape approuve le nouvel Ordre et donne aux deux fondateurs le saint habit, dont il leur explique la triple couleur. Retour en France, rédaction de la règle, qui est ensuite approuvée à Rome. Ferveur des religieux de Cerfroid. Saint Jean va se fixer à Rome. 166 à 173

LIVRE CINQUIÈME.

I. *Générosité de quelques seigneurs en faveur du couvent de Cerfroid.* Pendant que saint Jean fait des rédemptions dans la Barbarie, saint Félix propage l'Ordre dans le Nord. Il n'a point fait de rachat. Erreur du peintre Van Thulden à ce sujet. Un chevalier Roger donne l'emplacement du couvent de Cerfroid. Générosité de la comtesse Marguerite de Bourgogne, cousine de saint Félix qu'elle ne reconnaît pas. Bref d'association spirituelle qu'elle reçoit plus tard du P. Nicolas Champs des Ermites. Le Pape approuve ces donations et les met sous la protection du Saint-Siége. 173 à 178

II. *Autres donations pour de nouvelles fondations.* Utilité du nouvel

Digitized by Google

Ordre, attestée par Duplessis et Carlier. Dès l'an 1200, saint Jean de Matha confie de ses religieux à des chefs croisés, pour être aumôniers et infirmiers militaires. Fondations en Flandre et aux environs de Paris ; couvent de Verberie, fondé en 1206 avec les libélités de Philippe-Auguste. P. Nicolas, premier ministre à Verberie. Le dernier, P. Bodard, maire et curé. 178 à 181

III. *Fondation du couvent de Saint-Mathurin, à Paris.* La maison de Paris fondée dès l'an 1208, avec l'agrément du roi. Nom de Mathurins donné à tous les Trinitaires français. Ce couvent devient la résidence des supérieurs généraux. Saint Louis le comble de ses faveurs. Joinville atteste que le P. Nicolas avait accompagné saint Louis en Egypte. Faits prisonniers puis rachetés ensemble, ils font en Palestine de nombreuses fondations Trinitaires. Reliques que donne saint Louis à nos maisons de Paris et de Fontainebleau. 181 à 185

IV. *Bulle d'Innocent III qui approuve toutes ces fondations* Saint Félix donne connaissance de ces accroissements à saint Jean de Matha qui en informe le Pape. Satisfaction d'Innocent III. Il approuve ces fondations par une bulle qui les met sous la protection du Saint-Siége et détermine les priviléges et exemptions des Trinitaires vis-à-vis des Ordinaires. 185 à 189

LIVRE SIXIÈME.

I. *Saint Félix sait allier la vie active à la vie contemplative.* Réflexions sur ces deux genres de vie. Recueillement habituel de Félix au milieu de ses occupations extérieures. La forme même de l'habit Trinitaire et la double croix indiquent ces deux genres de vie. Quels sont, d'après le cardinal Wiseman, les moines futurs. Fausse assertion de M. Villemain sur la vie religieuse. Pourquoi les gens du monde ne trouvent point le repos dans la solitude. 189 à 194

II. *Douceur et amabilité de saint Félix. Influence qu'il exerce.* La dévotion est compatible avec les bienséances ; la civilité du monde contrefaçon de la charité. Saint Félix se modèle sur la douceur et la compassion de Notre-Seigneur pour les pécheurs. Il allie la bonté à la dignité et gagne à Dieu ceux qui viennent le voir. Son désintéressement à l'égard du bienheureux Jean de Montmirail. Générosité de celui-ci envers Cerfroid. Ce qui explique cette influence de saint Félix, c'est le caractère religieux de son époque. Attestation de Michaud à cet égard. Exemple de saint Bernard. Mgr Donnet. 194 à 199

Digitized by Google

III. *Nouvelles attaques du démon dont Félix triomphe par l'humilité.* Le démon veut lui inspirer de la vaine gloire, il lui montre les peuples accourant à ses pieds à cause de sa sainteté ; il lui dit qu'il peut se reposer enfin et cesser ses austérités. Dangers de ces attaques pour une âme vaine, qui se croit parfaite. A l'artifice le démon fait succéder la rage, et ne pouvant rien sur le maître, il attaque les disciples par l'orgueil et le découragement. Félix qui s'en aperçoit, les délivre et les affermit dans le bien. 199 à 204

IV. *Touchante dévotion de saint Félix envers la Très-Sainte Vierge. Célèbre apparition.* La dévotion à Marie fait les délices de son cœur. Il l'invoque sous le titre de Notre-Dame du Bon Remède. Remarque sur une expression de M. de Montalembert. Désir ardent de saint Félix d'être témoin dans le ciel de la fête de la Nativité de Marie. Pour l'exaucer Marie vient avec les anges chanter matines dans le chœur de Cerfroid. Extrême joie de saint Félix. Annonce de sa mort. Messe de minuit chaque année à Cerfroid. 204 à 210

V. *Saint Félix reçoit la visite de saint Jean de Matha. Derniers avis qu'il donne à ses enfants.* Ardent désir qu'a saint Félix de revoir son compagnon. Jean, averti surnaturellement, arrive tout à coup de Rome. *Nunc dimittis.* Après cette entrevue, saint Jean se rend en Espagne, tandis que Félix se prépare à la mort. Derniers conseils à ses enfants. Zèle qu'ils doivent avoir pour l'œuvre du rachat. 210 à 214

VI. *Dernière maladie de notre saint. Ferveur avec laquelle il se prépare à la mort.* Deux mois après l'apparition il tombe malade. Progrès du mal. La sainte Vierge lui apparaît et le rassure sur l'avenir de son œuvre. Sa sérénité. Il reçoit les derniers sacrements. Ses paroles avant le saint viatique. Ses adieux à ses religieux avant de les bénir. En baisant le crucifix, il meurt le 4 novembre 1212, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Remarques sur cette longévité comparée à la mort si prompte des autres enfants de Raoul Ier. 214 à 219

VII. *Prodiges après la mort de saint Félix. Il est enseveli à Cerfroid.* Odeur délicieuse qui s'exhale de son corps. Les cloches du couvent s'ébranlent d'elles-mêmes. Les malades accourent à son tombeau et sont guéris. Après trois jours on l'ensevelit, au milieu d'un grand concours. Un groupe d'étoiles paraît sur son tombeau. Félix annonce lui-même à saint Jean de Matha, dans une apparition, sa mort et son entrée dans le ciel. Saint Jean fait célébrer ses obsèques à Rome et fait son panégyrique où il dévoile son origine. 219 à 223

VIII. *Saint Félix de Valois proclamé saint par la voix des peuples, puis canonisé par l'Eglise en 1262 et en 1694.* Dès l'an 1219, l'évêque et les chanoines de Meaux se mettent sous la protection de saint Félix de Valois et s'engagent à venir deux fois par an à Cerfroid. Le culte de saint Félix commence à déchoir. Pour le raviver, le P. Allard

Digitized by Google

obtient d'Urbain IV, en 1262, pour le saint fondateur, la canonisation solennelle, mais la bulle de concession s'égare. Privilége accordé aux Trinitaires d'Ecosse de réciter l'office propre aux fêtes des deux patriarches Efforts des autres provinces pour l'obtenir. Urbain VIII change les formes de procédure pour la canonisation Le P. Jérôme à Rome. On refuse d'admettre ses conclusions en 1631. Succès du P. Jean de la Conception. Le culte immémorial est reconnu. Les noms des fondateurs sont inscrits au martyrologe romain, en 1671, et en 1694, leur office est déclaré double de précepte. Deux lettres de Louis XIV à cet effet. 223 à 232

IX. *Reliques de saint Félix de Valois Hymnes, antiennes propres* Incertitude au sujet des reliques de saint Félix de Valois. Attestation du P. Ignace qui visitait le couvent au début du XVII^e^ siècle. Office propre pour la fête de saint Félix de Valois. Antiennes et hymne des vêpres. Hymne de Laudes, oraison propre. Séquence de la Messe. 232 à 239

X. *Récit d'une apparition de saint Félix de Valois à une religieuse Trinitaire espagnole.* C'était la Mère Angèle-Marie de la Conception, fondatrice des Trinitaires cloîtrées de Toboso, auteur du *Pré spirituel.* Elle fait le récit d'une première apparition de saint Félix, qu'elle eut la veille de sa fête au chant des matines à minuit, puis elle raconte une autre apparition du même saint dont elle fut favorisée la veille de la Toussaint pendant l'oraison du matin. Humilité et union à la volonté de Dieu qu'elle pratique en ces circonstances. 239 à 249

Digitized by Google

APPENDICE

I. *Couvents de l'Ordre en France.* L'Ordre y possédait six provinces, celles de France, de Picardie, de Champagne, de Normandie, d'Occitanie et de Provence; la première, avait quinze couvents, la seconde, quinze, la troisième, douze, la quatrième, dix-huit, la cinquième, onze, la sixième, vingt; en tout quatre-vingt onze maisons. Le droit d'élire le Général, réservé aux quatre provinces de France, Picardie, Champagne et Normandie, est étendu en 1718 par le P. de Massac, à toutes les provinces de l'Ordre. 249 à 252

II. *Couvent de Saint-Mathurin et ses dépendances jusqu'en 1789.* Documents puisés dans Claude Malingre (1637), dans Millin (1791), et Dulaure (1829). Tombes qui se trouvaient dans l'église et le cloître. L'Université de Paris tenait ses assemblées dans ce couvent et faisait ses solennités dans l'église de Saint-Mathurin. Ecolier enterré dans le cloître, reliques conservées à la sacristie ; affiches sur les murs de l'église. Peintures de Van Thulden. Sculptures. Salle des parchemins. Couvent et église en 1790. Rue des Mathurins Saint-Jacques. Robert Gaguin et ses ouvrages. 252 à 257

III. *Couvents de Bretagne, de Flandre, Meaux, Fontainebleau.* Fondation des couvents de Châteaubriand, Rieux, Dinard, Sarzeau etc. P. Jérôme, breton. Couvents de Hondschoote, Estaires, Douai et quelques autres, sur la frontière de la Belgique et de la Flandre. Couvents de Meaux, Fontainebleau., etc. Le ministre de ce dernier est déclaré curé de la ville et d'Avon, aumônier du Roi, etc. P. Dan, auteur de l'*Histoire de Barbarie*. P. Lebel, assiste à ses derniers moments Monaldeschi. 257 à 259

IV. *Origine, étymologie, sens et orthographe du mot Cerfoid.* Il tire son origine de l'apparition du cerf aux fondateurs, et pour en saisir bien le sens, il faut lire ainsi la phrase d'où ce mot est tiré : *Cervus refrigerans se in loco frigido.* Opinion de Ducange sur *frigidus. Cer-*

Digitized by Google

vus frigidus devient *cerfridus*, *cerfraium*, *cerfray*, *cerfroi*, en passant dans le langage vulgaire. Historiens qui rejettent la légende du cerf. Faux raisonnement de Duplessis à ce sujet. La *Gallia christiana* veut faire venir *fridus* de *froi*, *fred* ou *frid*. Réfutation du Père Bach. 259 à 266

V. *Bienfaiteurs du couvent de Gerfroid.* Charte latine de la donation du B. Jean de Montmirail. Divers bienfaiteurs de la famille de Châtillon. L'un d'eux, Gaucher, sauvé par les Trinitaires, dans la Palestine; Milon de Cerisy; seigneurs de Nanteuil; Rasson de Gavera; Jean des Barres. Chartes latines des donations de G. de Montigny et de Mathieu de Montmirail; Thibaut de Champagne; Pierre de Cuisy; Alphonse de Poitiers, etc. Réné Pothier de Tresmes. 266 à 275

VI. *Singulières prétentions de quelques bienfaiteurs.* Le comte de Tresmes prétend devoir être reçu et hébergé dans le couvent le jour de la fête de la Trinité avec toute sa suite; il prétend aussi que les gens de la justice doivent avoir la clef du cloître pendant la tenue des chapitres généraux. Remontrances et opposition des supérieurs. Arrangement qui intervient. 275 à 282

VII. *Association spirituelle en faveur des bienfaiteurs. Rouleaux des morts.* Texte latin du bref accordé par le P. Nicolas à la comtesse Marguerite. Pieux usages des communautés pour faire connaître à d'autres maisons le décès de leurs membres et celui de leurs bienfaiteurs et demander pour eux des prières. Le Frère *Rotuliger*. Titre inscrit sur le rouleau par ceux qui le recevaient. Travail de M. L. de Lisle sur les rouleaux des morts. Mention qui est faite sur des rouleaux de quelques couvents Trinitaires. 282 à 283

VIII. *Cures, paroisses, canonicats confiés aux religieux Trinitaires.* Paroisse Saint-Remy à Meaux. D'autres encore en divers diocèses, cure d'Avon. Paroisses de Brumetz, Varinfroid, etc Canonicat dans l'église Saint-Etienne à Troyes. Cette mesure est blâmée par les chapitres généraux de l'Ordre, surtout depuis la réforme de 1580. Concordat de François I^er^ qui exempte les Trinitaires d'avoir des abbés commendataires. Ils n'ont point été chanoines de S. Augustin comme l'ont dit quelques auteurs. 283 à 287

IX. *Environs immédiats de Cerfroid, Brumetz, Gandelu, etc.* Watable professeur d'hébreu, curé à Brumetz sous François I^er^. Dispute entre le curé de Brumetz et le supérieur du couvent au sujet de la dîme. Détails sur le B. Jean de Montmirail, seigneur de Gandelu; son humilité, sa patience. Château des comtes de Melun. Commanderie des Templiers à Moisy près de Montigny-l'Allier. 287 à 289

X. *Ancien couvent de Cerfroid, église, sacristie*, etc. Le P. Nicolas, 6^e^ général, bâtit les lieux réguliers, surtout l'église, de 1231 à 1256. Mesures données par le P. Ignace pour l'église et d'autres pièces.

Digitized by Google

Elle avait 50 mètres sur 10, le chœur comprenait la moitié de la longueur. Renseignements fournis par l'abbé Lebeuf. Tombes des seigneurs de Brumetz; celles des Pères Nicolas et Maumoury, etc. 289 à 292

XI. *Importance du couvent de Cerfroid. Chapitres généraux. Fête de la Trinité.* Affluence des Pères étrangers, surtout des Espagnols, pour les chapitres de l'Ordre. Concours des populations voisines pour les fêtes, surtout pour celle de la Trinité. Criants abus qui en résultent. Intervention de Bossuet pour les faire cesser Il publie à ce sujet deux mandements, en 1684 et 1685. 292 à 297

XII. *Fontaine de la Trinité; Champ des Ermites.* Eau de cette fontaine reconnue excellente. On lui attribue la guérison des maux de langueur; on descend aujourd'hui à cette source par plusieurs marches. Trinité de pierre; main qui bénit; elle est un emblême de la Trinité. Champ des Ermites où les fondateurs s'étaient rencontrés. S. Jean y rédigea la règle. On s'y rend encore par dévotion. 297 à 301

XIII. *La réforme de l'Ordre introduite à Cerfroid.* Deux réformes françaises opérées l'une en 1580, l'autre en 1601; les religieux de Cerfroid embrassent la première par acte du 8 décembre 1631. Simon Chambellan, premier ministre après la réforme. Sébastien Teneau. Mgr de Caussade. 301 à 305

XIV. *Déclaration des revenus et charges du couvent en 1730.* Revenus de divers fonds de terre à Brumetz, à Crouy-sur-Ourcq, à Vaux, Coulomb, Gandelu, à Château-Thierry, etc., à la Rochelle, etc., montant à la somme de 7714; charges s'élevant à la somme de 4396. Orages de l'an 1742. Incendie en 1779. Menaces d'incendie. 305 à 307

XV. *Etat nominatif des religieux et vente des biens de Cerfroid en 1789.* Les religieux étaient au nombre de 8. Les pensions qu'on leur accorda à la sortie du couvent variaient de 900 à 1200 fr. Apposition des scellés le 4 novembre 1789; inventaire le 11 mai 1790; mise en vente le 12 mai 1791 de la maison de Cerfroid avec bâtiments, église, bois, tuilerie, etc., pour le prix de 37,000 fr. 307 à 311

XVI. *Etat successif du domaine et du couvent depuis 1789 jusqu'en 1867.* Acquis en 1791 par Dupin de Beaumont, ils étaient vendus en 1793 à Dumesnil; en 1813, ils furent cédés à François Bonetat et Eloi Trévin qui, en 1820, les vendirent à Batteux. Mais, dès 1822, ils devenaient la propriété de M. Roger qui les a cédés enfin aux religieux Trinitaires. L'église conventuelle avait été détruite en 1793, puis le couvent et le cloître étaient tombés par manque d'entretien. La propriété actuelle n'a que 3 hect. 80 centiares. Boiseries de l'église portées à Gandelu, tableaux, bénitier, etc. 311 à 317

XVII. *Restauration actuelle du couvent de Cerfroid.* Intérêt immense qu'avait l'Ordre de rentrer dans ces lieux vénérés. Visite qu'y fit le

Digitized by Google

R. P. Général en octobre 1859. Tout espoir semblait perdu, mais tout à coup le domaine est mis en vente en 1865 ; le contrat de vente est signé le 19 mars 1867. Première fête de la très-sainte Trinité à Cerfroid après la restauration. Messe solennelle, prédication, procession. Fête du très-saint Sacrement, contentement général. 317 à 320

XVIII. *Couvent de Cerfroid de 1867 à 1878 M Baroche. Les Prussiens Orphelinat. Eglise.* Lettre de M. Baroche qui nous invite à repartir, sous prétexte que nous sommes venus sans autorisation. Nous lui montrons que nous en avons trois au lieu d'une. Invasion des Prussiens qui nous dépouillent de tout. Devenu infirmier militaire en Westphalie, nous rentrons à Cerfroid après la guerre. Débuts de l'orphelinat ; développements de cette œuvre. Réédification de l'église qui aura 30 mètres sur 10, en style du XIII^e^ siècle. Remarques sur l'opportunité de la quête. Motifs de notre appel aux bienfaiteurs et recommandations que nous avons déjà reçues pour cette reconstruction. 320 à 324

XIX. *Admission des Trinitaires parmi les infirmiers militaires. Nature de cette œuvre.* Lettre du duc de Fezensac. Essai d'une association internationale pour porter secours aux soldats blessés. Convention de Genève. Appel aux frères de saint Jean de Dieu et aux Trinitaires. Ceux-ci ne sortent point de leur vocation en acceptant cet emploi. Le soldat fraternise volontiers avec le religieux ; il est moins éloigné du prêtre qu'on ne le pense. Opinion à cet égard de divers officiers supérieurs. Le religieux devra user, d'ailleurs, de beaucoup de prudence auprès des blessés. 324 à 337

Tournai, typ. Casterman.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

VIE DE LA VÉNÉRABLE

ANNA-MARIA TAÏGI

sa Vie intime, ses Vertus héroïques, ses Dons surnaturels
ses Prédictions, ses Miracles

D'APRÈS

LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES DU PROCÈS DE BÉATIFICATION

PAR

LE R. P. CALIXTE DE LA PROVIDENCE

Trinitaire, Président du Couvent de Cerfroid (Aisne)

5me édition considérablement augmentée et ornée de trois gravures

PRIX : 5 FRANCS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MICHIGAN STATE UNIVERSITY LIBRARIES
3 1293 50034 6048

Google